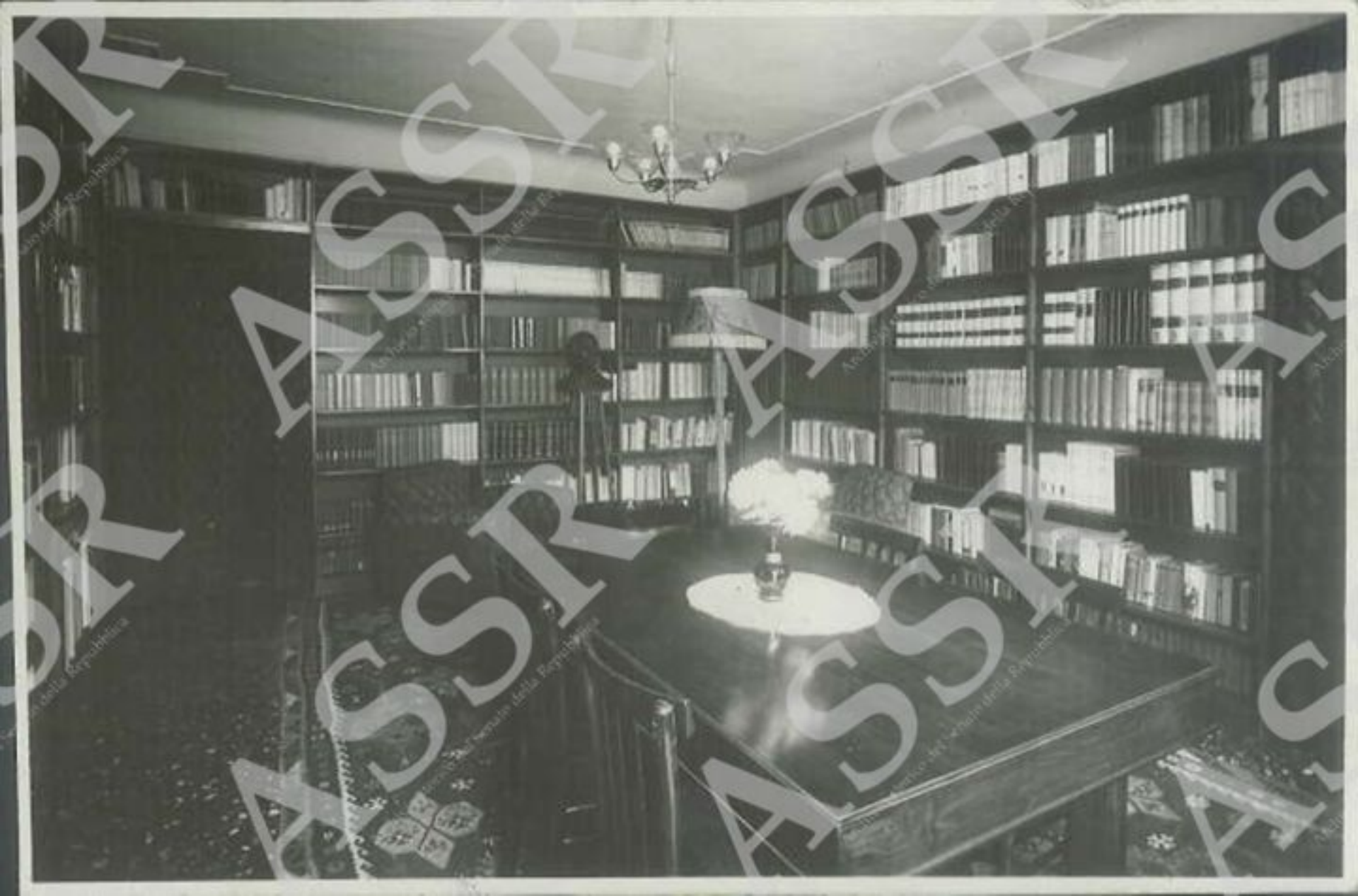
FOTO STORICHE

utilizzate da Alberto
per i suoi primi giornali



Ad ALBERTO RONCHEY- ai giovani repubblicani
di Roma :

ricordo della BIBLIOTECA " CANDINI" dello
STUDIO PROBLEMI REGIONALI ITALIANI = Verona
via Cappello, 35 (telef.2082)



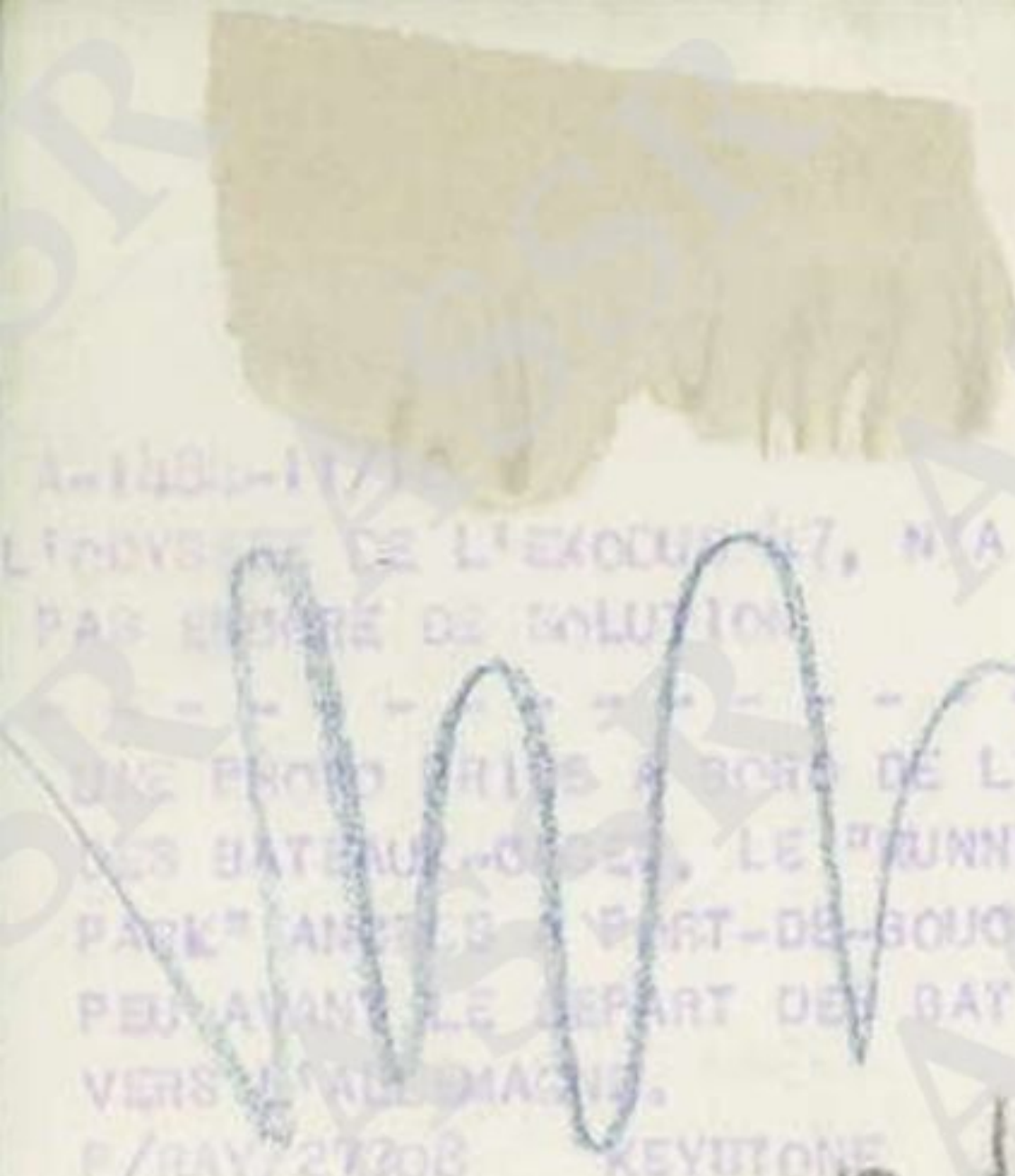
COPYRIGHT PHOTOS
NEW YORK IVO NIELSEN
RAPPRESENTANTE ESCLUSIVO PER L'ITALIA
Via Due Macelli 97 - ROMA - Tel. 67.961

Epoca 3½ f4
to 3½ f4

COPYRIGHT
PHOTOGRAPH SUPPLIED
BY
New York
Photos
E. SALISBURY SQUARE
FLEET STREET LONDON. E.C.4
ENGLAND.
NOT TO BE USED FOR ADVERTISING
UNLESS PERMISSION







COPYRIGHT
PHOTO ONE
No. 70
TELEFONE 481413



Pallante Antonio di Carmine


14
FRONTE
18 aprile 1948
SI SCOPRON LE TOMBE
SI LEVANO I MORTI
VA FUORI D'ITALIA
VA FUORI O STRANIER!..

Expo 4ª Foto 6

VIDEO
AGENZIA FOTOGRAFICA INTERNAZIONALE
RAMPA MIGNANELLI 12 Tel. 62141 67973

È vietata la riproduzione della presente fotografia
senza la nostra esplicita autorizzazione.

13


LUCE

La nostra delegazione partirà per
Parigi

le Signore Sarafatti Bonomi
accompagnate dal sarto
incoraggiando i viveri


POSTE REPUBBLICANE
POSTE REPUBB
REPUBBLICANE

ASSR


Il popolo ha
la STORIA ha
REPUBBLICA
ITALIANA

Une Voie
3e prix.

4.7 x 7

Les Carbonniers
non plus ... rade


Donne d'Italia Uomini d'Italia Donne d'Italia
ALLE URNE! VOTATE! ALLE URNE!

VIDEO
AGENZIA FOTOGRAFICA INTERNAZIONALE
RAMPA MIGNANELLI 12 Tel. 02141 67978

È vietata la riproduzione della presente fotografia senza la nostra esplicita autorizzazione.


GIOVENTÙ
bugia

TORINO = MANIFESTAZIONE DI ENTUSIASMO PER LA REPUBBLICA

COPYRIGHT
PUBLIFOTO
VIA SOLFERINO, 36
MILANO
TEL. 67242
RIPRODUZIONE AUTORIZZ. N°
DAL NOSTRO ARCHIVIO

2 rus

2 sb

9,5 x 13,4



6 col

Voce

VOCÊ
3ª pag.
6 col.
X10

KEYSTONE
ROMA



Chiarello Valerio
(Walter Audisio)







CARTOLINA POSTALE



Vittorio Emanuele di Savoia

Roma, Dicembre 1931. (Firma autografa)

CARTOLINA POSTALE

Ediz. F. FRANCHONI - ROMA

S. M. VITTORIO EMANUELE III. DI SAVOIA
ALL'ETA' DI 12 ANNI

Riproduzione eseguita nella ricorrenza del XXV Anniversario del Suo Glorioso Regno.

PARIS
MATCH
N° 396 SAMEDI 10 NOVEMBRE 1956 50 Fr.

LA GUERRE CHEZ NASSER



LE CHEF DE L'ARMÉE D'ISRAEL
A la tête des troupes qui ont pénétré en Egypte, Moshe Dayan qui, il y a treize ans, perdit un œil en Syrie. Ses troupes l'appellent « Notre Hannibal ».
Photo Burt Glinn - Magnum.

ASSR Archivio storico dell'Assemblea della Repubblica

Électrophone 15.500 f

3 vitesses . haute fidélité
(économie de 53 %)



Haut-parleur détachable
Cellule interchangeable
2 pointes en saphir
Changement tension
Démarrage et arrêt par contact du bras
Changement vitesses
Correction tonalité
Potentiomètre logarithmique interrupteur
Courant alternatif 110/130 et 220 v. Ampli 3 lampes. Courbe de réponse high-Fidelity 40 à 15.000 h.

Garantie
contre tout vice de fabrication
DROIT DE RETOUR

et Gratuitement **10** grands CLASSIQUES du **JAZZ** sur **Microsillon**

avec en vedette:

SIDNEY BECHET
Art Tatum
EDDIE CONDON
Charlie Parker
COLEMAN HAWKINS
DIZZY GILLESPIE
Erroll Garner
TEDDY WILSON
PEE WEE RUSSELL
JACK TEAGARDEN

UNE OFFRE SANS PRECEDENT

Oui, vous avez bien lu ... - pour 15.500 F. - moins de la moitié du prix des électrophones ordinaires! - vous pouvez avoir dorénavant, dans une valise de luxe, un appareil *complet*, entièrement autonome, comportant : tourne-disques 3 vitesses, ampli et haut-parleur détachable et bénéficiant des toutes dernières découvertes de l'électro-acoustique moderne (cellule Piezo à rendement haute fidélité, 2 pointes en saphir véritable, potentiomètre logarithmique, etc., etc.) : il suffit de le brancher sur n'importe quelle prise de courant alternatif pour jouer *tous* les disques 33 1/3, 45 ou 78 tours, de toutes dimensions, avec une fidélité dans la reproduction du son qui tient du prodige.

Une collection de Jazz gratuite

Pour vous permettre d'essayer immédiatement cet appareil prestigieux, La Guilde du Jazz, qui le sacrifie à ce prix dérisoire, uniquement pour que chacun puisse apprécier la qualité de ses disques sur un électrophone digne d'eux, vous offre en outre *dix* grands enregistrements de jazz *authentique* sur microsillon, par les plus grands maîtres, dix œuvres sans laquelle toute discothèque est incomplète et que vous *devez* avoir, même si vous ne connaissez pas encore le *vrai* Jazz.

AUCUN RISQUE :
Droit de retour et garantie d'un an

L'appareil est entièrement sous garantie pendant un an ; en outre vous pouvez, après essai, retourner le colis complet dans les 5 jours qui suivront la réception et vous serez immédiatement remboursé.

Un essai ne vous engage à rien !

L'électrophone est payable soit 15.500 F. comptant, soit 15.700 en 2 versements (5.000 F. aujourd'hui et 10.700 dans les 5 jours qui suivront la réception).

Joindre 500 F. au bon de commande pour les frais d'envoi, si vous ne pouvez venir prendre l'appareil et les enregistrements après les avoir essayés, dans un de nos Clubs.

N'hésitez donc pas et n'attendez pas d'entendre un jour par hasard notre électrophone chez un ami ! Vous seriez certainement enthousiasmé mais cette offre est naturellement très limitée et vous risqueriez d'arriver trop tard pour en profiter vous aussi. La sagesse est d'écrire *aujourd'hui-même !*

GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE
PARIS, 4, rue de Vienne, 222, rue de Rivoli, 40, rue Vivienne ★ LILLE, 9, pl. de Béthune ★ LYON, 23, place des Terreaux ★ STRASBOURG, 52, rue du Vieux-Marché-aux-Poissons

BON DE COMMANDE

GUILDE DU JAZZ, 49-51, rue Vivienne, Paris

Veuillez m'envoyer avec les 10 Classiques du Jazz, l'appareil que je choisis aux conditions que j'indique en cochant l'une des 3 formules ci-dessous :

☐ Électrophone, paiement comptant : 15.500 f. (+ 500 f. de frais d'envoi) Ci-joint 15.000 f.

☐ Électrophone, en 2 versements : 15.700 f. : Ci-joint acompte 5.000 (+ 500 f. de frais d'envoi) soit 5.500 f. Le solde : 5 jours après réception (sauf si je renvoie le tout).

☐ Tourne-disques : 7.650 f. (+ 500 f. de frais d'envoi). Ci-joint 8.150 f.

Il est bien entendu que mon versement me sera immédiatement remboursé si après essai, je retourne appareil et enregistrements dans les 5 jours qui suivront la réception.

Je règle ci-joint (Cochez ci-dessous) par
☐ chèque ☐ mandat-lettre ☐ chèque postal à C.C.P. 12589-31 Paris

NOM .....

ADRESSE .....

PM.11

L'ENTHOUSIASME DE LA PRESSE

FRANCE : ...Voilà de la musique et de la musique vivante (Revue Disques) ...l'exécution est excellente (Nos Des Forums) ...grande valeur artistique (Regards) ...interprètes excellents (Moins Libre) ...gravures impeccables (Le ... Sème) ... perfection technique (Ouest-France). - **ETATS-UNIS** : ...Une œuvre unique d'enregistrement (Washington Post). **ALLEMAGNE** : ...Une si belle reproduction du son (Abendpost Frankfurt). - **SUISSE** : ...Ces disques peuvent être recommandés sans réserve aux discophiles (Die Tat, Zurich)

Tourne-Disques

EN VALISE DE LUXE

3 VITESSES 7.650 f



appareil que tout possesseur d'un poste de radio convenable peut brancher pour jouer les disques de son choix

Carrey

CHEMISIER CRÉATEUR . PARIS



Chemise de ville, chemise de sport, pyjama, robe de chambre, l'homme exigeant et raffiné trouve toujours, dans la nouvelle collection CARREY, une création de grande classe.

Carrey le couturier de la chemise, vous présentera dans ce journal ses suggestions pour chaque saison.

Carrey coupe ses chemises dans du tissu garanti BOUSSAC. Vous serez donc satisfait ou remboursé.

Carrey 26, RUE DU SENTIER PARIS 2e

Faites le TOUR DU MONDE...



PHOTO GERGER

... en croquant le bon Chocolat MENIER !

Ce passionnant voyage que vous ferez déjà en lisant son splendide album, le Chocolat Menier vous l'offrira réellement ensuite si vous gagnez le 1er Prix du Concours qui accompagne la collection.
Faites la

NOUVELLE COLLECTION-CONCOURS
"LE TOUR DU MONDE EN 120 IMAGES"
vous êtes toujours sûr de gagner un prix, car il y aura autant de Prix que de Participants quel qu'en soit le nombre :

- Un vrai TOUR DU MONDE pour 2 personnes - Valeur : 3 Millions.
- Des VOYAGES merveilleux et séjours à l'étranger - Valeur : 2 Millions.
- Une infinité de prix de toutes importances : scooters, bicyclettes, équipements de chasse sous-marine, articles de camping et de voyage, jeux, etc...

VITE...découpez et adressez-nous, rempli, le BON ci-dessous...

BON SPÉCIAL à adresser au Chocolat MENIER, Boîte Postale 274-09 Paris

Veuillez m'adresser franco votre album de luxe (format cartonné 24x32 cm, 96 pages) avec son planisphère (112x76 cm) en couleurs

LE TOUR DU MONDE en 120 IMAGES

qui me permettront de participer à la Collection-Concours MENIER avec **la garantie de gagner un prix.**

NOM et ADRESSE _____

Ci-joint 150 fr. en timbres-poste

Menier

LES MOTS CROISES DE « PARIS-MATCH »

par Roger LA FERTE



PROBLEME N° 396

Horizontalement : 1. Sorte de jeu de paume. — 2. Attribué en fin de course. — 3. Protégeaient un protecteur. — 4. Ex épelant : nom d'un monument parisien. Marque de distinction. — 5. Pénètrent dans les bois. Prénom brillant dans un certain sens. — 6. Initiales d'un écrivain anglais, auteur du *Vicaire de Wakefield*. Fréquente les forêts américaines. Les deux ne valent pas une roupie. — 7. Festons. Initiales d'un grand compositeur français auteur de la *Symphonie espagnole*. — 8. S'accorde avec les pieds. Première et dernière lettres d'une idée restée longtemps mystérieuse. — 9. Préfixe. Dédaigne les machines à laver. — 10. Entrent dans les espérances d'une jeune fille à marier. — 11. Sur le zodiaque, aux premiers jours du printemps. Remède classique.

Verticalement : I. Peut se rencontrer dans un boudoir élégant comme dans un taudis sordide. — II. Va toujours de l'avant et ne recule jamais. — III. Un dauphin eut pour elle plus d'égards que celui qui portait le singe de La Fontaine. Se couvre d'étoiles au milieu de l'orage. — IV. C'est pour Isabeau qu'on fut fait le modèle de voiture. Première et dernière lettres d'un poète et auteur dramatique français qui chanta les gueux. — V. Gagneraient à paraître en toute simplicité. On s'y promène sur un navire. — VI. Jean-Paul Sartre en a écrit qui n'étaient pas très nettes. Tenu. Un épelant ; désigné. — VII. Donne chaud. Connut l'âge d'or. — VIII. Ses eaux portèrent un radeau historique. Rongeur d'un certain genre. — IX. Bâtiment d'exercice. — X. Bépète. Enjambe le Grand Canal. — XI. La vagine s'y brise. Certaines.

★

SOLUTION DU PROBLEME N° 395

Horizontalement : 1. Genovéfains. — 2. Egarement. — 3. Rouer. SY (Stanley). — 4. ML (Maurice Leblanc). Aragon. — 5. Stérile. — 6. Thcheron. Al. — 7. Ichthyologie. — 8. Sal. EC (Eugène Chevreul). Lars. — 9. Muette. Dio. — 10. El. Et. — 11. Entêtement.

Verticalement : I. Gérontisme. — II. Ego. Acanle. — III. Naumachie. — IV. Orvi. HT. Tét. — V. Ver. Seyette. — VI. EM (Ernest Meissonier). Atroce. — VII. Ferréol. Bé. — VIII. An. Arnold. — IX. It. Gi. Guide. — X. Soleire. — XI. Sayonètes. Ut.

Conservez la collection de PARIS MATCH

UNE RELIURE mobile spécialement conçue pour PARIS-MATCH *(et pouvant contenir environ 26 numéros) est en vente à nos bureaux, au prix de 400 francs.*
Cette reliure, qui existe en coloris vert ou grenat, est expédiée franco de port et d'emballage contre la somme de :
200 francs pour la France et l'Union française ;
400 francs pour l'étranger.
UNE TABLE DES MATIERES donnant la référence des articles parus de 1949 à 1953 est en vente chez nos dépositaires et peut être envoyée franco contre réception de la somme de 50 francs (France et Union française), ou de 70 francs (étranger).
(Aucun envoi n'est fait contre remboursement.)

Dans chaque foyer

Therm'x

Brevet L. LUMIÈRE et J. PERICA

le seul Chauffage mobile

sans feu, sans flamme, sans fumée
sans installation, sans entretien



Démonstration et vente chez un millier de Concessionnaires Exclusifs France - Outremer - Etranger.
Documentation gratuite en écrivant à Therm'x - MC - à Caluire près Lyon (Rhône)

BELGIQUE : ARSEL - 21, rue Defacqz - BRUXELLES Tél. 37-72-71
SUISSE : SIVAM S.A. - 3, rue du Léman - GENÈVE Tél. 32-63-60
PORTUGAL : EMPRAL - rua do Trindade 16 LISBONNE - Tél. 23387
LUXEMBOURG : LEMMER - 5, rue de Hollerich LUXEMBOURG-gare - Tél. 225-32

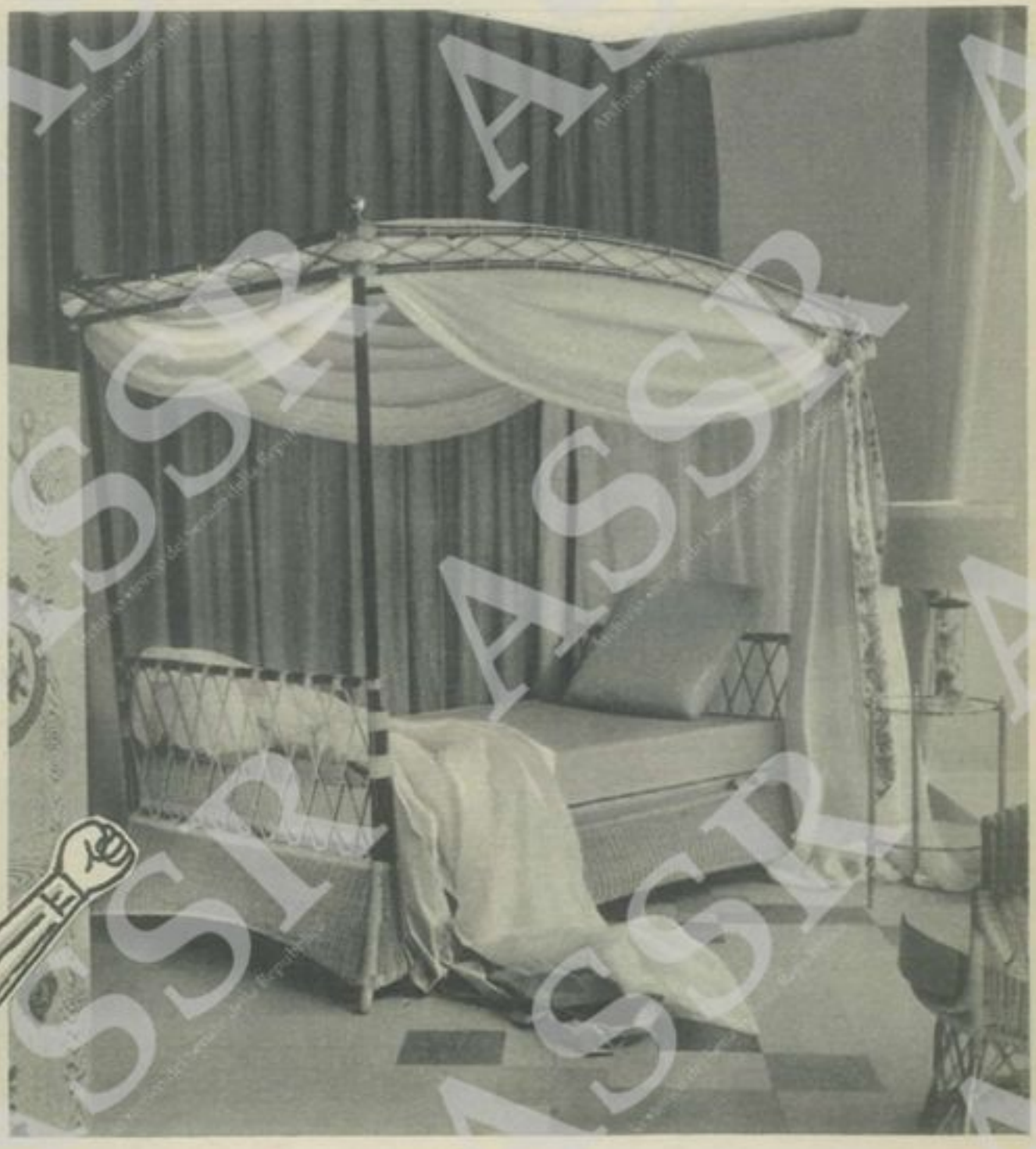


et si votre voiture couche dehors
le Therm'x, modèle Auto tiendra toute la nuit son moteur au chaud

* Tout appareil THERM'X bénéficie d'une Garantie individuelle à la seule condition d'être alimenté avec la THERMIXINE produit de qualité sélectionné, raffiné et conditionné par

BP

1/3 de votre vie se passe au lit...





DUNLOPILLO EST EN MOUSSE DE LATEX PERMÉABLE A L'AIR

Matelas

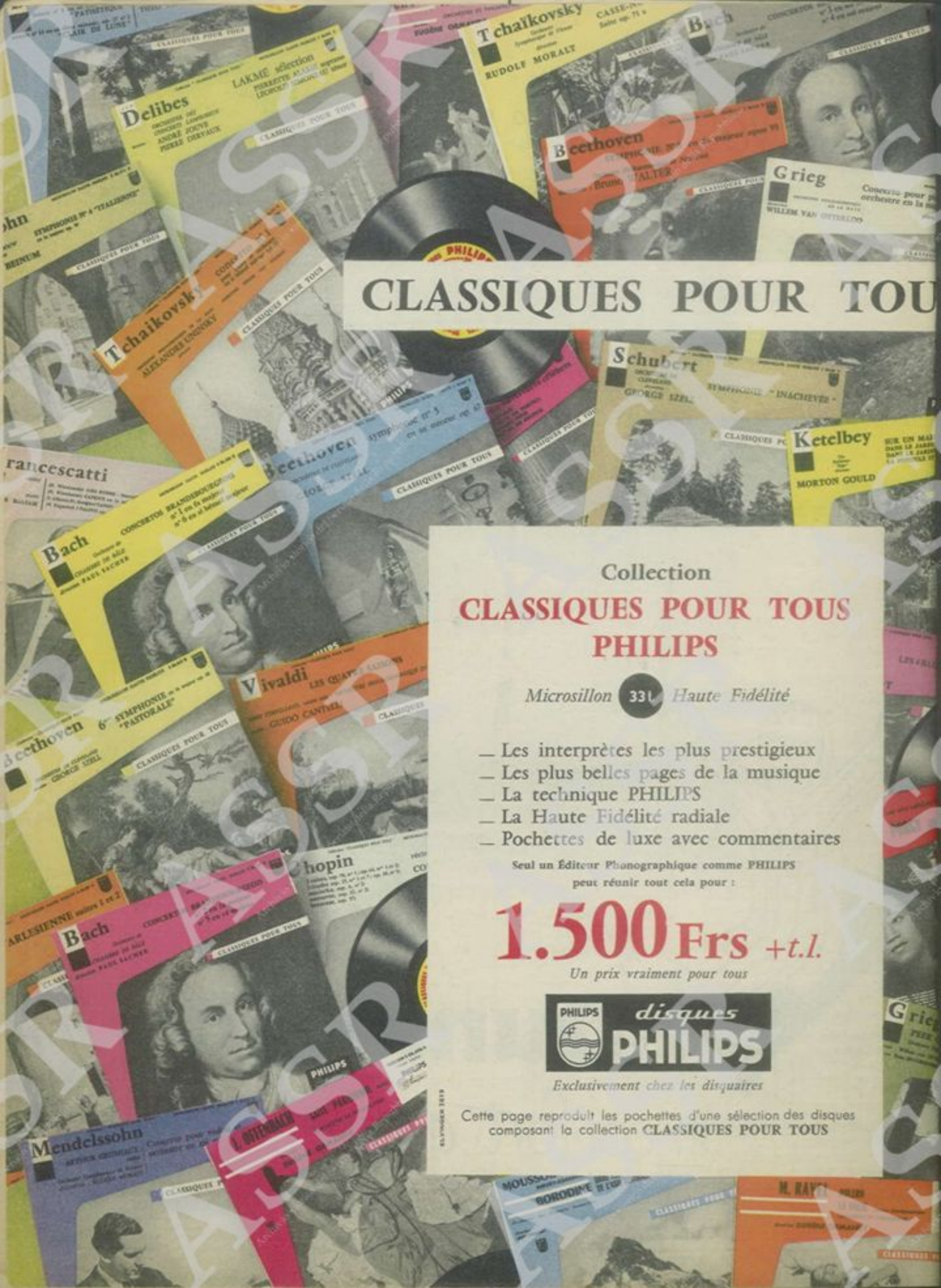
Dunlopillo

un confort que rien n'égale !

DUNLOPILLO EST UNE PRODUCTION DUNLOP

DUNLOPILLO :

SERVICES COMMERCIAUX : 48 BD VICTOR-HUGO à NEUILLY s/SEINE MAGASIN D'EXPOSITION : 80 RUE DE COURCELLES PARIS (8e) USINES A MANTES-LA-JOLIE (SEINE-ET-OISE)


CLASSIQUES POUR TOU
Delibes
LAKME sélection
Tchaikovsky
RUDOLF MORALT
Beethoven
Grieg
Schubert
Ketelbey
MORTON GOULD
Bach
Vivaldi
Beethoven
6e SYMPHONIE "PASTORALE"
Chopin
Mendelssohn
Collection
CLASSIQUES POUR TOUS
PHILIPS
Microsillon 33 L Haute Fidélité
— Les interprètes les plus prestigieux
— Les plus belles pages de la musique
— La technique PHILIPS
— La Haute Fidélité radiale
— Pochettes de luxe avec commentaires
Seul un Éditeur Phonographique comme PHILIPS
peut réunir tout cela pour :
1.500 Frs +t.l.
Un prix vraiment pour tous
PHILIPS disques PHILIPS
Exclusivement chez les disquaires
Cette page reproduit les pochettes d'une sélection des disques
composant la collection CLASSIQUES POUR TOUS

PARIS MATCH
lettre aux lecteurs

Cher lecteur de "Paris-Match"



Mme Durif, 40, rue Pascal, Paris, nous écrit : *Sans doute n'avez-vous pas eu assez de place pour nous parler longuement d'Yves Nat. Il a pourtant eu son avenue avant même d'être mort, à Béziers. « J'ai mal au piano », disait-il; et il refusait de se produire en public depuis huit ans. Il se consacrait à l'enregistrement. Son enregistrement intégral des sonates de Beethoven est un monument, et il est considéré unanimement comme un des plus grands pianistes que la France ait eus.*

M. Deniaud, 158, rue Nordmann, Paris, nous écrit de son côté : *Détroyat ne méritait-il pas que* Match *nous donne son curriculum vitae ? Breveté pilote à vingt ans, à Istres. Premier rase-mottes délictueux le même jour, dans la cour d'honneur de l'école même. Bat en acrobatie le célèbre Fieseler, en* 1938, *à Villacoublay. Gagne, en Amérique, sur un Caudron de* 350 *CV, les courses de vitesse en circuit « Greve Trophy », et « Thomson Trophy », devant des avions trois fois plus puissants. Bat le record de vol sur le dos* (26 *minutes*) *en* 1932. *Roi de l'acrobatie, instructeur hors pair, gloire française. N'est-ce rien ?*

M. Claude Michel, 15, square de Léopoldville, à Bruxelles, s'étonne, lui, de n'avoir rien trouvé dans *Paris-Match* sur la mort du champion cycliste Stan Ockers. Il convenait, selon lui, qu'un des tout grands de la presse rende un dernier hommage à celui qui fut l'un des tout grands du cyclisme. *Vous êtes l'encyclopédie du siècle, nous dit-il. Ça crée des devoirs.*

Les exigences de nos lecteurs sont toujours pour nous un objet de satisfaction. Elles sont la preuve de l'estime qu'ils nous portent.

Il ne nous reste plus qu'à remercier Mme Durif, M. Deniaud et M. Michel. Grâce à eux, et par leurs lettres, nous avons rendu hommage aux trois disparus qui leur sont chers : Yves Nat, Michel Détroyat et Stan Ockers.

les lecteurs écrivent

Sujets de notre courrier de cette semaine : Paul Valery, les Jésuites, la chasse de Krouchtchev.



Nos lecteurs sont au courant

L'image est pédagogique

De M. Pierre Pilato, élève de 1re au lycée Ben-Akroun, El-Biar (Algérie) :

Vous avez réussi par l'image à nous expliquer l'inexplicable Valéry. Nous aimerions avoir de même un Laforgue et un Mallarmé.

Le chapeau du chasseur

Du docteur P. Gousset, à Danjoutin (Territoire de Belfort) :

Dans votre numéro 392,

(*Suite page* 8.)

Oui !

un produit de beauté pour Hommes

Pour réussir, pour avoir du succès, mettez toutes les chances de votre côté, soyez net.

Un visage sain et net inspire sympathie et confiance.

Votre visage exposé aux intempéries, aux poussières des villes, des bureaux, des usines, mérite mieux que l'indifférence.

Prenez soin de votre visage, élément essentiel de votre personnalité.

Monsieur NET est le lait de toilette de l'Homme.

Une petite dose sur un coin de serviette... vous voilà le visage d'un vainqueur.

L'HOMME QUI RÉUSSIT EST UN MONSIEUR NET.

Monsieur NET

LAIT DE TOILETTE POUR HOMMES

nettoie
assainit
rafraichit

ne graisse pas
ne dessèche pas

le grand tube : 440 F.

le grand flacon plastique : 880 F.



EDIP P 195

PRÉPARÉ ET FABRIQUÉ PAR JEAN PATOU

en vente chez les parfumeurs - coiffeurs - pharmaciens



Toujours élégante

Que vous aimiez la montre classique ou de fantaisie, vous ne pouvez pas vous tromper en choisissant une pièce signée ZENITH, la marque renommée dans le monde entier.

De lignes pures et élégantes, chaque modèle créé par ZENITH est à la fois une montre de haute précision et un bijou dont vous ne vous lasserez jamais.

ZENITH

LE GRAND NOM DE L'HORLOGERIE

les lecteurs écrivent

(Suite de la page 7.)

vous dites que le chapeau de M. Kronchtchev est orné de feuilles de chêne parce que M. Kronchtchev dirige les opérations. Ne croyez-vous pas plutôt qu'il a sacrifié à une vieille coutume ? En Europe centrale, quand le tireur a abattu un gros gibier, il orne son chapeau d'une brindille de chêne ou de sapin trempée dans le sang de sa victime.

Saint Ignace

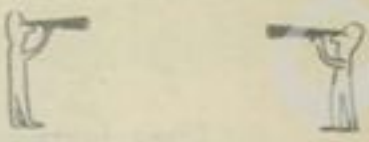
De M. Georges de Capdebosc, à Chartres :

Dans votre article du numéro 392 sur saint Ignace de Loyola vous faites allusion à une légende, selon laquelle la mère de saint Ignace mit son fils au monde dans une étable. Elle est très belle, mais les Bollandistes réfutent cette fable « car saint François Borgia baisa du vivant de saint Ignace le plancher de la chambre où il était né ». (Biographie de saint Ignace de Ribadeneya.)

Le souvenir d'Alain Lemaitre

De M. Jacques Balland, président d'honneur de l'Union Nationale des Etudiants de France :

Votre reportage a vivement ému tous les amis étudiants d'Alain Lemaitre. Merci pour eux. Il était président de l'Amicale des Elèves de l'Ecole des Travaux publics.



Nos lecteurs regardent Paris-Match à la lune

Cachez ces « éjecté » que je ne saurais voir

De M. Ch. Courtin-Schmidt, à Remiremont :

A propos du « bolide qui disparaît en fumée », vous dites (le 29 septembre) que le pilote a été « éjecté » de sa voiture. « Ejecté » se rapporte à la matière, pour un homme je crois que « éjecté hors » aurait été plus correct.

Littré, sans doute, ne connaît qu'*éjection*. Il ne sait rien ni d'*éjecteur* ni d'*éjecter*. Mais, depuis Littré, *éjecteur* a désigné l'organe qui sert à rejeter du canon des armes portatives les étuis vides des cartouches. A ce titre *éjecter*, qui en dit plus et plus précisément que *projeter*, a été utilisé par analogie en aviation.

(Suite page 10.)



Une petite merveille !



le moulin électrique Japy

JUNIOR

- Forme élégante permettant une prise en main commode et sûre.
- Stabilité totale pendant la mouture.
- Bol à grande capacité permettant la mouture de 100 gr. de café en 15 secondes.
- Bol inoxydable facilitant le nettoyage et ne conservant aucune odeur.
- Surveillance de la mouture par couvercle transparent.
- Moteur Japy universel silencieux et antiparasité, entraînant un broyeur à environ 20.000 t/min.
- Fermeture de sûreté du couvercle par verrouillage baïonnette.
- Interrupteur par bouton-poussoir
- Lame broyeuse spécialement étudiée par la mouture parfaite, même par très faibles quantités.

3600 F

Renseignements et notice gratuite n° 7

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

Japy

SOCIÉTÉ ÉQUIPEMENT MÉNAGER JAPY
62, CHAMPS-ÉLYSÉES - PARIS 8

TEPPAZ

plus près de la VÉRITÉ





Platine TEPPAZ 336 à double sélection "SPATIO-DYNAMIC"

Pick-Up	Préampli. MICRO	Préampli. cellule CINEMA et préampli. MICRO
48.500 frs T. L.	53.500 frs T. L.	56.500 frs T. L.

Les 3 haut-parleurs, comme les 3 faces d'un miroir triptyque donnent une image totale qui est "l'image" parfaite de la musique

Autrement dit, le TEPPAZ 336 rend les sons aigus et graves aussi fidèlement que les médiums. Chaque type de haut-parleur est spécialement étudié pour la reproduction d'un secteur déterminé du registre musical : la combinaison des 3 le reproduit intégralement. TEPPAZ restitue la palette musicale dans toutes ses nuances et toutes ses richesses.

Merveilleuse sensation de présence grâce au baffle orientable "SPATIO-DYNAMIC" breveté

Cette idéale sensation de présence résulte de deux dispositions techniques sans précédent : 1° - les faisceaux sonores divergent par l'avant et par l'arrière du baffle "SPATIO-DYNAMIC", 2° - ce baffle est amovible et orientable, ce qui permet d'adapter l'émission au local d'écoute. La vérité musicale subsiste à tous les niveaux sonores car le réglage du volume est physiologiquement compensé.



Electrophone Présence
microsillon 33/45 et disque 78 tours
28.500 frs T. L.



Mallette T. D. Eco
microsillon 33/45 et disque 78 tours
32.500 frs T. L.

★ Les électrophones sont livrés sans haut-parleurs. Voir notre haut-parleur TEPPAZ

TEPPAZ LYON

Réclamez la gamme des modèles "TEPPAZ" spécialisés de l'électrophone, écoutez votre disque préféré chez les dépositaires en France, Union française et Etranger. (Demandez l'adresse la plus proche de votre domicile)

LYON : 174, Boulevard de la Croix-Rousse - Tél. : 88. 56-75 56-51. PARIS-2 : 5, Rue des Filles Saint-Thomas - Tél. : Richelieu 53-84. BRUXELLES : Agence de Tedinkhoff - 122, Rue Saint-Denis - Tél. : Parmentier 43.29.10



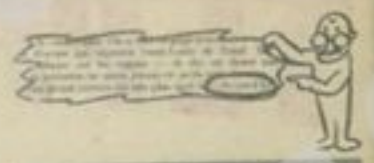
les lecteurs écrivent

(Suite de la page 8.)

Je déclenche, tu déclenches, Il déclenche...

De M. Gérard-Gaston Denizot, 128, boulevard Notre-Dame, Marseille (6e) :

Certains de nos lecteurs se plaignent parfois de la place qu'occupe la publicité dans vos colonnes. Je trouve au contraire autant d'intérêt à cet aspect Public Relations *de Match qu'à son irréprochable teneur rédactionnelle. Cela tient à la qualité de votre publicité, à son originalité, au prestige des firmes qui l'alimentent. Raison de plus (noblesse oblige) pour la soumettre à l'œil vigilant du correcteur : le rasoir électrique que vous préconisez (il est d'ailleurs excellent, j'en ai un) ne se déclanche pas : il se déclenche. Les arbres se débranchent, les femmes se déhanchent, les mécanismes se déclenchent.*



Nos lecteurs ne sont pas d'accord

Les naufragés du « Mic »

De M. Philippe Viannay, vice-président du Centre de formation des journalistes :

Dans un article à propos du naufrage du Mic, *vous avez évoqué la disparition du* Rollon, *en 1953, et vous avez écrit par erreur que tous les membres de l'équipage du* Rollon *étaient des sectateurs du* Gurdjieff.

Nous nous excusons auprès des familles des naufragés d'avoir risqué de créer une équivoque au sujet de leurs convictions et de celles des leurs. (Suite page 12.)

LES FILMS FIXES
ACTUALITÉS ET DOCUMENTS SCOLAIRES
PARIS MATCH

Le numéro 36 est paru

SOMMAIRE : LES ACTUALITES DU MOIS. — LES REPORTAGES : a) **Palais de l'Elysée** ; b) **Les Indes : Un village dans la jungle.**

N'ATTENDEZ PAS LE DERNIER MOMENT POUR RENOUVELER VOTRE ABONNEMENT

Abonnement pour un an (10 films) : **2 200 francs.** Six mois (5 films) : **1 320 francs.** Prix à l'unité : **220 francs.**

Adresser les commandes à « Paris-Match », Service des Actualités et Documents scolaires, 51, rue Pierre-Charron, Paris (8e), en versant la somme correspondante au C.C.P. Paris 7158-82.

ALTINE DONNE DES FORCES OVOMALTINE DONNE DES FORCES OVOMALTINE DONNE DES FO



déjà fatigué à ton âge ?...

Son âge est celui où l'on est le plus fatigué : l'âge de la **croissance** où il faut prendre sans cesse et à **la fois** des kilogs et des centimètres.

Aidez votre enfant en lui donnant régulièrement de l'Ovomaltine. OVOMALTINE, aliment naturel concentré (lait, orge germée, œufs frais, sucre, cacao) lui apportera les éléments nutritifs dont un enfant a besoin pour son parfait développement intellectuel et physique.

En vente toutes pharmacies et bonnes maisons d'alimentation.

Une bonne tasse d'OVOMALTINE se prépare en 3 secondes : RIEN A CUIRE.

OVOMALTINE
DONNE DES FORCES

Voici comment PHILIPS éclaire votre chambre à coucher

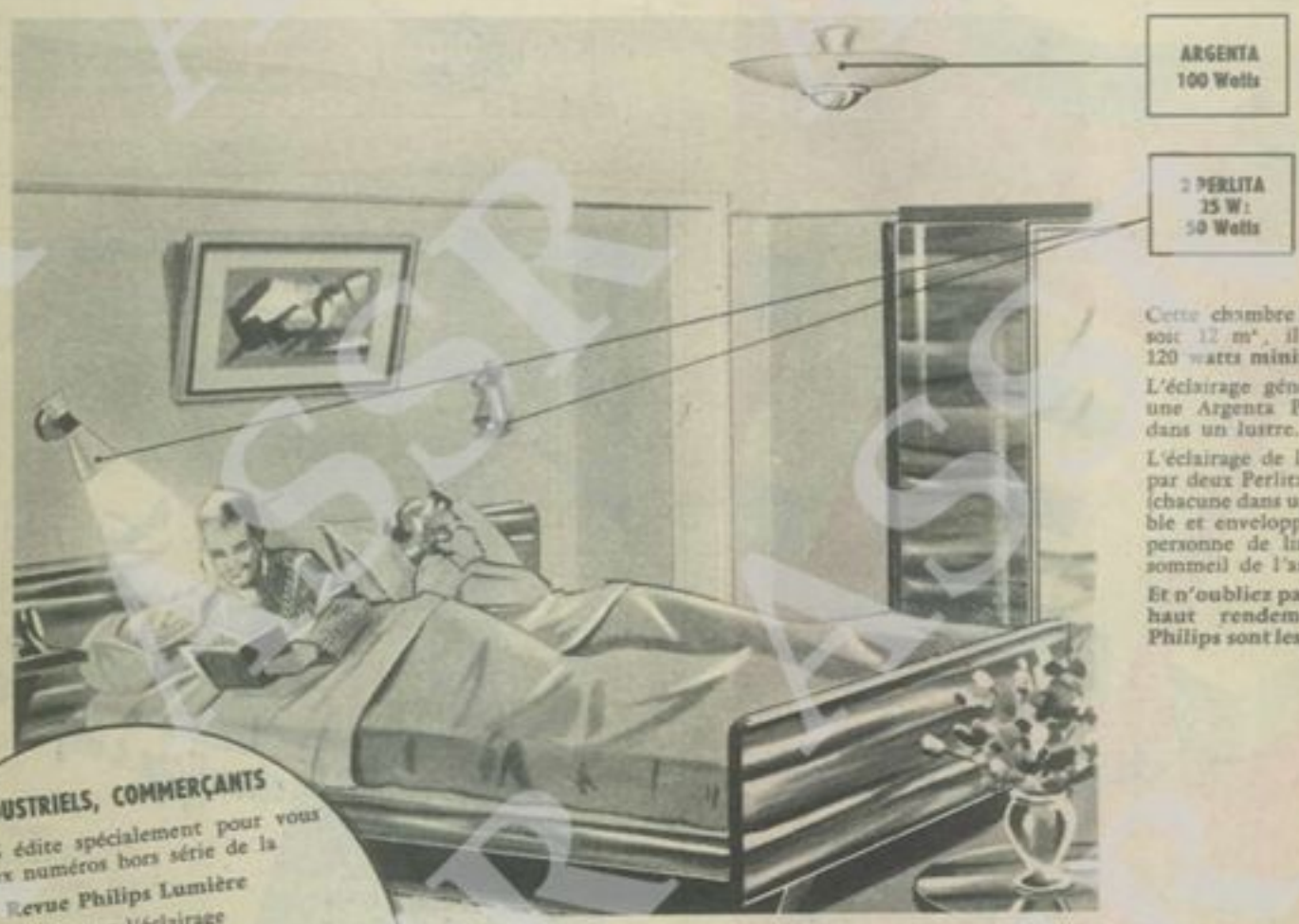


Dans la chambre à coucher deux éclairages indépendants sont nécessaires. L'un pour circuler ou s'habiller, l'autre pour lire au lit.

La lumière doit être abondante, non éblouissante et bien répartie.

Vous n'avez que deux yeux pour toute votre vie !
Pour ne pas les fatiguer :

il faut 10 watts, minimum, par mètre carré de sol...



Cette chambre mesure 4 m x 3 m soit 12 m², il vous faut donc : 120 watts **minimum.**

L'éclairage général est assuré par une Argenta Philips de 100 watts dans un lustre.

L'éclairage de la tête du lit assuré par deux Perlita Philips de 25 watts (chacune dans une applique orientable et enveloppante) permet à une personne de lire sans troubler le sommeil de l'autre.

Et n'oubliez pas que, grâce à leur haut rendement, les lampes Philips sont les plus économiques.

INDUSTRIELS, COMMERÇANTS

PHILIPS édite spécialement pour vous deux numéros hors série de la

Revue Philips Lumière

l'un sur l'éclairage
des Ateliers et Bureaux,
l'autre sur celui
des Vitrines et Magasins.

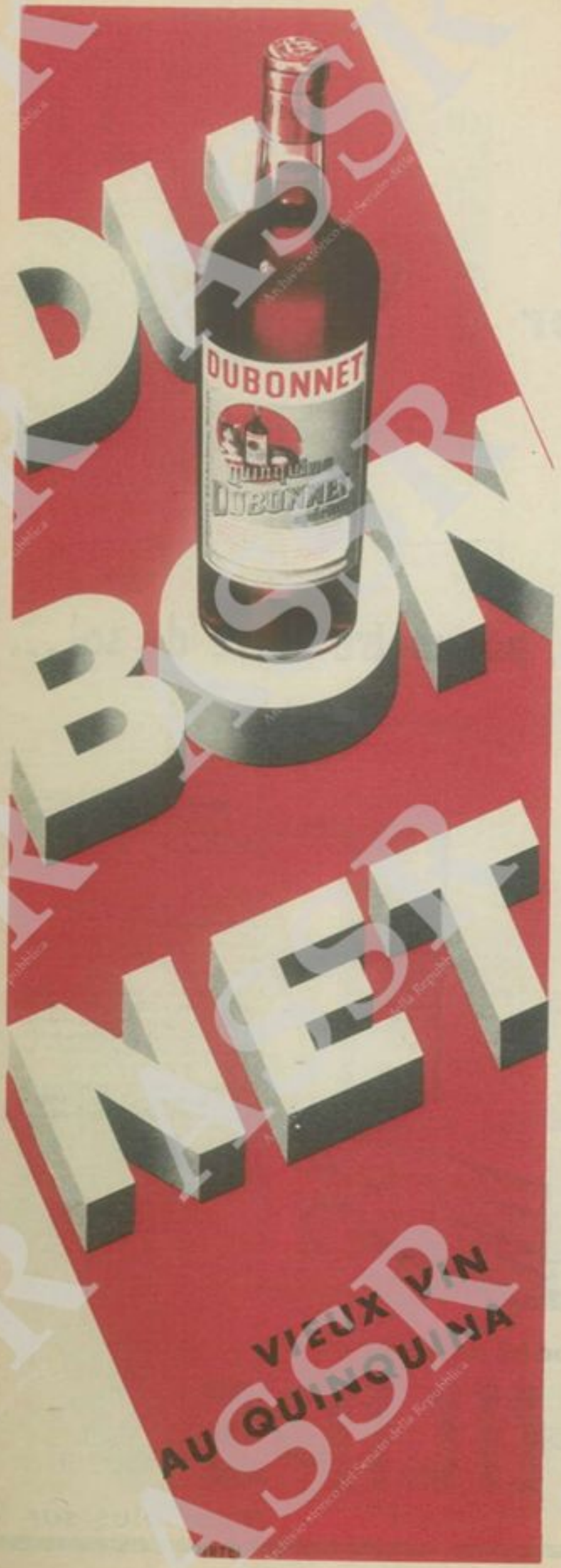
Vous y trouverez des exemples d'installations, des idées nouvelles et des renseignements pratiques.

Demandez à Philips,
50, Avenue Montaigne - PARIS 8e,
celui qui vous intéresse.
(gratuit)

...et de bonnes lampes

PHILIPS

c'est plus sûr !



les lecteurs écrivent

(Suite de la page 10.)

Vive l'empereur

De Mme Jeanne-Sophie Le Febvre, 27, avenue Ledru-Rollin, Paris-12e :

Je vois être certainement rangée parmi « les lecteurs qui ne sont pas d'accord », mais je ne suis pas très satisfaite de tous ces articles sur les Orléans. N'existe-t-il pas aussi une famille Bonaparte?



Nos lecteurs ont des lettres

Les deux naissances de Valéry

De M. René Daudet, secrétaire général de la mairie de Limoges (Haute-Vienne) :

Dans votre si intéressante étude sur Valéry, vous dites que ce poète est né avant la fin de la guerre de 1870. N'est-ce pas plutôt le 30 octobre 1871? Les notices biographiques divergent à ce sujet. Un jour, Tristan Derème l'avait plaisamment signalé en vers à Valéry : « ...Comme Homère naquit en sept villes, Valéry naquit en deux ans. » Valéry lui avait répondu :

Tristan, notre cœur est de bronze,
Je compte plus de jours que de biens je n'acquis
Depuis le jour où je naquis
Trente octobre soixante et onze.

PARIS MATCH
51, RUE PIERRE-CHARRON, PARIS-VIIIe
Tél. : BALzac 00-24 (et la suite)
Adr. tél. : FRANCEMATCH-Paris
Président : Jean PROUVOST
Direct.-Gén. : Marcel LEBRETON
R. C. Seine 357 292 B
C.C.P. Paris 7158-82

OJD DIFFUSION - PUBLICITÉ

	France et Union Franç.	Etranger
Table des matières (Années 1949 à 1953)	50 F	70 F
Reliures mobiles (pour env. 26 numéros) France	500 F	600 F
Prises à nos bureaux	400 F	
Numéros anciens (le num.)	50 F	70 F
Abonnements 3 mois (13 n°s)	650 F	900 F
6 mois (26 n°s)	1 250 F	1 750 F
1 an (52 n°s)	2 500 F	3 500 F

Pour expédition par voie aérienne, nous consulter. (Pour tout changement d'adresse, prière de joindre 30 fr. et la dernière bande.)

Aucun envoi n'est fait contre remboursement

PARIS-MATCH décline toute responsabilité pour les documents qui lui sont envoyés. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.





Madame,

c'est à cette marque gravée dans le plastique que vous vérifierez si vous achetez bien le

véritable

PLASTIQUE

Gilac

PLASTIQUE MIRACLE !

ni trop souple
ni trop léger
ni trop mince

Acheter Gilac **c'est faire à l'usage** ***une sérieuse économie !***



Oliver Hardy (64 ans) : frappé d'apoplexie en septemb

Laurel et Hardy

Un homme gît sur un lit. Ses yeux fixent une tache du plafond, ses lèvres tressaillent sans cesse, les muscles de ses joues se tendent. Il voudrait parler, mais il y a deux mois qu'aucun son n'est sorti du fond de sa gorge. Et son rire s'est tari.

L'être humain le plus misérable a au moins un bien sur cette terre : son nom. Cet homme qu'une attaque d'hémiplégie a rendu muet et paralysé de tout le côté droit ne possède, lui, que la moitié d'un nom. Il est la demi-portion Hardy du couple célèbre : Laurel et Hardy.



il a perdu l'usage de la parole. Stan Laurel (61 ans) : il est aujourd'hui hémiplégique.

...font maintenant pleurer

A trente kilomètres de là, dans un modeste bungalow de Santa Monica, un vieux petit monsieur maigre attend des nouvelles. Parfois l'impatience donne à sa glotte ce mouvement de va-et-vient qui durant vingt années fit la joie de milliers de spectateurs. Stan Laurel guette le retour de sa femme qui a couru au chevet de Hardy.

Soudain il n'y tient plus. Il se lève et se met à sautiller autour de son bureau, à la façon d'un canard infirme. Est-ce un gag? Une nouvelle démarche inventée afin de rendre plus cocasse encore la silhouette de Laurel? Non. Stan boitille parce que lui aussi, à soixante et un ans, est à moitié paralysé. Une hémiplégie a rendu inertes son bras et sa jambe gauches.

Guillaume Hanoteau

(*Suite page 16.*)

La règle stricte ne se trouver face à face qu'au studio pour év

(*Suite de la page* 15.)

Singulier destin que celui de ces deux hommes que tout semblait séparer. Laurel est né en Angleterre à Ulverston, Hardy, trois ans plus tôt, en Amérique, à Atlanta, dans l'Etat de Georgie. L'un était enfant de la balle et fils de comédien, le père de l'autre était un grave magistrat.

Le rire des hommes devait les unir. Parce que la maigreur timide de Laurel faisait contraste avec la suffisance replète de Hardy, parce que les gestes étriqués de l'un mariés aux envolées prétentieuses de l'autre déchaînaient l'hilarité, ils devinrent célèbres sous une même raison sociale. Une seule fois on tenta de donner comme partenaire à Hardy, un autre maigre aux yeux clairs, Harry Langdon. Ce fut un désastre.

Et puis l'âge vint. Les succès se firent plus rares. Il fallut songer à la retraite. On put croire un instant que leurs vies, dans l'oisiveté des dernières années, allaient cesser d'être parallèles. Hélas! un destin goguenard veillait. Unis par la gloire, Stan Laurel et Oliver Hardy l'auront été aussi par l'adversité.

Pourtant Laurel avait commencé seul.

Un matin de l'année 1910, une troupe de comédiens ambulants, la troupe de Fred Karno, débarquait à New York. Les hommes portaient canotier, les femmes des robes entravées qui leur donnaient cette démarche hésitante que le cinéma muet d'avant 1914 nous a fait connaître.

Stan Laurel faisait partie de cette troupe. Oh! certes, il n'en était pas une des vedettes. Il doub'ait tout juste un autre petit homme maigre à qui l'on reconnaissait un certain talent, Charlie Chaplin.

Un instant, afin d'échapper à la médiocrité qui le guettait, Stan songea au cinéma. Dans un vieux hangar, au fond d'un terrain vague, un ami lui fit tourner un bout d'essai.

Lorsqu'on projeta ce film, Laurel fut atterré. Son visage, comique à la scène, était tragique à l'écran. Son ami lui donna l'explication du phénomène. La pellicule ne parvenait pas à impressionner le bleu très clair de ses yeux et donnait à son regard la blancheur candide des statues.

La première carrière d'Hardy : traître dans les mélodrames

LAUREL, résigné, retourna au music-hall et à ses tournées miteuses.

Et il aurait sans doute végété de la sorte jusqu'à la fin de ses jours, sans cesse à la recherche d'un engagement en province ou d'un mince cachet, si le producteur de cinéma Hal Roach, un après-midi de découvrement, n'était pas venu fumer un cigare dans un petit théâtre de variétés de Los Angeles.

Stan Laurel y jouait un sketch avec une partenaire. Il était le mari, elle était l'épouse insupportable. Le texte de cette piécette était d'une indigence rare, les décors écaillés comme de vieux poissons, la partenaire détestable. Et pourtant, la salle riait. Elle riait, il est vrai, à des instants bien précis, lorsque Laurel était seul en scène et lorsqu'il ne disait rien. Ses mimiques alors faisaient pouffer les spectateurs.

Le lendemain, Stan tournait, cette fois dans un vrai studio, son second bout d'essai. Mais en se rendant à la salle de projection, il était sans illusion. Il savait par avance qu'il allait être éconduit dès que Hal Roach aurait aperçu les premières images de son regard mort.

Il n'en fut rien. Par une sorte de miracle, le regard de Stan, sur la toile, avait retrouvé sa vivacité naturelle. Quelques mois auparavant, on avait découvert la pellicule panchromatique qui, elle, pouvait saisir toutes les nuances du bleu, même l'azur enfermé au fond des yeux de Laurel.

Un problème cependant demeurait encore. Quel partenaire lui donner? Car Roach ne pensait pas que Laurel, malgré ses qualités, avait une personnalité suffisante pour affronter les grandes vedettes comiques d'alors, les Charlie Chaplin, les Buster Keaton, les Harold Lloyd. Il lui fallait un faire-valoir.

Ce fut alors — on était en 1925 — que Hal Roach eut une idée bizarre. Il songea à Oliver Hardy, un fils de famille qui avait abandonné ses études de droit pour devenir un traître de mélodrame. De forte corpulence, la lèvre supérieure ornée de la longue moustache des « vilains », il faisait frémir les salles lorsqu'il prenait le jeune premier par les revers de son veston et le menaçait de lui casser la tête.

L'idée de Roach devait être bonne. Le premier film tourné par le couple, *Chapeaux bas*, en effet, fut salué comme une réussite. Débarrassé de ses froncements de sourcils, de ses roulements d'orbites et devenu un bon gros prétentieux sous une petite moustache courte, Oliver Hardy s'y révélait un partenaire idéal pour Stan Laurel.

180 films devaient, pendant vingt-cinq ans, faire cortège à ce coup d'essai.

Lorsque Stan Laurel eut abandonné les studios, parfois dans sa petite maison de Santa Monica au jardinet bien ratissé, les pieds en de lourdes pantoufles, une vieille robe de chambre à ramages sur le dos, il contemplait devant un poste de télévision un de leurs anciens films.



Laurel et Hardy, chez eux, contemplent la lumière qui s'éteint.



Pour ses 58 ans, aux studios de Billancourt, Hardy souffle la flamme du souvenir.



de leur amitié :
iter la brouille

Il avait souvent de la peine à reconnaître l'œuvre tant elle avait été coupée, triturée, rapetassée, pour être mise à la mesure de la nouvelle technique. Néanmoins les images même mutilées éveillaient en lui les souvenirs.

Et soudain, dans le silence de son cabinet, il éclatait de rire. Une grimace de Hardy qu'il avait oubliée.

Stan bâtissait les scénarios
Oli improvisait les gags

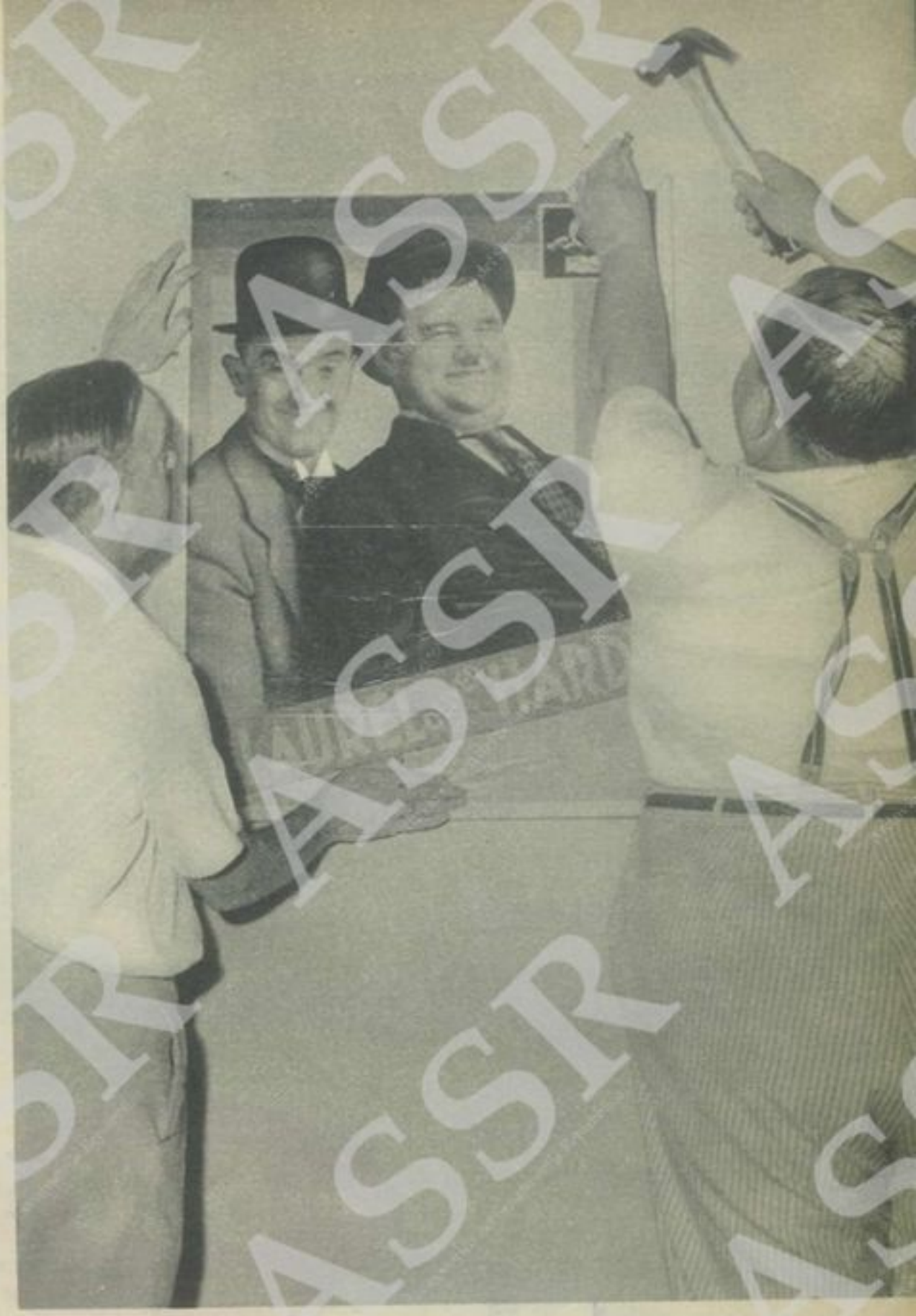
Ce rire spontané était un des rares contacts qu'il avait encore avec son vieux compagnon. Car, même avant la maladie d'« Oli », ils se voyaient peu. Une ou deux fois par an peut-être et le plus souvent réunis par le hasard.

Il faut dire que même à l'époque de leur grande réussite ils se rencontraient rarement en dehors des heures de tournage. C'était une règle qu'ils s'étaient imposée afin de sauvegarder leurs bons rapports pendant le travail.

Et cette règle s'était avérée sage puisque jamais un mot, une dispute ou une brouille n'était venue ternir leur amitié.

C'était Stan qui bâtissait les scénarios et qui écrivait les dialogues, mais il était un auteur sans vanité. Il laissait à son partenaire « Babe » — le surnom de Hardy — toute liberté pour inventer des « gags » ou des jeux de scène sur le plateau. Bien souvent même une trouvaille de Hardy entraînait une modification profonde dans l'histoire. Laurel ne s'en formalisait pas.

Ce laisser-aller, ce ton de perpétuelle improvisation a donné aux films de Laurel et Hardy un attrait proche du charme naif des entrées de clowns.



Les deux comiques affichent le sourire : ils viennent de terminer Fra Diavolo, *leur plus grand succès.*



En Europe : faute de films, ils tournent des flashes.

De graves théoriciens du cinéma ont reproché à nos deux compères d'avoir accéléré la décadence du comique en substituant à la verve purement cinématographique d'un Chaplin ou d'un Keaton des éléments empruntés au cirque.

N'en déplaise à ces rigoristes, les films de Laurel et Hardy ont résisté aux terribles assauts du temps, mieux peut-être que certains autres tournés par des acteurs de plus grand talent. Dans le monde entier, la célèbre scène de la *Chevauchée vers l'Ouest*, au cours de laquelle Laurel et Hardy poussent un piano sur une planche, par-dessus un abîme et se trouvent nez à nez avec un gorille, est applaudie en cours même de projection, phénomène très rare au cinéma.

Et c'est sans doute ce tour classique de leurs gags, au ton populaire de leur humour, à leur comique fondé sur des effets très simples que nos deux compères doivent la longévité de leurs succès.

Succès qui ne les a pas enrichis. Hardy, bon joueur de golf, aimait trop les courses, les parties fines, les repas copieux. Laurel, féru de pêche à la ligne, se maria plusieurs fois, ce qui coûte cher aux Etats-Unis. Mais il était plus sérieux. Il passait ses soirées à travailler à ses scénarios ou à ses dialogues ; des plus-

(*Suite page* 19.)

Soyez Super-Rapide

avec le nouveau rasoir **Gillette "500"**



un tour à gauche :
le rasoir monobloc est ouvert



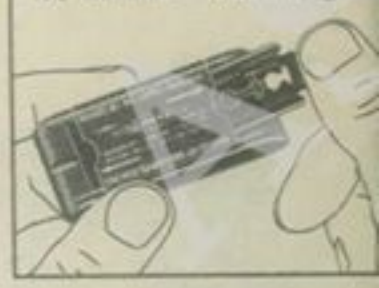
un coup de pouce :
la lame est en place



un tour à droite :
le rasoir est prêt



ici, vos lames "hors d'usage"





pour 500 fr. seulement
(+ taxe T.L.)

cet ensemble exceptionnel, à un prix exceptionnel,
présenté dans un élégant écrin transparent, comprend :
- 1 rasoir Gillette monobloc de haute précision
- 1 "Dispenser" - distributeur automatique
(muni de 6 lames Gillette Bleue)
avec compartiment pour lames "hors d'usage".



Au même prix qu'en paquet ...

le "Dispenser" de 10 lames : 155 fr.
(prix maximum T.T.C.)

vous trouverez partout
les lames Gillette Bleue présentées dans
le "Dispenser" - distributeur automatique -
tellement plus pratique,
quel que soit votre rasoir

A l'homme bien rasé on reconnait Gillette

Laurel et Hardy

(*Suite de la page 17.*)

cements malheureux l'ont ruiné.

Et puis à l'époque du cinéma muet il n'était pas d'usage d'accorder aux acteurs des participations aux bénéfices. Ils devaient se contenter de leurs cachets. Hardy, comme Laurel, n'en gagna pas moins 1 million de dollars. Mais aujourd'hui Hal Roach, le producteur, conserve la propriété des films. C'est lui, ainsi, qui vient de vendre à la télévision l'ensemble de leur œuvre 750 000 dollars, soit 300 millions de francs, sans qu'ils aient droit de toucher un sou sur cette vente.

Devant le succès de leurs émissions, cette même télévision songea un instant à reformer le couple célèbre. Les journaux annoncèrent la nouvelle. Les contrats étaient déjà sur les tables des hommes d'affaires prêts à être signés.

La maladie de Laurel fait perdre 50 kg à Hardy

LA fatalité en décida autrement. Un matin Stan Laurel, il y a deux ans de cela, se réveilla une jambe et un bras morts. C'en était fait des projets d'avenir.

Dans son bungalow de San Fernando Valley qui ressemble comme un frère à celui de Santa Monica, Oliver Hardy dépérit en apprenant la nouvelle. En quelques mois le fleurissant « Babe », de 158 kilos passa à 90. Les enfants qui apercevaient le pauvre monsieur flasque, par-dessus les haies de son jardin, errant, mélancolique, le long des allées, refusaient de le reconnaître.

Parfois cependant le visage de Babe aux bajoues tombantes s'éclairait d'un sourire. Il se souvenait d'un petit homme maigre qui avait toujours l'air au bord des larmes. Quelle aventure n'avaient-ils pas vécue ensemble? A la ville, Stan Laurel ressemblait à son personnage de l'écran. Avec son air placide, les saillies dont il parsemait sa conversation prenaient plus de force encore.

Un jour, non sans une certaine vanité, Hardy lui disait qu'il avait été un champion de golf mais qu'il avait abandonné ce sport. En plissant ses petits yeux, Stan lui répondit :

— Mais non, c'est le golf qui t'a abandonné quand tu t'es mis à peser plus de trois cents livres!

Au studio, ce n'était pas toujours drôle de tourner des scènes destinées à faire rire le public. Laurel pouvait tomber, être traîné, être pincé ou être à demi étouffé, il ne se plaignait jamais. Et Dieu sait s'il avait souvent subi, pour l'amusement des spectateurs, ces différents supplices.

Une cérémonie, il y a quelques années de cela, réunit des person-

(*Suite page 21.*)



Femme d'intérieur oui !

mais "Popotte" non !



Comptez sur moi pour chasser la poussière et tout faire reluire. Mais si vous venez me surprendre après le ménage, vous me trouverez fraîche et pimpante. Pas seulement un gentil minois bien poudré. Mais surtout une belle poitrine ferme grâce à un bon soutien-gorge. Mon secret, c'est mon LOU.

Le soutien-gorge LOU a été étudié pour "relayer" les muscles de la poitrine. Ce sont les bonnets et l'armature du LOU (forme spéciale) qui soutiennent les seins, les muscles se reposent. Ainsi soulagés, ils restent forts et la poitrine demeure ferme.

SATIN *simple*	995
SATIN *doublé*	1345
NYLON	1565
LOU *dentelle*	1975
LOU *corbeille*	1995

Pour ma LIGNE j'ai mon LOU



VENTE EN GROS : Ets LOU, GRENOBLE

VOTRE FOURNISSEUR HABITUEL VEND AUSSI LES "CAOUTCHOUCS RECHANGE" LOU

Conseillé par les Laboratoires du Bec

Pour calmer les BRÛLURES D'ESTOMAC



quelques minutes suffisent grâce à ces bonnes pastilles sucrées contre l'acidité.

Vous pouvez maintenant soulager rapidement les maux d'estomac et faciliter en même temps le travail de la digestion, en suçant simplement comme des bonbons 2 Pastilles Rennie : Les principes calmants, digestifs et antiacides qu'elles contiennent, sous la forme agréable de pastilles sucrées, neutralisent les acides en excès de la fermentation dans l'estomac, si bien que les douleurs et les aigreurs cessent tout naturellement. Brûlures, crampes et migraines d'origine digestive sont vite calmées. Pastilles Rennie, en vente dans toutes pharmacies.

Pastilles RENNIE

Bienfaits de l'ail médicinal

Pour les troubles du sang

POUR soulager les troubles du sang — hypertension, varices, hémorroïdes, vertiges, vapeurs, migraines ou essoufflements, — prenez de l'extrait inodore d'ail chlorophyllé, 500 fois plus actif que l'ail frais, contenu dans les dragées Ex'All. La cure d'Ex'All dissout les déchets qui épaississent le sang et les dépôts calcaires qui durcissent les parois des artères : Bientôt un sang plus pur, plus fluide, circule dans vos artères assouplies : en général la tension baisse naturellement. Les malaises, migraines, douleurs, varices ou hémorroïdes, rapidement soulagés, finissent par disparaître. En même temps les fonctions sont stimulées : L'organisme rajeunit. Ex'All, toutes pharm. (21 f 4.732)

Le Carnet de "Paris-Match"

HOTELS • VACANCES • TOURISME

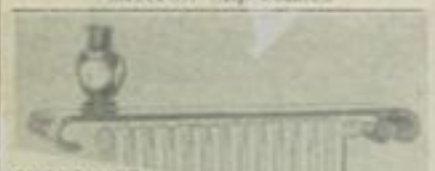
A la Rôtisserie de LA REINE PEDAUQUE

6, rue de la Pépinière, PARIS
(à 100 mètres de la gare Saint-Lazare)
MENU BOURGUIGNON CHAMPENOIS
1 480 francs
APÉRITIFS - VINS
COUPE DE CHAMPAGNE COMPRIS

NE SOYEZ PLUS SOURD



Améliorez votre audition, même déficiente, avec les Micro-Tympans « WIZ-MER » SANS FIL NI FIL. Éliminent les bourdonnements. Notice illust. gratis et attest. ROUFFET & Cie (Serv. MJ), 3, r. Galliéni, MENTON (Alpes-Mar.).



SUPPRIMEZ TOUTES TRACES

au-dessus de vos radiateurs avec les couvre-radiateurs AIROTYPE. Ils vous assurent des murs toujours propres et une meilleure répartition de la chaleur grâce à leur système de volutes à trous latéraux. Pose dans toute la France. Venez assister à une démonstration gare Saint-Lazare, rue de Rome (face pharmacie Bailly) ou demandez la documentation gratuite n° 45 à AIROTYPE, 79, Faubourg Poissonnière, PARIS. — Tél. 65-26.

Un choix considérable de FONDS de COMMERCE
APPARTEMENTS, PROPRIÉTÉS
VILLÉGIATURES **vous est offert, ce jour, dans le journal spécialisé "LES ANNONCES" en vente partout 20 f. et 26, r. de Malte, Paris**

VOS POILS SUPERFLUS

disparus pour toujours



sur votre visage comme sur votre corps CHEZ VOUS, grâce à la méthode même que Mme DUNN applique dans son institut réputé des Champs-Élysées. Barbe détruite, repousse impossible. Demandez dès aujourd'hui sans aucun engagement la Méthode Complète aux LABORATOIRES DUNN (Service P 21), 38, rue François-Ier, PARIS (8e). Écrire en MAJUSCULES vos nom et adresse (2 timbres).

BEAUTÉ, SANTÉ, JEUNESSE



Breveté.

Grâce à cette nouvelle machine, 10 minutes par jour suffisent et vous ferez chez vous, par jeu, un exercice complet à haut rendement qui vous métamorphosera.

Réglable à volonté, ADAMS-TRAINER convient aussi bien à l'adolescent qui recherche un développement musculaire harmonieux qu'à l'homme qui veut rester souple, svelte, en forme, à la femme qui veut garder son corps de jeune fille et le défendre contre ses pires ennemis : embonpoint, cellulite, varices.

Pliable, léger, peu encombrant, il trouve sa place dans chaque foyer.

Demandez dès aujourd'hui la brochure **gratuite W 5 à ADAMS & Cie**, 3, quai **J.-Moulin, LYON.**

Démonstration à PARIS :
CHARDIN, 21 *bis*, rue de Châteaudun (9e).
CLARINS, 35, rue Tronchet (8e).
Belgique : Van Schaik, Bruxelles, Anvers.
Suisse : Ehrsam, Schinznach, 32, Zurich.



VERTE OU JAUNE, depuis cent ans, LA VERVEINE DU VELAY est appréciée sur les meilleures tables. Liqueur de bien-être, se consomme pure, à l'eau, en pâtisserie, et très agréablement dans votre infusion de verveine, tilleul, etc.

LIMPIDOL



"Mieux qu'une colle" pour Photos, Papier, Bois, Carton, Porcelaine, Meubles, Faïences, Verres bouteilles, etc. NE SE DESSÈCHE PAS.

Inaltérable à l'eau.
VENTE : Papetiers, couleurs, droguistes, quincailliers.
FABRICATION SICAS 26, rue du Buisson-St-Louis, PARIS-10e.



AU SERVICE DE VOTRE CHARME...

Soutien-gorge REVEL, Référence 111, préforme en tricot nylon « Nylfrance ». Avantage les poitrines menues, idéalise les poitrines moyennes ou fortes. Avec ou sans épaulettes. Demandez catalogue (Service P.M.), REVEL Frères, 87, cours Gambetta, LYON.

FUMEZ TANT QUE VOUS VOULEZ...

déclare un médecin chinois, le docteur LI-PAO... avec mon fume-cigarette qui assure une protection totale contre les dangers du tabac sans enlever le plaisir de fumer. C'est que le fume-cigarette du docteur LI-PAO permet de doser l'admission de la fumée jusqu'à sa suppression totale sans que l'on puisse s'en rendre compte. Le fume-cigarette du docteur LI-PAO est en vente chez les principaux buralistes.



120 TRAVAUX à domicile. Un ouvrage pour tous pour gagner de l'argent chez soi. Documentation contre 3 timbres NBSM, 78, rue de l'Aqueduc, Paris.

Santé - YALACTA - Economie

Les appareils YALACTA donnent satisfaction à plus d'UN MILLION de FAMILLES car ils permettent de préparer chez soi, très facilement, le MEILLEUR YAOURT.
1 LITRE DE LAIT = 2 POTS DE YAOURT
LABORATOIRES YALACTA,
Service M. A., 51, rue Lepic, Paris-18e.





MAIGRISSEZ, PORTEZ-VOUS BIEN

Chez vous, 3 séances par semaine suffisent pour éliminer l'embonpoint et la cellulite, vous désintoxiquer, régulariser vos fonctions, en un mot rajeunir et combattre l'arthritisme, les douleurs, la nervosité, l'insomnie.

D'un principe absolument nouveau, **ASTOL** est un bain de vapeur sauratif qui permet de faire ce traitement chez soi, sans installation, avec la plus grande facilité. Pliable instantanément sous un petit volume.
Demandez la notice détaillée W-5 à **ADAMS et Cie**, 3, quai Jean-Moulin, LYON.
Démonstration à PARIS : CHARDIN, 21 *bis* rue de Châteaudun (9e).



RADIACOLOR, appareil de chauffage infrarouge, lignes et coloris jeunes. Existe en applique murale, plafonnier, sur socle et lampadaire. Chauffage propre et rapide. INFRACOURT, 24, rue de Clichy, Paris. TRI. 34-37.

GRANDIR



rapid. 8-10 cm avec infaillibles moyens scientifiq. Allong. jamb.-taille à tout âge. Attestat. médicales. Notice GRATIS.
AMERICAN Well Being Syst. 24 23, b. des Moulins, MONTE-CARLO



CELLULITE-EMBONPOINT DOUBLE MENTON-RIDES

supprimés par le sensationnel « ROBOT-MASSOR » MASSEUR-PÉTRISSEUR ÉLECTRIQUE

Ce nouvel appareil médical d'esthétique réalise, sans fatigue, un puissant massage pneumatique en profondeur. Il fait disparaître en un temps record : cellulite, bourrelets disgracieux, mauvaise circulation, double menton, bajoues, poitrine d'oie, rides, etc.
Documentation gratuite : PROCÉDÉS DÉJAEGERE (Service SM), 3, rue d'Hauteville, Paris. — Métro : Bonne-Nouvelle - Tél. 02-33.



LITS REDRESSA

Transformables, redressables, gigognes, canapés, etc. garantis 20 ans par le fabricant. REDRESSA, 36, rue de Richelieu, PARIS. RIC 43-53.



JAMBES

avec méthode « O. J. X. » garantie, JAMBES PARFAITES à tout âge. Not. Illust. gratis. Discret. Env. c. 2 timbres à ESTHETIC'S, Serv. F, Saint-Raphaël (Var).

DISQUES IMMUNISÉS contre la POUSSIÈRE



La matière plastique des microsillons est magnétique. Elle attire la poussière comme des grésillements à l'audition et de l'usure rapide des sillons et des saphirs. Remédiez à ce fléau avec le chiffon spécial MICRO-MAGIC, imprégné d'un composé chimique qui rend les disques réfractaires à la poussière. MICRO-MAGIC 500 S.G.D.G. est indispensable aux discophiles. Rens. : Ets GRANADE, Saint-Quentin-Fallavier (Isère). Vente chez tous les disquaires.

Un projecteur Ciné de précision pour un prix modique : c'est le projecteur

PHOTO-HALL



1er versem. 8 000 f. et 10 traites de 2 000 fr ; au comptant : 23 500 francs. *Description technique* : Mouvem. à 9,5 ou 16 mm, bras repliable sous coffret galbé. Lampe 200 W, 110 ou 220 V, avec refroidissement et pare-chaleur. Livré avec instructions lampe, bobine vide et écran perlé de 55×70. Le projecteur PHOTO-HALL assurera à vos projections le meilleur rendement. Réclamez à PHOTO-HALL son mémento PHOTO-CINÉ qui vous présente plus de 200 appareils et vous renseignera en même temps sur les techniques photographiques et cinématographiques les plus modernes. Remise gratuite au magasin. Envoi franco contre 60 fr en timb.-poste. PHOTO-HALL, 3, rue Scribe, PARIS-OPÉRA.



MUSCLES

d'Apollon

en vous distrayant 5 min. par jour en qq. semaines vous pouvez **tripler votre force** et acquérir **Svelteesse, Beauté-Assurance** avec sensationnel **Appareil Electro-matic VIPODY** breveté et garanti. Attest. méd. et profes. **Résultat rapide assuré.** Brochure ill. gratuite (sans engag.) contre 2 timbres : OLYMPIC - M. 2 - Le Métropole, Bd V.-Hugo, NICE.

Enfoncez-nous bien vrai dans la tête,

CERTAINES AIGREURS D'ESTOMAC

empoisonnent l'existence, c'est un fait, mais il a été constaté, aussi, qu'il suffisait souvent de prendre des POUDRES DE COCK pour obtenir des digestions normales, supprimer ces aigreurs. Les POUDRES DE COCK, par leur efficacité, rendent la santé et la gaieté. Vrac 145-P-24 825.



VOUS AIMEZ LES BELLES PHOTOS

ROYER, le créateur des fameux appareils **Royer Savoy** et **Royflex**, vous offre gracieusement une luxueuse plaquette :

« 20 CONSEILS POUR REUSSIR VOS PHOTOGRAPHIES »

dans laquelle vous trouverez les recettes qui feront de vous un champion de la photo. Demandez-la à votre négociant habituel ou à défaut à ROYER, 12, rue de l'Avenir, FONTENAY-SOUS-BOIS.

MADAME, LA MODE DE PARIS SE DÉPLACE POUR VOUS

Les dernières créations du **PRET A PORTER**, en manteaux, tailleurs, robes. Toutes les **GRANDES MARQUES** de Bonneterie, Lingerie, Sous-Vêtements, vous les trouverez dans le catalogue illustré de 400 modèles qui vous sera adressé gracieusement, sans aucun engagement :

BONNETERIE D'AUTEUIL
27, rue La Fontaine, Paris (16e).
22, rue des Batignolles, Paris (17e).



LES BEAUX JOURS PASSENT

vos diapositives en conserveront le souvenir le plus vivant grâce au

PHOTO-PROJECTEUR FROID

MALIK 300

muni d'un vérin du ventilateur
BLOW-AIR-COOLING
et pouvant recevoir le passe-vues

SELECTRON
Semi-auto
MALIK
avec les pointeurs SELECTRAYS



En vente chez 2 500 négociants photo en France et Union Française.
Projecteur : 25 715 + T. L.
Sélectron Malik : 5 480 + T. L.
Panier Sélectray : 1 [illegible] + T. L.
GROS ET DE Pierre COUFFIN
EXPORT : 46, rue de Turbigo, Paris-1er

Laurel et Hardy

(*Suite de la page 19.*)

nalités de Hollywood dans le parc des studios Al Roach. On inaugurait. Quoi? Un profane aurait bien été incapable de le dire car il n'aurait aperçu ni statue ni monument. On s'était rassemblé autour d'une mare.

Mais cette mare était désormais célèbre puisqu'une plaque que l'on venait d'apposer rappelait que dans son eau croupie « Laurel et Hardy, pour faire rire les spectateurs, y étaient tombés bien des fois ».

En revivant tous ces joyeux moments passés en compagnie de Laurel, Hardy, malgré sa déchéance, retrouvait un instant un plaisir à la vie.

Mais, le 14 septembre, Mrs. Hardy fut reveillée dans la nuit par la respiration haletante de son mari. En hâte elle appela un médecin. Le diagnostic de celui-ci fut pessimiste : attaque d'apoplexie. L'amaigrissement soudain avait sauvé Hardy d'une mort certaine mais il y avait tout lieu de penser qu'il demeurerait à jamais paralysé.

Depuis cette nuit fatale Oliver repose inerte et méconnaissable, le visage tourné vers le plafond, en lutte perpétuelle contre une chair qui ne veut plus lui obéir, dans une petite chambre au premier étage de sa maison. Sa femme Lucile, une nurse et son médecin restent seuls auprès de lui. Le malade semble les reconnaitre car, ennuré vivant, prisonnier de son propre corps, Oliver Hardy a conservé toute sa raison.

Laurel n'est pas venu : il avait peur de pleurer

Son sort a ému le monde entier. De tous les points de la terre d'humbles lettres, témoignage de reconnaissance pour un instant de joie, sont venues apporter un peu de réconfort à Lucile Hardy. Ses amis d'autrefois, eux non plus, ne l'ont pas abandonnée. Jimmy Durante et John Wayne chaque semaine s'arrêtent devant le bungalow afin de prendre des nouvelles du malade. Les vedettes d'aujourd'hui se sont souvenues. Jerry Lewis, Abott et Costello ont écrit à San Fernando Valley.

Mais Stan Laurel n'est pas venu.

Longtemps, enfermé dans son bureau de travail, la tête entre les mains, il a hésité. A lui on aurait accordé l'autorisation de revoir son ancien camarade. Il a repoussé cette offre.

Il a eu peur de ne pouvoir dissimuler son émotion, de présenter une dernière fois à son vieux camarade cette figure de carême, prête à fondre en larmes, qui ne pouvait plus le faire rire.

C. H.

GRATIS



Vous recevrez gratuitement et sans aucun engagement ce magnifique tableau d'Auguste Renoir : "Confidences"

EN COULEURS 48 x 60 cms

....Non pas - bien entendu - l'original qui se trouve sous bonne garde dans une collection privée en Suisse, mais une reproduction grand format en couleurs qui rend fidèlement toute la somptuosité du tableau, et qui donnera une atmosphère de richesse discrète à votre foyer. Car orner ses murs d'excellentes reproductions de chefs-d'œuvre est un signe de raffinement, tandis qu'y exposer des peintures à l'huile médiocres, pour la seule raison qu'elles sont originales, est indigne d'une personne de goût.

Pourquoi cette offre ?

Elle vous est faite par la **GUILDE INTERNATIONALE DE L'ART** qui a été fondée pour ouvrir à tous l'un des plus beaux domaines de la culture occidentale : la Peinture, et mettre à la portée des amateurs ses trésors épars dans le monde entier. Son offre est sans arrière-pensée. Elle tient à ce que vous puissiez juger vous-même, *sans aucun engagement de votre part*, de l'extraordinaire qualité de ses reproductions et de l'effet qu'elles peuvent produire sur vos murs. Le plus simple en ce cas est de vous en offrir une : à vous de profiter de cette occasion.

Sans aucun risque !

Envoyez-nous le bon ci-dessous. Vous recevrez gratuitement "Confidences," l'une des plus belles œuvres du grand impressionniste Auguste Renoir, et en même temps notre catalogue et les conditions auxquelles vous pourriez acquérir d'autres tableaux. Si ces derniers ne vous intéressent pas, l'affaire sera terminée pour vous comme pour nous. Mais s'ils vous intéressent, nous vous permettrons de constituer chez vous peu à peu et sans grand frais, sur vos murs ou dans vos cartons, un véritable musée personnel aussi indispensable à l'homme de goût qu'une bibliothèque ou une discothèque.

Mais écrivez immédiatement !

Les commandes devant être servies par ordre de réception, le nombre de planches disponibles étant forcément limité, si vous voulez être sûr de recevoir la vôtre rapidement, un bon conseil: écrivez aujourd'hui même, sans perdre un instant, à la

GUILDE INTERNATIONALE DE L'ART
4, rue de Vienne, Paris
36, rue Major Pattiins, Bruxelles

BON GRATUIT

GUILDE INT. DE L'ART - 4, rue de Vienne - PARIS 8e

Envoyez-moi gratis et sans engagement de ma part, le tableau d'Auguste Renoir : "Confidences" Veuillez trouver ci-inclus 100 fr. pour les frais d'envoi (mandat ou versement C.C.P. 13-801-40 Paris).

NOM

ADRESSE

PM.13

Si vous préférez ne pas découper cette annonce, recopiez le bon et adressez-le nous (Service PM.13)



PETIT-BATEAU a créé pour les enfants de charmants vêtements de nuit. Rose, ciel ou blanc, la combinaison de nuit PETIT-BATEAU (qui chausse les pieds), comme le pyjama deux pièces PETIT-BATEAU, est coupée avec goût dans un tissu solide, indéformable, et surtout inusable, à cause du procédé spécial de décatissage Filchrome qui lui confère une résistance contrôlée de 30 % supérieure.



sous-vêtements
PETIT-BATEAU
toujours plus solides

L'article bon, l'article beau porte la marque Petit-Bateau

UNE SEMAINE DONT CHAQ

DIMANCHE



Le primat de Pologne, Mgr Wyszynski, après avoir dit sa première messe d'évêque libre reçoit l'hommage des fidèles qui hâtent son annonat.



Le rendez-vous d'Amman. Le ministre de la Guerre de Nasser (ci-dessus au centre) vient signer un traité avec le roi de Jordanie : l'encerclement d'Israël.

LUNDI



La riposte d'Israël. C'est de ce poste frontière que ses troupes s'élancent à l'attaque, bousculant les armées égyptiennes qui se replient en direction du Sinaï et de Suez.

MARDI



Ultimatum à l'Egypte et à Israël, annonce Guy Mollet qui est approuvé par majorité.



Une alliance extraordinaire : Le Conseil de sécurité demande à Israël de retirer ses troupes et aux membres de l'O.N.U. de ne pas recourir à la force. U.S.A. et U.R.S.S. votent ensemble (ci-dessus). France et Angleterre opposent le veto. C'est la 1re fois que les U.S.A. sont contrés par l'Occident.

MERCREDI



Le primat de Hongrie, Mgr Mindszenty, libéré, est acclamé par la Révolution.

JEUDI



Eisenhower à la télévision, le visage marqué par l'inquiétude : « Nous n'interviendrons pas. »



Bombardements des aérodromes égyptiens par la R.A.F. et l'aviation française. Ici, le premier équipage anglais de retour à Chypre.

VENDREDI



Le président Nagy est acclamé par le peuple de Budapest pour avoir dit aux troupes russes : « Partez. »

SAMEDI



L'amiral Barjot, ci-dessus, sur le pont du *Jean-Bart*, ordonne à l'escadre française : « Direction canal de Suez. »

YMOND CARTIER

UE JOUR FUT HISTORIQUE

« ANGER and frustration » : colère et déception... Dulles s'étouffa de rage. Eisenhower cria qu'il était indigne que le président des États-Unis fut informé par la presse d'une initiative aussi grave de ses deux principaux alliés. Le Département d'Etat, laissant tomber son masque de scepticisme professionnel, retentit du haut en bas d'imprécations, de sarcasmes et de prophéties lugubres. « Les Français et les Anglais vont à Suez ? ironisa l'un des principaux chefs de service, oui, *via* Dien-Bien-Phu. » On déclara que le président et le secrétaire d'Etat s'accordaient pour dire que l'initiative franco-britannique était un coup désespéré, condamné à échouer. « Ne comptez pas sur l'Amérique pour vous tirer d'affaire quand vous vous serez mis dans une situation désastreuse, s'entendirent dire les ambassadeurs français et anglais. Ne comptez pas sur nous pour entrer dans la guerre que vous allez déclencher. Ne comptez même pas sur le peuple américain pour se rationner en essence afin de vous fournir le carburant dont vous allez manquer dès que vous aurez mis le feu à l'Orient. Vous nous avez humiliés au moment où vous preniez un risque immense. Espérons que vous ne le paierez pas trop cher. »

La fureur du Département d'Etat venait partiellement du fait que l'intervention franco-britannique à Suez tombait en pleine euphorie idéologique. La révolte polonaise, l'insurrection hongroise étaient à ses yeux des explosions de nationalisme que ses analystes de la situation mondiale rattachaient aux événements de l'Afrique du Nord, du Proche-Orient, de Chypre et de Singapour. Le nationalisme emporte le monde et la preuve venait d'être faite dans les conditions les plus difficiles qu'on pouvait faire fond sur lui pour résister au communisme et même pour le briser. Donc la politique américaine classique était juste et la seule erreur qu'avait pu commettre l'Amérique avait été de ne pas y être restée fidèle assez rigoureusement. On devrait, après les élections du 6 novembre, redorer les principes et renforcer les attitudes, notamment à l'égard du monde arabe, trop souvent déconcerté et déçu. Il va de soi que le kidnapping aérien de Ben Bella, Khider et consorts, avait été jugé avec une vertueuse sévérité. « Les Français, disait-on, ont commis une fois de plus une faute lourde. On ne peut décidément pas compter sur eux pour comprendre qu'il n'est pas possible de faire tourner l'horloge de l'Histoire à l'envers. »

L'ultimatum franco-britannique tomba dans les calculs du Département d'Etat comme un rocher au milieu d'un pique-nique. « Nous pouvions dire au monde, déclara l'un de ses interprètes, que le plus impitoyable des colonialismes, celui qui suscite les révoltes populaires les plus désespérées, est le colonialisme soviétique. Budapest et la Hongrie ensanglantée nous fournissaient un argument éloquent. Avec votre impérialisme à la Disraeli, vous le détruisez et vous regroupez dans un violent sentiment anti-occidental les masses asiatiques et africaines ébranlées. En anglais, cela s'appelle « To steal the show » (« Voler, gâcher le spectacle »). Comme principaux imprésarios, pardonnez-nous de ne pas être contents. »

Sauf en juillet 1914 et en août 1939 le monde n'avait jamais connu de semaine aussi dramatique

Ainsi, tout s'enchevêtre : la crise de l'Occident, la crise du communisme, le conflit idéologique de l'Amérique et de l'Europe, le drame d'Israël, le problème de Suez, le cas Nasser, les coups de canon de Budapest, les bombes d'Alexandrie, les premiers soubresauts intérieurs de la Russie, le frémissement de l'Allemagne de l'Est, l'élection présidentielle américaine, les grands intérêts pétroliers du Moyen-Orient, l'effort de la Grande-Bretagne et de la France pour rester des peuples conducteurs, l'effort violent et romantique des peuples d'Orient pour une émancipation qu'ils ne trouveront jamais assez totale. Depuis quinze mois, le monde vivait sous la mauvaise morphine qu'on lui avait donnée à Genève en août 1954, dans cette Conférence des Quatre qui fut surtout le plus grand mensonge de toute l'histoire diplomatique. Il s'est éveillé dans d'étonnants soubresauts. On doit remonter au-delà de la guerre de Corée jusqu'en août 1939 ou en juillet 1914 pour trouver *une* semaine aussi intense, un crépitement aussi vif d'événements dramatiques, une salve de coups de tonnerre aussi retentissants.

Le dimanche 28 octobre 1956, le grand journal, le *New York Times*, donna deux titres successifs à son édition dominicale de 116 pages, renforcée, comme de coutume, par sept suppléments encore plus volumineux. Le premier disait : « Les Russes gagnent contre les rebelles de Budapest. » Le second, quelques heures plus tard disait : « La Hongrie élargit son régime ; les rebelles continuent la lutte. » La dépêche qui avait motivé ce changement et ce rayon d'espoir venait de Vienne. Elle confirmait l'entrée dans le cabinet Nagy de deux revenants des luttes anticommunistes de 1945 : l'ancien président du conseil Zoltan Tildy, et l'ancien chef du parti des petits propriétaires, Bela Kovacs. Rien n'était plus insolite que ce retour d'hommes qu'on croyait broyés par la marche de l'Histoire. Rien n'illustrait mieux la gravité et la profondeur du soulèvement hongrois.

« On nous a dit que vous étiez tous des fascistes », avoue un soldat russe à un Hongrois

La Hongrie, d'ailleurs, commençait à s'ouvrir. Commune jadis aux deux pays de la double monarchie austro-hongroise, la vieille frontière du Burgenland sur laquelle le rideau de fer s'était posé, livrait passage aux médecins et aux premiers journalistes accourus. Ce qu'ils virent et entendirent donna à l'Occident sa première notion claire de la lutte implacable commencée brusquement et inopinément quatre jours auparavant. Magyarovar, petite ville frontière, avait été transformée en charnier par les mitrailleuses de la police politique, mais un détachement de l'armée régulière avait vaincu les miliciens que la foule avait tués à coups de talons. Sopron s'était débarrassée de ses communistes locaux en pendant dix-neuf de leurs chefs, et Györ s'était donné un gouvernement provisoire au prix d'un vif combat.

La situation des insurgés dans la matinée du dimanche n'en paraissait pas moins désespérée. On comprenait que les troupes russes de Hongrie, deux divisions environ, avaient été en quelque sorte suffoquées par l'héroïque fureur qui les avait assaillies et même qu'elles avaient été troublées dans leur conscience lorsqu'elles avaient vu tout un peuple se dresser. Mais 53 divisions soviétiques se trouvaient à proximité des différentes frontières hongroises. Une telle masse pouvait naturellement broyer des bandes mal armées et, s'il le fallait, faire de toute la plaine magyare le linceul sanglant d'une nation. On le redouta quand les dépêches d'agence annoncèrent que deux grands chefs soviétiques, Souslov et Mikoyan, étaient arrivés à Budapest, comme pour prendre la Hongrie en main. Et soudain, dans tous les postes de radio à l'écoute de Budapest, la voix de Imre Nagy retentit.

Ce discours de Nagy, dans l'après-midi du dimanche 28 octobre, il a des chances d'être retenu par l'Histoire comme la borne d'un tournant du monde. Il n'ordonnait pas ; il suppliait. Il ne menaçait pas ; il promettait. Il disait aux insurgés : « Cessez de combattre ; ne faites plus couler le sang. Vous avez gagné. » Il disait aux soldats de l'armée nationale : « Restez fidèles à votre gouvernement; de grâce, aidez-nous ! » Il disait au peuple hongrois la nouvelle incroyable, la nouvelle merveilleuse, la nouvelle que des millions d'hommes et de femmes avaient sombrement désespéré d'entendre jamais : « Les Russes s'en vont ! » Ils allaient quitter Budapest sur-le-champ et toute la Hongrie ensuite. Plus haïe qu'eux, l'atroce police politique allait disparaître en même temps qu'eux. « Une ère nouvelle commence, disait la voix tremblante d'Imre Nagy. Aidez-moi !... Aidez-moi !... »

Les Hongrois furent longs à croire au miracle. Ils ne commirent pas la folie de déposer les armes dès le premier appel. A Budapest, le feu se ralentit. Les soldats russes, comme au soir d'une défaite, causaient avec des civils. « Quel effet cela vous a-t-il fait, demanda l'un de ceux-ci, de tirer sur le peuple ? — On nous a dit, répondit

(*Suite page 24.*)

RAYMOND CARTIER

Le courage des Hongrois et des Isr

(*Suite de la page* 23.)

l'homme, que vous étiez tous des fascistes. » Un autre soldat intervint : « On nous a dit que la ville était pleine de troupes américaines, nous n'en avons pas vu. » Mais, place Moritz-Zsigmond, ils avaient mitraillé des enfants dont le sang coulait dans le ruisseau. Sans doute avec cette peur sauvage qui saisit le soldat au milieu d'une population civile insurgée, le plus noir, le plus démoralisant et le plus implacable des combattants.

Le dimanche du monde libre s'écoula dans l'anxiété et l'espoir. Rien ne semblait devoir de sitôt surpasser en importance cette émancipation par l'héroïsme d'un peuple asservi depuis des années et le consentement étrange des Soviets à la perte de ce satellite qui tenait pour eux le cœur du bassin danubien. A New York, le Conseil de Sécurité des Nations Unies s'était réuni au début de la nuit et il avait donné l'exemple ordinaire des trois nations occidentales solidaires. Le délégué russe, Sobolev, dépassé comme tout le monde par le cours rapide des événements, peut-être sans instructions de Moscou, avait été loin d'être flambard et menaçant. Par 9 voix contre la sienne, la Yougoslavie s'abstenant, on avait mis à l'ordre du jour la situation en Hongrie, comme l'Amérique, l'Angleterre et la France l'avaient demandé. Mais y a-t-il lieu de débattre, dès lors que les Russes fichaient le camp ? Partout, d'ailleurs, le nationalisme rebelle à la Russie s'enhardissait. En Pologne : le maréchal Rokossowsky, proconsul déchu, était parti pour la Russie en permission. En Roumanie et en Albanie, on discernait les premiers frémissements de l'esprit de révolte. Ce n'était rien cependant à côté de l'Allemagne de l'Est que Grottewohl mettait précipitamment sous l'autorité des comités d'usines, d'ailleurs pas très sûrs. L'Allemagne de l'Est, Berlin, théâtre du premier soulèvement anticommuniste le 17 juin 1953... que se passerait-il si ces durs Allemands orientaux, fous de mépris et de haine pour les Russes, s'insurgeaient à leur tour ? Les Soviets et leurs 400 000 garnisaires toléreraient-ils leur défi comme ils avaient toléré ou subi ceux de Poznan ou de Budapest ? Que ferait l'Allemagne d'Adenauer, membre du N.A.T.O., alliée officielle de l'Occident au cas où les Russes se mettraient à mitrailler ses frères de la Sprée ? Si on avait demandé à un homme convenablement renseigné quel était l'endroit dangereux du monde maintenant que le canon se taisait à Budapest, il aurait répondu sans hésiter : « Berlin-Est. »

Entre temps, un orage électoral secouait Washington. Avec la véhémence d'un dévot témoin d'un sacrilège, James Hagerty, chargé de presse à la Maison Blanche, couvrait d'invectives et d'anathèmes le chroniqueur Drew Pearson pour avoir écrit qu'Eisenhower avait eu « une légère rechute ». Rien n'était plus outrageusement faux ! Si Ike entrait à l'hôpital militaire Walter Reed, s'il allait coucher dans l'appartement qu'on laisse ouvert pour lui en permanence, c'était uniquement pour l'examen médical général auquel il avait promis de se soumettre avant l'élection. Le rapport des médecins serait intégralement publié et la nation n'ignorerait rien de l'état des organes de l'homme qui lui demandait un second mandat.

«Nous avons des raisons de remercier le ciel, Nasser aussi» disait Ike

PERSONNE ne songeait plus au Proche-Orient. Il entra en scène comme la statue du Commandeur.

Ike était encore à Walter Reed, en pyjama, lorsqu'il décida d'envoyer un avertissement au président d'Israël, Ben Gourion. Des informations de plus en plus préoccupantes parvenaient depuis trois jours à Tel-Aviv. Le gouvernement israélien rappelait ses réserves dont les membres n'ont qu'à sauter sur leur uniforme. On avait, au début, gardé les convocations secrètes, mais la pondération dans la population civile devenait trop importante pour être dissimulée. Des écoles vaquaient, des boutiques fermaient, des tribunaux ordonnaient des remises parce que les instituteurs, les marchands, les juges, les avocats ou les témoins étaient sous le battle-dress. Le Département d'Etat, pro-arabe comme Mahomet, ne s'était pas ému quelques jours auparavant quand l'Egypte, la Jordanie et la Syrie avaient placé leurs armées sous un commandement unique en prévision d'une guerre avec Israël. Il ne s'alarmait pas de voir à Damas avec cent officiers le second homme fort de l'Egypte, le rival virtuel de Nasser, le boute-feu qu'est le commandant en chef de l'armée égyptienne, Abdel Hakim Amer. Il n'attachait aucune importance aux informations de Tel-Aviv disant que le destroyer *Ibrahim-El Awel* — il devait être capturé par les Israéliens — se dirigeait vers Haïfa avec une corvette et deux mouilleurs de mines. Mais il s'alarmait des mesures militaires israéliennes et faisait pression sur la Maison Blanche pour qu'elle intervienne à Tel-Aviv.

Le message du président Eisenhower invoquait la déclaration tripartite du 25 mai 1950 aux termes de laquelle le Royaume-Uni, la France et les Etats-Unis s'engageaient à soutenir la partie attaquée sans provocation. Toutefois, ni la France, ni l'Angleterre n'avaient été consultées au sujet de cette référence à un texte vieux de six ans. En fait, depuis plusieurs semaines, aucun contact n'existait plus au sujet de Suez entre les Américains et les Franco-Anglais. On eût dit que le canal était comblé et enterré. L'Amérique négociait de toutes ses forces avec Nasser, payait ses droits de passage à la régie égyptienne et manœuvrait sans trop de vergogne pour occuper les positions économiques d'où les Français et les Anglais avaient été chassés. Il apparaissait que ces derniers se résignaient, encore que le consul général anglais de San Francisco eût traité de menteur le sénateur républicain Malone parlant du « crépuscule à l'espagnole du British Empire ». « Il faut savoir, devait dire un officiel américain à un enquêteur de *Paris-Match*, roll with the punch » — littéralement : rouler avec le coup, ce que tous les amateurs de boxe comprendront. Selon des prévisions américaines, la crise de Suez avait dépassé son paroxysme et elle allait désormais se traîner de conférence en conférence pendant des mois, comme ces problèmes académiques qui gonflent de session en session les chemises de l'O.N.U. « Je ne dis pas que nous sommes tout à fait sortis du bois, avait dit Ike le 11 octobre, mais je dis que nous avons des raisons pour remercier le ciel : Nasser aussi. »

La Pologne réclamait aux Russes 175 milliards de dommages de guerre

RHABILLÉ, Ike se précipita en Floride. L'Etat du soleil est un enjeu important dans la bataille présidentielle. Il appartient géographiquement au Sud, c'est-à-dire à la vaste région conservatrice qui donne au parti démocrate le bloc massif de ses voix esclavagistes, mais l'afflux des hôteliers et des retraités du Nord, tend à faire de lui un nouveau faubourg de New York City. Ike le décrocha en 1952 et il n'est pas impossible qu'il le garde en 1956 en dépit du ressac démocrate. Démentant Drew Pearson par son air de bonne santé, il entretint les foules floridiennes de questions régionales, mais il parla aussi de la politique mondiale et de la paix. « L'intention de l'Amérique, dit-il, est d'être l'amie de toutes les nations. » On n'avait jamais révélé avec autant de brièveté et d'ingénuité la faiblesse profonde de la politique américaine portée actuellement à son paroxysme par l'esprit évangélique et pacifiste du président. Il est possible d'être l'ami de tout le monde — et encore ! — quand on s'est retiré des affaires, dans une île déserte. Mais pas quand on est un grand pays associé à tous les conflits de passion et d'intérêts d'un siècle en révolution.

Les événements marchaient partout. De Varsovie arrivait la nouvelle vraiment époustouflante d'une demande d'indemnité d'un demi-milliard de dollars faite aux Russes par les Polonais en compensation des détournements dont ils ont été victimes dans l'attribution des réparations allemandes. De Moscou parvenait une bombe encore plus retentissante. Le maréchal Georges Joukov — « mon ami Joukov » dit Eisenhower — avait convoqué les correspondants étrangers pour leur jeter dans l'estomac que l'Union Soviétique envisageait de retirer ses troupes de Pologne, de Hongrie et de Roumanie, si les gouvernements du pacte de Varsovie en exprimaient le désir. On assortit cette déclaration sensationnelle du bruit qu'un coup d'Etat avait eu lieu en Russie, que Krouchtchev et toute la clique avaient été descendus du pouvoir, comme une simple statue de Staline en Hongrie, et que Joukov, maréchal bonasse, avait fait son Bonaparte au 18 Brumaire à l'âge de soixante-quatre ans. Cela ne donnait pas la clef du cryptogramme formidable qu'était le renversement total de la position soviétique, la volte-face d'un pouvoir qui ne voyait jusqu'alors sa sécurité militaire et politique que dans la barricade des nations captives qu'il avait dressée devant lui.

Mais les blindés d'Israël roulaient dans le Sinaï.

Rien au monde ne ressemble au Sinaï. Il suffit de le survoler pour garder dans la mémoire une image tragique et il suffit d'avoir écouté le silence de ses couvents pour être convaincu qu'il existe d'autres réalités que l'agitation des hommes. Mais l'un des conflits les plus passionnels de notre temps a coupé cette terre ultra-mystique d'une longue frontière presque rectiligne partant des dunes

aéliens donne le vertige à l'O. N. U.

de Gaza et s'achevant dans un cul-de-sac de la mer Rouge au milieu du paysage minéral d'Elath. Le territoire d'Israël se termine en biseau sur cette localité de baraquements à 14 kilomètres d'Akaba, base britannique, située en territoire jordanien. C'est de là que l'offensive israélienne se lança.

Les nouvelles furent rares et succinctes. Aucun journaliste ne se trouvait sur place et les supplications des correspondants de Tel-Aviv demandant la permission de partir pour le Sinaï se heurtèrent à un refus. Le vieux Ben Gourion, crinière de lion, âme intrépide, préparé de longue date à l'épreuve suprême de sa nation, resta inapprochable. Officiellement, l'expédition israélienne avait pour but la destruction des repères de fedayen, ou volontaires de la mort, qui harcèlent les communications israéliennes entre Beersheba et Elath. Mais il fut clair dès les premières minutes qu'elle dépassait les dimensions d'un raid. Le temps n'était pas très bon; une tempête soufflait; le terrain de la presqu'île est l'un des plus rugueux du monde. Les combats ne purent être que des coups de main dans le style vif et romanesque avec lequel la grande guerre du désert, celle de Libye de 1940 à 1943, nous a familiarisés. Mais un nom fit tout de suite dresser les oreilles américaines : Suez. Le premier objectif était Qualaaten-Nakhl, nœud des pistes du désert et point de départ d'une route à peu près carrossable en direction de Suez. Les communiqués qui se succédèrent annoncèrent que les forces israéliennes avaient pris position « à proximité du canal », « à 30 kilomètres du canal », « presque en vue du canal ». Dans les chocs innombrables de l'Egypte et d'Israël, c'était la première fois qu'il était question de Suez.

Londres et Paris à leur tour entraient en scène. Sir Anthony Eden avait interrompu son dîner pour convoquer ses ministres et le conseil impromptu de Downing Street s'était prolongé jusqu'à 2 heures du matin. Les membres du cabinet de Sa Majesté n'étaient pas encore entre leurs draps que les « sources informées », ces choristes des tragédies internationales, faisaient savoir aux agences de presse que la Grande-Bretagne « pouvait être amenée à considérer la réoccupation du canal de Suez ». Puis Pineau s'envola pour Londres. Puis Mollet. L'Amérique sut comme tout le monde qu'une fiévreuse consultation franco-britannique était en cours. Elle ne pouvait pas davantage ignorer que les Anglais et les Français n'avaient pas cessé de renforcer depuis trois mois leurs bases d'opération de Chypre. Mais à la veille du sacré jour électoral, la détermination de l'Amérique est de savoir le moins possible, sans même parler de prévoir. La collision israélo-égyptienne paraissant perdre de l'importance, Washington avait décidé de saisir le Conseil de Sécurité des Nations Unies, cet invalide auquel on demande tant de corvées. Il comptait que ses alliés l'appuieraient.

Les Américains avaient été prévenus par un télégramme, mais ils dormaient

Les deux séances de Westminster et du Palais-Bourbon éclatèrent comme deux nouvelles bombes dans l'après-midi du mardi. Strictement parlant, il n'est pas exact que le gouvernement américain fut informé par les journaux comme le président Eisenhower s'en est plaint par la voix de son attaché de presse, Hagerty. Winthrop W. Aldrich, ambassadeur des Etats-Unis à Londres, fut avisé officiellement à 9 h 30 du matin que la France et l'Angleterre mettaient l'Egypte et Israël en demeure et sous un délai de douze heures de retirer leurs troupes à 15 kilomètres de part et d'autre du canal. Le télégramme, qui dut passer par les bonnes voies somnolentes de la diplomatie, fut enregistré au Département d'Etat à 11 h 44 du matin, heure anglaise. Mais rien ne complique plus les relations occidentales que la mauvaise habitude du soleil de se lever à des heures différentes sur la Tamise et sur le Potomac. 11 h 44 d'Angleterre ne font que 6 h 44 d'Amérique de sorte que tout le monde dormait dans Washington. C'est effectivement le double débat parlementaire, quelques heures plus tard, qui informa l'Amérique que ses alliés Anglais et Français étaient résolus à réoccuper la position stratégique mondiale évacuée par les premiers — en mai de cette année, il y a de quoi se mordre les poings! — sur l'insistance indiscrète et imprudente des Etats-Unis. Sur quoi la grande colère américaine éclata.

A l'O.N.U., le Conseil de Sécurité avait pris place devant la grande peinture symbolique représentant la guerre et la paix ou quelque chose d'approchant. Rien n'est plus dépourvu d'émotion que les débats de la vaine et hypocrite maison, lâche devant le fort et sévère pour le faible, tapissée de cynisme et redondante de grands mots. Les monologues alternés entrecoupés de traductions interminables se déroulèrent comme d'ordinaire mais il était facile de lire sur les visages et dans les gestes une véritable fébrilité. Cabot Lodge, soutenu par Sobolev, présenta la proposition américaine enjoignant aux deux adversaires de cesser le feu et aux Israéliens de repasser leur frontière. Quant Cornut-Gentille dit : « Veto », quand sir Pierson Dixon répéta : « Veto », on eut l'impression que quelque chose chancelait sur ses bases. Sobolev agita lourdement la tête de droite à gauche comme s'il voulait dire quelque chose qu'il ne trouvait pas et Lodge le regarda en croisant les jambes nerveusement. Ils se trouvaient associés — pour la gloire et le bénéfice de M. Nasser — dans une conjonction que l'Europe si elle avait été un peu clairvoyante eût prévue depuis longtemps. Quelques journaux le lendemain soulignèrent cette monstrueuse alliance : « La faillite de notre politique du Moyen-Orient, avaient écrit Joseph et Stewart Alsop, dépasse tout ce qu'il est possible d'imaginer. » Lipmann, vieil augure, rejoignit ses cadets et émules : « Nasser est un dictateur — agresseur typique qui ne s'arrêtera pas avant d'être arrêté. Nous avons refrêné les Anglais, les Français, les Israéliens, tout le monde — sauf lui. »

Nasser avait dispersé son armée d'une manière désastreuse pour lui

Les douze heures de l'ultimatum franco-britannique avaient expiré à l'aube. Douze nouvelles heures s'écoulèrent encore comme un délai de grâce. Entre temps la guerre du Sinaï commencée par Elath s'était transportée dans le Nord. La veille, la baie de Haifa couronnée par la noble masse du mont Carmel, avait vu une brève bataille aéronavale s'achevant par la capitulation du destroyer *Ibrahim-El Awel* remorqué dans le port comme une prise des vieilles guerres avec le pavillon d'Israël flottant au-dessus du pavillon vert de Gamal Nasser. Autour de la bande de Gaza submergée par ses 250 000 réfugiés arabes, des combats terrestres d'une plus grande portée se déroulaient. Deux divisions égyptiennes, 25 000 hommes peut-être, recevaient l'assaut des forces israéliennes supérieures débouchant de l'ancienne zone démilitarisée d'El-Auja. Il apparaissait dès le début des hostilités que Nasser, colonel de la politique, avait disposé et dispersé son armée d'une manière désastreuse. 50 000 hommes se trouvaient dans la zone du canal, deux autres divisions gardaient Le Caire mais le détachement de Gaza était à la fois trop fort pour une avant-garde et trop faible pour arrêter un ennemi aussi ardent que les Israéliens. Ils couraient à la mer en direction d'El-Arish, coupant les deux seules routes et l'unique voie ferrée qui constituaient la ligne de retraite des Egyptiens.

Au crépuscule, le lieutenant John Slater, 34 ans, premier des aviateurs alliés à entrer en opération, décolla de Chypre à bord d'un bombardier bijet Canberra. A 6 h 5 m 30 s, il était au-dessus de son objectif, un ancien aérodrome de la R.A.F. à l'est du delta. Les lumières du Caire scintillaient à sa droite bien que le black-out ait été officiellement ordonné dans la capitale. Slater éclaira le terrain à l'aide de ses fusées à parachutes, observa un seul avion sur une piste et largua ses bombes à retardement. Un peu de D.C.A. étoila le ciel mais d'une manière si décousue et si imprécise qu'elle ne constituait pas un véritable danger. Une demi-heure plus tard Slater se reposait à Nicosie d'où partait la chaîne des bombardiers anglais et français chargés de neutraliser les installations aériennes égyptiennes afin de préparer un débarquement dans la zone du canal. Contre le faible ennemi qu'est l'Egypte, sur des régions surpeuplées et misérables, l'humanité et la sagesse commandent des opérations aussi limitées que possible consistant surtout en bombardements au but par des avions individuels.

Le même soir, Eisenhower parla à la nation américaine. Nul n'emplit mieux l'écran de la TV. ne rayonne une autorité plus directe et plus forte que ce soldat politicien. Chaussant et déchaussant ses grosses lunettes, regardant son peuple dans les yeux, il lui affirma qu'il n'était pas et qu'il ne serait jamais question pour l'Amérique d'altérer l'amitié qui l'unit à la France et à la Grande-Bretagne. Mais ces deux nations ont eu tort parce qu'elles se sont écartées des principes des Nations Unies et c'est à ces principes qu'elles doivent revenir. Le Conseil de Sécurité passant outre aux protestations franco-anglaises venait précisément de convoquer une assemblée générale extraordinaire, c'est-à-dire le super Bandoeng devant lequel la France et l'Angleterre — en attendant le tour prochain de l'Amérique — sont automatiquement mises en accusation. Peut-être eût-il été salutaire pour le présent et pour l'avenir que les deux pays boycottent le débat et fassent défaut devant un tribunal convoqué aux fins expresses de les condamner. Mais

(*Suite page 26.*)

Les Aventures de Martine

à la vôtre, facteur !

« Bonjour, Facteur! Qu'est-ce que je peux vous offrir ? »



« Ah, Madame Martine! Vous prenez votre petit déjeuner, alors pour moi aussi, ce sera une tasse de chocolat... Je me suis aperçu que le chocolat répare vite la fatigue et donne des forces neuves. J'ai encore 8 kms à faire après vous avoir quittée... »
« Vous avez raison, Facteur! Buvons le chocolat à notre santé, c'est le cas de le dire! Le chocolat, tonique et très nourrissant sous un faible volume, est l'aliment des personnes actives! »

RAYMOND CARTIER

(*Suite de la page 25.*)

l'opposition travailliste faisait rage en Angleterre limitant la liberté d'action de sir Anthony. Les Anglais et les Français se contentèrent de déclarer qu'ils ne se considéreraient pas comme liés par le vote d'une assemblée générale entachée d'illégalité.

En Amérique aussi la crise de Suez était jetée dans la corrida électorale. Stevenson, prenant l'offensive, dressait le bilan de faillite de la politique républicaine. « Nous avons perdu nos vieux et fidèles amis les Anglais et les Français, mais nous avons gagné une alliance. » Il s'arrêtait, baissait la tête et achevait avec un accent inexprimable : « The Soviet Union. » Les stratèges républicains, toutefois, se déclaraient sans inquiétude. Les masses juives de New York étaient déjà acquises aux démocrates et elles n'avaient aucune chance de faire perdre aux républicains l'indispensable Etat. Partout ailleurs la peur de complications armées renforçait les chances d'Eisenhower. Les électeurs, disait-on, ont plus confiance dans un soldat expérimenté et sage, grand chef de guerre et ardent ami de la paix, qu'en un boute-feu comme Adlai.

L'été indien était en vacances. La pluie et le brouillard recouvraient l'Est de l'Amérique. L'avion qui amenait Foster Dulles à la séance nocturne de l'O.N.U. tourna pendant une heure et demie au-dessus de La Guardia Field avant de trouver une éclaircie pour se poser. Le visage du secrétaire d'Etat était l'image même du chagrin avec les deux plis tombant des lèvres qui faisaient ressembler l'honorable Mr. Dulles à une grosse carpe fâchée. Il reprit ses arguments (qui risquent d'être resservis un jour à l'Amérique) sur la prépondérance des principes des Nations Unies qui doivent s'imposer, même contre les intérêts nationaux. Sans difficulté et sans gloire — sans plaisir aussi — il est juste de l'ajouter — il fit condamner la France et l'Angleterre par une unanimité moins 5 voix qui fut saluée par une triomphale ovation. Il eut encore pour brillant second dans cette intelligente opération le représentant de Moscou, Arkady A. Sobolev. Quand celui-ci parla, le public — le public américain! — massé au fond de la salle applaudit. M. Sobolev avait dit : « Ce ne sont pas les avions soviétiques qui massacrent les enfants du Caire. » Quelqu'un tout de même cria : « Budapest! » La foule fit : « Chut! »

La même aube se lève sur la grande peur de Hongrie et la déroute de Sinaï

BUDAPEST! On l'avait oublié à son tour pendant cette extraordinaire crise à tiroirs. Budapest revenait. La TV. d'Amérique passait des films hallucinants de l'insurrection, des mouvements de foules tragiques, des tanks engloutis dans une mer humaine, des cadavres pendus par les pieds dans une fureur de vengeance. Mais des menaces confuses et graves reparaissaient. Les Russes qui n'étaient jamais partis complètement revenaient. Ils avaient saisi les aérodromes, lancé des ponts de bateaux sur les rivières, encerclaient de nouveau Budapest et les dépêches parlaient de canonnades entendues dans les lointains. Nagy passant décidément à l'anticommunisme dénonçait le pacte de Varsovie, sortait du Nato rouge et faisait appel à l'O.N.U. pour protéger son pays. A l'O.N.U. qui se mobilisait pour Nasser sous le patronage généreux de M. Sobolev, protecteur des enfants du Caire. Que ferait-elle cette O.N.U. si elle était sommée de défendre la liberté d'un peuple contre l'U.R.S.S. ? Que ferait-elle cette Amérique qui ameutait le monde au nom des principes de la démocratie internationale pour sauver un dictateur ?

Il restait un espoir. Les deux divisions soviétiques dont on signalait la marche pouvaient être destinées à relever les unités décimées par les patriotes hongrois. La saisie des aéroports pouvait s'expliquer par l'évacuation des milliers de blessés que les Russes ont sur les bras. A Moscou les journaux cessaient d'écrire que le mouvement antipopulaire avait été brisé en Hongrie et ils paraissaient préparer leur public à la perte du satellite en annonçant qu'une « coalition des partis démocratiques » avait formé le nouveau gouvernement hongrois. L'angoisse cependant restait pesante. La pensée d'une nouvelle crucifixion du peuple héroïque hantait les esprits comme un remords anticipé. Les intentions de la Russie demeuraient plus insondables que jamais.

Nous étions en Amérique au cœur de la nuit. Mais de l'autre côté de l'Océan la nuit s'effaçait. L'aube, moment des débarquements, avait paru sur le delta du Nil que survolait sans opposition l'aviation franco-britannique. Dans le Sinaï elle éclairait la déroute de l'armée égyptienne brisée au premier choc. Elle se levait aussi sur la Hongrie où les unités de l'armée nationale avaient pris position autour des villes pour une lutte sans espoir et sans merci. Une nouvelle journée fiévreuse du monde commençait.

R. C.



Paris, le 5 Novembre 1956

Monsieur le Rédacteur en Chef de
PARIS-MATCH
51, rue Pierre Charron

PARIS 8e

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Nous sommes heureux d'informer vos lecteurs que le Club Méditerranée organise cet hiver son premier village de neige en Suisse dans un hôtel des Alpes Vaudoises.

Comme dans nos villages d'été, le prix est absolument forfaitaire (Frs. 13.800 pour huit jours de Paris à Paris) et comprend notamment les remontées mécaniques (à volonté) et les leçons de ski.

James Couttet dirigera en personne l'équipe des moniteurs qui appliquera son nouveau système du "Christiana Léger".

Ceux qui le désirent trouveront dans notre village pour Frs. 1.500 par semaine un équipement ultra-moderne : chaussures, ski et bâtons en dural.

Enfin, un abondant programme est prévu pour les veillées : orchestre, discothèque, bibliothèque, théâtre, télévision.

Départ chaque samedi du 22 Décembre au 20 Avril 1957.

Nous fournirons tous renseignements à ceux de vos lecteurs qui le désireront et vous prions d'agréer, Monsieur le Rédacteur en Chef, l'expression de nos sentiments amicaux et sportifs.

Gérard BLITZ
Directeur du Club Méditerranée

CLUB MÉDITERRANÉE : 8, rue de la Bourse, PARIS (2e). RIC. 78-00

(COMMUNIQUÉ)

PARIS MATCH
N° 396 - 10 NOVEMBRE 1956

LES HÉROS



DANS LES YEUX DE CE COUPLE, NOS REPORTERS ONT RENCONTRÉ, AU HASARD D'UNE RUE, L'AME DE L'INSURRECTION

Reportage exclusif de Paul Mathias, Vick Vance, Jean-Pierre Pedrazzini, et Franz Goëzs.

Au péril de leur vie dans la capitale insurgée, nos envoyés spé

DE BUDAPEST



A PRIS SON ARME DANS UN DEPOT DE L'ARMEE. ELLE, BLESSEE, A TRANSFORME SON CARTABLE D'ETUDIANTE EN TROUSSE DE SECOURISTE. DERRIERE EUX, UN PASSANT ARME D'UN FISTOLET

ciaux témoignent de la lutte du peuple hongrois pour la liberté

VOIR PAGES SUIVANTES



VOICI LE VISAGE DE BUDAPEST TEL QUE NOS REPORTERS L'ONT VU AU NEUVIÈME JOUR. CES TANKS DÉTRUITS TENAIENT LES PRINCIPALES ARTÈRES SOUS LEUR FEU. LES INSURGÉS SE BUSQUES DERRIÈRE LES PEN

BUDAPEST

C'était le neuvième jour : les tanks vaincus par les patriotes aux m

LA BATAILLE EST SI RUDE QU'ON NE PEUT ENTERRER LES MORTS. CI-DESSOUS LE CADAVRE D'UN TANKISTE RUSSE. SUR CEUX DES INSURGÉS, LES SURVIVANTS DÉPOSENT DES FLEURS.



SELON LA FORMULE L



...USQUE DERRIÈRE LES FENÊTRES LES ONT DÉTRUITS AVEC DES BOUTEILLES D'ESSENCE ENTOURÉES DE GAZE ENFLAMMÉE, APPELÉES — IRONIE DE L'HISTOIRE — « COCKTAILS MOLOTOV ».

...tes aux mains nues jonchaient les rues de la ville martyre

VOIR PAGES SUIVANTES

SELON LA FORMULE LANCÉE EN POLOGNE, « C'EST LE PRINTEMPS EN OCTOBRE ». AU FOND, UN TANK HONGROIS. IL A DEUX DRAPEAUX : CELUI DE LA PATRIE ET CELUI DU DEUIL.



BUDAPEST

A chaque coin de rue, à chaque seuil de porte et jusque dans les vitrines se dressent les soldats sans uniforme



DISSIMULES SOUS LE MONUMENT AUX MORTS DE 1914, A L'ANGLE DE L'EGLISE DE L'UNIVERSITE DEJA CRIBLEE DE BALLES, LES PATRIOTES VEILLENT.



DANS LES FAUBOURGS, UN VOLONTAIRE S'EST DETACHE DE LA FOULE POUR ABATTRE UN TIREUR ISOLE. A L'ABRI D'UNE PALISSADE IL RECHARGE SON FUSIL.



ICI PAS DE PORTE COCHERE. EN RASANT LES MURS, LES INSURGES FONT LE COUP DE FEU CONTRE LA POLICE COMMUNISTE REFUGIEE DANS LES ETAGES.



DANS LA VITRINE EVE

ONT COLLABORE A NOTRE REPORTAGE : ERICH LESSING (MAGNUM) - JEAN-FRANÇOIS TOURTET - MELCHER BERRETTY



EE D'UN GRAND MAGASIN D'ETAT, UN INSURGÉ EST EN FACTION. FAIT ADMIRABLE : AUCUN ACTE DE PILLAGE N'EST VENU SOUILLER LA GUERRE DE LIBÉRATION DU PEUPLE HONGROIS.

VOIR PAGES SUIVANTES



UNE HEURE D'ACCALMIE. LE SERVANT DE CE FUSIL MITRAILLEUR, UN ETUDIANT, A DECORE SON ARME D'UN GIBUS, SLOGAN DU PEUPLE HONGROIS : « RUSKI HATA[illegible] » (GO H

BUDAPEST

L'espoir dans les yeux, l'arme à la bretelle, ces héros anonyme



CES HOMMES SONT RENTRES CHEZ EUX AVEC LEUR FUSIL. ILS SE SONT COUCHES. ILS REPARTENT LE MATIN POUR ALLER AU TRAVAIL : UN TRAVAIL QUI S'APPELLE LA GUERRE.

tranquilles vont à la guerre chaque matin comme on va au travail

VOIR PAGES SUIVANTES



LES « BRAS VENGEURS » DE CETTE RÉVOLUTION FAITE AU CHANT DE LA « MARSEILLAISE » : DES BRAS D'ENFANTS



A CHAQUE FLAMBEE, UN GAVROCHE. ILS N'ONT CONNU QUE LE PARADIS ROUGE. ILS EN BRULENT LES IMAGES.



ON A MOBILISE L'ECHELLE DES POMPIERS PO

BUDAPEST

Dans l'enthousiasme de la première victoire les gavroches brûlent les idoles d'hier et la tête de Staline roule sur le pavé



ROUGE QUI MARQUAIT LE PAYS DU SCEAU DE MOSCOU.



SUR LA PLACE DES HEROS GIT STALINE, COLOSSE DE GRANIT AUX PIEDS D'ARGILE. UN INSURGE CRACHE SUR LUI.

VOIR PAGES SUIVANTES



SUR L'AVENUE RAKOSI, LES INSURGÉS HOMMES ET FEMMES ONT PRIS POSITION DERRIÈRE UN DES 54 CHARS MIS HORS DE COMBAT. LES ENFANTS PLEURAIENT PARCE QU'IL N'Y AVAIT PAS DE

BUDAPEST

A l'abri d'un char détruit transformé en barricade des partisans



FUSILS POUR EUX, MAIS ILS AVAIENT MIS AU POINT UNE TECHNIQUE : SAUTER SUR LE TANK PAR-DERRIERE, JETER UNE GRENADE A BOUT PORTANT ET SAUTER AVANT L'EXPLOSION

armés de fusils semblent composer le dernier tableau de l'insurrection

VOIR PAGES 3 ET SUIVANTES



LA COLÈRE POPULAIRE S'EST RETOURNÉE CONTRE LES A. V. O. (GUEPEOU HONGROISE). AVANT LES BLINDÉS RUSSES, ILS AVAIENT TIRÉ SUR LA FOULE ET TORTURÉ LEURS CAPTIFS

BUDAPEST

Onze ans de colère sourde explosent ici. Les policiers du régime détesté

Photos John Sedgwy de « Life Magazine ». Copyright Time Inc 1956.





FORCES DANS LEUR REPAIRE, ILS SONT ABATTUS. CES QUATRE IMAGES NE DURENT QUE LE TEMPS D'UNE RAFALE. LE PHOTOGRAPHE DE « LIFE », PORTÉ PAR LA FOULE, S'EST TROUVÉ AU 1ER RANG.

tombent au coin d'une rue sous la salve d'un peloton d'exécution

VOIR PAGES SUIVANTES





PREMIER ETENDARD DE LA LIBERTÉ. UN DRAPEAU TROUÉ FLOTTE SUR LE SIÈGE DU P.C. LES DERNIERS POLICIERS STALINIENS SE CACHENT ENCORE DANS LES SOUTERRAINS.

BUDAPEST

Pour ce drapeau troué puis reprisé d'une croix de Lorraine



LES SOLDATS HONGROIS ONT ADOPTE POUR NOUVEL EMBLEME CELUI DE LA VIEILLE HONGRIE LES « TROIS COLLINES » ET LA CROIX DE LORRAINE ONT REMPLACE L'ETOILE ROUGE.

des milliers d'hommes sont morts sur le pavé de leur ville

VOIR PAGES SUIVANTES

BUDAPEST

Après avoir pris ces deux photos notre reporter Jean-Pierre Pedrazzini est tombé sous les rafales d'un tank russe



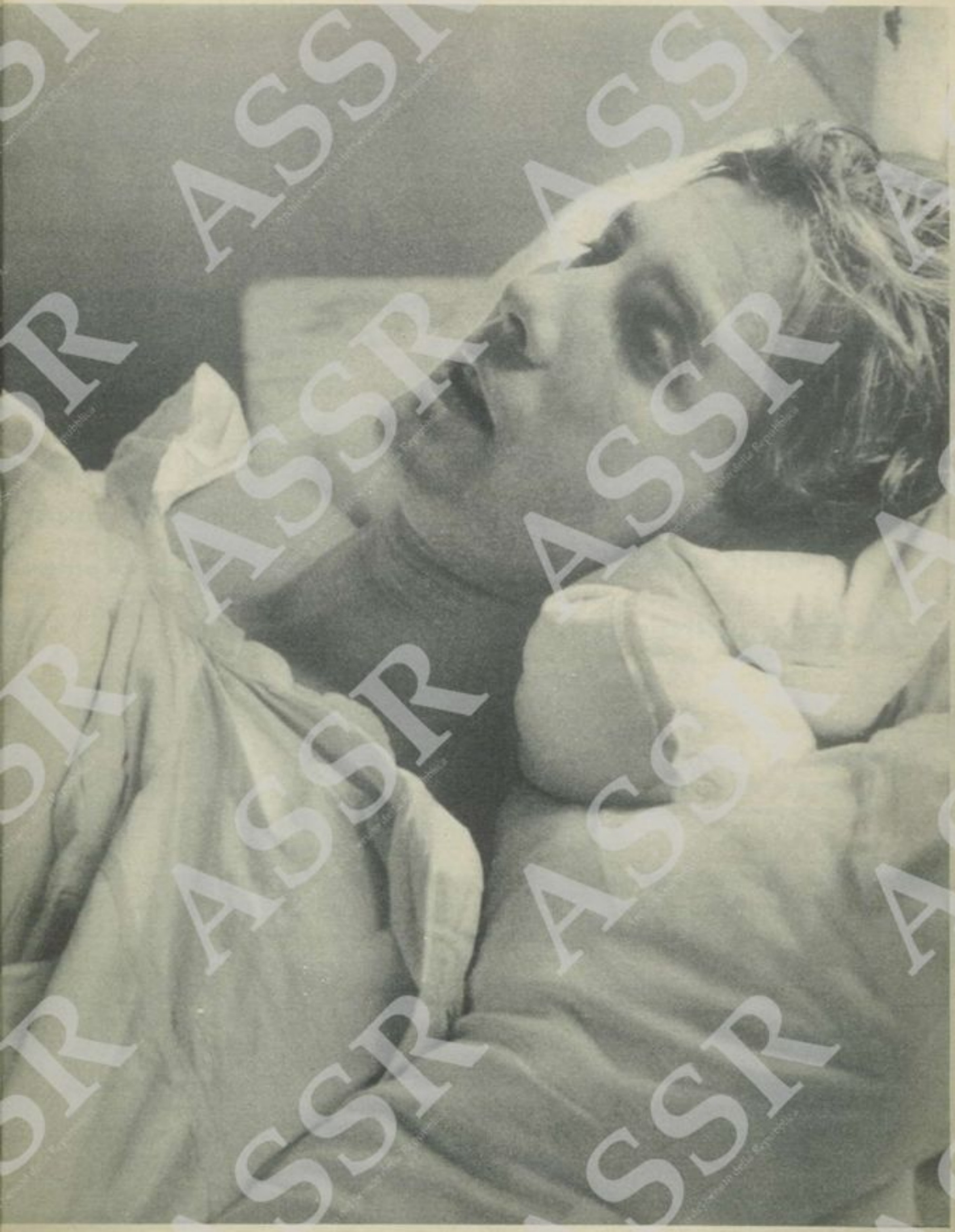
ATTAQUE DE LA CENTRALE COMMUNISTE PAR DES METALLOS DE L'USINE DE CAMIONS LOURDS IKARUS.



LA DERNIERE PHOTO DU COMBAT PAR JEAN-PIERRE, ELLE EST TREMBLEE. IL VIENT D'ETRE TOUCHE.



JEAN-PIERRE PEDRAZZINI A ETE ATTEINT AU VENTRE, AU DOS ET A UNE



...AMBÉ PAR DES BALLES RUSSES, DES PATRIOTES L'ONT TRANSPORTÉ A L'HOPITAL. ENCORE CONSCIENT, IL VOULUT VOIR LES PHOTOS QUI VOUS ONT RACONTÉ LES JOURS GLORIEUX DE BUDAPEST

C'est si facile...



avec la

NOUVELLE PORTABLE

Remington

Travel-riter

***si facile* à utiliser**

avec la méthode simplifiée permettant de s'habituer seul à la dactylographie.

***si facile* à transporter**

dans sa mallette élégante et légère.

***si facile* à acquérir**

puisque payable en 6, 12 ou 24 mois.



légère
robuste
rapide

39.500 frs.
comptant

Remington Rand
FRANCE

EN VENTE DANS TOUTE LA FRANCE

EDIP. P 208

46

MODIG

Il vécut de peinture et d'amour. Il est mort de misère à 35 ans. Il faut dix millions aujourd'hui pour avoir une de ses toiles

Il était tard. Montmartre s'endormait doucement dans sa fausse innocence villageoise quand deux silhouettes vacillantes se profilèrent, rue des Saules, sur l'auréole du dernier réverbère. Des voix indécises ricochèrent sur le pavé :

— Ta peinture est la plus belle des peintures. Tiens, prends mon veston.

— Tu es le plus grand peintre du monde. Enfile le mien.

Dans la nuit froide, les vestes de velours changèrent d'épaules et les deux hommes s'étreignirent.

— Le plus grand peintre du monde, c'est toi, reprit le premier, un jeune homme maigre et mal rasé.

— Non, c'est toi, répondit l'autre, une sorte de cow-boy romantique aux cheveux longs et au foulard écarlate.

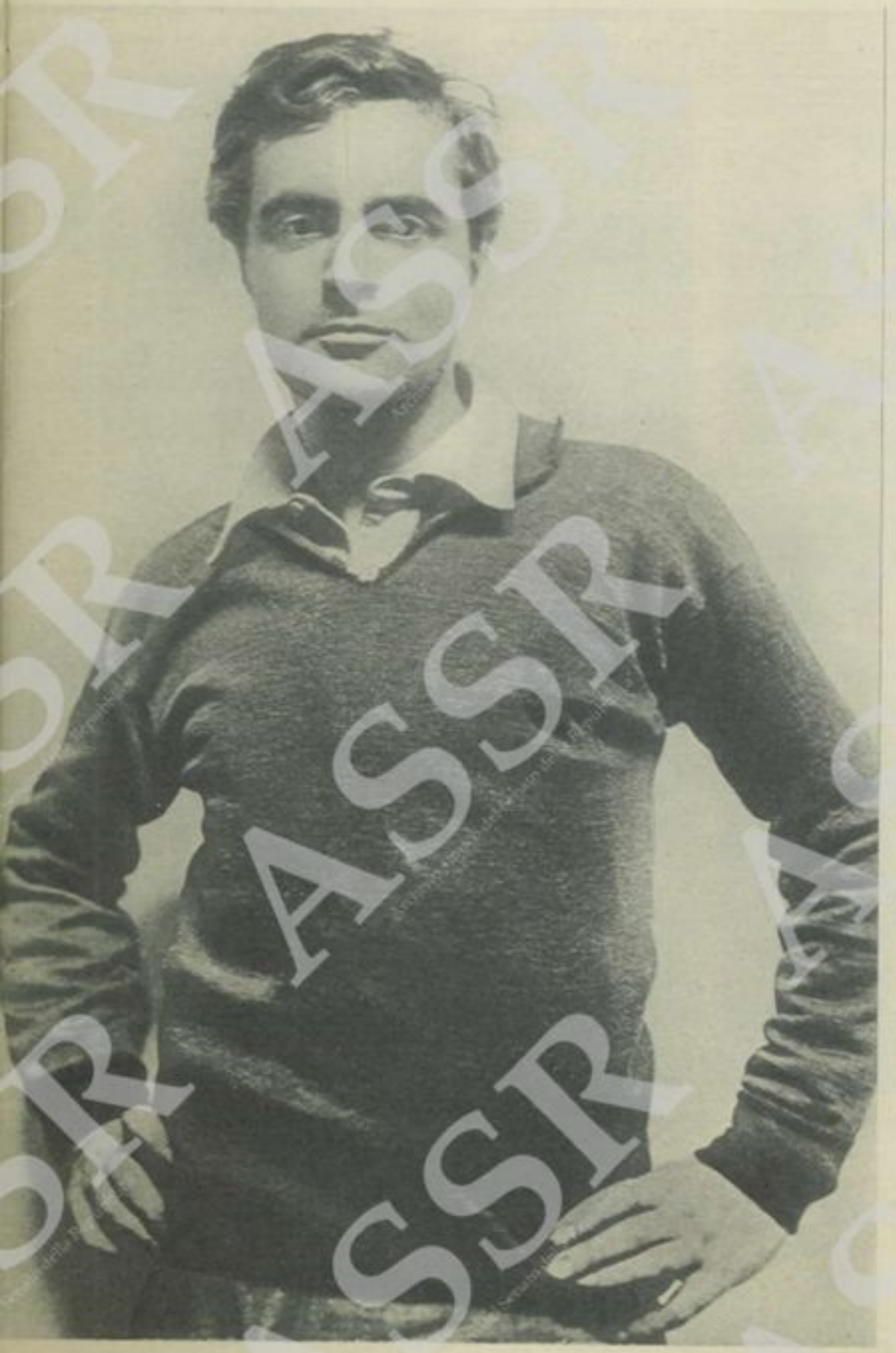
— Je t'interdis de me contredire ! Le plus grand peintre du...

Une bataille sévère mit fin à la discussion et il leur fallut absorber plusieurs bouteilles sur le zinc du « Clairon des Chasseurs » pour sceller une réconciliation. Enfin, les deux amis sortirent bras dessous, bras dessous du bistrot, après avoir échangé encore deux ou trois fois leur veste en gage d'admiration mutuelle.

— Alors, le plus grand peintre du monde, c'est bien toi. Tu es d'accord ?

DOCUMENTATION : ALBERTO G[illegible]D'ATRI PHOTOS

LIANI LE MAUDIT



UN VISAGE ROMANTIQUE AUX FEUX RÊVEURS, AMEDEO MODIGLIANI VIENT CHERCHER LA GLOIRE A MONTMARTRE.

MAURICE JARNOUX ET MANUEL LITRAN

par Jean Diwo

— Non, c'est toi !

De nouveau, ils s'empoignèrent, roulèrent dans le ruisseau et s'endormirent. Quand Utrillo et Modigliani se réveillèrent le lendemain dans l'aube glacée, des escargots avaient vidé leurs poches.

Il y avait déjà plus d'un an que « Modi », comme on l'appelait sur la Butte, avait quitté sa Toscane natale, le confort d'une vie familiale aisée et une mère qu'il chérissait, pour tenter sa chance à Paris dans les jeux colorés de la bohème et du hasard. Le hasard avait conduit tout droit le dandy italien dans une sorte de labyrinthe dont le rez-de-chaussée, place Ravignan, était aussi le grenier puisqu'il fallait descendre l'escalier pour parvenir aux étages, accrochés à la pente comme des cabanes à lapins. C'était le « Bateau-Lavoir », un rafiot ancré dans le vieux port de Montmartre et qui appareillait chaque jour, au gré de l'équipage, vers les maelstroms flamboyants de la jeune poésie et de la peinture d'avant-garde. Dans les cursives, sur les portes de bois blanc, Modigliani déchiffra le nom des autres passagers : Picasso, Van Dongen, Derain, Max Jacob, Juan Gris, André Salmon... Il n'en connaissait aucun. On lui attribua une cabine tout à côté de celle du capitaine, Pierre Mac Orlan.

(Suite page 57.)



A 22 ANS, BEAU ET FORTUNE, MODIGLIANI, JEUNE DANDY ITALIEN, ARRIVE A PARIS.



IL S'INSTALLE AU « BATEAU LAVOIR », A MONTMARTRE, AU MILIEU DE SES NOUVEAUX AMIS



EXPULSE DE SA CHAMBRE MONTMARTROISE, IL EST DESCENDU A MONTPARNASSE. SES





AU BAL BULLIER, IL ALLAIT BOIRE ET DANSER AVEC LES ECRIVAINS ET LES ARTISTES BOHEMES.

MODIGLIANI

Sur le chemin de la pauvreté le

Il y a cinquante ans, à la fin de 1906, un jeune Livournais, au port d'aristocrate, arrivait à Paris. Poète et sculpteur, il ne devait pas tarder à jeter aux orties sa redingote, son gilet et son col dur de dandy aisé pour revêtir la tenue traditionnelle de la bohème bruyante : large feutre, foulard au cou, pantalon de velours côtelé. Il fait encore quelques poèmes, dessine sur les nappes de restaurants, sculpte, avant que sa vraie vocation de peintre l'emporte. Mais en pleine période cubiste, ce patricien devenu pauvre par amour de l'art fait figure





PEINTRES ET POÈTES, IL Y FAIT LES PORTRAITS DE MAX JACOB ET DE JUAN GRIS.



MODÈLES : SONT KISLING ET SOUTINE. IL PREND TOUS SES REPAS CHEZ ROSALIE.





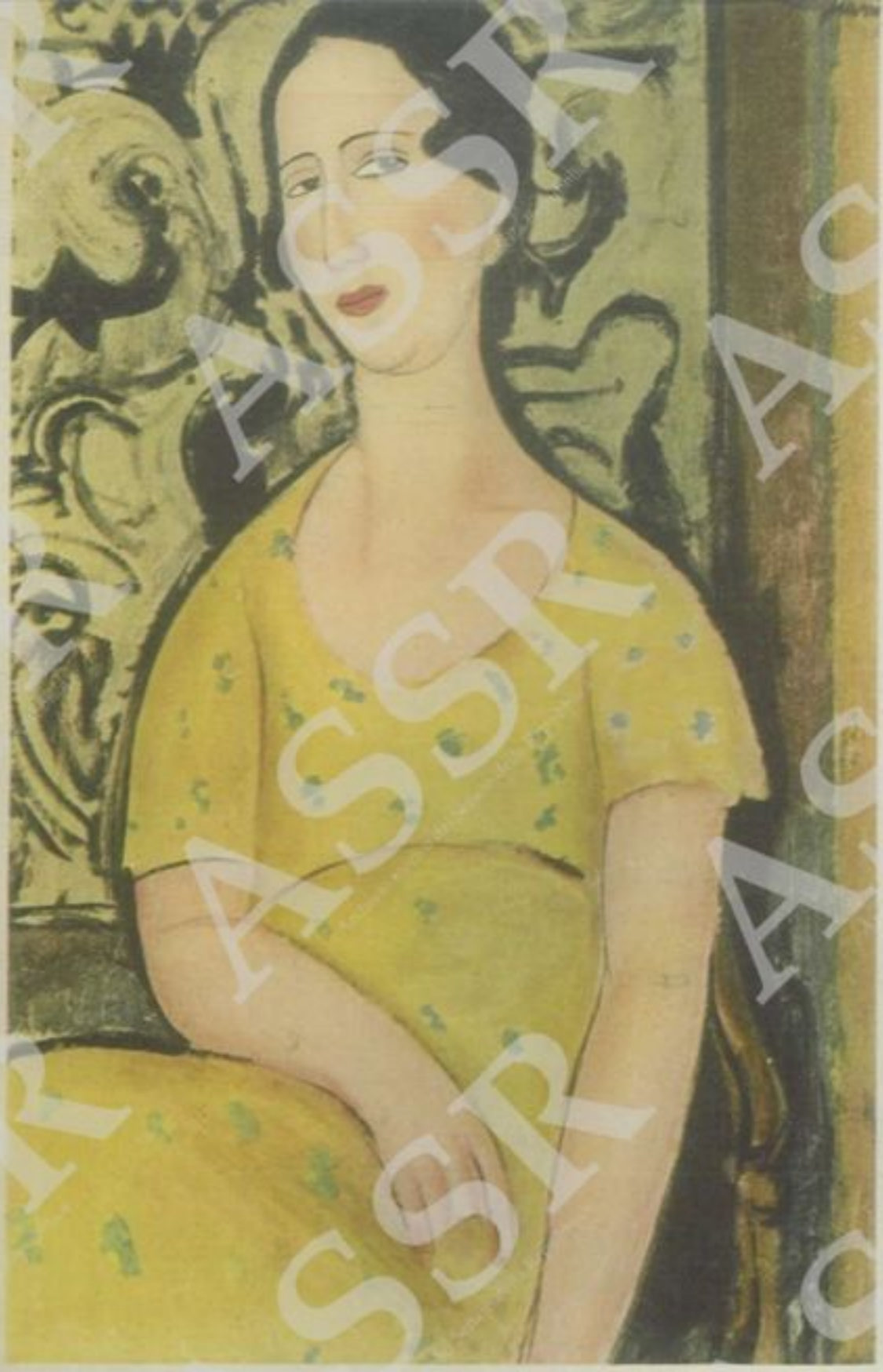
PARMI SES COMPAGNONS D'ALORS, IL COMPTE L'ACTEUR GASTON MODOT ET JEAN COCTEAU.



A 35 ANS, LA MORT GUETTE « MODI » DANS LA CHAMBRE SORDIDE QUI LUI SERT D'ATELIER.

dandy a peint sa vie de bohème

de phénomène. Il n'a pas de maître. Il n'aura pas de disciples. Il peint comme personne n'a jamais peint avant lui et ne fait pas école. Il tente pour vivre de faire quelque argent de sa peinture et y réussit mal. Il n'a d'amateurs que ses amis. Malgré sa pauvreté, ses vêtements râpés et ses excès d'alcool, il est le prince de Montmartre et de Montparnasse. Toutes les femmes s'éprennent de lui, ses tableaux commencent à se vendre. Mais, miné par la maladie et l'éthylisme, il sait qu'il n'échappera plus à son destin : celui d'un peintre maudit.







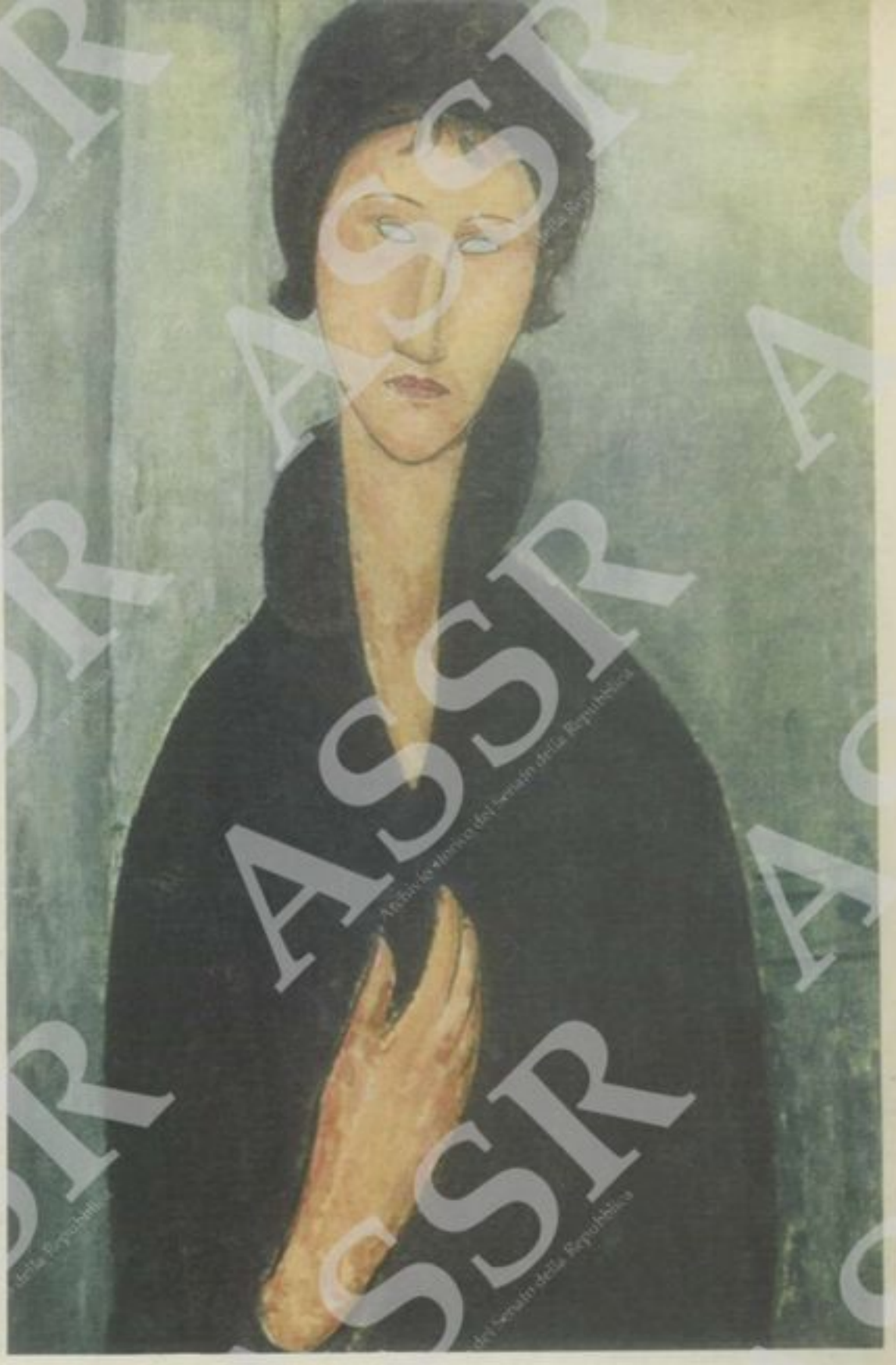


A UN AN, AVEC SA MERE, DONT ON RETROUVE LE VISAGE DANS TOUTE SON ŒUVRE.

MODIGLIANI

A travers ses modèles on retrouve un visage qui le hantait : celui de sa mère





Le souvenir d'un visage qu'il avait adoré dans son enfance a marqué d'une empreinte extraordinairement douce l'œuvre entière de Modigliani : celui de sa mère qui l'avait encouragé à venir à Paris. Il ne devait la revoir qu'une fois avant de mourir. Bien souvent, son pinceau a rappelé sur la toile le geste, le regard ou le mouvement gracieux qu'il n'avait appris que d'elle. Une étonnante et inconsciente piété filiale a fait que ses portraits — quels que soient les modèles qui avaient posé devant lui — ressemblent toujours un peu à sa mère. Chacune de ces toiles, qu'il ne réussit jamais à vendre qu'à des prix dérisoires, 50 francs en 1920, devait prendre une valeur de plus en plus forte, aujourd'hui 10 millions.



POUR LA DONNER A UN AMI, MODIGLIANI AVAIT PEINT SON NOM SUR SA PALETTE.

MODIGLIANI

Deux noms sur un tombeau de granit : un grand roman d'amour et de misère

La vie ardente d'Amedeo Modigliani s'est brusquement achevée sur un double drame. Une méningite tuberculeuse l'emporta brutalement en 48 heures, le 24 juin 1920. Il avait 35 ans. La nuit même, après l'avoir vu mort à l'hôpital de la Charité, sa femme, Jeanne, se précipitait du cinquième étage. « Nous sommes d'accord pour une vie éternelle », lui avait-il murmuré avant de mourir.



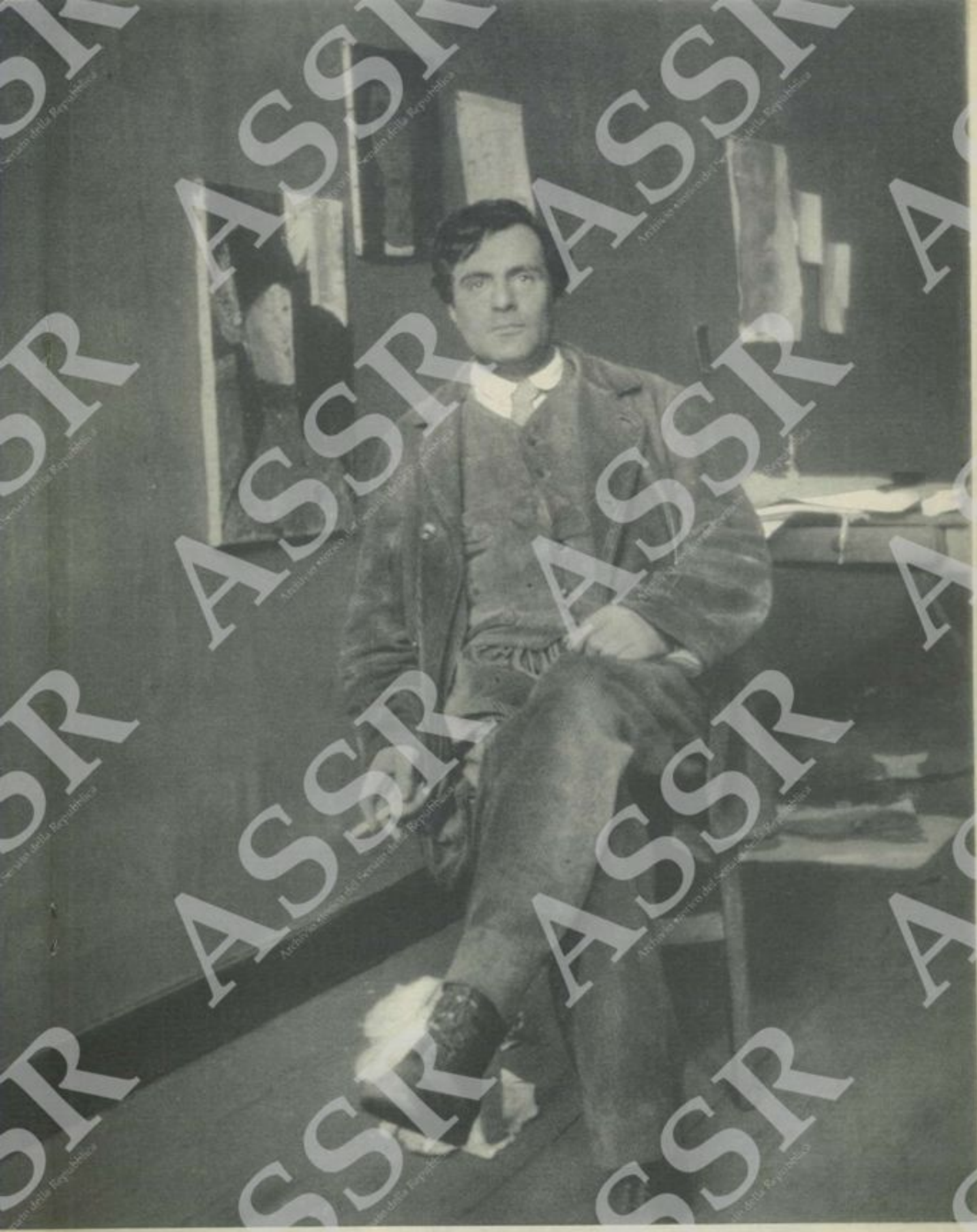


EN PLEINE GUERRE, 1917, IL S'EPREND D'UNE JEUNE ETUDIANTE EN BEAUX-ARTS, JEANNE HERBUTERNE. ELLE QUITTE SA FAMILLE POUR LE SUIVRE



LA MORT NE DEVAIT PAS LES SEPARER. TOUS LEURS AMIS SE COTISERENT POUR FAIRE EDIFIER CETTE TOMBE OU ILS REPOSENT COTE A COTE.

CETTE IMAGE RESTERA POUR



A POUR TOUS CEUX QUI L'ONT CONNU CELLE DU SOUVENIR « QU'IMPORTE, DISAIT-IL, SI J'ABANDONNE QUELQUES INSTANTS DE MA VIE POUR UNE ŒUVRE QUI, ELLE, DURERA DES SIECLES. »

les fameuses CHAUSS

in...



Une collection comme vous n'en avez jamais vu : 1500 variantes de dessins et de colo

snip

ETTES Stemm

trou... ables

...comme ma carapace!



. Les Chaussettes Stemm sont une production des LAINES DU PINGOUIN

Cette 2e raison

explique la supériorité du cognac MARTELL

Si, depuis 250 ans, le nom de MARTELL est devenu fameux dans le monde entier, c'est parce qu'une maison aussi ancienne et aussi importante que MARTELL est l'une des très rares qui peuvent réunir toutes les conditions nécessaires pour obtenir un bon cognac. Ces conditions, vous avez tout intérêt à les connaître pour pouvoir toujours discerner un vrai cognac d'un cognac quelconque. Exigez un cognac MARTELL, vous serez certain de ne jamais être déçu.





Les annonces de publicité MARTELL ont pour but de vous aider à mieux connaître les conditions qui font la qualité d'un bon cognac. Vous trouverez, successivement exposées dans ces annonces, ces différentes conditions.

Buvez un Cognac

MARTELL

2e RAISON : les eaux-de-vie doivent vieillir tout le temps qu'il faut.

Pour obtenir un bon cognac, il faut avant toute chose, utiliser des eaux-de-vie de toute première qualité. Mais voici une deuxième condition : ces eaux-de-vie, si bonnes soient-elles, doivent toujours atteindre exactement le point de vieillissement où toutes leurs qualités se développent au maximum. Chaque eau-de-vie doit vieillir de longues années dans des fûts de chêne, et ce nombre d'années n'est pas le même pour toutes les eaux-de-vie. Seule une très grande et très ancienne maison comme MARTELL (fondée en 1715) possède des réserves suffisamment importantes pour pouvoir se permettre d'attendre les très longues années nécessaires pour que les eaux-de-vie qu'elle utilise soient au maximum de leurs qualités. Et c'est ainsi que MARTELL remplit la deuxième condition indispensable pour produire un bon cognac : elle laisse toujours vieillir les eaux-de-vie qu'elle possède tout le temps nécessaire. Mais ce n'est pas tout. Pour obtenir un bon cognac il faut encore bien d'autres conditions que, seule, une très grande et très ancienne maison comme MARTELL peut remplir. Pour ne pas être trompés il est bon que tous les vrais amateurs de cognac les connaissent parfaitement. Vous les trouverez bientôt ici.



CADEAU : Pour me permettre de bien apprécier mon cognac MARTELL, veuillez me faire parvenir les 2 beaux verres à dégustation, spécialement créés.

MON NOM .....

MON ADRESSE .....

.....

Remplissez ce bon et joignez-y la somme de 150 fr. pour frais. Adressez votre lettre à Serv. P M 91, J. & J. MARTELL, COGNAC (Charente). Il ne sera envoyé que 2 verres dans ces conditions. Par 2 verres supplémentaires, joignez 150 fr. et la recette d'1 litre d'une bouteille de MARTELL.

PUB. Y. ALEXANDRE

En une nuit d'ivresse il devient un grand peintre

(*Suite de la page 47.*)

reconnaissable à son chandail à col roulé et sa casquette à carreaux.

Sa chambre, qui donnait sur le « maquis », « Modi » l'avait meublée d'un énorme divan, d'une armoire en bois noir, d'une table, d'un fauteuil et d'un poêle. Il s'était construit lui-même avec une vieille caisse une bibliothèque bleu et rouge où il avait rangé ses livres préférés : Dante, Machiavel, Cervantes, Pétrarque, Villon, Montaigne, Wilde. Au mur, l'Italien avait accroché son « musée », apporté de Livourne dans une valise : quelques reproductions des tableaux de deux maîtres qui, pour lui, effaçaient tous les autres : Paolo Uccello et Piero della Francesca. Il y avait ajouté la photo de son troisième dieu, Paul Cézanne, mort l'année même de son arrivée en France. Dans un pot, quelques brosses et dans un coin, des tubes de couleur achevaient de créer l'atmosphère. Le décor était planté, le personnage était en place, le drame pouvait commencer : Amedeo Modigliani, seigneur livournais émigré dans la misère, allait, dans une pièce en 500 tableaux, improviser sur la scène de Paris la tragédie de sa vie et de son génie.

Pour mieux peindre, il choisit la pauvreté

Il était beau, insolemment, dans son costume de velours râpé qui lui moulait la taille et dont les pantalons bouffaient sur des espadrilles de contrebandier. C'était Don Juan, c'était Ruy Blas, c'était aussi un gitan, bateleur de foire, avec son visage déjà marqué et ses grands yeux nous envoûtants : un être étrange, déconcertant, inquiétant.

En un printemps parisien, sa petite fortune avait fondu comme neige sur les tables de marbre des bistrots de Montmartre. Maintenant, il lui fallait, comme les copains, aller dîner chez le père Frédé en échange d'une chanson, payer en monnaie de singe « Chez l'Ami Emile » ou bien se faire inviter par Max Jacob, quand celui-ci avait de l'argent, à « Tout au Beurre », au coin de la rue Berthe. Parfois, un mandat arrivait d'Italie. Mais son père avait fait faillite. Là-bas aussi la richesse n'était plus qu'un souvenir.

La vie de bohème, Modigliani en avait d'emblée adopté les avantages et accepté les incertitudes. C'était, comme pour tous les artistes, la seule existence qui lui permit de peindre dix heures par jour, sans se soucier exagérément du lendemain. Car il dessinait et il peignait comme un forcené. Après quoi, il déchirait ses dessins ou éventrait ses tableaux parce qu'il les trouvait imparfaits et aussi parce que personne ne voulait les acheter.

— Le dessin, c'est l'intelligence de la peinture, expliquait-il à la terrasse du père Boucarat, place du Tertre, devant le cercle des rares assemblés dont il faisait le portrait en discourant. Son dessin avait déjà l'élégance suprême et l'aristocratie du génie. Il ne lui restait plus qu'à trouver le style correspondant à ses dons exceptionnels : il lui fallait, une fois pour toutes, mettre d'accord son crayon avec son esprit.

Ce style qu'il cherchait depuis déjà si longtemps en remplissant des cahiers d'écolier, il le découvrit soudain, comme un éclair, au cours d'une nuit tumultueuse chez Pigeard.

C'était à deux pas du « Château des Brouillards », où planait encore l'ombre de Gérard de Nerval. Pigeard, un peintre qui devait mourir jeune, lui aussi, avait transformé la cabane de bois où il vivait en pavillon chinois. On s'asseyait sur des nattes ou des coussins durs pour discuter d'art et de littérature, boire jusqu'au jour et, aussi, quelquefois, recourir aux paradis artificiels.

Ce soir-là, on avait beaucoup bu chez Pigeard. Dans un coin Apollinaire sommeillait, Salmon tirait sur sa « Gambier » de terre cuite et le doux Max Jacob murmurait des vers inspirés. Les peintres, eux, avaient le vin moins calme. Ils faisaient à côté un vacarme effroyable. Picasso tirait par la fenêtre ouverte des coups de revolver aux étoiles et Modigliani, le torse nu, trépignait une sorte de danse de l'ours en poussant des cris sauvages. Soudain, il s'arrêta de danser, prit une feuille de papier, un crayon et se mit fiévreusement au travail en demandant le silence :

— Ça y est, j'ai trouvé mon chemin ! s'écria-t-il sans cesser de dessiner.

Au bout de quelques instants, pâle, auréolé de cette lucidité seconde que procure quelquefois l'alcool, il montra son dessin : un étrange portrait de femme au cou étiré, aux épaules tombantes, au torse enroulé dans de longs bras. C'était Marie, la seule femme présente ce soir-là, qui avait servi de modèle. Modigliani l'avait toute enfermée — son âme et ses traits — dans quelques lignes dont le contour idéal venait de s'organiser dans son cœur. Il regarda un moment la feuille et dit simplement :

— C'est comme ça que je dois peindre.

Des cornets de frites signés Modigliani

Cela faisait six ans qu'il était à Paris. Les privations, le haschich et l'alcool commençaient à durcir son beau profil de médaille romaine. Toujours vêtu de velours brun comme un paysan piémontais, le feutre sur l'oreille, un foulard rouge autour du cou, il allait, son carton à dessins sous le bras, donnant des études pour quelques pièces de monnaie ou les déchirant, en grand seigneur, quand l'amateur paraissait n'en pas assez faire cas. C'était l'époque où Modi, plus pauvre que jamais, se nourrissait de pommes de terre frites. La mère Berthe, une authentique et imposante Montmartroise installée au coin de la rue Norvins, avait un faible pour le jeune peintre italien un peu fou, dont la voix chantait comme une mandoline. Quand il n'avait pas d'argent, elle acceptait d'être payée en dessins. Il ouvrait alors son carton et Berthe choisissait en riant un ou deux croquis qui grossissaient aussitôt son stock de papier d'emballage. C'est ainsi que pendant un temps, toute la Butte mangea des frites dans des cornets signés Modigliani.

A ce régime de frites sans bifteck, « Modi » se sentait affaibli. Il toussait, son moral était bas. Il ne sortait plus guère de la chambre misérable où il avait échoué, rue Elysée-des-Beaux-Arts. Un soir, comme une traînée de poudre, la nouvelle se répandit de Montmartre à Montparnasse : on avait retrouvé « Modi » inanimé sur le plancher de sa chambre. Le peintre Augustus John l'avait sauvé de justesse en le faisant manger et boire et en lui achetant quelques toiles pour lui permettre d'aller se soigner en Italie dans sa famille.

Ses amis l'appelaient "le Christ de Toscane"

Il revint à Paris quelques mois plus tard. Il ne pouvait décidément plus vivre ailleurs. Mais la république des peintres avait changé de rive. « Modi », à son tour, traversa donc la Seine pour aller à Montparnasse rejoindre ses amis Max Jacob, Othon Friesz, Kisling et Soutine. « Montparnasse remplace Montmartre. Alpinisme pour alpinisme, c'est toujours la montagne, l'art sur les sommets » écrivait Guillaume Apollinaire. C'est là, entre le Dôme et la Rotonde, que Modigliani allait pendant sept ans brûler d'une fièvre intense avant de s'éteindre — à la fois vainqueur et vaincu — dans la tempête des larmes et du génie. D'ailleurs, dès ce moment, Modigliani s'il peignait la vie, pensait déjà à la mort. Il en parlait souvent : « Dommage, aimait-il dire, que nous ne puissions contempler nos propres cadavres, nous apprendrions beaucoup de choses... la mort est le masque suprême de la vie. » C'étaient les derniers vers d'un poème qu'il avait composé, un soir, à la terrasse du Dôme.

Comme par miracle, sans avoir jamais pris de leçons, sans avoir copié personne, il était arrivé au sommet de son art. Dès lors, sa peinture ne devait plus subir que des variations imperceptibles. Tous ses tableaux allaient garder, jusqu'au bout, le « style Pigeard », ce qui devait empêcher plus tard les experts de les dater avec certitude.

Maintenant, ce n'était plus pour lui la misère mais la gêne perpétuelle, traversée çà et là d'éclairs fortunés quand le docteur Alexandre, Zborowski, Paul Guillaume ou le coiffeur de la rue Delambre, ses premiers clients, lui avaient acheté quelques tableaux. Alors, « Modi », qui n'avait jamais su compter ni garder en poche un billet de 100 francs, devenait prodigue, se déplaçait en fiacre et donnait des pourboires de prince au garçon du Dôme qui le reconduisait chez lui au milieu de la nuit, ivre d'alcool et de discours insensés.

Le haschich, l'alcool et la phtisie qui devait l'achever transformèrent dès lors sa vie en une auto-destruction lente et volontaire. La guerre venue, son état de santé ne lui permit pas de s'engager. « Modi » demeura à Montparnasse dont il devint l'idole. Son visage de plus en plus ravagé demeurait pourtant admirable. Au Dôme et à la Rotonde, ces temples de l'art nouveau, on l'appelait « le Christ de Toscane ». Christ étrange, en vérité, que ce rapin juif vêtu d'un chandail rouge soleil et d'un pantalon de velours usé qui n'altéraient en rien son allure de seigneur. « Personne à Paris ne sait s'habiller comme « Modi », disait Picasso en le voyant passer.

(*Suite page 52.*)

LES TABLEAUX DES PAGES 50-51 PROVIENNENT DES COLLECTIONS DU PETIT PALAIS, DE LA GALERIE PAUL PETRIDES, DE CH.-A. GIRARD. PHOTOS MAURICE JARNOUX ET MANUEL LITRAN.



faire le tour du monde avec une seule chemise

c'est nouveau, c'est Nylon...

Aller de Paris à Shangai, de Rome à Québec, du Kenya au Makalu*... en emportant une seule chemise. Être malgré celà correct sous toutes les latitudes, à l'aise à toutes les altitudes, élégant à toutes les réceptions... Seul le Nylon vous le permet : lavée le soir en 5 minutes, la chemise Nylon sèche pendant que vous dormez et se porte le matin sans repassage.

Avec votre chemise Nylon, vous ferez le tour du monde avec une petite valise.

... et naturellement c'est Nylfrance!

Les meilleures chemises Nylon sont sélectionnées NYLON-NYLFRANCE. Exigez le blason.

*L'expédition française au Makalu dirigée par Jean FRANCO était équipée Nylon.



SÉLECTION NYLON NYLFRANCE MARQUE DÉPOSÉE



NYLON* EST UNE PRODUCTION DE RHODIACETA

*Marque déposée



(Suite de la page 57.)

Derrière sa « fureur de vivre », Modigliani cachait son drame. Il se détruisait pour bâtir son œuvre. Sa vie, c'était la peinture, rien que la peinture. Depuis longtemps, il avait fait son choix :

J'ai besoin de flamme pour peindre, pour brûler, disait-il. Ma concierge, mon boucher, eux, ils n'ont pas besoin d'alcool, surtout si cela leur fait mal. Ils doivent conserver leur précieuse petite vie de concierge ou de boucher. Mais moi, ma vie ne compte qu'en raison de ce que je mets sur ma toile. Alors, qu'importe si je l'ampute de quelques instants !

Les "Montparnos" lui font des funérailles de prince

A cette époque, Modigliani était plus connu que Picasso et Matisse. L'écrivain Michel Georges-Michel en faisait, sous le nom de Modrafleur, le héros de son roman *Les Montparnos* ; la presse lui consacrait de très longues critiques, ce qui ne l'empêchait pas, d'ailleurs, d'être toujours à court d'argent. Petit à petit, on s'habituait aux étranges déformations de ses personnages. Si ses portraits finissaient par se ressembler entre eux, c'est qu'il les couvrait tous du masque de son génie, qu'il les ramenait tous à son style personnel. Mais ses femmes aux visages allongés, aux yeux perdus et asymétriques ressemblaient avant tout et d'une manière frappante à leurs modèles. Si le pinceau de Modi en faisait des sœurs, c'était pour leur donner cette pathétique douceur, ce charme insinuant, cette dignité douloureuse et tranquille qu'il ressentait dans son cœur ; pour en faire ces personnages quasi pirandelliens ligotés dans leur pudeur mais toujours bouillonnants de cette vie intérieure qu'il sentait s'échapper un peu plus de lui-même à chacun de ses tableaux.

Il aimait déclamer Dante dans le texte. Il aimait aussi réciter deux vers de Baudelaire :

Sa jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage
Traversé çà et là par de brillants soleils.

Après d'innombrables aventures, le dernier soleil qui passa dans sa vie faillit le sauver. Ce fut Jeanne Hebuterne, une jeune étudiante des Beaux-Arts que ses camarades appelaient « Noix de coco » pour la couleur de ses cheveux, et qui entra dans son existence un soir de 1917. Elle devait « rester jusqu'à l'ultime sacrifice, essayant tout pour l'empêcher de boire et l'obliger à se soigner. Mais il était trop tard. La naissance d'une petite fille, Jeanne, ne devait pas changer son destin. Vers la fin de janvier 1920, au cours d'une nuit d'ivresse et de neurasthénie, il eut une crise de delirium tremens. Dans le taxi qui le conduisait à la Charité, Modi se tourna vers son ami le peintre Ortiz de Zarate : « Je n'ai plus qu'un tout petit morceau de cerveau. Je sens bien que c'est la fin. »

Et il ajouta : « J'ai embrassé ma femme. Nous sommes d'accord pour une joie éternelle. »

C'était bien la fin. Le 24 janvier, la Comète s'éteignait. A l'hôpital, Amedeo Modigliani entrait en agonie dans le lit même où Alfred Jarry avait succombé. A 9 heures du soir, son visage retrouva soudain le calme et la douceur de ses portraits. Ses lèvres s'entrouvrirent une dernière fois. Il prononça deux mots : « Cara Italia. » Puis il mourut.

Jeanne vint l'embrasser une dernière fois et dit : « Bientôt, tu seras vivant pour moi. » Puis elle repartit, rue Amiot, chez ses parents. Le lendemain matin, à l'aube, elle se jetait par la fenêtre du 5e étage.

Leurs amis voulurent réunir Jeanne et Modi dans la même tombe, mais les parents de la jeune femme s'opposèrent à ce qu'elle fût enterrée au cimetière israélite du Père-Lachaise. Ils refusèrent aussi à Jeanne une place dans le caveau familial parce qu'elle était morte hors de la religion. Elle alla donc à la fosse commune du cimetière de Bagneux. C'est seulement trois ans plus tard que la Juliette de Montparnasse devait rejoindre dans sa tombe son Roméo.

Il y a des gloires posthumes qui sont longues à venir. Celle de Modigliani fut immédiate. Ses toiles, achetées cinquante francs, en valaient mille chez les marchands le jour de sa mort misérable. A dix millions, les mêmes tableaux sont aujourd'hui introuvables.

Dès qu'il apprit la nouvelle, le frère de Modigliani, député de Livourne, télégraphia à Kisling : « Enterrez-le comme un prince. » Et Montparnasse lui fit en effet des funérailles royales. Des chars de fleurs précédaient son cercueil suivi par tous les peintres de Paris. Les agents qui, si souvent, l'avaient conduit ivre au poste de police se mettaient au garde-à-vous pour saluer le cortège. Modigliani, peintre maudit, faisait son entrée triomphale dans la gloire.

J. D.



Burroughs TEN-KEY
Machine électrique imprimante à clavier 10 touches. Se fait en quatre modèles : capacité 8/9 et 10/11 avec ou sans solde négatif.

Des simples calculs aux travaux comptables les plus complexes



Burroughs "Sensimatic"
Machine comptable automatique. Un quart de tour au bouton de réglage suffit pour passer instantanément d'un travail à un autre. Existe en 5 séries comportant de 2 à 19 totalisateurs et une variété de dispositifs suivant les travaux à effectuer.

Consultez l'Agence Burroughs de votre région ou écrivez à
S.A. Burroughs, 230-242, Av. Laurent-Cély - Gennevilliers (Seine)
Téléphone : GRÉsillon 29-30

SOCIÉTÉ ANONYME
Burroughs
Concessionnaire directe et exclusive de la
BURROUGHS CORPORATION, DETROIT, U.S.A.

Agences dans toute la France et en Afrique du Nord

MACHINES A ADDITIONNER, A CALCULER,
A FACTURER, A STATISTIQUES,
MACHINES DE COMPTABILITÉ ET DE CAISSE
– MICROFILM –



30 OCTOBRE, LES AVANT-GARDES MASSEES DANS LE DESERT DU NEGUEV ISRAELIEN S'APPRETENT A FRANCHIR LA FRONTIERE EGYPTIENNE. UNE GUERRE-ECLAIR COMMENCE.

De nos envoyés spéciaux à Tel-Aviv : Gilbert Graziani et Tony Saulnier, à Chypre : Jean Roy et Daniel Camus, à Amman et Jérusalem : Dante Vacchi et le récit de Jean Farran, page 70

EN MARCHE
L'ARMÉE A



LE LENDEMAIN, ILS ONT AVANCE DE 150 KM DANS LA PRESQU'ILE DU SINAI. ILS VONT DRESSER LEUR PREMIER CAMP A UNE VINGTAINE DE KILOMETRES DU CANAL DE SUEZ.

SUR SUEZ ET NASSER UX LUNETTES NOIRES

VOIR PAGES SUIVANTES

TROIS JOURS AVANT LE DÉBUT DE L'OPÉRATION SUEZ, DANS LE SECTEUR JORDANIEN DE JERUSALEM, LE CONSULAT FRANÇAIS BRULE ET LE DRAPEAU TRICOLORE EST ARRACHÉ.



A CHYPRE, LE GENERAL GILLES, CHEF DES PARAS, DONNE SES DERNIERES INSTRUCTIONS. LA FRANCE ET L'ANGLETERRE ONT DECIDE DE REOCCUPER LA ZONE DU CANAL MENACEE.

OPÉRATION SUEZ

Les flammes de Jérusalem donnent le signal aux paras de Chypre

VOIR PAGES SUIVANTES

PREMIÈRE HALTE DANS LA PRESQU'ILE DU SINAÏ. LES JEEPS SE SONT ARRÊTÉES SUR LA LIGNE D'ULTIMATUM, A 16 KM DU CANAL. LES SAPEURS Y CREUSERONT DES TRANCHÉES.

OPÉRATION SUEZ

En remontant la route de Moïse les blin



SOULEVANT LE SABLE DU DÉSERT, LES COLONNES DE BLINDÉS NETTOIENT LA PRESQU'ILE. L'ARMÉE ÉGYPTIENNE EN DÉROUTE S'EST REFUGIÉE SUR LA RIVE OUEST DU CANAL.



SUR LA MÊME ROUTE OU, IL Y A 3 500 ANS, LES HÉBREUX CONDUITS PAR MOÏSE FUYAIENT L'EGYPTE DES PHARAONS, LES CHARS DU GÉNÉRAL ISRAÉLIEN DAYAN FONCENT VERS SUEZ.

dés israéliens foncent vers la mer Rouge



L'ATTAQUE D'ABU-AGHEILA, L'UN DES PREMIERS POSTES EGYPTIENS DU NEGUEV. LES COMMANDOS D'ISRAEL ONT REMPORTE LA VICTOIRE APRES TROIS JOURS DE COMBATS ACHARNES

VOIR PAGES SUIVANTES



GAZA N'EST QU'A 3 KM. LES HABITANTS DE CE KIBBOUTZ FRONTALIER, L'UN DES PLUS EXPOSES AUX INCURSIONS DES FEDAYIN DE NASSER, ATTENDENT LE RESULTAT DE LA BATAILLE

OPÉRATION SUEZ

Un mot ailé court les kibboutz : victoire

LA NOUVELLE DE LA REDDITION EST ACCUEILLIE DANS LA JOIE. COMME LES HOMMES, LES JEUNES FEMMES DEPUIS DES ANNEES NE QUITTAIENT PAS LEUR FUSIL, MEME POUR DORMIR.







DANS LE REPAIRE DES « VOLONTAIRES DE LA MORT », A CHAQUE CARREFOUR, DES ARABES HISSENT LE DRAPEAU BLANC.

OPÉRATION SUEZ

A Gaza chez les fedayin l'heure du drapeau blanc

LES SOLDATS D'ISRAEL FOUILLENT TOUS LES HABITANTS POUR LEUR ENLEVER LEURS ARMES ET DEPISTER LES FEDAYIN.





NOUVEAU JERICHO, GAZA EST TOMBÉE AU QUATRIÈME JOUR



LES ISRAELIENS ONT FAIT 15 000 PRISONNIERS ET ENLEVÉ AUX TROUPES DE NASSER LEURS CHARS RUSSES QUI MARCHENT MAINTENANT VERS SUEZ. AU FOND, LES CAMIONS DES VAINQUEURS.

VOIR PAGES SUIVANTES

tournez le bouton



voici
l'Orthovision*

une image
parfaitement
correcte

Tournez le bouton de votre récepteur de Télévision DUCRETET-THOMSON, vous bénéficiez de l'" Orthovision " ; vous voyez naître sur votre écran une image plus stable, plus fine, plus régulière, en tout point parfaite : une image en "Orthovision". Des perfectionnements exclusifs : concentration électrostatique automatique • nouveaux circuits de balayage • amplification Vidéo à haute fidélité • grande largeur de la bande passante • protection absolue contre les brouillages, ont permis la mise au point de l'"Orthovision" dont bénéficient, seuls, les récepteurs de télévision DUCRETET-THOMSON.

Quelle que soit la région, la ville, l'agglomération où vous habitez, il existe, adapté à votre situation, un récepteur de la "Série Orthovision" DUCRETET-THOMSON qui vous donne la meilleure image au prix le moins élevé (récepteurs Monocanal - Multicanaux mono définitions - multi-canaux multidéfinitions, prévus pour courte distance, moyenne distance ou grande distance).

• *Michèle Arnaud, vedette Ducretet Thomson*

Choisissez

DUCRETET THOMSON

*"Orthovision : ex. "Ortho" : correct, marque déposée, désigne une image parfaitement correcte obtenue grâce à des perfectionnements exclusifs DUCRETET-THOMSON

vous vous en trouverez mieux !

Vous trouverez également, sous la marque DUCRETET-THOMSON, la gamme complète des récepteurs de radio (Salon, intimité, voiture, etc...) électrophones, combinés radio électrophone, tourne-disque, disques.

CHEZ TOUS LES DISTRIBUTEURS ET AU CENTRE DE PROPAGANDE, 173, Bd HAUSSMANN - PARIS

Le récit

LE GÉNÉRAL UNE VICTOIRE

FLASH n° 6. Tel-Aviv. Les troupes israéliennes sont entrées en territoire égyptien et ont occupé des positions sur la route du canal de Suez. A.F.P. 20 h 35.

C'est par ces quelques mots hallotiés par les téléscripteurs que tous les journaux ont appris, le lundi 29 octobre, que les blindés marqués de l'étoile de Sion s'enfonçaient dans le désert arabe. Devant les milliers de soldats juifs qui avançaient sur un front de 50 kilomètres, la nuit et ses dangers. Etrange aventure pour ces garçons qui étaient, il y a quinze ans, des enfants apeurés au fond d'un ghetto européen, se terrant à chaque bruit de pas. Et les voilà qui marchaient sans crainte sous l'obscure clarté d'un ciel avivé par le vent, sur des pistes qu'ils connaissaient sans les avoir jamais parcourues, parce qu'elles étaient inscrites dans leur sang, celles de Moïse et de Joseph, le chemin de leur éternel retour et de leur éternel exode, sous la masse noire du mont Sinaï.

A 21 heures, la radio israélienne annonçait la nouvelle. Personne ne fut surpris. Depuis quatre jours le pays était sur pied de guerre. Les autobus — nouveaux taxis de la Marne — avaient conduit vers le désert la nouvelle armée en marche. On ne rencontrait plus dans les rues des villes que les voitures de l'armée ou des réservistes gagnant leur centre de mobilisation.

Aussitôt Tel-Aviv prenait la couleur de la guerre. Ses habitants fermaient leurs fenêtres malgré la chaleur et peignaient leurs vitres et leurs ampoules en bleu. On se groupait autour des postes de radio et l'attente commençait. Deux hommes au cœur de cette attente : le vieux chef d'abord, le vieux prophète qui porte sur une calvitie parfaite deux ailerons de cheveux blancs crêpés, Ben Gourion qui, le matin même après un dramatique conseil des ministres qui dura sept heures, avait fait basculer son pays dans la bataille. Ensuite Moshe Dayan, le jeune général de 41 ans, le « loup du Negueb », du nom de la région qu'il a choisie il y a huit ans pour gagner la guerre qu'il recommence aujourd'hui.

« J'observe de l'œil droit, mais c'est avec le gauche que je commande »

GRAND, cheveux clairs, caractère aussi raide que l'échine, il a perdu les traits raciaux du juif. Il est moins israélite qu'israélien. Il défend plus que sa race, il défend sa patrie. Ses parents sont ukrainiens, mais lui est né dans cette Galilée où il cultive des oranges entre deux combats : il est un Israélien de naissance, un « sabra » comme on dit là-bas, du nom de la fleur de cactus garnie de piquants et si difficile à saisir.

« Le loup du Negueb » appartient à cette race de généraux dont la prison fut l'école de guerre et le terrorisme les grandes manœuvres. Il a le visage de son surnom, un visage terrible avec sur son œil gauche crevé la tache funèbre d'un morceau de cuir. Souvenir d'une balle française reçue quelques jours après que les Anglais l'avaient sorti de cellule pour leur servir de conseiller dans la bataille qu'ils se préparaient à engager contre les forces pétainistes de Syrie. C'est grâce à lui que 650 000 Juifs ont brisé en 1948 la ruée de 40 millions d'Arabes, grâce au regard de cet œil mort, pathétique rappel de la souffrance et de la volonté du peuple juif pour exister. « J'observe de l'œil mort, dit-il, mais c'est avec l'œil gauche que je commande. »

DE NOTRE ENVOYÉ A LONDRES, ROGER MAUGE

de Jean Farran

BORGNE GAGNE A LA BONAPARTE

Dayan avait commandé : objectif, le canal. En réalité l'objectif qui l'intéressait était celui qui se trouvait dans son meilleur champ de vision, l'enclave de Gaza à sa droite et c'est vers la mer qu'il lançait ses troupes d'élite, enfermant ainsi dans une nasse deux divisions égyptiennes, brisant le fer de lance égyptien. Manœuvre classique dont Dayan a trouvé le secret dans les victoires de Napoléon qui furent, il y a quinze ans, son livre de chevet dans la prison anglaise de Saint-Jean-d'Acre. Nasser a 22 000 hommes, la moitié de son armée combattante, sur ce qu'il appelle « le front », c'est-à-dire la frontière avec Israël. Ce sont les meilleures de ses troupes, les parachutistes d'élite dont il est si fier et que j'ai vu défiler il y a quatre mois dans les rues du Caire, courant au pas devant les chars énormes offerts par la Russie. A l'école de Bonaparte, Dayan avait bien choisi et bien manœuvré. Gaza était son Austerlitz.

Krouchtchev et Eisenhower pataugaient, l'un dans le sang, l'autre dans les bulletins de vote

L'opinion mondiale apprenait avec stupeur le déclenchement de cette seconde guerre de Palestine. Elle n'était pas préparée. Son cœur battait au rythme de la canonnade de Budapest. Que venait-on lui parler d'Israël, de ce morceau d'Europe dans la langueur orientale, de ce trouble-fête du Moyen-Orient. Il y a des années que ce pays mène sur ses frontières une sanglante partie de cache-cache avec ses voisins arabes. Qu'il continue, sans plus. Et pourquoi se rendre coupable du péché capital de la conscience mondiale : une guerre préventive ?

Pourquoi ? Parce qu'Israël joue son existence. Nasser, soucieux de sa popularité, s'est fait le héros de 40 millions d'Arabes qui veulent retirer de leur flanc l'épine israélienne. Il le dit, il le répète. Et puisant dans le formidable arsenal russe, ajoutant les chars aux avions et aux sous-marins, il s'arme en conséquence. Il a fermé le canal aux bateaux israéliens, il a multiplié les opérations des volontaires de la mort, il a obtenu pour son copain le général Amer le commandement des armées des pays limitrophes d'Israël. Autour du cou de la malheureuse nation israélienne un lacet chaque jour plus robuste se resserrait. Il lui fallait absorber son inévitable ennemi avant qu'il fût trop fort.

Quand ? Il fallait trouver — comme on dit au bord des rings — l'« ouverture ». Une conjoncture historique unique se présentait le 29 octobre. Les deux cyclopes qui gouvernent le monde étaient retenus ailleurs. Krouchtchev pataugeait effroyablement dans le sang des ouvriers de Budapest. Eisenhower pataugeait lui dans les bulletins de vote, dans ceux notamment de millions d'électeurs israélites qui le garrottaient jusqu'aux élections. Quant à la France et à l'Angleterre, elles n'attendaient que le signal de Dayan, que ces quelques lignes sur les téléscripteurs pour envoyer leurs porte-avions et leurs paras récupérer le canal volé. Deux peuples minuscules, les Hongrois et les Israéliens allaient changer le sort du monde. Comment ne pas se rappeler devant tant de courage, les paroles prononcées par André Gide à la fin du film que Marc Allégret lui a consacré, testament spirituel et message prophétique :

Je crois à la vertu des petits peuples.
Je crois à la vertu du petit nombre.
Le monde sera sauvé par quelques-uns.

(Suite page 73.)



Pour le lancement de ce nouveau maquillage, CASTILLO a créé spécialement cette robe du "soir" d'une grande élégance, dans un tissu de satin aux tons délicats d'Opaline.

Helena Rubinstein
crée le maquillage
Opaline

un maquillage gai, diaphane, tendrement romantique

C'est dans sa célèbre collection d'Opalines qu'Helena Rubinstein a cherché les nuances rares d'un maquillage gai, jeune et translucide.

"Opaline", tout en légèreté et en finesse lumineuse, fait un maquillage aux coloris délicats qui met immédiatement en beauté et garde longtemps... longtemps sa fraîcheur.

Le fond de teint, les poudres, le rouge à lèvres, le fard à paupières et le mascara pour les cils, dans leur nuance "Opaline" se fondent en une harmonie totale, pastellisée, où dominent la touche claire des paupières et la note douce et tendre de la bouche.

✳ *A l'occasion du lancement "Opaline", Helena Rubinstein présente la nouvelle "Poudre Spéciale".*
Par sa composition exceptionnelle, la "Poudre Spéciale" embellit la texture même de la peau.
La finesse, l'adhérence et le velouté de la "Poudre Spéciale" donnent au maquillage une matité durable, une légèreté et une transparence incomparables.
La Poudre Spéciale existe dans la teinte "Opaline" et dans une gamme de nuances très choisies.

Révélations sur le catalogue 1957...





3 356 - ÉLECTROPHONE MEUBLE : console montée sur roulettes avec casier à disques. Noyer ou palissandre. 4 Haut-parleurs, 3 directions. Tourne-disques suspension "isoflex", 3 vitesses avec changeur automatique de disques 45 tours.

PUBLICIS MPM 2456

Nouveau! La "technique RSI"



est appliquée à tous les appareils La Voix de son Maître

Choisissez le type d'appareil répondant exactement à vos désirs dans la gamme complète et variée des appareils LA VOIX DE SON MAITRE

Ce catalogue illustré vous est remis sur simple demande par le spécialiste LA VOIX DE SON MAITRE le plus proche de votre domicile.



VOICI QUELQUES AUTRES MODÈLES



RSI La technique "Relief Sonore Intégral" consiste en une conception spéciale du système d'amplification et en une disposition particulière des haut-parleurs.

Toute nouvelle, cette technique donne une musicalité exceptionnelle et recrée la réalité sonore.

La Voix de son Maître

PRODUCTION PATHÉ MARCONI



934 C - COFFRET RADIO-CONSOLE



936 - RÉCEPTEUR RADIO MODULATION DE FRÉQUENCE



JEAN FARRAN

(*Suite de la page 71.*)

A 20 h 35, c'est-à-dire à 21 h 35 — heure de Paris — Guy Mollet travaillait dans son bureau, sous le regard de plâtre de Jaurès. Quant à Eden, il parlait des Jeux Olympiques au dîner qu'il offrait au Premier norvégien. En face de lui, Butler (Sceau privé) et Selwyn Lloyd (Affaires étrangères) souriaient distraitement.

Derrière le paravent d'une séance de travail ou d'un dîner diplomatique, les franco-britanniques attendaient. Ils savaient que le moment était proche où quelque attaché de cabinet leur glisserait sous les yeux la petite dépêche explosive. Ils savaient et avec eux tous les gouvernements du monde qui avaient bien remarqué la mobilisation de Ben Gourion et les innombrables dispositions militaires prises par Londres et Paris. Tout le monde était au courant, à commencer par Eisenhower qui, pris d'une frénésie épistolaire, envoyait message sur message à Ben Gourion pour le retenir au bord de l'action. Seule l'opinion mondiale n'entendait rien tant était bruyante la pathétique czarda de Budapest.

A Londres le dîner fut vite terminé et, souriant, Eden raccompagna son hôte sur le pas de la porte. La voiture norvégienne démarra, le sourire d'Eden disparut et ses ministres s'engouffrèrent par la porte restée ouverte, Lennox Boyd (Colonies) en tête, qui, depuis dix minutes, attendait dans la rue au fond de son auto. La porte se referma. Pas pour longtemps. On vit accourir, sortant d'un taxi, un homme agité.

— Qui est-ce ? demandèrent les photographes anglais ?

— Chauvel, l'ambassadeur de France.

— Ah ! Ah ! dirent-ils, et ils notèrent scrupuleusement : Arrivée de M. Cheval, ambassadeur de France.

A Paris, Guy Mollet recevait un visiteur inattendu, Mendès-France qui, sur le point de se coucher, s'était rhabillé pour venir dire au Président du Conseil :

— Je vous demande d'agir : provoquez la réunion d'une conférence à quatre.

— Avec les Russes ! Ce serait leur donner dans le Moyen-Orient l'influence qu'ils recherchent.

Le lendemain mardi un conseil des ministres extraordinaire se tenait à l'Elysée. Réunion brève et sans emphase. Guy Mollet ne cacha pas ses intentions : « Messieurs, je vais partir pour Londres. Etes-vous d'accord pour intervenir si la Grande-Bretagne, de son côté, décide une action militaire. » Le conseil entraîné par Chaban-Delmas, Mitterrand, Defferre, lui donna carte blanche.

Guy Mollet se leva aussitôt pour gagner l'aérodrome tandis que les ministres continuaient de délibérer. Gaston Defferre demanda qu'un Conseil et un vote sanctionnent le soir l'approbation que le gouvernement allait demander à l'assemblée.

En 1939, aucun vote formel n'avait décidé de l'entrée en guerre de la France. Le président Coty, toujours scrupuleusement soucieux du respect de la Constitution, approuva justement cette initiative et Mitterrand fut chargé dans l'après-midi de téléphoner à Guy Mollet pour avoir son accord.

Eden, champion des Arabes et Gaitskell avocat d'Israël, ont interverti leurs rôles

A Downing Street, Eden et Mollet mettaient les virgules dans le texte de l'ultimatum qu'ils se préparaient à envoyer à Nasser et à Ben Gourion et dont l'essentiel tenait en une phrase : « Eloignez-vous de 15 kilomètres à l'est et à l'ouest du canal où nous allons occuper trois villes pour faire respecter la liberté de circulation. »

Pour Nasser c'était inacceptable. C'était une humiliation sans précédent et c'était la coupure définitive de son armée par le milieu. Pour Ben Gourion cela ne présentait aucun inconvénient puisque le général Dayan faisait porter son principal effort sur les divisions égyptiennes de Gaza.

C'est Christian Pineau et sir Ivone Kirkpatrick, sous-secrétaire permanent au Foreign Office, qui remirent aux intéressés ce texte inattendu. Successivement M. Samy Mouhi Eldoum, ambassadeur d'Egypte, et Gershon Avener, chargé d'affaires israéliens pénétrèrent dans le bureau du Foreign Office où ils reçurent l'ultimatum avec la même simplicité grave dont on doit faire preuve pour recevoir le prix de bonne camaraderie. Ils saluèrent ; ils sortirent. Tout cela n'avait duré que quelques instants.

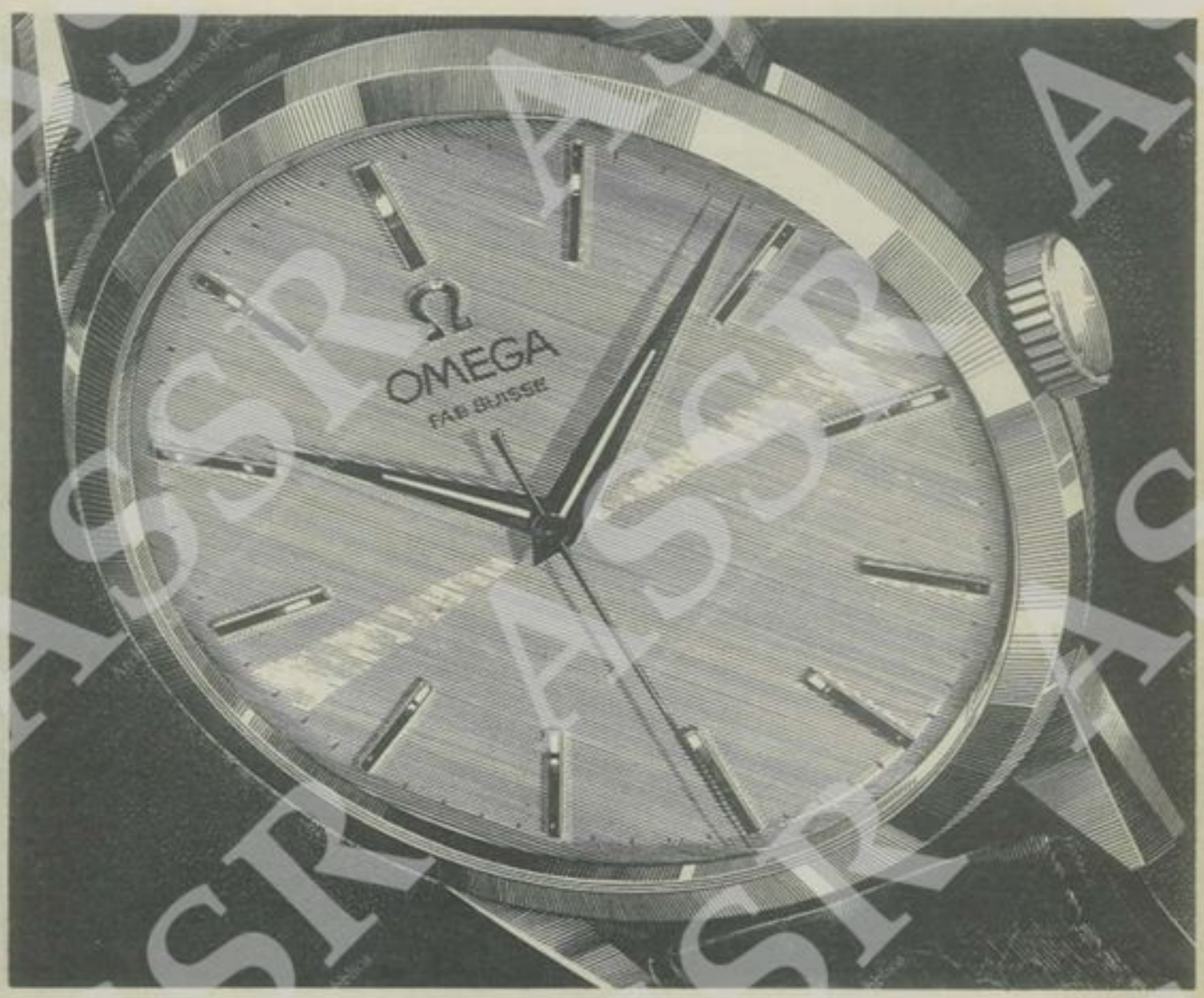
Il était 16 h 25.

Nasser avait douze heures pour choisir entre l'humiliation certaine

(*Suite page 75.*)



Pour ceux qui recherchent la satisfaction de posséder une des montres les plus précises qui soient.





Troubadour
Mouvement du calibre 30 m/m détenteur des records de précision. Antimagnétique, anti-chocs (Incabloc). Boîtier d'or rose, cadran argenté à index or rivés - bracelet de crocodile à boucle or. Frs: 65 000.



Tous les concessionnaires affiliés de la marque, reconnaissables à l'emblème ci-dessus, assurent individuellement le service de garantie. C'est vous-même qui déclencherez ce service en visant, au moment de l'achat, la Carte d'enregistrement de garantie que le concessionnaire nous enverra aussitôt.

Chaque année les marques les plus fameuses de l'horlogerie suisse s'opposent les unes aux autres au cours d'étranges championnats: les concours annuels de précision des deux Observatoires suisses.

Face aux horloges astronomiques des Observatoires de Genève et de Neûchatel, les fabricants déposent leurs montres pour établir impartialement dans quelle mesure elles se rapprochent de la précision absolue.

Pour la première fois dans l'histoire de la montre-bracelet, les derniers concours ont vu la victoire simultanée d'une seule et même marque aux deux Observatoires. Cette marque est Omega qui, non seulement, obtient les meilleurs résultats, mais établit de surplus à Neûchatel un nouveau record de précision.

Depuis la création du concours annuel de Genève en 1945, Omega s'est attribué 7 fois la première place.

Cette constance dans la supériorité est d'autant plus significative que la montre victorieuse n'est pas une pièce unique, spécialement conçue pour la compétition - ce qui est d'ailleurs autorisé par le règlement.

C'est un modèle 30 m/m, semblable à ceux que vous trouverez chez les concessionnaires Omega.

Simple, robuste, très élégante, la montre Omega 30 m/m est le calibre des amateurs de haute précision.



30 m/m Etanche
Equipée du mouvement 30 m/m, antimagnétique, anti-chocs. Boîtier d'or rose rigoureusement étanche, cadran argenté à index or rivés, bracelet crocodile à boucle or. Frs 55 000.

OMEGA Ω 30mm

Production de la Société Suisse
pour l'Industrie Horlogère - Genève

JEAN FARRAN

(*Suite de la page 73.*)

et la défaite possible, il avait jusqu'à 4 h 30 du matin, heure de Londres.

Maintenant Eden pouvait aller aux Communes! La décision était prise et elle était irréversible: chaque minute qui passait rapprochait d'un dénouement contre lequel les invectives de Gaitskell et de ses amis travaillistes seraient impuissantes.

Il y a une formidable contradiction dans cette confrontation d'un Eden anti-arabe et d'un Gaitskell anti-israélien.

Eden est le champion de l'arabisme, c'est lui qui a inventé la Ligue arabe, quant à Gaitskell il est de toute éternité l'avocat d'Israël. Et voilà que chacun jouait le rôle de l'autre.

Chacun avait ses raisons. Eden est l'homme trompé. Il a fait confiance à Nasser en évacuant le canal et Nasser a volé Suez et Suez c'est l'aorte de l'Angleterre, la rivière de pétrole qui la réchauffe et la fait vivre.

Quant à Gaitskell qui a déclenché contre Eden une formidable pression allant de la manifestation de rue à la campagne de couloirs il obéit à des mobiles assez divers. Il joue son rôle d'opposant avec la démagogie voulue, il rassemble son parti si divisé autour d'une notion puissante et populaire : le pacifisme; mais surtout il reste fidèle à la tradition travailliste de respect religieux et quasi démentiel des institutions internationales.

La rapidité avec laquelle Eden et Guy Mollet ont suivi Ben Gourion éclaire trois mois d'histoire.

La France et l'Angleterre étaient restées stupéfaites quand il y a trois mois Nasser avait « nationalisé » le canal. Les deux pays auraient été en droit devant une telle violation du droit international de répondre à la force par la force. Ils ne l'ont pas fait parce qu'ils ne pouvaient pas le faire. Ils n'étaient pas prêts militairement. Quand ils le furent six semaines plus tard c'est l'opinion mondiale qui n'était pas prête. Il fallait que Nasser fasse une imprudence, qu'il nous tende la perche, le bâton pour se faire battre. Les généraux français et anglais avaient mis au point des plans d'occupation du canal, ils attendaient. Le temps passait, Nasser souriait, était gentil; en même temps Dulles et les Américains sabotaient systématiquement tout ce qui pouvait conduire à une réplique de la France et de l'Angleterre.

L'Entente cordiale rêvait d'une occasion: Ben Gourion le prophète la lui donna

Etait-ce Munich ? demandait-on. Quelques-uns répondaient non (*Paris-Match* n° 391). Comment pouvait-on imaginer tant de menaces verbales lancées par Eden et Mollet sans une secrète détermination. Ils l'avaient. Et même Guy Mollet aurait fait part il y a six semaines au conseil des ministres de la volonté anglaise de répliquer à Nasser avant la fin de l'année. L'Entente cordiale rêvait à une occupation du canal au lendemain des élections américaines, à un moment où débarrassé des soucis électoraux, Ike ou son successeur pourrait consentir à fermer les yeux. C'est alors qu'apparut l'ombre providentielle de Ben Gourion.

Nous avons dit qu'il piétinait sur place face à un ennemi qui devenait chaque jour plus fort. Retenir Ben Gourion et Dayan « le loup du Negueb » fut une rude épreuve pour la diplomatie occidentale. La révolution n'avait pas encore éclaté dans l'empire communiste et l'on pouvait craindre une terrible riposte russe. En outre Ben Gourion voulait attaquer la Jordanie, ce qui ne faisait l'affaire ni des Français ni surtout d'Eden lié par traité à ce pays.

Heureusement, Ben Gourion, sans doute éclairé par les arguments occidentaux, abandonna son intention première pour se tourner vers Nasser. C'est à ce moment qu'éclata la crise polonaise précédant de peu la crise hongroise.

Quand le vieux prophète décida d'agir, Mollet et Eden n'avaient plus de raison de refuser. Ils montèrent dans le train qui partait. Eden le dernier tant il était tiraillé par une partie de son opinion.

Le train est parti et même arrivé. Il aura fallu beaucoup de courage politique aux deux hommes d'Etat occidentaux pour ne rien dire de leurs intentions sous le flot des invectives. Le courage de Jules Ferry qui jadis garda sous les insultes de la Chambre l'annonce d'une victoire dans sa poche pour ne pas en compromettre les conséquences.

C'était maintenant le tour de Guy Mollet de venir s'expliquer devant

(*Suite page 77.*)

Ne la ratez pas, "saisissez-la"

Bravo ! Vous l'avez bien saisie ! Quelle adresse Madame ! Mais à quoi vous servirait-elle, cette adresse, si votre crêpe n'était d'abord bien saisie... par Astra.



POUR BIEN SAISIR, Astra EST LÀ

Dans la poêle, l'Astra bien chaude reçoit la pâte douce et lisse. Immédiatement, Astra la saisit. La crêpe se forme, cuit... et elle n'attache pas, avec Astra ! Faites-la sauter... hop ! Quelle belle crêpe ! Une vraie dentelle d'or... qui "croustille" sur les bords et vous fond dans la bouche.

2 CONSEILS DE FRANÇOISE BERNARD



Si vous voulez que votre pâte à crêpes soit encore plus légère et plus lisse, versez-y de l'Astra fondue et chaude en battant bien.



Pour obtenir des crêpes fines il faut prendre très peu de pâte à la fois et la faire voyager sur toute la surface de la poêle.

Pour tous vos plats, Astra



AU TEMPS des VENDANGES

QUAND les raisins se dorent, quand toute la vie de la vigne semble réfugiée dans les grappes qui se gorgent de soleil et de sucre, alors se prépare en silence la qualité d'un grand vin.

Et il y a quelque émotion à aller visiter les ceps, à se baisser devant les plus majestueux comme en une révérence, et à soupeser les belles grappes améthystes.

Puis l'on rentre le long des chemins vinetiers où flamboie par taches, dans les futaies, le roux automnal. On pense au vin nouveau, rubis, blanc ou rosé . aux hivers qui le bonifieront... au cristal limpide et tentant que nous vous proposerons un jour. Et l'on dit déjà, à mi-voix :

" Ils auront du plaisir avec celui-là "



Henri Maire et son Chef Vigneron, trinquant avec le Sommelier de la TOUR D'ARGENT, à Paris, la nuit de l'attribution du Grand Prix de la Qualité Française, en 1955

HENRI MAIRE OUVRE SA CAVE DE NOËL

" Adieu paniers, vendanges sont faites " ! *Les vieilles bouteilles qui attendaient leur heure dans l'une des 33 caves médiévales Henri Maire apparaissent au jour et appellent le nouvel An. Vins de marennes, de truites et de bécasses, vins de soufflés, vins de rôtis, vins de sauces onctueuses ou vins de chatteries... ils accompagneront cet hiver tout ce que vous pouvez imaginer de bon depuis la soupe au vin jusqu'à la caille en broche* dont Gautron du Coudray disait :

" Je la rôtissais toute nue au feu clair,
la dévorant des yeux avant qu'elle fût cuite ".

Qui n'a jamais reçu de caisse HENRI MAIRE s'est privé d'un plaisir d'initié qui est d'abord de chatoiement : vieux rouges incarnats, roses tendres ou vifs, blancs de topaze ou pâles comme une aube jurassienne. Imaginez-les en bouquet sur la table des jours de Fêtes suivis du gentil VIN FOU et des boutehors traditionnels...

Cela ne chante-t-il pas à votre esprit ?

Alors il faut vous laisser tenter et écrire à Arbois. Vous recevrez la plus amusante documentation. Henri Maire ouvre sa cave de Noël, elle est pleine de vos joies et de vos sourires.

CADEAUX DE FIRMES
CADEAUX D'AMIS
pensez à une caisse de grands vins Henri Maire

Nous répondons à toute proposition commerciale pour la France, l'Union Française et les Pays Etrangers

Henri Maire est présent dans les caves des Hôtelleries de France les plus réputées et dans 85 Pays importateurs des cinq Continents

Toute bouteille authentique doit mentionner cette adresse :
HENRI MAIRE
AU CHATEAU MONTFORT
Méfiez-vous des propositions par des gens non accrédités.

HENRI MAIRE AU CHATEAU MONTFORT
NÉGOCIANT A ARBOIS - JURA - FRANCE

OFFRE **Notre documentation de NOËL est placée cette année sous le signe de l'AMOUR.**

Renvoyez le bon ci-dessous ou écrivez en citant *Match*, vous recevrez aussitôt, par poste, gratuitement et sans engagement :

1. **70 recettes étonnantes et peu communes de véritable CUISINE AMOUREUSE.**
2. **1 carte générale du célèbre et galant EMPIRE de TENDRE d'après l'original du XVII siècle.**
3. **2 brochures en couleurs sur les caisses Henri Maire au Château Montfort.**
4. **et enfin l'annonce d'un CADEAU personnel dont vous saurez apprécier tout le charme.**

BON *à découper et à renvoyer aujourd'hui à* HENRI MAIRE, ARBOIS, JURA
NOM ET PRÉNOM :
VOTRE ADRESSE COMPLÈTE

JEAN FARRAN

(Suite de la page 75.)

les députés de son pays. La séance avait été prévue pour mardi 21 heures. Il était 22 heures quand le président Le Troquer en habit dit : « La parole est à monsieur le président du Conseil pour une communication. »

Jamais peut-être il n'y avait eu autant de monde dans les tribunes et dans l'hémicycle. Tous les partis avaient fait rentrer leurs élus au plus vite. Les préfets de Strasbourg, de Bordeaux, de Toulouse avaient frété des avions spéciaux, l'avion régulier Alger-Paris avait été détourné par Rennes, des avions militaires avaient été requis.

Ce qui marqua cette séance fut moins le discours de Guy Mollet — bref, clair — que ceux de ses adversaires. Il n'y en eut que deux d'ailleurs qui portaient la même couleur communiste : Raymond Guyot et Pierre Cot.

Raymond Guyot, député de Paris — ex-comptable de cinquante-trois ans à l'épaisse chevelure blanche — fut le chef des jeunesses communistes. C'est un bouillant et c'est un stalinien de choc. Son discours fut un surprenant spectacle politique, car chaque phrase qu'il prononçait se retournait contre lui. Il disait Le Caire et on lui répondait Budapest.

Exemples :

— Cet acte soulève la réprobation dans le monde...

— Budapest !

— La Jordanie dont le peuple vient de se prononcer en faveur de l'indépendance...

— Et la Hongrie ?

— La volonté de la classe ouvrière...

— Et à Budapest ?

— Lorsque la guerre s'allume dans une partie du monde...

— En Hongrie !

— Nous exigeons l'annulation de l'ultimatum.

— Lequel ? Etc., etc.

Deux heures plus tard, M. Pierre Cot prenait la parole à son tour. Cet ancien ministre, cet ancien avocat qui est sans doute le meilleur orateur de l'Assemblée nationale adopta le style « droit international ». Il dit que la position de la France est mauvaise dans ce domaine. « Et celle des Russes ? » lui demanda quelqu'un relançant encore le fantastique argument de Budapest. Au demeurant, est-ce la faute de la France si l'O.N.U. ne fut jamais capable de sanctionner la moindre agression ? Elle est « un piège », selon le mot de Guy Mollet, pour les démocraties, elle les empêche de riposter.

En manteau noir et parapluie roulé, un dernier visiteur inconnu

CETTE fois, par exception, les démocraties ont riposté. Car il ne s'agit pas d'une « agression » mais d'une réplique franco-britannique avec la lenteur propre à ces pays à une violation indiscutée du droit international, qui s'appelle la « nationalisation » de Suez.

Il était 1 h 30 quand la séance prit fin. Quatre heures encore et les avions de l'Entente Cordiale commençaient de bombarder l'Egypte.

A Londres, Eden continuait de travailler avec Pineau à Downing Street. Tous deux téléphonaient sans cesse à New York où siégeait le Conseil de Sécurité de l'O.N.U. Quand Pineau s'envola à 3 heures du matin, on vit surgir un dernier visiteur dans la clarté des réverbères, habillé de noir avec un melon et un parapluie roulé. Sans pardessus dans le brouillard glacial. Il entra au 10 Downing Street sans que les policiers lui demandent rien, on vit sa silhouette désuète se découper dans la lumière blenâtre du hall de la maison. Personne ne sut jamais le nom de cet inconnu. Mr. Angleterre, peut-être venu donner des conseils à l'héritier de Palmerston et Disraeli ?

A 4 h 30, la lumière s'éteignit à Downing Street. Les dés étaient jetés. Guy Mollet dormait à Paris. Sur sa table de travail, le Shakespeare qu'il aime feuilleter le soir en rentrant, comme lorsqu'il était professeur d'anglais.

N'est-ce pas un héros de Shakespeare qui dit : « Le ciel qui est noir peut être éclairci par un orage ? »

J. F.



Enquête Nationale sur l'Alimentation

GRAND RÉFÉRENDUM-SUCRE

Aux Françaises de donner leur avis

Le Référendum du Sucre est en cours : pendant trois semaines, toute la presse française a été conviée non seulement à parler du sucre mais à obtenir de tous ses lecteurs qu'ils donnent très franchement leur opinion sur cet aliment à la fois si connu... et si méconnu.
Pourquoi ce référendum ? Parce que dans tous les milieux où l'on se préoccupe de la nourriture des Français (Pouvoirs Publics, corps médical, diététiciens, économistes, etc.), on s'étonne de constater que les Français font au sucre une place nettement moins grande que les étrangers.

Quand un Australien vaut deux Français

On en consomme, certes (25 kg par habitant et par an), mais on n'en consomme pas assez parce qu'on le consomme *sans y penser*, sans penser notamment à son origine solaire, à son prix si faible en comparaison de son exceptionnelle valeur énergétique. (A titre d'indication, les Anglais en consomment 36 kg, les Scandinaves 44 kg, les Américains 45 kg, les Australiens 55 kg.)

En fait, ce produit pur, ce produit naturel *qu'on n'a jamais pu reconstituer artificiellement*, est l'aliment de base par excellence celui sans lequel *la vie ne serait pas*. Car l'homme, incapable d'assimiler directement l'énergie solaire, a su confier ce rôle aux plantes sucrières.

Sans sucre, pas de vie possible

Mais alors, direz-vous, comment faisait-on quand le sucre, produit colonial, était très rare et très coûteux ?

C'est bien simple : les hommes le produisaient eux-mêmes, organiquement, à partir de leurs aliments traditionnels : féculents, amidons, etc. Plus exactement, ils fabriquaient ainsi *« des sucres »*, mais au prix de pénibles transformations internes usant leur organisme : ils étaient plus petits que nous et mouraient plus jeunes.

Le sucre, sous sa forme actuelle, évite à notre organisme toute la chimie compliquée et fatigante qu'entraînait la production des « sucres organiques ». Et ce bienfait nous est arrivé à l'époque même où, la vie humaine devenant plus active, beaucoup plus exigeante, nous avions justement besoin d'un relais alimentaire simplifié.

Le sucrier n'est pas un coffre-fort

Seulement voilà : notre pays est un pays de tradition, où l'habitude du gros repas, du repas lourd, a été consolidée plus longtemps qu'ailleurs, à la fois par la coutume du « bien-manger » et la coutume de la « petite économie ».

On reste fidèle aux plats trop copieux... et on cultive un préjugé tenace, bien que désormais inexpliqué, contre cette prétendue gourmandise, ce prétendu luxe que constituent desserts, friandises et sucreries.

Or, il ne s'agit pas de renoncer à la bonne cuisine, mais bien de manger *mieux* en mangeant *moins* : le sucre peut nous y aider, et d'autant plus facilement que nous avons tous pour lui un penchant naturel, penchant qui existe de façon évidente chez tous les êtres vivants, de la fourmi à l'éléphant.

C'est pourquoi nos enfants, qui ont « de l'instinct », comme les abeilles, *ont raison*, même contre nous, quand ils vont butiner au sucrier et au pot de confitures.

Réfléchissez à tout cela avant de répondre à notre référendum.

Le sucre vous fait un cadeau

Découpez le bon ci-dessous et renvoyez-le au Centre d'Etudes du Sucre : 30, rue de Lubeck, PARIS (16e), en y joignant *votre opinion personnelle sur le sucre et les aliments sucrés*. En échange, vous recevrez gratuitement une intéressante brochure contenant 15 journées-menus et des recettes sucrées élaborées par les meilleurs spécialistes de l'hygiène alimentaire pour satisfaire à la fois votre gourmandise et votre désir de vous nourrir plus sainement et plus économiquement.

Écrivez toutes et tous, et surtout, dites franchement ce que vous pensez.

Grand Référendum du Sucre **R.6**



Odile Rodin signe le registre de l'état civil. Pour la première fois de sa vie, elle portait un chapeau. Elle

Pour son 5e oui Rubirosa n'a eu que 4 jours de lune de miel

A la mairie de Léonie Béra a uni sa jeune dest célèbre des Domir gue) : Porfirio Ru Trujillo, de Danie Barbara Hutton, « invités présents : «

L'alliance offerte par « Rubi » est sertie de 22 rubis. Odile la porte à sa main droite. Dans sa main gauche, l'au





...portait un chapeau. Elle a assuré que c'était aussi la dernière.

A LA mairie de Sonchamp, Odile, Marie-Josèphe, Léonie Bérard, plus brièvement Odile Bodin, a uni sa jeune destinée (dix-huit ans) à celle du plus célèbre des Dominicains (habitants de Saint-Domingue) : Porfirio Rubirosa. L'ex-mari de Flor de Oro Trujillo, de Danielle Darrieux, de Doris Duke et de Barbara Hutton, « Rubi », a murmuré à ses quelques invités présents : « Cette fois, c'est mon dernier oui. »

...la main droite, l'autre cadeau de son mari : un bouquet.





Porfirio devra partir quatre jours plus tard sans Odile pour disputer une course automobile à Caracas.

1.500 frs +t.l.

CHAQUE MICROSILLON 33 t HAUTE FIDÉLITÉ

BEETHOVEN

5e SYMPHONIE en ut mineur opus 67
Orchestre de Cleveland. Direction George SZELL
disque n° S 6627 R

6e SYMPHONIE "PASTORALE" en fa majeur opus 68
Orchestre de Cleveland. Direction George SZELL
disque n° S 6642 R

J. S. BACH

4 SUITES
n° 1 en ut majeur
n° 2 en si mineur (pour flûtes et cordes)
disque n° S 6128 R
n° 3 en ré majeur
n° 4 en ré majeur *disque n° S 6129 R*
Orchestre du Concertgebouw d'Asmsterdam.
Direction E. V. BEINUM

CE PRIX DE 1.500 FRS N'EST PAS UN PRIX PUBLICITAIRE, IL S'APPLIQUE A CHACUN DES DISQUES DE LA COLLECTION

CLASSIQUES POUR TOUS

disques PHILIPS

PHILIPS

EXCLUSIVEMENT CHEZ LES DISQUAIRES

disques PHILIPS

elles et eux

Henry de MONTHERLANT, dont la pièce « Bracéliande » vient d'être représentée à la Comédie-Française, déclare : « Ce qui est effrayant chez nos amis c'est qu'ils veulent tout le temps nous voir. »

Claude ROY appelle les grands poètes Shakespeare, Rimbaud, Lorca les voix de grande communication.

Trois heures de spectacle vingt siècles de répétition



Mlle Joli Sourire jongle avec sa table.

Paris applaudit le cirque de Pékin : acrobates, jongleurs, qui ne cessent de sourire en accomplissant des tours impossibles. Depuis 2.000 ans les baladins du monde oriental se transmettent de père en fils les secrets de l'équilibre.

Georges AURIC, en sortant de la représentation des fils du Céleste-Empire a voulu étonner sa femme Nora, en jonglant avec son chapeau. Comme il ratait tous ses effets, il avoua tristement en ramassant son feutre : « Hélas ! ce n'est pas un chapeau chinois. »

JAMES DEAN



sa fantastique aventure posthume est racontée

SUR 18 PAGES dans MARIE-CLAIRE

qui vient de paraître





Triomphe sur mer

Il existe une marine suisse — toute petite, comme le pays lui-même — et pourtant la Suisse a trouvé le moyen d'être présente sur toutes les mers...

Peut-être n'êtes-vous ni amiral, ni commandant de vaisseau... mais vous savez sûrement que la Suisse produit le plus précis de tous les chronomètres de marine. La Suisse... c'est-à-dire Ulysse Nardin. Exclusivement.

Il y a bien des années, Ulysse Nardin s'est tourné vers la mer, et personne n'a jamais été si loin au service des amirautés. Depuis le temps des tsars, de la reine Victoria et du premier Roosevelt, Ulysse Nardin reste « The world's most rewarded firm » — 3645 prix d'observatoires.

Peut-être ne serez-vous jamais ni amiral, ni commandant de bord. Ulysse Nardin ne le fut jamais... Que cela ne vous empêche pas, puisque nous vivons sur terre ferme, d'exiger de votre montre qu'elle soit signée Ulysse Nardin.

Réf. 10355.
Montre automatique
Boîtier or 18 ct.
hermétique.



ULYSSE NARDIN



Vos mains font partie de votre charme.
Veillez à ce que vos occupations et les mille petits travaux ménagers n'altèrent pas leur netteté, leur douceur et leur blancheur.

Pour cela, matin et soir, et chaque fois que vous les lavez, massez légèrement vos mains avec NIVÉA.

A base d'**extrait purifié de LANOLINE** de composition analogue à celle du lubrifiant naturel de l'épiderme, NIVÉA pénètre profondément les tissus, les assouplit, les tonifie. Ainsi revitalisées, efficacement protégées, vos mains effectueront sans dommage les besognes qui les attendent.

Seule crème
à base d'extrait purifié de LANOLINE

Dumour

elles et eux

Georges ULMER raconte cette histoire danoise : Deux clochards de Copenhague sont assis sur un banc. Le premier demande : « Tu as mangé ? » Et l'autre répond : « Oui, souvent. »

Raymond QUENEAU, qui a reçu plusieurs pamphlets publiés par de jeunes auteurs (collection Libelles), a dit à Emile Henriot : « Ces jeunes auteurs ont dû lire les traités militaires chinois qui recommandaient à leurs recrues : « Et, surtout, prendre l'air terrible. »

600 victimes offrent une rue à leur "bourreau"



Hommage à l'auteur de Clochemerle.

Dix villages crurent se reconnaître dans le roman de Gabriel Chevallier : *Clochemerle*. On parla de vengeance. Enfin Vaux-en-Beaujolais fut désigné par l'auteur, mais les villageois moqués ont eu autant d'esprit que leur célèbre chroniqueur. Ils ont donné son nom à la rue principale et celui de Clochemerle à un cru du pays.



Gabriel Chevallier étreint sa grand-rue.

Georges PILLEMENT dans son « Anthologie des lettres d'amour » rapporte cette réponse de Sophie de Condorcet à Bonaparte qui lui disait : « Je n'aime pas les femmes qui se mêlent de la politique. — Vous avez raison, général, mais dans un pays où on leur coupe la tête, il est naturel qu'elles aient envie de savoir pourquoi. »

Groucho MARX déclare : « Je refuse de m'inscrire à tout club qui m'accepte comme membre. »

LE PLUS BEAU CADEAU DE NOËL

L'ALBUM DE

PARIS MATCH

168 PAGES

dont 44 en couleurs

200 PHOTOS

au prix exceptionnel

de souscription de

1200 FRANCS





RAYMOND CARTIER

vous en avez lu des extraits dans PARIS MATCH

en voici le texte in extenso

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez envoyer à l'adresse ci-dessous un exemplaire de l'album : « Le Monde, d'où vient-il, où va-t-il ? ».

Nom .....

Prénoms .....

Adresse .....

(Facultatif, s'il s'agit d'un cadeau.) Veuillez préciser qu'il est envoyé de la part de :

M .....

Attention, vous pouvez grouper vos commandes.

Voir au dos

Signature :

Cet album — un merveilleux voyage avec Raymond Cartier et les savants du XX^e^ siècle à travers les mystères qui nous entourent — vous passionnera parce que c'est l'aventure de tous les hommes et l'aventure de chaque homme. Il vous sera envoyé à domicile. Adressez votre commande immédiatement à « Album de Paris-Match », 51, rue Pierre-Charron. Les commandes seront satisfaites dans l'ordre de leur arrivée et à partir du 1^er^ décembre.

Le nouveau modèle 1957

...Séduisant!

le moulin à café électrique Rubis

Peugeot Frères



oui, séduisant par
sa présentation
sa qualité
et son prix:

2.450 Fr.

Moteur universel 110-127 ou 190-220 volts, capacité 5 à 6 tasses (50 gr de café). Corps en tôle d'acier laqué blanc, coupelle hémisphérique en acier, couvercle transparent poli. Contact par bouton-poussoir, fiche et fil blancs.

C'EST UNE PRODUCTION

Peugeot Frères

DE L'OUTILLAGE A L'AUTOMOBILE... Peugeot EST QUALITÉ QU'ON NE DISCUTE PAS

elles et eux

Jean RICHARD raconte cette histoire vraie : Un couple se promène sur les boulevards et regarde à travers une vitrine quatre postes de télévision qui diffusent quatre images semblables de Luis Mariano. La jeune femme qui est très peu sortie dit à son mari : « Tiens ! les Frères Jacques. »

Gloria SWANSON dont le film « Queen Kelly », tourné il y a vingt-sept ans, sort en première mondiale au cinéma « La Pagode », a dit : « Stroheim était un metteur en scène merveilleux ; il fit recommencer huit fois une scène où 2 000 figurants mangeaient du vrai caviar. »

Pour la princesse triste, Madame Miller a joué les Marilyn Monroe



La princesse Margaret félicitant Marilyn Monroe et Victor Mature.

MARILYN MONROE a été présentée à la reine Elizabeth et à la princesse Margaret. Chaque année les vedettes apprennent la révérence avant d'être reçues par la reine à l'issue de la « Royal Film Performance ». Marilyn, qui vient de terminer à Londres le tournage du *Prince endormi* avec Laurence Olivier, a montré qu'elle n'était pas intimidée devant les reines éveillées.

Jean CARMET, à qui un créancier réclamait une certaine somme, a déclaré : « Avoir des dettes c'est le seul moyen de rester dans la mémoire des classes commerçantes. »

« Le Monde » de Cartier publié in extenso

(Voir page précédente.)

Veuillez également adresser cet album à :

M .....

M .....

M .....

Ci-joint la somme de ..... fr (1 200 fr l'album ou l'équivalent en devises étrangères) par mandat (ou chèque bancaire) (1) à l'ordre de l' « Album de « Paris-Match ». Vous pouvez aussi régler par virement postal au C.C.P. Paris 42-23. Dans ce cas, n'utilisez pas ce bulletin de commande, mais indiquez vos ordres et adresse au dos du chèque de virement.

(1) Biffer la mention inutile. **Aucun envoi ne sera fait contre remboursement.**

NOIRECLERC-PUBLICITÉ S.O. 214

Un joli bas, c'est autre chose...



Diag

portez le bas

Scandale

TOUTE LA GAMME	
66/12	990'
Finesse extrême	890'
Sans couture	890'
Finesse moyenne	790'
Classique 15	690'
Nyrolan	890'
Indémaillable	890'
Spécial 15	990'
Mousse	990'

Le coup de revolver d'un poète désigne à l'attention du monde l'extraordinaire personnage d'un dictateur débonnaire et truculent d'Amérique centrale

SOMOZA



Anastasio — « Tacho » — Somoza a posé, pour

IL MEURT EN DANSANT

Somoza II, fils aîné de Tacho, avec les siens aux ob



Le général-président était fin danseur, et la jeune ouvrière qu'il avait choisie pour ouvrir le grand bal annuel des syndicats de la province de Léon s'étonna de le voir trébucher aussi lourdement. Elle s'étonna encore plus lorsqu'elle vit le général-président s'affaisser devant elle, si mollement qu'on l'eût dit touché par le sommeil. Dans le délire des maracas, personne n'avait entendu la détonation.

Il fallut un moment pour comprendre que le président de la République du Nicaragua, que le célèbre, le redoutable, l'invincible général Somoza, que cet insatiable Crésus qui possédait personnellement la moitié du pays et se ruinait chaque année en arbres de Noël, que ce dictateur-prolétaire qui se promenait en savates à l'ombre de sa statue équestre, que ce Néron, que ce Samaritain — que « Don Tacho », enfin — venait d'être assassiné.

A soixante et un ans, cet homme inébranlable venait de faire le premier faux pas de sa carrière. Prodigieuse carrière, dont cette balle

Georges Menant

(*Suite page 91.*)



gende de potentat bon enfant cette photo qui le montre entouré de ses ministres, de l'évêque de sa capitale, Managua, et d'une escouade de gardes du corps.

ET FONDE UNE DYNASTIE

de son père.

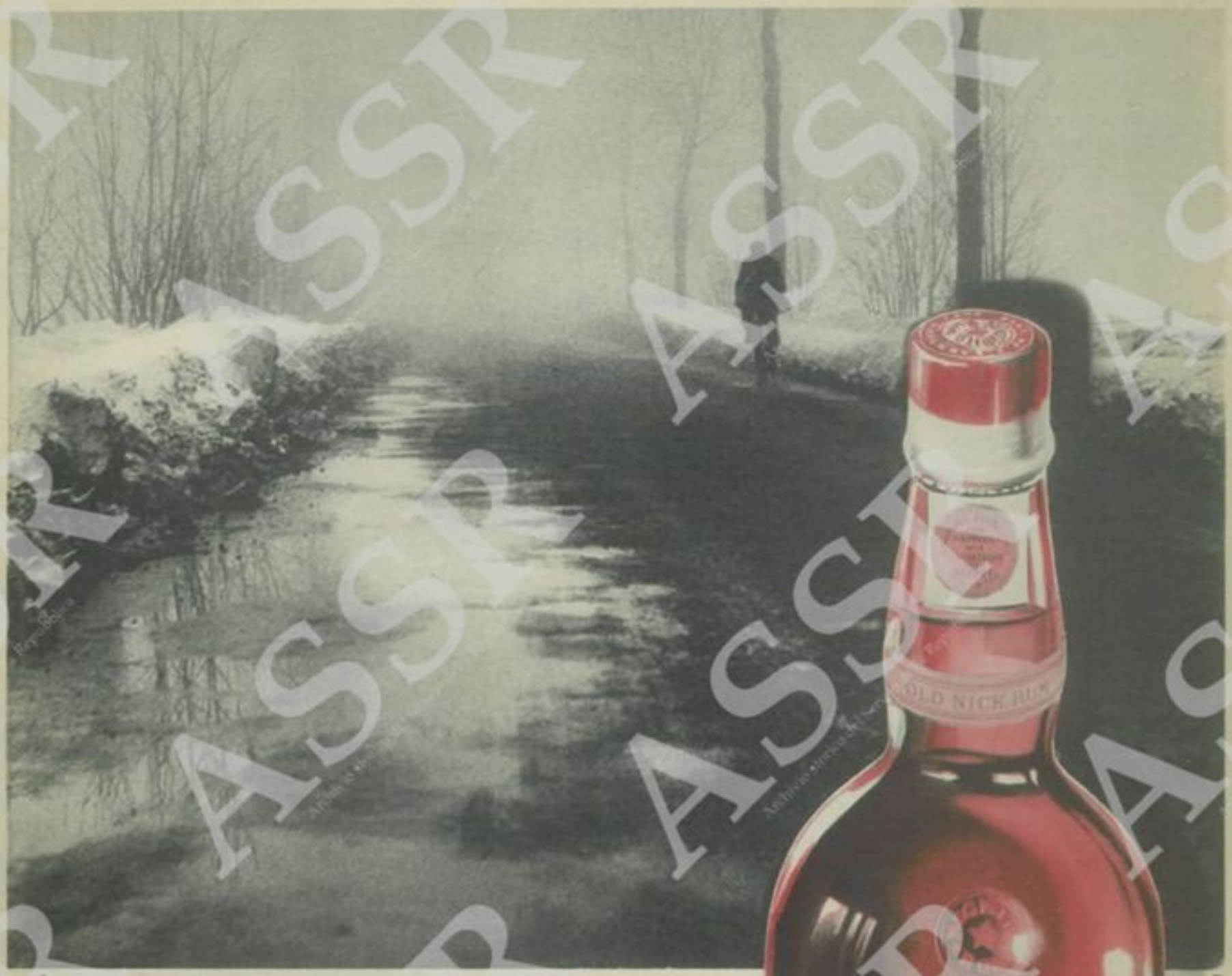


Les Nicaraguayens pour la dernière fois autour de leur seigneur.



Somoza est mort, vive Somoza : Luis devant son peuple.





faites contre mauvais temps

bon grog...

Vous qui marchez dans le froid, sous la pluie !
Vous qui, sortant du bureau surchauffé
avez senti dans la rue un frisson de mauvais augure.
Vous qui travaillez exposés aux intempéries...

la grippe vous guette !
Vite, un bon grog au **NEGRITA**

NEGRITA le plus parfumé des rhums !
est aussi le plus actif.
Et comme il en faut moins, c'est aussi
le plus économique.

NEGRITA a toujours sa place
dans votre maison

NEGRITA

seule la qualité est économique !

Un ***soupçon*** *de* ***NEGRITA*** *dans tous vos desserts et toutes vos pâtisseries, c'est le petit rien qui fait tout.*





n uniforme : « Il n'y manque que le néon. »



L'unique chemin de fer appartenait au dictateur. On n'avait pas prévu de route pour aller au port.

(Suite de la page 88.)

uait exactement le circuit : comme les criminels sur les lieux de ur crime et les amoureux à leurs premières amours, Anastasio Somoza ait revenu à Léon. A Léon où, vingt-cinq ans plus tôt, il n'était rien; . par un soir d'été un peu plus orageux que les autres, tout avait com- encé pour lui.

En 1931, le Nicaragua était déjà un pays inconnu. Une de ces terres restigieuses que la géographie garde en réserve pour les dimanches de me nation, où les forêts sont des forêts vierges, les montagnes des icans, et les lois humaines, tout entières contenues dans le barillet un Colt. Dans cette lointaine province de la connaissance, Léon n'était u'une vague sous-préfecture. Là vivait un modeste fonctionnaire du om d'Anastasio Somoza. Mais tous ceux qui le connaissaient — encore u nombreux, il est vrai — s'accordaient à penser que cet exil n'était oint l'effet du hasard. Car le jeune Anastasio, rare privilège en ce pays peu de science, avait fait des études : à l'école commerciale de Phila- lphie où son goût du risque calculé l'avait signalé très tôt à l'attention s amateurs de poker. C'en était assez pour prétendre, dès son retour, la main d'une des fortunes les plus estimées du Nicaragua, la señorita lvadora Debayle. Conquis par les talents de société du jeune homme ntant que leur fille l'avait été par ses complets bien coupés, ses souliers intus et son cheveu luisant, les Debayle avaient cédé. Gens avisés, ils aient cependant tenu à ce que leur gendre fit quelques preuves. Et le on avait dépassé toutes les espérances : l'or péniblement arraché au pis vert était désormais incompatible avec la dignité de son standing. nastasio s'était lancé avec fougue dans la fabrication des fausses pièces. lais sa fougue était juvénile. Et la Banque d'Etat, alarmée par cette ncurrence non seulement déloyale, mais efficace, avait fini par décou- ir le pot aux roses. C'est pourquoi, les Debayle, ayant conjuré le scan- le à grand-peine, avaient conseillé paternellement au jeune prodige 'aller s'établir pour quelque temps à Léon.

Ils l'avaient fait nommer dans un emploi qui, malgré son peu de stre, jouit d'un grand respect au Nicaragua, où le moustique est, avec balle perdue, le grand fléau national : inspecteur des latrines. Appor- nt à sa tâche une rigueur déjà toute militaire, Anastasio avait su rcer, souvent sans ménagements, l'estime de ses concitoyens. C'est ue, sous l'inspecteur des latrines, le général sommeillait. D'un œil. Et t œil n'attendait qu'une occasion pour révéler sa promptitude, mais fallait que ce fût une grande occasion.

Ce fut l'éruption du Moruotombo. Quelque haute que fût l'idée qu'il possédait de lui-même, Anastasio ne pouvait rêver mieux. Le Moruotombo est un énorme volcan dont la géométrie désolée se dresse au milieu du lac Nicaragua, sur les bords duquel s'étend Managua, la capitale du pays. L'éruption fut si violente que ses cendres atteignirent le Mexique, et même la Colombie — mais il n'en fallait pas moins pour annoncer aux deux hémisphères l'entrée sur la scène mondiale du futur général-président Anastasio Somoza, dit « Don Tacho ».

De Managua, il ne restait rien. Bouleversé par le séisme, le pays tout entier n'était plus qu'un chaos où les pillards et le choléra se partageaient l'autorité. Désespéré, le gouvernement lança un S.O.S. aux Etats-Unis. Une escadre, qui croisait dans la mer des Antilles, débarqua ses « marines » à tout hasard. Mais le mal avait trouvé dans cet humus un terrain fécond. Les « marines » s'enracinèrent à leur tour. On avait reconstruit la capitale depuis belle lurette — et cette fois, en béton armé — que les Américains étaient toujours là.

Après le banquet de réconciliation, l'un des convives meurt d'une balle perdue

Alors se manifesta l'autre fléau chronique du Nicaragua, qui est la liberté. Mais sur cette terre excessive, la liberté des uns n'a jamais eu celle des autres pour frontière. Lorsqu'un certain Sandino apparut, nombreux furent ceux qui virent en lui le messie de ces temps noirs. Le baronche Sandino avait deux atouts : l'héritage prestigieux des pillards du tremblement de terre, et l'auréole de l'indépendance nationale, que lui conférait la présence persistante des troupes américaines. Et un style très personnel, qu'illustrait la « coupe à la Sandino » : deux coups de machette en forme de V pour décapiter les contradicteurs. A la tête d'une bande de trois cents hulieus, Sandino faisait régner l'indépendance sur des territoires sans cesse plus étendus. Pourtant, ceux qui considéraient Sandino comme l'homme de la situation se trompaient : le pur produit du cataclysme, c'était Anastasio Somoza.

Mobilisé sur place, l'inspecteur des latrines avait été nommé capitaine de la Garde nationale. Ce qui était, au Nicaragua, la logique même de l'hygiène. On n'allait pas tarder à voir combien ce modeste grade

(Suite page 93.)

PUB

Formidable...

après un An de conservation

la nouvelle pile LUMIÈRE BLANCHE



CIPEL donne encore



98% de lumière

La nouvelle pile N3 L8 dite « LUMIÈRE BLANCHE » est née en 1955.

En 1956, on peut parler de sa conservation. Après essais, preuve est faite qu'en un an elle perd seulement 2 % de lumière.

vérifiez-le vous-mêmes

Avis important :

Si vous ne trouvez pas nos piles MAZDA et nos boîtiers chez votre fournisseur habituel, écrivez à la C.I.P.E.L., boîte postale 102, à Levallois-Perret (Seine), qui vous indiquera l'adresse de son dépositaire le plus proche de votre domicile.

PILES MAZDA

"LUMIÈRE BLANCHE"

Les Lampes MAZDA, de la Compagnie des Lampes permettent d'obtenir un éclairage maximum.

SOMOZA

(*Suite de la page* 91.)

laissait le capitaine Somoza au-dessous de ses véritables possibilités stratégiques.

Retranché avec ses partisans dans les terres vierges du Rio Coco, Sandino eut un beau soir la surprise de voir arriver jusqu'à lui un message du capitaine de la Garde. « Nous sommes tous les deux partisans de l'indépendance nationale, disait le billet. Pourquoi nous combattre, quand notre alliance pourrait être d'un si grand profit à la cause ? » Et de convier le chef des insurgés à un grand banquet de réconciliation. Sandino vint. Ce fut véritablement un grand banquet, et les effusions se prolongèrent jusqu'à une heure si avancée qu'il faisait grand jour lorsqu'on se sépara. Ce qui permit aux hommes du capitaine de prendre sans erreur possible les reins de Sandino dans leur ligne de mire.

Le chef disparu, restaient les partisans. « Horrible malentendu, fit savoir Somoza. Rendez-vous général à Jinetoga. » Les chiffres du massacre de Jinetoga varient dans des proportions considérables. Ce qui est sûr, c'est qu'après cette opération, le dernier sandiniste militant était mort, et sa descendance avec lui.

Au lendemain de ce coup d'éclat, le capitaine Somoza qui s'était lui-même promu général, prenait le commandement de la Garde nationale. L'émotion produite par la « bataille » de Jinegota était telle qu'il n'y eut personne pour contester cette promotion. Même au gouvernement — surtout au gouvernement — car la Garde nationale représentait



L'éruption du volcan fut le début de la carrière du « sauveur » Somoza.

désormais la seule force organisée du pays. Aussi, les forts de Léon et de Managua eurent-ils à peine besoin de se soulever pour faire comprendre au président Sacasa que l'heure était venue pour lui de prendre une retraite méritée. Le 1er janvier 1937, l'actif Anastasio drapait son dévouement aux affaires publiques dans l'écharpe présidentielle.

A la gloire, succédait la popularité. Au « général » Anastasio Somoza, « Don Tacho ».

Le Nicaragua, qui n'a pratiquement pas de routes, possède le téléphone le plus perfectionné du monde. Il est gratuit. Et si vous désirez un abonné, il n'est pas nécessaire de connaître son numéro. La standardiste vous le trouvera, même s'il est chez un parent, un ami, ou en voyage à l'autre bout du pays. Président, « Don Tacho » — montrant bien là son désir de réformer à la base les structures de l'Etat — va emprunter aux demoiselles du téléphone son système de gouvernement. Le million d'habitants que compte le Nicaragua n'est pas pour rebuter cette formidable mémoire. Aussi, « Don Tacho » va-t-il recevoir n'importe qui en audience libre. Soucieux de tout connaître de son peuple, il tient à résoudre lui-même les problèmes les plus minimes : à longueur de journée, on le voit arranger les mariages ou régler les successions. Naturellement, une activité aussi débordante ne va pas sans compensations, prises tour à tour à la faveur des litiges ou des arrangements. Et c'est ici qu'apparaît le second des principes sur lesquels « Don Tacho » entend asseoir sa forte autorité. Pour le commun des hommes d'Etat, gouverner c'est prévoir. Pour « Don Tacho », c'est aussi posséder. Une hypothèque sur chaque citoyen, pense le nouveau président, et tous les problèmes de l'Etat sont résolus. Or, l'Etat c'est lui. « Don Tacho » va donc s'efforcer de réaliser ce qui n'avait jamais été sérieusement tenté jusqu'à lui : être non seulement l'Etat, mais le pays lui-même. Il commence par armer une flotte de vingt et un cargos, la « Memelic », qui lui assure le monopole du trafic avec les U.S.A., principaux impor-

(*Suite page* 95.)



Offrir à un plus grand nombre de ménagères des machines toujours plus pratiques, des machines toujours plus perfectionnées, des machines à des prix toujours moins élevés : voilà les bienfaits du progrès... voilà le souci de BRANDT ! Des usines modernes, puissantes, des laboratoires modèles, ont permis à BRANDT de réaliser pour vous la nouvelle machine à laver BRANDT "fonctional type 3300." Vous constaterez à quel point tout a été prévu afin de rendre cette machine robuste et vraiment pratique pour toutes les ménagères qui veulent avant tout un appareil qui rend service. Et elle ne coûte que 57.900 francs (livrée chez vous, taxe locale en sus) ou 4.100 francs par mois, ce qui vous permet de laver votre linge pour la somme dérisoire de 15 francs seulement le kilo. (lessive et chauffage compris). Allez la voir chez le dépositaire agréé BRANDT de votre quartier, vous serez enthousiasmée.





changez de vitesse !

Nous vivons au siècle de la vitesse et de l'efficience... Vous avez beau courir.
Ce n'est pas suffisant : il vous faut changer de vitesse !
La voiture n'est plus un luxe. Certes ! mais il faut pouvoir la payer !
Rien n'est plus simple ! Grâce à la formule Précrédit ! Vous verserez, "en douceur", en quelques mois,
les 25 % du prix de votre ARONDE 1300 nécessaires pour bénéficier, après livraison, du crédit normal.
Le premier mois, vous versez par exemple 20.000 Frs ; puis le mois suivant : la somme que vous voudrez,
et vous continuerez ainsi pendant quelques mois jusqu'au terme que vous vous serez fixé.
Vous toucherez des intérêts sur vos versements, et lorsque la date sera venue,
votre Aronde 1300 sera à votre disposition. Elle vous reviendra encore moins cher
que si vous aviez effectué d'un seul coup le versement initial.
Et bien entendu, le jour de livraison de votre Aronde 1300, vous pourrez bénéficier du crédit normal
qui peut s'étendre sur 18 mois.
Avons-nous été assez clairs dans cette explication ? peut-être pas : alors, allez voir votre
Concessionnaire Simca Aronde. Il vous donnera tous les détails et renseignements complémentaires.
Retenez en tous cas ceci :

votre *Aronde 1300*

encore moins chère avec précrédit

production SIMCA

(*Suite de la page* 93.)

tateurs des marchandises du Nicaragua. Puis il prend la direction de la Banque nationale, ce qui lui permet de stimuler l'agriculture en accordant aux paysans des prêts garantis par une option d'achat sur la récolte. « Don Tacho » qui possède bientôt, en tout ou en partie, la plupart des meilleurs ranchos, haciendas et fincas du pays, est également actionnaire des plus grosses industries comme des plus petits commerces. C'est pourquoi le Nicaragua ignore l'impôt : « Don Tacho » sait qu'un certain caractère de vexation s'attache toujours à l'impôt et par son système, les possédants ont l'impression flatteuse de rétribuer un associé.

Quant à ceux qui ne possèdent rien, le président ne les oublie pas pour autant. Car « Don Tacho » détient encore le monopole du « guaro », tord-boyau national, qui sort de sa distillerie de Montélimar (côte du Pacifique). Et pour ceux qui ne boivent pas d'alcool, le monopole du lait pasteurisé dont, soucieux de la santé de ses concitoyens, il a imposé la consommation à Managua. Restent évidemment les buveurs d'eau, les méchants. Ce sont les paludéens. A ceux-ci, l'ex-Attila des moustiques devait une pensée particulière. Il a donc institué le monopole de la quinine, qu'il a confié à son beau-frère en le nommant ministre de la Santé, montrant également par là que le souci du bien public n'avait pas altéré en lui l'esprit de famille.

Un héritage partagé en deux : à l'un les fermes, à l'autre la concession à perpétuité

Rien d'autre, en somme, que la vieille politique du contrat social, mais poussée jusqu'en ses plus extrêmes conséquences. A en croire les statistiques, le Nicaraguayen moyen s'en accommode. Et même aisément, puisque les 5 cordobas (250 francs) qui constituent le salaire journalier moyen du manœuvre-balai d'ici, le peone, peuvent se ventiler comme suit : 1 cordoba pour les bananes et les haricots noirs qui font l'ordinaire de ce peuple frugal, 2 cordobas pour la bouteille de guaro qui les accompagne, 1 cordoba pour le billet de la « Loterie présidentielle », qui apporte l'espoir dans les foyers, et 1 cordoba pour les pétards qui font de chaque jour une vraie petite fête. Car le Nicaraguayen porte en lui des trésors de bonne humeur insoupçonnés — et le président a rendu obligatoire l'exercice de la bonne humeur.

« Don Tacho » est d'ailleurs un fort bon vivant, et pas « nouveau riche » pour un sou. Ses plaisirs sont simples. Dès que les charges du pouvoir lui en laissent le loisir, il coiffe un vieux sombrero et s'évade du palais pour se réunir parfois en pleine nature avec un groupe de familiers auxquels il confie ses dernières plaisanteries. L'histoire du Français Chabert est de celles qui détiennent un des records du rire nicaraguayen.

M. Chabert, homme d'affaires niçois, débarque un jour à Managua pour y recueillir, au nom des héritiers qui l'avaient mandaté, la succession d'un émigré français devenu propriétaire d'importantes haciendas. Il s'installe au Lido-Palace, le seul hôtel possible de la capitale, et présente sa requête au tribunal. Réponse du tribunal : « Seul le président peut prendre une décision dans cette affaire. » M. Chabert se tourne vers « Don Tacho », qui le reçoit sur-le-champ, l'écoute attentivement et conclut :

— Senor Chabert, voici mon verdict : je vous donne personnellement 100 000 cordobas (5 millions) et vous rentrez en France oublier cet héritage.

Fort de son droit, l'homme d'affaires refuse, s'indigne, évoque les tribunaux internationaux. Trois mois passent sans résultats, et la note d'hôtel s'arrondit. De guerre lasse, M. Chabert décide d'accepter les 100 000 cordobas et demande une nouvelle audience.

— J'ai changé d'avis, annonce cette fois « Don Tacho ». Nous partageons l'héritage en deux : à moi, les haciendas, à vous le caveau du défunt, avec la concession à perpétuité.

Le caveau vendu, M. Chabert eut tout juste de quoi libérer sa chevalière, laissée en gage à la caisse du Lido-Palace. Il possédait heureusement un billet de retour.

N'empêche qu'en 1939, le Nicaragua est la première des nations d'Amérique centrale à déclarer la guerre à l'Allemagne. Non point que le président Somoza ait accompli de gaieté de cœur ce beau geste. Mais il faut sauver les apparences. Pourtant, « Don Tacho » attend 1942 pour se signaler vraiment à l'attention du monde combattant : sa fille Lilian, qui servait jusqu'ici de modèle aux figurines des billets de banque, est élue reine de l'armée. La Garde nationale défile en toge et sandalettes et les lauriers ombent le front des troupes. Début 1944, nouvelle contribution à l'effort de guerre allié : devant l'armée et le

(*Suite page* 97.)

SANS INSTALLATION SPÉCIALE...
POTEZ vous offre le "confort" du mazout

-pour la cuisine ou le chauffage !

POTEZ apporte à tous les foyers, une solution élégante au problème du chauffage.
Poêles et cuisinières au mazout assurent un chauffage puissant, rapide et économique, sans aucune odeur, sans bruit et sans résidu.
C'est un moyen de chauffage toujours propre et pratique qui ne nécessite aucune installation spéciale. L'approvisionnement régulier en mazout est très facile. Le fonctionnement est garanti par POTEZ, la grande marque "qualité aviation". POTEZ possède le plus grand nombre d'appareils en service.
Dans la gamme des poêles à mazout POTEZ, vous trouverez le modèle convenant entièrement à vos besoins.
La Grande marque qualité aviation.
PUBLICIS P7
SEMAP POTEZ
46, AV. KLÉBER - PARIS - KLÉ. 27-83
POÊLES et CUISINIÈRES
POTEZ
SEMAP
Demandez conseil au revendeur POTEZ le plus proche de chez vous - vous le reconnaîtrez à ce panonceau sur fond rouge.

revêtue
de
Célamine
une surface
ne craint plus rien !



Aussi brillant, aussi dur, aussi net, aussi facile à nettoyer que le verre, le revêtement plastique stratifié CELAMINE s'entretient très facilement. Un simple coup d'éponge humide et, toute tache de vin, jus de fruits, encre, détersif courant, etc... disparaît instantanément.

CELAMINE ne craint pas la chaleur. Inaltérable, insensible aux chocs, elle se présente sous forme de plaques grand format (2,80 m x 1, 25 m).

Livrable en toutes couleurs et en tous décors, CELAMINE revêt, embellit et protège tous les meubles et toutes les parois de halls, salles de séjour, salles à manger, chambres à coucher, chambres d'enfants, cuisines, salles de bains, etc...

Garantie par plus de 30 années d'expérience
dans les plastiques stratifiés,
CELAMINE est une production de FIBRE & MICA.

CELAMINE ne doit pas être confondue avec d'autres produits d'apparence analogue.

NORMACEM Fibre & Mica

CEM

Pour tous renseignements, écrivez sous réf. FC 514 07 à NORMACEM - 37, rue du Rocher, Paris-8e, ou à FIBRE & MICA - Lyon-Villeurbanne (Rhône)

Revendeur dépositaire pour la Suisse : HORA - Grungasse 19 - ZURICH
Agent pour l'U.E.B.L. : CIGRANG Frères
152, chaussée de Malines - ANVERS



GEORGES EST BEAU ET INTELLIGENT...

NOUS ÉCRIT MADAME MARION

10, Avenue Matheron - MARSEILLE

« Mon fils Georges est au lait GLORIA depuis ses premiers jours et je suis à la fois fière et heureuse de vous envoyer ces photos.

Il jouit d'un équilibre extraordinaire. Il est beau (à neuf mois, il pèse plus de 12 kilogs) et intelligent : sa connaissance et sa compréhension sont peu communes à son âge.

Avec tous mes remerciements, veuillez agréer, Messieurs, mes salutations distinguées ».

Rien d'étonnant que le lait Gloria convienne si bien à l'organisme délicat des tout petits puisqu'il est le plus proche du lait maternel.

Nous tenons cette lettre (et des milliers d'autres) à la disposition de qui voudrait les consulter.



Dans son panier rempli de boîtes de Lait GLORIA, Georges se trouve en pays de connaissance.

Gratuitement vous recevrez la brochure "la santé de Bébé" en écrivant à Service CC-Gloria 34, Bd de Courcelles, Paris.



LAIT GLORIA

LE PLUS PROCHE DU LAIT MATERNEL

SOMOZA

(*Suite de la page* 95.)

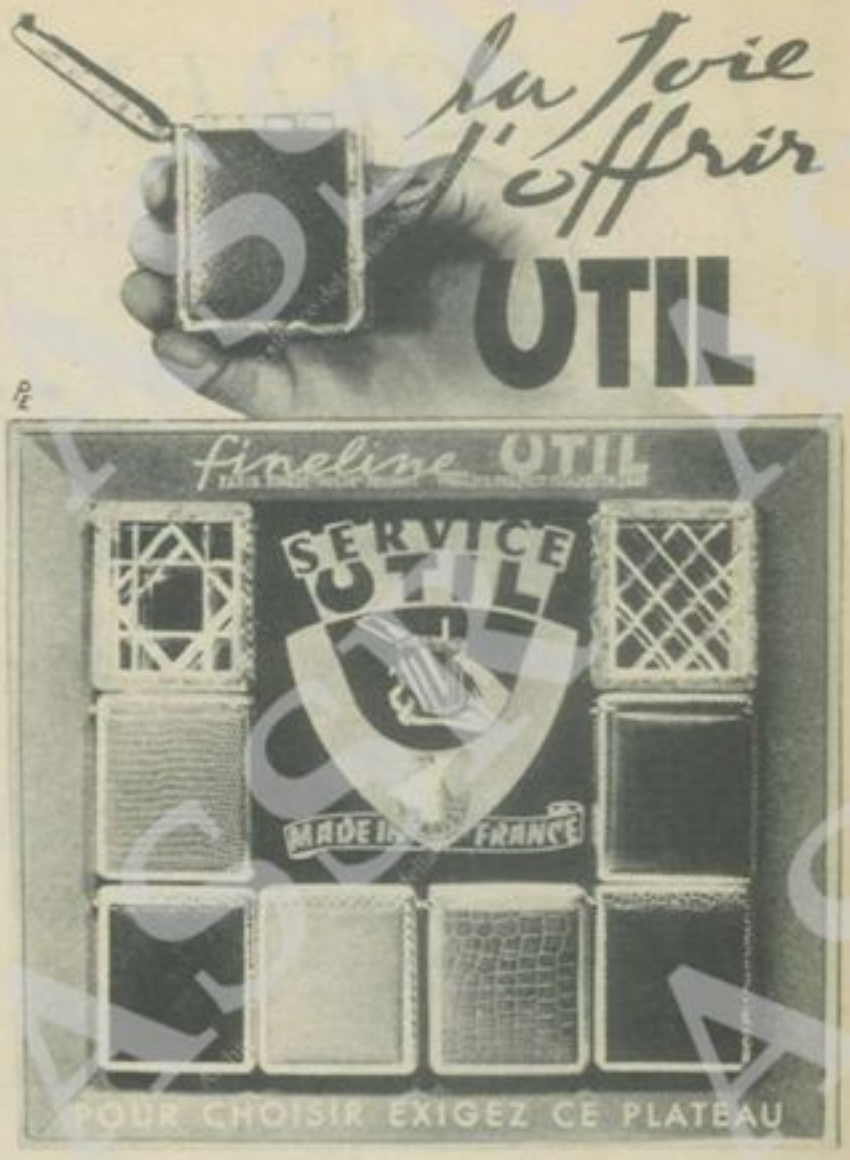
corps diplomatique au grand complet, « Don Tacho » fait nommer capitaine de la Garde son petit-fils, âgé de quatre mois. Mais les nations démocratiques ont la mémoire courte. Et le vilain vent de la colère qui ébranle, après la victoire, les dictatures encore en exercice, n'épargne pas le Nicaragua. En 1947, « Don Tacho » doit quitter le pouvoir.

Fausse sortie. Car les trois présidents qui vont se succéder après lui auront soin de le maintenir auprès d'eux. Le pouvoir, c'est la Garde, c'est toujours Somoza.

Jamais homme politique ne fit rentrée plus éclatante que celle de « Don Tacho » en 1951. Pour la circonstance, le général-président s'est fait faire un uniforme de 40 000 dollars, dont la revue américaine *Time*, renonçant à toute description, se borne à dire « qu'il n'y manque que l'éclairage au néon ». Le lendemain, *Time* est définitivement interdit sur le territoire nicaraguayen. A quoi chacun comprend que « Don Tacho » n'a rien perdu de sa robuste simplicité.

L'insulte appelle cependant une riposte plus spectaculaire. « Don Tacho », dont l'esprit d'à-propos ne s'est pas émoussé, fait savoir qu'il accueillera en sa capitale de Managua, les olympiades latino-américaines. En quelques semaines, le Nicaragua compte un cratère de plus : un incroyable stade en béton de 70 000 places. Construire n'était rien : il faut maintenant remplir le stade. Et Managua ne compte guère que 150 000 habitants, y compris femmes, enfants, vieillards et invalides. Qu'à cela ne tienne : « Don Tacho » décrète la fermeture des industries, des administrations, des écoles et des magasins pour un mois. Le président assiste à toutes les épreuves, lançant les premières balles, déjeunant sur place d'un sandwich et commentant sans façon les phases de jeu. Le stade est plein à craquer. D'attentifs observateurs remarquent même parmi l'assistance certaines têtes étrangement patibulaires : ce sont les prisonniers de la geôle municipale, conduits au match sous bonne escorte.

(*Suite page* 98.)





LE POLLEN
Élément Fécondateur,
introduit dans les Produits de Beauté

Dès que fût connue la composition du Pollen, ORLANE a procédé à des travaux qui ont abouti à la création d'une gamme de produits de beauté au Pollen d'Orchidée.

Élément fécondateur des plantes, le Pollen se compose de substances parfaitement assimilables qui apportent à la peau :

- *des éléments nourrissants,*
- *des facteurs de croissance,*
- *des possibilités accrues de renouvellement et de rajeunissement, grâce au pouvoir fécondateur du Pollen.*



Symphonie ORLANE au Pollen d'Orchidée

Produits de Traitement :

CRÈME NOURRISSANTE *au Pollen d'Orchidée*
"PRINCESSE PATRICIA" contient tous les produits actifs du Pollen, ainsi qu'un sérum adoucissant.

MASQUES *au Pollen d'Orchidée*
"RÊVE ROSE" pour peaux sèches et sensibles.
"RÊVE BLEU" pour peaux normales et grasses

Produits de Maquillage :

CRÈME DE MAQUILLAGE *(4 teintes)*
Crème "VESTALE" au Pollen d'Orchidée.

FOND DE TEINT *(5 teintes)*
Poudre-Satin "ROYAL LÆLIA" au Pollen d'Orchidée.

POUDRE DE BEAUTÉ *(6 tons rabattus)*
Poudre "DÉESSE" au Pollen d'Orchidée.

ORLANE
PARIS
En vente : Grands Magasins et Meilleures Parfumeries

SOMOZA

(*Suite de la page 97.*)

Du coup, la popularité présidentielle dépasse tous paroxysmes enregistrés. Le costume de la réélection lui-même ne suffirait plus à la magnifier. « Don Tacho » va faire ériger sa propre statue, équestre naturellement. Pour cela, il lance une souscription. Les dons anonymes étant interdits, le grand livre de l'estime populaire se referme sur un succès tel que « Don Tacho » a recueilli assez d'argent pour agrémenter la statue d'une fontaine lumineuse.

Et pourtant, au début de cette année, une révolution assombrit le Nicaragua : « Don Tacho », l'énorme farceur devient triste. Il ne s'amuse plus de ses propres plaisanteries, assurent les familiers. Il a le sourire a même disparu de son visage officiel. D'ailleurs, il n'apparaît plus que rarement en public. Ses journées se passent tout entières dans le palais présidentiel, qui dresse à l'écart de la capitale sa silhouette de château fort entre le ciel clair et les plages infinies. Pour la première fois de sa vie, « Don Tacho » pense. Et son œil parcourt sans gaieté les horizons du Nicaragua : la forêt verte, l'eau grise des lacs où glissent des requins bleus, les seuls requins du monde acclimatés à l'eau douce ; et les volcans — ces volcans qu'il possède — mais qu'il ne put jamais éteindre.

La nouvelle a été accueillie par des transports de joie : le président se rendrait à la fête des syndicats de Leon, et l'on retrouverait le bon vieux « Don Tacho » des grandes années, si simple et si fastueux, si jovial et si cruel. Et l'on sortirait les grandes batteries de tournedos pour le vieux « Don Tacho » qui danserait encore la guaracha comme personne.

« Don Tacho » a quitté son palais fortifié — ce terrible palais de Managua dont sa mère, la vieille hacendera de San Marcos, lui disait : « Je n'irai jamais t'y voir. Il est peuplé de gens qui se disent tes amis et qui te détestent dans le secret de leur cœur. » Puis il a roulé longtemps, à travers la forêt vierge et les pierrils de lave. Quand il est arrivé

(*Suite page 101.*)

Pour Posséder des disques Haute Fidélité
SANS FRAIS



990 fr.
(le tiers de sa valeur)
PAYABLE APRÈS ESSAI GRATUIT
RIEN A PAYER SI VOUS LE RENVOYEZ

des livres de luxe
numérotés, hors commerce, avec de somptueuses reliures



ce microsillon
30 cm 33 T 1/3 haute fidélité
PARTITION INTÉGRALE DE LA
6e SYMPHONIE en fa Majeur Opus 68
"PASTORALE" de BEETHOVEN
Orchestre des Canto Soli sous la direction du célèbre et regretté Fritz Lehmann

Devenez membre du Club Français du Livre sans payer de cotisation, et profitez d'incroyables avantages : au prix des livres ordinaires, nous vous offrons des éditions luxueusement reliées; vous êtes abonné gratuitement à une passionnante revue mensuelle contenant une critique des nouveaux livres et la reproduction des reliures. Renseignez-vous ; demandez la brochure gratuite éditée pour vous par le Club : 16 pages illustrées sur le Club, la sélection des ouvrages par notre jury d'écrivains, la participation des membres aux bénéfices, etc...

Voici, dans une interprétation admirable, une des œuvres majeures de Beethoven, restituée sur microsillon Haute-Fidélité dans toute sa merveilleuse beauté. C'est pour vous faire connaître le rendu musical extraordinaire de ses enregistrements que le Club Français vous offre ce disque à un prix anormalement bas : le tiers de sa valeur. Mieux, vous pouvez même vous faire rembourser vos 990 francs en devenant membre du Club Français (Section Disque) - adhésion gratuite. Profitez sans tarder de cette offre ; envoyez vite le bon ci-dessous ; vous recevrez en même temps que le disque une intéressante documentation sur tous les incroyables avantages qui vous sont réservés par le Club Français.



GRATUIT
Découpez ou recopiez le coupon ci-dessous pour recevoir gratuitement un superbe album et tous les renseignements sur le Club.

Offre garantie 15 jours seulement.
Hâtez-vous d'en profiter

BON X.278 — CLUB FRANÇAIS DU LIVRE, 8, RUE DE LA PAIX, PARIS-2e
Veuillez m'envoyer sans engagement votre nouvel album gratuit.
Nom : _____
Adresse : _____

BON D.197 — CLUB FRANÇAIS DU LIVRE, 8, RUE DE LA PAIX - PARIS-2e
Veuillez m'envoyer gratuitement le disque "Sixième Symphonie" par poste, frais de port à la charge du Club, et votre documentation concernant l'offre de remboursement. S'il me plaît, je vous renverrai par retour 990 fr. sinon, je vous le renverrai dans les 3 jours.
Nom : _____
Adresse : _____

AM 50 SYNERGIE



J'achète frais propre sain...

et facile à ouvrir

avec

TIR-CEL
MARQUE DÉPOSÉE
(bandelette d'ouverture)

...j'achète tout sous

"Cellophane"
MARQUE DÉPOSÉE

visible, bien protégé, intact

Cellophane
PELLICULE CELLULOSIQUE

APPLICATIONS INDUSTRIELLES
110, BD HAUSSMANN, PARIS-8e
LAB. 64-40

Vous pouvez constater vous-mêmes que les meilleures marques ont adopté "Cellophane". Grâce au conditionnement mécanique sans aucun contact manuel, elles peuvent vous donner réellement la garantie "hygiène-fraîcheur".

Voulez-vous en faire autant ?



Aux Indes, les Yogis accomplissent, paraît-il, des miracles tel celui de marcher sur l'eau : comme ce doit être agréable et quelle sensation de légèreté on doit éprouver ! Voudriez-vous en faire autant ? Cela semble hélas! bien difficile. Ce qui est très facile, en revanche, c'est de rendre votre démarche plus agréable, plus reposante, plus légère... il vous suffit d'exiger chez votre marchand de chaussures, chez votre cordonnier, de véritables semelles et talons Wood Milne.

Les connaissez-vous ?

En plus des modèles pour la marche, le sport, il existe de toutes nouvelles semelles, pour chaussures particulièrement habillées. Toutes les semelles et tous les talons Wood Milne présentent ces avantages :

- *Ils sont d'une résistance à toute épreuve... quelle économie !*
- *Ils absorbent les chocs et les vibrations de la marche, principales causes de fatigue.*
- *Ils sont imperméables (très important pour la santé) et antidérapants.*
- *Il en existe de nombreux modèles et tous se font en différentes couleurs.*

EXIGEZ DES SEMELLES ET DES TALONS WOOD MILNE, CE SONT LES PLUS DURABLES.



Le Wood Milne n'est pas simplement du caoutchouc, c'est une matière complexe étudiée de façon à réunir le maximum d'avantages.

Chaque semelle subit une série de tests : résistance à la traction, à la flexion, à l'usure (des marcheurs professionnels font, pour l'éprouver jusqu'à 4.000 km. à pied).



WOOD MILNE

PUB. I. MARMOR

Quelques Nouveautés Radiola



MALLETTE 439
TOURNE-DISQUES
13.200 Frs + TL
ou 1.630 par mois



ÉLECTROPHONE 407
19.900 Frs + TL
ou 1.450 par mois



RADIOLO 125 U
11.950 Frs + TL
ou 1.730 par mois



le Radiolinette 157 U
16.750 Frs + TL
ou 1.440 par mois

RADIOLA 337 A
29.900 Frs + TL
ou 2.570 par mois



TYPE RA 467
29.900 Frs + TL
ou 2.200 par mois



POSTE T.V. 565
modulation de fréquence
45.500 Frs + TL
ou 3.280 par mois

qui dit Radio dit... ...Radiola

PRODUCTION DE LA RADIOTECHNIQUE

LES PLUS PUISSANTES USINES FRANÇAISES DE RADIO ET DE TÉLÉVISION
CATALOGUE SUR DEMANDE : RADIOLA, 4, R. DE TÉHÉRAN, PARIS-8e

SOMOZA

(*Suite de la page 98.*)

à Leon, le jour mourait. Et les lampions allumés dansaient déjà dans le ciel rouge. « Don Tacho » a traversé la piste sous les bravos du syndicat qu'il présidait, comme tout le reste. Il s'est incliné devant une jeune ouvrière, et l'on a admiré à haute voix sa simplicité.

Puis il s'est avancé au bras de la jeune fille, un peu pâle dans sa robe couleur de feu, et les marimbas, les maracas et les guitares se sont déchaînées. Dressé sur la pointe de ses bottes à éperons, faisant claquer au-dessus de lui ses doigts secs, le vieux « Don Tacho », paraissait étonnamment svelte. Il aimait la danse, oui ! C'était la seule chose qu'il eût jamais aimée vraiment.

Ce fut comme une grande claque dans le dos. Le décor se brouilla lentement. Et d'un seul coup, ses jambes le lâchèrent. La jeune fille comprit seulement en voyant apparaître l'homme qui se tenait derrière lui, hagard, un revolver encore fumant à la main. Elle s'enfuit en hurlant. Et, à son cri de bête, se mêlèrent les aboiements des colts de la Garde nationale, qui abattait posément l'assassin. C'est l'assassin qui mourut le premier, de sorte qu'on sut peu de choses sur son compte, sinon qu'il venait de la Nouvelle-Orléans, qu'il portait un faux nom, et, fait étrange, qu'il était poète.

A terre, dans la poussière sèche qu'ont soulevée les bottes des danseurs de guaracha, « Don Tacho » regarde une dernière fois le ciel de son pays — ce pays dont il avait fait sa propriété privée. Il peut mourir : chose exceptionnelle dans l'histoire des dictatures, la dynastie du Nicaragua est assurée. Deux fils portent le nom de Somoza. L'un, « Tachito », est le vivant portrait de son père : il a le goût des uniformes, des chevauchées éperdues, des plaisanteries à grand spectacle, et il commande la Garde nationale. L'autre, Luis, est ingénieur agronome. Il a le goût des problèmes et la sympathie de l'opposition. Pourtant, ce n'est pas « Tachito » qui succédera à « Tacho », mais Luis, l'ingénieur, le libéral. Cela, le mourant ne l'ignore pas. Il regarde les nuages courir au ciel. Et ces nuages ressemblent aux seules choses qu'il n'a jamais pu posséder en ce monde : ils ressemblent à des ânes.

G. M.

C'est ça l'hygiène ?

Être enrhumée,
Se moucher, dix fois, vingt fois
Dans le même mouchoir...
Et chaque fois
Ranger soigneusement dans
votre sac
Ce foyer d'infection...
Exhiber en public
Un mouchoir mouillé comme
une lavette...
Semer autour de vous
Les microbes de votre rhume...
Non, ce n'est pas ça l'hygiène...
L'hygiène ?
C'est jeter le mouchoir après usage.
Un mouchoir TEMPO bien sûr.
Vous éviterez ainsi l'auto-infection.

Le mouchoir Tempo est en papier-tissu très doux. Traité aux rayons anti-microbiens, il est véritablement hygiénique. Tempo disparaît après usage... et le rhume avec lui. Chaque paquet Tempo contient 2 x 10 mouchoirs : 10 pour l'usage immédiat et 10 en réserve dans une pochette.





En vente
dans toutes les bonnes pharmacies

Les Produits "Camilla" - HELMER, S.A.R.L. - 36, r. Périon - PARIS-XI^e

ELV 7258



A UN COCKTAIL,
UN APÉRITIF
OU UN DÉJEUNER INTIME

Votre charme, votre élégance, Madame,
votre distinction, Monsieur,
seront toujours mis en valeur par le parfum
délicat de la Lavande Yardley.

Seul Yardley possède l'art merveilleux de donner
à la Lavande un parfum plus concentré
et plus durable, en y mêlant essences rares
et musc précieux.

LAVANDE YARDLEY

La marque du bon ton dans le monde élégant

En vente chez les dépositaires agréés de Yardley

SAVONS · TALC · SELS DE BAINS · BRILLANTINES · LOTIONS


E-las-tique
NYLON MOUSSE HELANCA
MARQUES DÉPOSÉES
Helanca
GARANTI FRANCE
NYLON Mousse

HUMOUR

GUS

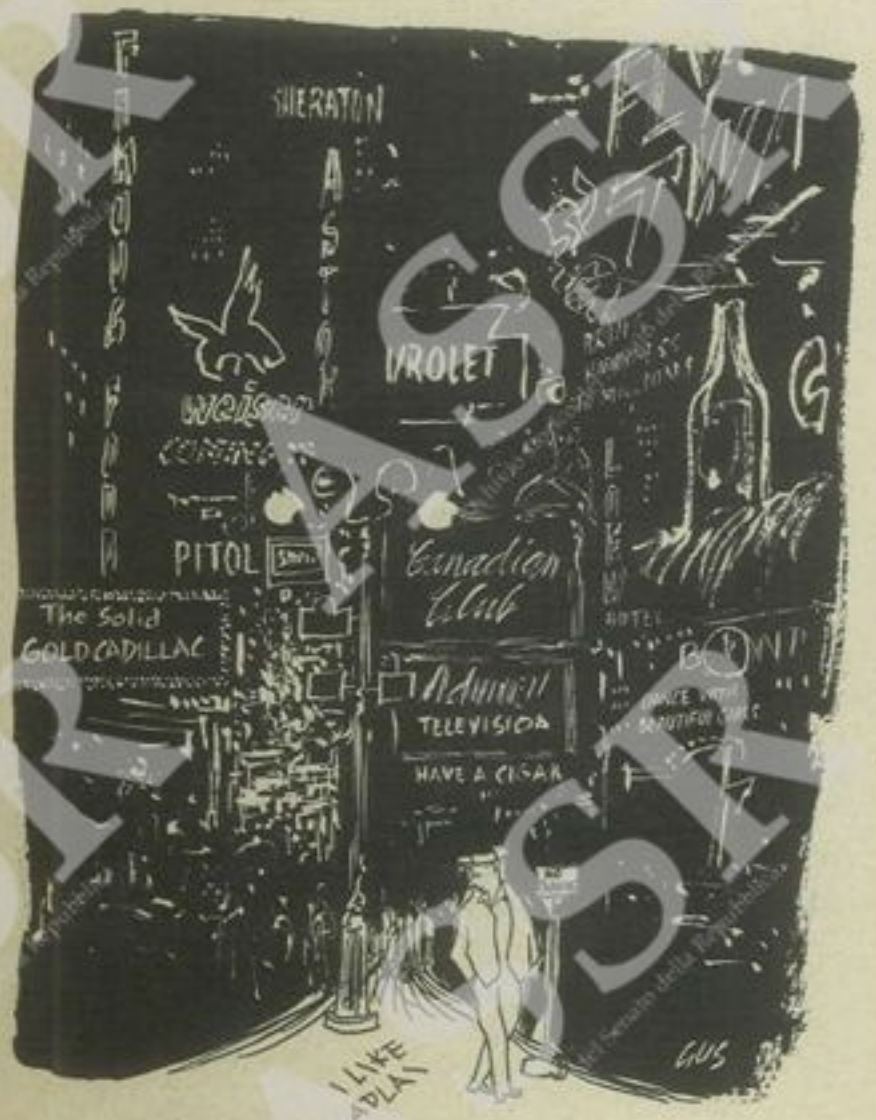
Les Etats-Unis d'Amérique élisent cette semaine leur président. Un dessinateur français, Gus, a suivi pour vous les luttes électorale qui opposent, dans une gigantesque foire, l'âne (démocrate) à l'éléphant (républicain).



— Et surtout, faites valoir auprès des électeurs votre politique hardiment novatrice.



— Rappelez-moi donc le nom !





— Pas de politique, ici !

LE DIRECTEUR-GERANT : MARCEL LEBRETON.

IMP. E. DESFOSSES-HEOGRAVURE, 13, QUAI VOLTAIRE, PARIS.

ASSR

Amor

LUNETTES DE PARIS

AMOR PERMET LA PARFAITE CORRECTION DE LA VUE

La collection Amor comprend un choix très étendu de modèles
• de styles variés • pratiquement incassables
• de lignes modernes • et toujours de haute qualité

Le monde entier en est content



SOURCILS RELEVÉS, droits ou tombants, arrondis, carrés, ovales ou triangulaires, chacun peut trouver dans la gamme Amor le modèle qui lui convient. Montures Amor en or depuis ..... 13.635 Fr. en doublé-or depuis ..... 3.840 Fr.



TOUJOURS LA PREMIÈRE

Amor junior

ATTENTION: la vue des enfants évolue constamment. Chaque année, au minimum, conduisez vos enfants chez l'opticien. PRIX : Amor-Junior métallo depuis 1.970 Fr. en doublé-or depuis 7 ...

IL 18 APRILE
VA A VOTARE



SALVA L'ITALIA
E IL TUO RISPARMIO

21

della 244

CATTOLICA

(Continuazione dalla prima pagina)

niversità Cattolica, fin dal suo primo sorgere quando questa colossale opera è venuta a portare nel mondo culturale italiano ed europeo l'espressione più viva e adeguata dello sforzo unitario di migliaia di cattolici. E ancora durante la guerra abbiamo trepidato per la nostra Università quando è stata colpita dai bombardamenti. l'abbiamo benedetta quando è diventata il centro di tutta l'attività clandestina per l'insurrezione, siamo tornati a vivere la sua vita quando ha ripreso la sua funzione nel mondo del sapere.

Oggi la «giornata» dell'Università Cattolica parla a noi con l'evidenza delle cifre. Ci sono migliaia di studenti che frequentano questa scuola: molti sono poveri ed hanno bisogno di aiuto, c'è una fiaccola di pensiero da mantenere viva, c'è una direttiva che attraverso il nostro sforzo di oggi tutti gli italiani devono trarre da questa scuola.

Dobbiamo offrire: ognuno deve offrire come può e se noi cattolici vogliamo mirare ad essere «scuola» a rappresentare una corrente di pen-

sando che l'importante opera cinematografica di prossima edizione si propone:

«E' Cristo che si vuole colpire».

«E' la Sua voce che vogliamo soffocare».

Le due frasi coincidono nella visione con un Cristo crocifisso in sovraimpressione su cui cadono i colpi ciechi dell'odio e di furore degli uomini che fanno la guerra. La scena è delle più efficaci ed impressionanti.

Il film è prodotto dalla Società Orbis, per conto del Centro Cattolico Cinematografico e costituirà un documento vivo della folle bestialità scatenata, che travolge con la guerra tutto quello che dovrebbe invece gelosamente custodire: l'amore, la casa, la famiglia, l'uomo stesso: Cristo. «Gli uomini hanno chiamato la tempesta; i peccati del mondo hanno chiamato la tempesta! Ha udito la

questo? Noi con freddo determinismo abbiamo marciato verso la rovina del mondo? I nostri morti dicono, col poeta americano:

«Noi vi le offriamo — nostri — le [nostre vite!

Date loro il giusto significato:

Date a questo massacro uno scopo e al mondo una sicura pace».

Già il Padre Comune aveva detto: «Se mai una generazione ha dovuto sentire nel fondo della coscienza il grido: «Guerra alla guerra», essa è certamente la presente».

Il Padre Comune, anche e soprattutto nel corso delle ostilità ci ha dato l'esempio di come si conduce questa guerra santa: con l'amore, con la carità, con le esortazioni, con la preghiera. Quando popoli interi abbandonavano le loro case distrutte, dove avevano trascorso la loro vita, dove erano nati e dove avrebbero voluto alla fine riposarsi e morire,



E' questa che sta per iniziare, la terza puntata della nuova rubrica «Passa la Gioventù» le cui finalità non perde tempo a raccontare perchè le ho già rese note almeno due volte. Chi vuole sapere a che scopo

PASSA LA GIOV

ANNO V - N. 6 - 22 FEBBRAIO 1948 - UNA COPIA LIRE 50 - SPEDIZIONE IN ABBONAMENTO POSTALE

COMMENTO

SETTIMANALE ILLUSTRATO PER TUTTI

NUMERO SPECIALE
ITALIA - AMERICA 1948



DE GASPERI, come Capo del Governo d'Italia, ebbe, nel suo memorabile viaggio, trionfali accoglienze dalle masse popolari americane

50 lire

ASSR

ITALIA E STATI UNITI

UN TRATTATO CHE NON È MAI DECADUTO

Quale diversa prospettiva si sarebbe aperta alla nostra politica se Mussolini avesse guardato all'Occidente, avesse ascoltato la voce amica che gli veniva da oltre Atlantico attraverso il mare libero!

Il trattato di commercio tra l'Italia e gli Stati Uniti del febbraio 1871, in Firenze, fu probabilmente, tra gli ultimi atti diplomatici firmati dal Marchese Visconti Venosta, nella sede fiorentina del nuovo Governo d'Italia. Alla fine di quel primo semestre del 1871 il Governo prese, infatti, stanza definitiva a Roma.

Firmarono, per l'Italia, Emilio Visconti-Venosta, antico mazziniano divenuto ministro del Re, e per gli Stati Uniti Giorgio Perkins Marsh, ministro plenipotenziario entrambi accreditato presso re Vittorio Emanuele II.

Sono andato a rileggere quel trattato e vi ho trovato le queste e chiare formule che figurano anche in quella attuale: le formule della convenzione più favorita, e della per una dire inesistente. E non staremo qui a ricercare la responsabilità di questo stato di cose. L'atmosfera di libertà del 1871 era purtroppo scomparsa negli scambi internazionali e nei sistemi doganali, sin dall'inizio di quello scorso secolo, quando, anche in Inghilterra, era finito il liberismo e aveva trionfato il protezionismo. Poi era venuta la guerra e, con essa, l'autarchia, lo sviluppo industriale e la diffusione del socialismo.

Dalla fine di questo momento l'arresto della libertà economica e quindi del progresso umano; infatti questo ultimo, come conseguenza del volume degli scambi e dei rapporti tra i popoli. Gli Stati Uniti avevano l'emigrazione italiana verso i loro territori e inaugurarono una politica di protezione doganale per le quali predecessori vedere agli altri paesi, senza nulla comprare da essi. Si venne gradualmente, così, negli scambi tra i vari paesi alla formula della massima più favorita, quella degli scambi bilanciati. E così gli Stati, mortificando il commercio con l'estero, ai pulsarono dazi sempre più esosi e un valore di merci corrispondente a quello esportato.

Dopo parecchi anni anche questa formula cedeva superata dal sistema dell'autarchia che prevalse naturalmente alla nuova guerra.

Così si tratta di vedere se questa infernale catena di errori e di orrori è stata alfine spezzata.

In questo dopoguerra assistiamo allo svolgimento contemporaneo di due importanti fenomeni. Da una parte si sentono la necessità di aprire le frontiere, di costituire più vasti complessi economici, di far circolare gli uomini, il lavoro e le merci; dall'altra si continua a praticare la più chiusa e gretta politica protezionista con le frontiere più vigilate che mai. Non parliamo naturalmente dei paesi che vivono oltre il sipario di ferro della occupazione sovietica, paesi che cessano di esistere per il mercato mondiale.

In una delle ultime riunioni di stampa presso un'ambasciata straniera, qualcuno di noi faceva osservare che l'unione doganale ed economica a cui si sta lavorando, di cui si giunge a parlare tra i due maggiori



Roma: dopo la firma dell'accordo aeronautico tra l'Italia e gli Stati Uniti d'America (che fa parte del trattato di amicizia testè firmato) l'ambasciatore James Dunn saluta il generale italiano Briganti.



IN CONGRESS, JULY 4, 1776.

A DECLARATION

BY THE REPRESENTATIVES OF THE

UNITED STATES OF AMERICA,

IN GENERAL CONGRESS ASSEMBLED

Sulla base di questa Carta Costituzionale si è formato il popolo più democratico del mondo.

Commento

DIREZIONE, REDAZIONE, AMMINISTRAZIONE
VIALE UNIVERSITÀ, 38 - ROMA - TELEFONI 490.933 - 490.934

Abbonamento anno per l'Italia . . . . . L. 1.200
semestrale 700
Abbonamento anno per l'Estero . . . . . L. 2.000
semestrale 1.000

Il giornale non pubblica scritti che non siano di autori espressamente invitati dalla Direzione - Fotografie, disegni, manoscritti, anche se non pubblicati, non si restituiscono.
PUBBLICITÀ: Tariffa L. 60 il millimetro di altezza per la larghezza di una colonna (12 millimetri). Rivolgersi alla Concessionaria esclusiva: SOCIETÀ PER LA PUBBLICITÀ IN ITALIA S. P. I. Via del Parlamento, 9 - Roma - Telef. 61.37[illegible] 63.9[illegible] 684.093
DIRETTORE RESPONSABILE: GIUSEPPE SARDO
STAMPATO DALL'ISTITUTO ROMANO ARTI GRAFICHE DI TUMMINELLI

libera circolazione degli uomini e delle merci; le forme, insomma, della libertà economica che costituisce il vanto dell'ottocento e la maggior ragione dell'umano progresso attraverso la iniziativa delle private intraprese.

Quel primo trattato, stipulato tra il nuovo Regno d'Italia e la Confederazione degli Stati Uniti, rispondeva così bene alle esigenze moderne, da durare a lungo, per oltre due generazioni, sino alla vigilia della nuova guerra mondiale. Decadde nel dicembre 1937, di comune accordo — si legge nei comunicati di questi giorni — tra i due Governi. Perchè? Perchè, evidentemente, da vari anni esso era divenuto inoperante per una dire inesistente. E non staremo qui a ricercare la responsabilità di questo stato di cose. L'atmosfera di libertà del 1871 era purtroppo scomparsa negli scambi internazionali e nei sistemi doganali, sin dall'inizio di quello scorso secolo, quando, anche in Inghilterra, era finito il liberismo e aveva trionfato il protezionismo. Poi era venuta la guerra e, con essa, l'autarchia, lo sviluppo industriale e la diffusione del socialismo.

Dalla fine di questo momento l'arresto della libertà economica e quindi del progresso umano; infatti questo ultimo, come conseguenza del volume degli scambi e dei rapporti tra i popoli. Gli Stati Uniti avevano l'emigrazione italiana verso i loro territori e inaugurarono una politica di protezione doganale per le quali predecessori vedere agli altri paesi, senza nulla comprare da essi. Si venne gradualmente, così, negli scambi tra i vari paesi alla formula della massima più favorita, quella degli scambi bilanciati. E così gli Stati, mortificando il commercio con l'estero, ai pulsarono dazi sempre più esosi e un valore di merci corrispondente a quello esportato.

Dopo parecchi anni anche questa formula cedeva superata dal sistema dell'autarchia che prevalse naturalmente alla nuova guerra.

Così si tratta di vedere se questa infernale catena di errori e di orrori è stata alfine spezzata.

In questo dopoguerra assistiamo allo svolgimento contemporaneo di due importanti fenomeni. Da una parte si sentono la necessità di aprire le frontiere, di costituire più vasti complessi economici, di far circolare gli uomini, il lavoro e le merci; dall'altra si continua a praticare la più chiusa e gretta politica protezionista con le frontiere più vigilate che mai. Non parliamo naturalmente dei paesi che vivono oltre il sipario di ferro della occupazione sovietica, paesi che cessano di esistere per il mercato mondiale.

In una delle ultime riunioni di stampa presso un'ambasciata straniera, qualcuno di noi faceva osservare che l'unione doganale ed economica a cui si sta lavorando, di cui si giunge a parlare tra i due maggiori



Un grande amico dell'Italia: Myron Taylor inviato speciale di Truman presso il Vaticano

paesi, è certo una bellissima cosa, ma intanto noi cominciamo a poter ricevere, senza limiti, i libri e i giornali di Parigi che era possibile avere anche all'epoca del cardinale Mazarino.

Il trattato che è stato firmato a Roma nei giorni scorsi, tra l'Italia e gli Stati Uniti, torna a ispirarsi ai suoi principi della economia libera e progressiva dell'altro secolo.

Era più che logico che il primo trattato del dopoguerra, ispirato a reciproca fiducia, animato da spirito liberale, l'Italia lo doveva firmare con il Governo di Washington. La prima nazione che ci ha offerto la mano, al momento della resa; la prima che ci ha soccorso e continua a soccorrerci è stata la grande Confederazione nordamericana. Combattuta la guerra antigermanica nel 1914-1915; assunse ai popoli ci ottavano ancora e alleandosi a noi contro gli imperi centrali, in cui avrebbero potuto nel nostro territorio e gli Stati Uniti accennano già dimenticato di essere stati in guerra con noi.

Tutti ricordiamo il telegramma di Roosevelt alla vigilia della liberazione di Roma, il 5 giugno 1944. Incominciò da quell'istante un duello serrato tra Washington e tutte le altre capitali dei paesi vittoriosi per aggiornare da una parte, la situazione dell'Italia come paese cobelligerante e, dall'altra, per mantenerla nella condizione di paese vinto. Gli Stati Uniti ci furono sempre amici, fedeli, leali, anche quando, nel periodo più difficile, ci fu chiesto di sacrificare la nostra flotta mercantile, la nostra flotta da guerra, la nostra aviazione civile, le nostre industrie, le nostre materie prime, i nostri capitali, le nostre navi, i nostri aeroplani, i nostri brevetti, i nostri diritti di autore, i nostri beni all'estero, le nostre colonie, la nostra indipendenza politica, la nostra sovranità, la nostra dignità di nazione.

Ora che tutto il male è stato fatto, gli Stati Uniti ci offrono ancora la possibilità di rivendicare, in condizioni per lungo mutate, il vecchio cammino. Essi ci danno modo di dar vita al primo trattato di questa portata che l'Italia conclude con una grande Potenza, dopo la ratifica della sua pace.

Noi vediamo in questo avvenimento qualche segno provvidenziale. Noi riteniamo che questo non avvenga senza una ragione e senza uno scopo. Considerate ad uno ad uno i 27 articoli, e l'uno più l'altro gli aggiranti e [illegible] nel Trattato, lo spirito di una nuova vita, la premessa di un nuovo mondo.

Si pongano a confronto le libertà [illegible] in questo trattato, e [illegible] da quelle precipue [illegible] della libertà di [illegible] cambio delle [illegible] si ponga a confronto [illegible] con i dazi, il sistema delle deportazioni, l'odio che regnano sovrani [illegible] di là della Adriatica e di [illegible] siepe di ferro della [illegible] Venezia Giulia, è facile allora comprendere la possibilità che ci viene di nuova offerta di partecipare, con gli Stati Uniti, alla creazione del mondo unito di tutti i popoli e di tutte le nazioni civili.

A che cosa dobbiamo questa fortunata coincidenza? In primo luogo al carattere del grande popolo americano e alle sue molte affinità con noi stessi; in secondo luogo alla nostra posizione geografica, alla nostra condizione di paese marittimo, al centro del Mediterraneo, che è il mare interno dell'Europa e il [illegible] obbligato di passaggio per il Medio Oriente.

Nel momento della sua più grande caduta, ecco che nuovo si offre all'Italia la possibilità della rinascita. E [illegible] ci viene dal grande popolo amico della Confederazione stellata.

Ugo D'Andrea



"SE IL PIANO MARSHALL

non dovesse attuarsi, la crisi dell'industria italiana diverrebbe paurosa"

ha detto Ivan Matteo Lombardo

L'on. Ivan Matteo Lombardo ha al proprio attivo una lunga esperienza di problemi economici e di rapporti con gli Stati Uniti. Egli ha lungamente lavorato come dirigente industriale nell'America del Nord, vi ha soggiornato a lungo, ne parla correttamente la lingua, ha larghe conoscenze in tutti gli ambienti. Per conto del nostro Paese ha inoltre svolto negli Stati Uniti, diverse missioni, tutte coronate con soddisfazione delle due parti. Nell'agosto del 1946 l'on. Lombardo ha diretta la Missione per aumentare le percentuali di prodotti tessili italiani esportabili e definiti a condizione degli accordi stabiliti dalla Missione, del terzo quadrimestre del '46 su nostra esportazione di prodotti tessili nei confronti dell'America del Nord è considerevolmente aumentata. Nel periodo maggio-agosto 1947, l'on. Lombardo ha diretto la Delegazione Italiana che ha trattato negli Stati Uniti la sistemazione di materie comprese con il Trattato di pace; la missione nordamericana era diretta dal sig. Thorpe vice ministro per gli Affari economici. Tornato all'attività nel gennaio 1948 l'on. Lombardo ha diretto le trattative per il Trattato di commercio e navigazione tra Italia e Stati Uniti recentemente firmato a palazzo Chigi. Egli ha anche presieduto la delegazione italiana per le trattative commerciali e di emigrazione con la Francia.

Con questa preparazione e questo «curriculum», l'on. Lombardo era il più adatto per parlarci in generale del piano Marshall ed in particolare dei rapporti economici italo-americani.

Il nostro interlocutore si è dichiarato convinto che l'Italia deve assolutamente lavorare nell'ambito generale del piano di ricostruzione europea; pensare ad una ricostruzione economica italiana avulsa da quella generale europea vorrebbe dire porsi fuori della realtà. La situazione dello Italia in fatto di esportazione e di importazione, è aggravata dalla mancanza del mercato germanico con il quale il nostro mercato aveva attivate correnti di scambio molto proficue. Il problema dell'economia italiana in questo momento è grave. Il tutto quello di ricostruire la propria potenzialità in modo non solo da accontentare il fabbisogno interno, ma anche di mettere a disposizione dei mercati stranieri i prodotti di cui possano avere bisogno e che noi possiamo essere in grado di fornire loro. Così come è necessità superiore che noi si abbia da altri Paesi quello di cui abbiamo meno e che essi siano in grado di fornirci. A proposito della Germania — punto particolarmente delicato della situazione generale europea — l'on. Lombardo si è dichiarato convinto che il piano di ricostruzione non può prescindere dalla Germania la cui economia e la cui potenzialità debbono essere sviluppate e potenziate anche se opportunamente controllate. Una mancata utilizzazione della Germania correbbe infatti significare il lasciare uno spazio vuoto con tutti gli imprevisti economici e politici che questo può determinare. Senza tener conto del fatto che il carbone e l'acciaio tedesco sono indispensabili a tanti altri paesi, il nostro compreso.

Anche per l'altro punto cardinale della situazione generale europea, la Spagna, l'on. Lombardo ha avuto dichiarazioni molto esplicite. Egli ha detto infatti di ritenere che da un punto di vista strettamente economico sia augurabile che entrino nella combinazione un maggior numero possibile di Paesi affinché si intendano sempre meglio tra di loro. Da questo punto di vista l'on. Lombardo si è pertanto dichiarato favorevole all'inclusione della Spagna nel piano Marshall; egli ha soltanto affacciato il dubbio, sul piano esclusivamente politico, che questo possa rappresentare una solidificazione di un regime interno non accetto da tanta parte della opinione pubblica mondiale.

In genere, l'on. Lombardo si è dichiarato convinto che — nel quadro del piano di ricostruzione — l'Italia possa fornire ai Paesi associati all'iniziativa: tessili, manufatti di tessili, zolfo, mercurio, prodotti dell'industria chimica, prodotti dell'artigianato, alcuni prodotti del settore metallurgico, prodotti ortofrutticoli, ecc. Certo è, a parere dell'on. Lombardo, che l'attuale crisi dell'industria italiana diverrebbe addirittura paurosa se il piano Marshall non dovesse attuarsi. Sarebbe praticamente la lenta asfissia di tutte le nostre industrie, la paralisi della nostra produzione, che non potrebbe più avvalersi del carbone, dei semilavorati di acciaio, delle pelli, del cascame, ecc., che attualmente importiamo proprio dai Paesi con i quali dovremmo collaborare per il piano Marshall. A questo proposito occorre avere presente che nel 1948 noi dobbiamo importare merci per un valore pari ad almeno due terzi di più di quanto annualmente le nostre disponibilità di valuta pregiata.

Per l'attuazione del Piano, l'on. Lombardo ha dichiarato di ritenere molto utili le Unioni doganali, del tipo di quella recentemente conclusa con la Francia. Indubbiamente, a parere del nostro interlocutore le Unioni doganali offrono dei notevoli vantaggi: un piano di ricostruzione europea diventa tanto più efficace, fattivo, creatore di ricchezza, quanto minore sia il numero di ostacoli, di limitazioni doganali, condizioni e formalità che si frappongono al libero scambio di merci e di prodotti. Non si può del resto pensare ad un tutto organico se si tiene l'economia frantumata in mercati ristretti.

Parlando delle opposizioni che vengono fatte al piano Marshall, l'on. Lombardo ha dichiarato di non aver trovato in nessuno di esse motivi di carattere economico veramente sostanziali; non di rado, sempre scarte delle preoccupazioni di ordine politico. Egli non ha escluso che la violenta campagna di stampa e di propaganda che da alcuni settori politici viene scatenata contro l'iniziativa, abbia come segreta mira l'intenzione di irritare l'opinione pubblica nordamericana in modo da spingerla a rinchiudersi nel suo isolazionismo. Questa propaganda punta evidentemente anche su alcune situazioni locali nordamericane, esse pure contrarie al piano Marshall in questo delicatissimo periodo che coincide con la campagna elettorale presidenziale. Per l'on. Lombardo il piano rappresenta invece l'unica ancora di salvezza che rimanga oggi all'Europa, convinto come è che l'iniziativa sia realizzabile appena che da parte di tutti gli interessati si metta nella cosa un po' di buona volontà e si abbandonino le mentalità sciovinistiche, dannose sempre e pericolosissime sul terreno economico.

Reggio Modena



Soddisfatto Drew Pearson sorride. Il benefico treno dell'amicizia che ha portato un saluto ed un dono degli amici d'America è giunto felicemente. L'aria soddisfatta del bimbo che stringe un pacco gli dice che la sua non è stata una inutile fatica.



Una commissione americana mista composta da deputati e senatori in visita nell'Europa per riferire in merito agli aiuti previsti dal Piano Marshall. E' costume dell'Assemblea statunitense di mandare degli «osservatori» quando qualcosa di molto importante, come il Piano Marshall, impegna il governo di Washington ed indirettamente i rappresentanti del popolo americano.

LIBERTÀ e COOPERAZIONE



Chi come me, ebbe la ventura di trovarsi negli Stati Uniti di America durante la guerra, non può dimenticare il trattamento non solo amichevole ma liberale usatogli dal popolo e dalle autorità americane. Per quel che mi riguarda, chi, se non l'americano, avrebbe tollerato la mia libera espressione di autore e di giornalista, nella critica all'andamento della guerra e alla politica di pace seguita dagli Alleati?

Questo spirito di larga comprensione rende lo americano il popolo nuovo, il popolo dell'avvenire di fronte al quale noi europei siamo ancora impigliati da formalismi burocratici e giuridici e da ideologie preconcette, che vanno dal nazionalismo fanatico al socialismo dogmatico, creando nella vita politico-sociale dei veri compartimenti-stagno.

Nè è concepibile che ci siano europei che restino incerti fra America e Russia, mettendole sopra un piano uguale, quando la Russia mantiene ancora la tradizione autocratica degli Czar trasformata in totalitarismo comunista.

Libertà ci vuole, e quanto più sentiamo e viviamo in libertà, tanto più ci avviciniamo al popolo americano e ne comprendiamo lo spirito e lo slancio.

E' vero: l'americano è giovane, l'europeo è vecchio; — ma l'italiano fra tutti i popoli è il più giovane per tradizione nazionale (appena un secolo), ed è il più adatto a rinnovare spirito di iniziativa, volontà di vita, istituti sociali.

Se, come è da sperare, le prossime elezioni consolideranno le istituzioni libere repubblicane, senza incrinature comuniste, gli aiuti dell'America, — sia per il Piano Marshall, sia per il recente trattato, sia per l'apporto del capitale privato, sia per l'attività dei nostri italiani emigrati e loro discendenti, — non mancheranno, come non mancherà in noi volontà e forza a rifare un'Italia nuova sana e vigorosa.

La fiaccola della Libertà che splende all'imboccatura del porto di New York, deve splendere sempre, per nostro volere e virtù, in tutte le città italiane.

1o Febbraio 1948.

Luigi Sturzo

IL PORTO DEI PIEDI SINISTRI

Quando gli americani s'accorsero d'avere a che fare con furbi matricolati dissero "o kei" ed un sincero accordo fu stabilito coi popolani di Napoli

La sera dell'11 dicembre 1941 i napoletani dissero: *s'è spazzato*.

Quando voleva dire che Mussolini aveva commesso una pura follia dichiarando, in quel pomeriggio, la guerra agli Stati Uniti. Da quel momento in poi, più che dopo l'intervento nel conflitto, i napoletani cominciarono a considerare gli eventi con crescente preoccupazione. Gli Stati Uniti erano «l'America» la genere: mettersi contro di loro sarebbe stato come mettersi contro gli amici più che per tradizione per definizione.

Fu in quel periodo che, mentre seguivano il funerale d'un amico, un deputato estremista e solitario mentecatto osservò al compianto poeta Libero Bovio: «E' ora di finirla». Bovio ritenne che si alludesse alla crescente follia di Mussolini. L'altro, viceversa, voleva finirla con l'America. L'equivoco, una volta chiarito, apparve così grande ed incredibile che Bovio lo raccontò a mezza Napoli: «vuol finirla con l'America: sciù... » e qui il fiorito insulto vernacolo.

La differenza tra l'inglese e l'americano stava in questo: che gli inglesi prendevano cappello se scoprivano il giochetto dei conti salati «per forestieri» e gli americani, viceversa, se la spassavano.

Dunque, la storia della guerra all'America dette il crollo alle ultime speranze che le cose si mettessero bene. Fece scuro, fece spesso si videro un po' dovunque. Gente che fino ad allora era stata guardinga espresse il suo malumore agitando rapidamente il pollice e l'indice della mano destra. Il gesto voleva a significare, a seconda delle interpretazioni, che stavamo ben freschi o che, probabilmente, saremmo morti di fame.

Quando le prime pattuglie americane giunsero a Resina, presso la Reggia di Portici, a Napoli si organizzarono delle spedizioni popolari. I tedeschi avevano già volto le terga alla città. Durante tre giorni si erano svolti i più duri combattimenti nelle strade; al Museo, invece di favorire l'esodo, s'era cercato in tutti i modi di ritardarlo. Così, dicevano, arrivano gli americani e se fanno una pizza.

I tedeschi, viceversa, si aggrapparono. Asseliti, si difesero con rabbia e reagirono con violenza. Più tardi compirono le loro vendette. Essi erano già oltre il Cimitero, sulla via del Volturno, quando nei pressi del Ponte della Maddalena i napoletani incontrarono gli americani. Allora avvenne una cosa incredibile: donne scarmigliate, uomini stracciati, bimbi emaciati assalirono letteralmente i carri armati alleati. Essi agitavano drappi bianchi ed emettevano grida rauche per l'emozione.

Hitlerien definì subito Londra, con una punta di malignità per l'invidia, la accoglienza di Napoli ai reparti avanzati americani. A Roma, sotto il tedesco, la notizia circolava e stupiva. A Sala, viceversa, Mussolini diventava furibondo. Chi s'indignò maggiormente fu il Fuehrer. Questa sua indignazione fu espressa in modo evidente dall'ultimo bombardamento subito da Napoli: quello ad opera dei nazisti. Mentre gli obbiettivi militari venivano trascurati, gli aerei s'accanivano contro le abitazioni civili, mirando a distruggere il centro della città. Fu l'attacco che fece, naturalmente, il maggior numero di morti, un'aggressione deliberata alla popolazione per punirla della simpatia dimostrata agli americani.

Ma fu anche l'ultimo. Dopo, i napoletani si *scatenarono* di dosso le bombe ed uscirono all'aperto a vedere l'America che sbarcava all'Immacolatella. *Scatenarono* è preso che intraducibile; vale, presso a poco, scrollarsi di dosso ma con un significato più ideologico e figurativo, come la maggior parte delle espressioni popolari.

Fin dalle prime battute, gli americani compresero che con i napoletani non c'era nulla da fare. Nulla, nel senso che ad un popolo già di per se stesso misero il addizionavano le sofferenze patite per la guerra; il tutto esigeva il permesso di alcune libertà commerciali consistenti soprattutto nel traffico clandestino di merci alimentari.

La storia dei camion ceduti con tutto il carico, dei negri che barattavano casse di sigarette, dell'alcool venduto a prezzi astronomici è storia nota. Non lo è altrettanto l'episodio delle scarpe. Il comando alleato, messo alla disperazione dalla deplorevole confusione fatta sui moli tra il tuo ed il mio, fece approdare a Napoli un piroscafo carico di scarpe. Ma, con geniale trovata, si trattava solo di scarpe adatte al piede destro. Poi sarebbero sbarcate quelle per il piede sinistro.

Ebbene; per la tenue somma di duecento lire dozzine di ciabattini improvvisati e disoccupati modificavano, sulle calate dell'Immacolatella, una scarpa destra o sinistra che fosse, per aggiustare il paio.

Allora gli americani capirono e mandarono Charles Poletti.

La letteratura poelettiana è varia e pittoresca. Chi lo definì «l'ultimo federale di Napoli e 'o cchiù *fetente*». Chi viceversa si limitò a motteggiarlo lievemente, a ragione dei suoi frequenti discorsi:

Poletti, 'Poletti, meno Charles e più spaghetti!

Al fondo di tutto questo c'era una spontanea simpatia ed una reciproca comprensione. Senza questa simpatia e comprensione, Napoli avrebbe dovuto trascorrere giorni durissimi. Viceversa, le cose andarono lisce e gli incidenti poterono contarsi sulla punta delle dita. L'americano godeva un mondo a far la parte del parente *ricco* che ritorna in patria carico di dollari. Del resto la figura dello «zio d'America» è universale e soddisfa quel senso di orgoglio che dà alla maggior parte degli uomini il possesso di una moneta capace d'acquistare ogni cosa. I napoletani, nella variopinta gamma delle truppe alleate, distinsero subito gli americani.

Che cosa è morto, che cosa è vivo di quel periodo?

I *tanks*, i fumi dell'alcool, gli schiamazzi e le M.P. appartengono ormai alla cronaca-leggenda dell'epoca. Ma la parola, nel significato militaresco, «fraternizzare» ha trovato larga applicazione a Napoli. Gli americani ritorneranno: quando è arrivata la nave *Exiria*, con i doni del *friendship train*, sembrava che si fosse di nuovo a «quei tempi».

C'è un segreto che è un segreto di Pulcinella. Americani e napoletani hanno un sentimento comune: sono generosi. Gli uni in dollari, gli altri, si capisce, in quel che possiamo. Soprattutto in cuore. E poi: amano la vita. Gente aperta, gente allegra, gente generosa. Volete di meglio, volete di più? Tradotto sul piano politico, questo triplice sentimento è un talismano di democrazia.

I tedeschi odiarono Napoli per la stessa ragione per cui l'amano gli americani. E viceversa. L'intesa nacque la sera dell'11 dicembre '41 nell'epoca in cui il male diventò senza rimedio. Invece d'un abisso si costruì un ponte sull'Oceano. Questo ponte aveva già due piloni: a New York e Napoli. Quelli, poeti videro, nell'anno di punta 1501, oltre 250.000 italiani distendere quel filo ideale che oggi ha resistito alla guerra e vincerà la pace.

Renato **Caniglia**



Matrimoni felici e festosi italo-americani. Una delle tante giovani coppie che devono la loro felicità all'incontro dei due popoli: il tenente americano Ralph H. Basset ja porta sulle braccia la sposina, Luciana Parri di Bari.



2 ottobre 1943. Piazza della Borsa a Napoli. Arrivano i primi autocarri alleati, la folla li applaude. Poco prima sulla piazza s'è combattuto accanitamente fra patrioti napoletani e tedeschi. (Foto del Servizio militare alleato)



Resina. I tedeschi hanno resistito dentro la cittadina, gli abitanti, ancora impauriti dalle cannonate, escono a veder gli americani, festosamente salutati dal tricolore. Gli inglesi invidiosi definirono questa accoglienza «italica».

AMERICA, AMERICA, AMERICA

LA VOCE DELL'AMERICA

La prima volta che andai in America fu nel 1921 e vi sbarcai nel Canadà, a Saint John, New Brunswick, da una nave da carico. Impiegammo 21 giorni a compiere una traversata che i transatlantici della Canadian Pacific portavano allora a termine in meno di sei. Tra gli amici che mi ero fatto a bordo, durante quel tempo, c'era il radiotelegrafista. La notte andavo a tenergli compagnia. Fra un intervallo e l'altro dei suoi lunghi di ascolto mi mettevo la cuffia e cercavo di carpire qualche anticipo sulla vita di quel continente. Le grandi stazioni americane mi erano diventate familiari a partire dall'altezza delle Bermude.

A volte mi toglievo la cuffia inserendo all'apparecchio la spina dell'altoparlante. Così cominciavo ad assuefarmi all'America. La più grande emozione l'ebbi una notte di tempesta, all'altezza di Terranova, mentre tormentavo la manopola della radio e tutt'intorno alla nave l'etere friggeva di segnali di piroscafi in pericolo sul mare. Una grande voce d'organo riempì la cabina del «marconi» a tradimento, come un'ondata che avesse sfondata la porta. La nave, nonostante le finche ricuperò l'acqua, rollava alla maledetta, scricchiolava, cigolava e, all'insaputa, si piegava sui fianchi come un cutter in bordata. Durante uno di questi colpi di rullio mi riuscì a trovare una delle grandi stazioni di New York e ne ebbi fuori uno spropositato suono d'organo, in mezzo al fragore della tempesta. Non saprei nemmeno dire perchè mi si fece a un tratto un gran vuoto nello stomaco, un vuoto veramente pauroso, ma mi parve di capire cosa fosse quell'America dove avevo tanto desiderato di andare. Se l'America ha una voce è quella dei suoi giganteschi organi e canne nichelate.

L'ETÀ DEI PESCI

Dei grandi capitani d'industria americani uno, Ford, sono arrivato a conoscerlo e a parlargli nel 1933. Di un altro, John D. Rockefeller, scrissi il necrologio nel 1907. Rappresentavano, insieme a Gillette, Carnegie, Vanderbilt e via discorrendo, un modo di vivere e di credere che oggi è completamente scomparso. Gli americani se ne ricordano appena. Ma l'America, voglio dire la massa americana, non ha più memoria di un pesce che è trasportato da un acquario all'altro.

È certo che intere generazioni americane hanno odiato Ford e Rockefeller come crudi rappresentanti dell'iniziativa individuale. Ma appena morta l'ultimo dei self-made-men, gli americani non se ne ricordano più. Hanno vissuto in quell'epoca, ma sono precipitati tanto presto nella successiva che non si ricordano quando sia finita, nè come fosse, per quanto vi fossero dentro a capofitto. Come pesci rinnovati da un acquario all'altro sono sempre in una massa d'acqua (*id est:* la storia americana), ma l'acquario è cambiato. Ci sono ancora americani che nuotano in una società collettivista senza saperlo. Ci sono ancora americani che pensano in termini di «New Deal». Mi disse Ford nel 1932: «Non ne so niente dell'America!»

IL DIO AMERICANO

Negli alberghi degli Stati Uniti c'è ancora, o c'era fino a poco tempo fa, la vecchia usanza puritana di far trovare la Bibbia in ogni stanza, sul tavolino da notte. La sera del giorno che ero sbarcato a *New York* ritirandomi in camera mia dopo una giornata alquanto movimentata aprii a caso la Bibbia e lessi: «Oh Signore, inchina l'orecchio tuo, e rispondimi» (Salmo 86). Da allora mi figurai il Dio americano sotto forma di un enorme orecchio alla Salvador Dalì.

PICCOLA STORIA DEI GRATTACIELI

Mi ricordo di un pomeriggio dell'estate del 1929 a New York, che tornavo a casa seduto su un'imperiale di autobus. Andava dal Rockefeller Center a Washington Square, nel cui presi abitavo. Era una giornata così calda che non si aveva neanche voglia di leggere il giornale, per quanto i titoli ne fossero vistosi. A ogni fermata, a ogni semaforo rosso, a ogni intoppo del traffico, l'aria non più mossa dalla corsa cadeva addosso come una doccia d'acqua tiepida. A un certo punto che ero più che a metà cammino, alzando il capo vidi, in lontananza, all'angolo della 23ª Strada, un piccolo grattacielo dalla punta a ferro da stiro, che riconobbi subito come il Flatiron Building, uno dei primi, se non addirittura il più vecchio grattacielo di New York. Lo salutai con qualche commozione, che già l'autobus se lo lasciava alle spalle. C'era stato un tempo che il Flatiron Building aveva rappresentato per me non soltanto New York, ma addirittura l'America. Sono cose di tanti anni fa, che rimontano al tempo della guerra mondiale. Allora io andavo in prima ginnasio, e mio compagno di banco, in collegio, era un piccolo abruzzese che aveva il padre a New York, che lavorava da sarto. Un giorno di quel 1917 quel padre aveva mandato al suo figliuolo una cartolina a colori. Vi si vedeva il Flatiron Building, color rosa salmone, contro un cielo di un azzurro inverosimile, navigato da nuvolette spumose. Dall'alto del grattacielo sventolavano gaiamente due bandierine americane. Fu quella cartolina, il mio primo incontro con New York. Mi ricordo con precisione la fatica che avevo durato a imparare quel nome misterioso: Flatiron. E quel nome, e quella cartolina a colori sfarciati e quelle bandierine, e quella strada gremita di traffico, volevano dire per me l'America. Più tardi imparai i nomi di altri grattacieli: il Chrysler, il Wall Tower, il Singer, il Woolworth, il Metropolitan Life, il Waldorf Astoria. Mi fu facile riconoscere le sagome e i profili di altri fabbricati non meno famosi: la torre a orologio di Union Square, il palazzo del «New York Times», il Fuller e il Chrysler Building. Sin che, nel 1931, venne la volta dell'Empire State. Milleduecentoquarantotto piedi.

Con l'Empire State, più alto della Torre Eiffel, la corsa verso il cielo delle costruzioni nella città di New York ebbe fine. Gli altri grattacieli non furono più costruiti per battere di dieci o di trenta metri quelli inaugurati l'anno prima. New York non si poteva più di essere una città verticale, espandersi per l'insù. La moda dei grattacieli si esaurì con l'aggravarsi della crisi. Gli uffici al centesimo piano non costituirono più l'orgoglio degli uomini d'affari.

Poco alla volta nacque Radio City, e cioè Rockefeller Center, dove i grattacieli sono un gruppo compatto, un'intera famiglia di giganti beneducati. Era finita un'epoca della storia edilizia di New York. La città cercherà sfogo sulla terra.



New York venne fuori all'ultimo momento inverosimile come un modellino con Manhattan ancorata in mezzo ai due grandi fiumi. I grattacieli, tutti in blocco, ce li trovammo a tradimento sulla testa.



...Tornavo a casa seduto sull'imperiale di un autobus. Alzando il capo vidi in lontananza il vecchio grattacielo, quello che avevo rappresentato per me non soltanto New York, ma l'America...

PORTFOLIO

Sempre nel 1929, a New York, conobbi il tesoriere di quella città. Si chiamava John P. Portfolio, nome quanto mai adatto per un amministratore.

Portfolio era un abruzzese di forse cinquantacinque anni. Mi pare che fosse nato sulle pendici della Maiella, a Popoli. Era arrivato in America a quindici o sedici anni e aveva lavorato da sarto metà della sua vita. Non so esattamente come fosse diventato tesoriere della Città di New York, in quella amministrazione La Guardia, ma certo era uno dei gochissimi italiani in cui Fiorello riponeva fiducia.

Portfolio era un uomo piccolo e modesto. Non era mai entrato in un bar di lusso. Mi disse che amministrando il patrimonio della città di New York, spendeva due miliardi e mezzo di dollari all'anno. Mi feci i conti mentalmente e gli dissi che era una cifra enorme, 50 miliardi di lire, press'a poco quanto spendeva allora il governo italiano pel suo bilancio annuale. Portfolio mi disse dolcemente che le cose andavano proprio così. In quell'anno l'Italia manteneva un esercito, una marina, un'aviazione, delle colonie. Aveva isole, possedimenti, protettorati, scuole, ferrovie, compagnie aeree e di navigazione fra le più grandi d'Europa, e spendeva in tutto 50 miliardi.

«Tanti ce spendiamo anche noi!» disse Portfolio. «Questa è il bilancio della città di New York».

ALLÒ NEW YORK!

Ero tornato in America dopo cinque anni. Era la terza volta. Non ero mai sbarcato a New York. Ero entrato negli Stati Uniti una volta dal Canadà, l'altra che venivo dal Messico. Per anni avevo desiderato e rimandato anch'io un'entrata sotto l'Arco trionfale di New York. Mi sembrava che avrei finito per

morire senza aver fatto quella cosa. Ero tornato dentro la crisalide di un gran rumore d'ottoni di marcia trionfale. La mattina del mio arrivo a New York, faceva freddo, la notte aveva nevicato, c'era il ghiaccio sulle mollette passeggiate e sulle sovrastrutture della nave. Avvicinandosi la costa verso l'alba, la tempesta di neve si placò all'improvviso: restò il freddo e un vento che tagliava la faccia.

New York venne fuori all'ultimo momento inverosimile come un modellino. La costa americana piatta ed enorme e selvaggia difendeva il cuore della città, Manhattan, dico, ancorata in mezzo ai due grandi fiumi, l'Hudson e l'East River. Sandy Oak e Long Island, sotto la neve, furono le prime a comparire. La statua della Libertà, già sullo sfondo dei grattacieli, vecchia, grigia, famosa e lavorata dalla nebbia dagli anni e dalle tempeste, mancò completamente alla consegna di commuoverci. Alla Quarantena, passando davanti a Ellis Island, il penitenziario degli emigranti, il senso del paese, grande e terribile, ci chiuse il cuore, come in un pugno di acciaio.

I grattacieli, tutti in blocco, ce li trovammo a tradimento sulla testa, una volta la nave spinta a rimorchio contro la banchina dell'*Italian Line* dai *tug-boats* piccoli instancabili rabbiosi come mastini.

Dal ponte più alto della nave, al di là dei tetti di lamiera dei capannoni, i grattacieli venivano fuori a mezzo busto, con il capo coronato di nuvole basse e sporche, e nel giorno ovaco, tutte le finestre accese. Una volta attraccati alla banchina non li vedemmo più.

ADDIO

Andai ad abitare in un albergo davanti al Central Park, e all'angolo della Sesta strada. Dalle finestre di camera mia, al quindicesimo piano, m'affacciavo sul Parco a prendere aria, l'aria di New York, quell'aria fortemente omificata che si dice metta addosso a chiunque una straordinaria voglia di lavorare. Personalmente a me dava il capogiro.

Quanto al parco con i suoi scheletri di alberi, le rocce finte e il laghetto gelato, allo sfondo dei grattacieli di Manhattan alti, suggeriva l'immagine di una piccola foresta pietrificata.

Erano questi i momenti in cui più mi coglieva la nostalgia e annusavo l'aria quasi che, traverso l'oceano, potesse arrivarmi il profumo delle violette di Trinità dei Monti.

C. Napolitano

IL TORTO DELL'ITALIA È DI NON VOLER CAPIRE QUESTA ORIGINALE DEMOCRAZIA



Bisogna debellare decisamente la Chiesa Cattolica». Così si è recentemente espresso in un discorso Rakosi, il nuovo Bela Khun ungherese.



«Ricordatevi signori capitalisti che così continuando, finirete la stessa fine di Petkof...». Questo ha detto il bulgaro Dimitroff in Parlamento!



Folbe carsiche: cadavere del trucidato operaio Bruno Stassi reo di essere italiano di Pola!



Il delegato russo Andrei Vyshinsky ed il delegato jugoslavo Stanoje Simic, dopo il famigerato discorso del delegato russo che aveva vilipeso furiosamente l'Italia ed il suo valoroso esercito.

TRIBUNALE SPECIALE DEI BALCANI

PROCESSO ALL'ITALIA

Gli Stati Uniti non hanno certo arrestato Nenni o Togliatti, mentre gli avversari dell'influenza russa nei balcani hanno conosciuto la corda al collo ed il piombo nella schiena

I nostri rapporti con l'America costituiscono, come è noto, oggetto di una continua requisitoria da parte della stampa sovietica e dei suoi portavoce italiani. L'on. De Gasperi e l'on. Sforza vengono ogni giorno accusati di fare una politica lesiva dell'indipendenza nazionale, infeudata agli S. U., ostile alla Russia e alla Jugoslavia, deliberatamente operante in funzione del costituito Blocco Occidentale, strumento dell'imperialismo americano e preparatore di una nuova guerra. Si tratta di accuse tanto evidentemente infondate, che non varrebbe la pena di confutarle, se i metodi della propaganda comunista, ricalcati su quelli nazisti e fascisti, e ispirati al criterio psicologicamente non errato di ripetere fino alla nausea le più spudorate menzogne nella fiducia che con l'insistenza alla fine esse saranno credute, non costringessero ad opporre difese altrettanto reiterate, che in un clima meno velenoso sarebbero certamente superflue.

Nei nostri rapporti con gli Stati Uniti esiste un problema di natura economica e un problema che chiameremo sentimentale.

Sul primo problema, i punti da discutere sono due: l'accettazione da parte dell'Italia dell'assistenza economica americana e l'adesione al piano Marshall. Non parliamo dell'assistenza fornitaci subito dopo la liberazione attraverso l'U.N.R.R.A. Essa è ormai cessata e si trattò niente altro che di una gigantesca organizzazione di soccorso ai popoli colpiti dalla fame, dal freddo e dalle malattie, di una specie di Croce Rossa alimentare oltre che sanitaria ispirata a criteri di filantropia e di umanità, e per la quale non può non tributarsi all'America un sentimento di gratitudine.

Parliamo dell'assistenza post-U.N.R.R.A. e che consiste nel consentirci delle forniture essenziali e credito. Anche i sassi sanno che l'Italia consuma, per stringerci la cinghia all'ultimo buco, non meno di settanta milioni di quintali di grano e ne produce oggi attorno ai quaranta, consuma circa 12 milioni di tonnellate di carbone e ne produce appena uno e mezzo, consuma non sappiamo quante tonnellate di combustibile liquido e non ne produce nessuna. L'America ci ha offerto di integrare questo fabbisogno, e senza il suo aiuto la metà degli italiani non avrebbero mangiato il loro pane, le nostre industrie avrebbero arrestato la loro attività, i nostri trasporti si sarebbero fermati. Doveva forse l'Italia votarsi alla morte fisica per non dare ombra alla Russia? D'altra parte non ci risulta che la Russia abbia mai messo a noi stati in condizione di dire all'Italia: eccomi pronta col mio grano, il mio carbone, il mio carburante e scegli tra la mia offerta e quella americana. In tal caso la nostra scelta avrebbe potuto rivestire un carattere preferenziale politicamente sospetto, ma la Russia ci ha offerto solo gli articoli della Pravda, tradotti sull'Unità, ed era evidentemente troppo poco per indurci a rifiutare grano, carbone e benzina d'oltre Oceano.

Io non ho il piacere di conoscere l'On. Togliatti, ma se per avventura avessi l'occasione d'incontrarlo privatamente presso qualche comune amico, vorrei domandargli in via strettamente confidenziale se egli andando al Governo sarebbe in grado di fare qualche cosa di diverso da quel che ha fatto l'On. De Gasperi. Fino ad oggi infatti i nostri comunisti non ci hanno mai spiegato chiaramente il loro programma su questo punto delicato.

E' venuto poi il piano Marshall. Come si può affermare in buona fede che esso è in funzione anti-russa, quando la Russia è stata solennemente invitata ad aderirvi ed è stata essa che ha rifiutato ed ha costretto a rifiutare i suoi Stati satelliti? Non vogliamo fare induzioni maligne sulle ragioni di questo rifiuto, ma è intuitivo che se vi deve essere sospetto, questo non può cadere sulle intenzioni dell'America che voleva comprendervi nel piano Marshall la Russia, ma sulle intenzioni della Russia che se ne è volontariamente esclusa. E per quanto riguarda l'Italia è da ripetere lo stesso discorso fatto poco sopra. Se il piano Marshall è un piano di ricostruzione, perchè mai l'Italia dovrebbe rinunciare a giovarsene? E ha mai la Russia offerto all'Italia un suo piano di ricostruzione? Non esiste nessun piano russo per la ricostruzione italiana, e per quale follia può muoversi a rimprovero dell'Italia di non essere corsa al suicidio per un gratuito atto d'amore verso la Russia?

Ma fin qui la difesa della politica italiana può sembrare fondata solo sul terreno degli interessi economici e sembra invocare solo la scusa dello stato di necessità. La simpatia vuole che da parte nostra si riconosca senza ipocrisia che effettivamente tutte le nostre simpatie e cioè tutte le simpatie degli italiani non comunisti vanno agli Stati Uniti. Questo è il problema sentimentale. Il fatto è innegabile. Si tratta di vedere se per avventura questo stato d'animo non sia la conseguenza diretta e inevitabile della politica della Russia nei nostri confronti e non quella di una politica nostra nei confronti della Russia. La Russia da un lato si è trovata nella necessità di dover appoggiare tutte le ragioni jugoslave contro di noi; dall'altro, anche indipendentemente ed oltre questa solidarietà con la Jugoslavia, essa ha manifestato verso di noi un'avversione quasi gratuita, psicologicamente spiegabile in parte per ragioni ideologiche, perchè la Russia sembra condizionare la propria amicizia ai regimi interni vigenti nelle diverse nazioni, in parte per riflesso della sua rivalità con gli Stati Uniti, essendo stato il nostro Paese per le vicende belliche e i patti intercorsi tra i vincitori uno dei Paesi assegnati all'occupazione anglo-americana. Ne è derivato che in ogni circostanza, il sentimento nazionale italiano ha trovato contro di sè la Russia. La disgraziata soluzione di Trieste è stato il compromesso per noi doloroso che gli Anglo-Sassoni hanno dovuto sottoscrivere come il meno peggio dinanzi alle rivendicazioni jugoslave strenuamente appoggiate dalla Russia. Il nostro ingresso all'O.N.U. è stato precluso dal veto della Russia. Per le riparazioni e la assegnazione della flotta la Russia ha tenuto a distinguersi come un creditore intransigente. Tutto ciò non poteva incoraggiare gli Italiani a guardare con simpatia l'Unione Sovietica.

Vi è infine tra America e Russia e i loro metodi un paragone che gli italiani non potevano fare a meno di istituire e che non si risolveva a vantaggio della Russia, del che la colpa non è di nessuno a di fuori della stessa Russia. Gli Stati Uniti infatti fino ad oggi non hanno arrestato nè Togliatti, nè Nenni. Anzi, come osservò alla Costituente l'on. Merzagora, il quale oltre che un esperto finanziere è un uomo di spirito, l'on. Nenni, a l'osservazione è estensibile all'on. Togliatti, riusciva a mantenersi in piena efficienza fisica per i suoi energici discorsi contro l'America solo in grazia delle calorie che gli erano fornite dall'America stessa, essendo presumibile che l'on. Nenni non si cibasse di grano ucraino nè di nocciuoli del Caucaso. Non risulta invece che in Bulgaria, Rumenia, Ungheria, Jugoslavia gli avversari dell'influenza russa vengano forniti dalla Russia stessa delle calorie necessarie per assolvere il loro compito politico.

Risulta invece che vengono forniti di corda o di piombo per essere spediti all'altro mondo. Ed allora non si può dare torto agli Italiani se essi preferiscono il sistema di influenza americano a quello sovietico. Anche dal punto di vista sentimentale dunque l'Italia va assolta dal processo che le intentano. Non è lecito pretendere che l'opinione pubblica si orienti in favore di chi non trascura occasione per darci prova di scarsa amicizia e di chi persegue metodi di espansione incompatibili con alcuni principi che ci sono cari e sotto la protezione dei quali desideriamo vivere.

Paolo Granelli



Vignetta di propaganda inglese: riconciliazione tra l'Inghilterra-madre e la figlia America (1782).

L'INDIANO NUDO HA FATTO MOLTA STRADA

Un disegno del 1782 rappresenta gli Stati Uniti di America come un indiano ignudo con la vita cinta di foglie di tabacco, al quale una gentildonna, che raffigura l'Inghilterra, si rivolge con atteggiamento di protezione. Da allora ad oggi quell'indiano ha compiuto un lungo cammino e da colui che tollerava protezioni, è divenuto colui dal quale l'Europa attende aiuti. L'ammontare degli aiuti concessi dagli Stati Uniti all'Europa dal 1 luglio 1945 al 30 giugno 1947 ammonta alla cifra imponente di 12.160 milioni di dollari. Fino all'ottobre 1947 gli aiuti concessi all'Italia ammontavano a L. 1.093 milioni di dollari e quelli alla Francia a 1.976 milioni di dollari. Secondo la proposta del Governo degli Stati Uniti al Congresso, gli aiuti che gli Stati Uniti dovrebbero concedere all'Europa nell'anno finanziario 1947-48 ammonterebbero a 6.800 milioni di dollari.

Quali motivi hanno indotto il popolo degli Stati Uniti ad accettare i sacrifici economici che il Governo ha imposto e si propone di continuare ad imporre, con un programma di aiuti a Stati esteri, di dimensioni che non hanno precedenti?

La risposta che dànno coloro che interpretano qualunque avvenimento umano, in termini marxisti è chiara, come chiaro è lo schema interpretativo fornito dal Marx, se pure altrettanto semplicista. L'economia esistente negli Stati Uniti è una economia capitalistica, meglio supercapitalistica, dove il potere politico è detenuto dai monopoli economici. I monopolisti adoprano la forza politica della quale dispongono, per imporre quella ripartizione del reddito nazionale, che provoca la conseguenza che la grande massa dei lavoratori-consumatori, non è in grado di comperare la totalità delle merci che essa ha prodotto. Perciò la economia americana è costantemente sotto la minaccia di crisi economiche, crisi di sovraproduzione, o di sottoconsumo, che paralizzano le forze, che determinano l'imperialismo degli Stati Uniti, costretto a cercar mercati di sbocco dove collocare la produzione esuberante.

La storia dei monopoli, che dominano la politica americana, è storia antica, ed ogni studente di economia sa quanto di essi si discutesse sul finir del secolo scorso, quando si apprestarono i primi interventi del Governo per limitarne il potere.

L'ascesa delle organizzazioni dei lavoratori non fu facile. Nel 1880 il «Noble Order of the Knights of Labor», associava 700.000 membri e per la prima volta costringeva Jay Gould a venire a patti in seguito allo sciopero contro le ferrovie dell'ovest. Nel 1881 si costituiva l'American Federation of Labor, con 250.000 membri, divenuta la più grande organizzazione sindacale oggi esistente.

Nel corso della guerra la forza delle organizzazioni sindacali è immensamente cresciuta, ed anche in virtù di ciò la partecipazione al reddito nazionale delle classi lavoratrici è aumentata. Il reddito nazionale è enormemente aumentato, toccando nel primo semestre 1947, la cifra imponente di 223.6 miliardi di dollari. La quota perciò di reddito messa a disposizione dell'Europa sotto forma di aiuti è stata pari al 2.65 per cento. Se si aumette che nel 1948 il reddito nazionale continui ad essere prodotto nella medesima misura che nel 1947, e se si suppone che gli aiuti all'Europa mantengano il volume del 1947, l'Europa rappresenterebbe uno sbocco nel quale gli Stati Uniti collocherebbero il 2.50 per cento della produzione nazionale.

Non dunque gli sbocchi forniti dall'Europa hanno consentito di collocare le merci prodotte dagli americani, si bene il mercato interno, dove il più alto potere di acquisto delle classi lavoratrici, ha posto queste in condizioni di consumare i beni prodotti. Gran parte dei consumi dell'americano medio sono aumentati:

Aumenti percentuali 1947 rispetto al 1938-39 **frutta 375; verdura 625; cereali da breakfast 153; carne 163; uova 127; pollame 132; caffè 128.**

Le cifre dimostrano che gli aiuti all'Europa non costituiscono in se stessi uno sbocco economico di dimensioni tali da giustificare lo sforzo politico che gli Stati Uniti compiono sul piano interno e su quello internazionale. Si domanda allora quali siano i motivi che inducono gli americani a manifestare così grande interessamento per l'Europa. Secondo chi scrive essi sono prevalentemente di ordine ideologico: molti, soprattutto quelli che meno conoscono gli Stati Uniti e la loro storia, si dimostreranno scettici. Costoro sono quelli i quali raffigurano gli Stati Uniti come dominati dai discendenti della stirpe dei cercatori d'oro.

Quando si rifletta che fra le classi dirigenti degli Stati Uniti hanno una gran parte coloro che emigrarono o i discendenti di quelli che emigrarono per sottrarsi a persecuzioni politiche, religiose o razziali, si comprende quanta parte abbiano le forze ideologiche nel determinare la politica americana. Molte decisioni fra le più gravi nella politica estera degli Stati Uniti, rispondono a motivi di ordine ideologico. Il Nord America non aveva ancora raggiunto la fase capitalistica ed ancor meno quella supercapitalistica, quando il Presidente Monroe, nel messaggio al Congresso del 2 dicembre 1823, affermava che gli Stati Uniti avrebbero difeso la indipendenza delle Repubbliche Americane, che la avessero conquistata. In quel periodo le Repubbliche americane non costituivano uno sbocco economico per la produzione del Nord America. Parimenti arduo sarebbe l'affermare che motivi economici determinassero il discorso pronunciato da Lincoln il 19 novembre 1863 a Gettisburg, nel quale furono enunciati ideali che ancor oggi risuonano nel cuore degli americani, e più profondamente di quello che non credano gli scettici.

Accanto ai motivi di carattere ideale, vi sono quelli di ordine politico, che sospingono gli Stati Uniti ad aiutar l'Europa nell'opera di ricostruzione economica, perchè si crede che quanto più rapida sarà la ricostruzione, tanto più probabile sarà lo sviluppo delle forze politiche atte a contrastare la propaganda degli ideali comunistici propugnati dalla Russia. Gli ideali collettivistici propugnati dal comunismo sono in pieno contrasto con le aspirazioni dell'americano medio. Se fosse lecito esprimere quelle aspirazioni in una proposizione, le si potrebbe riassumere nella convinzione che la preservazione della libertà fra individui e gruppi di individui, — anche se qualche volta provoca sopraffazioni — è il miglior presidio delle libertà umane, alla condizione che nessun gruppo riesca a prevalere duevolmente sugli altri.

Guido Carli

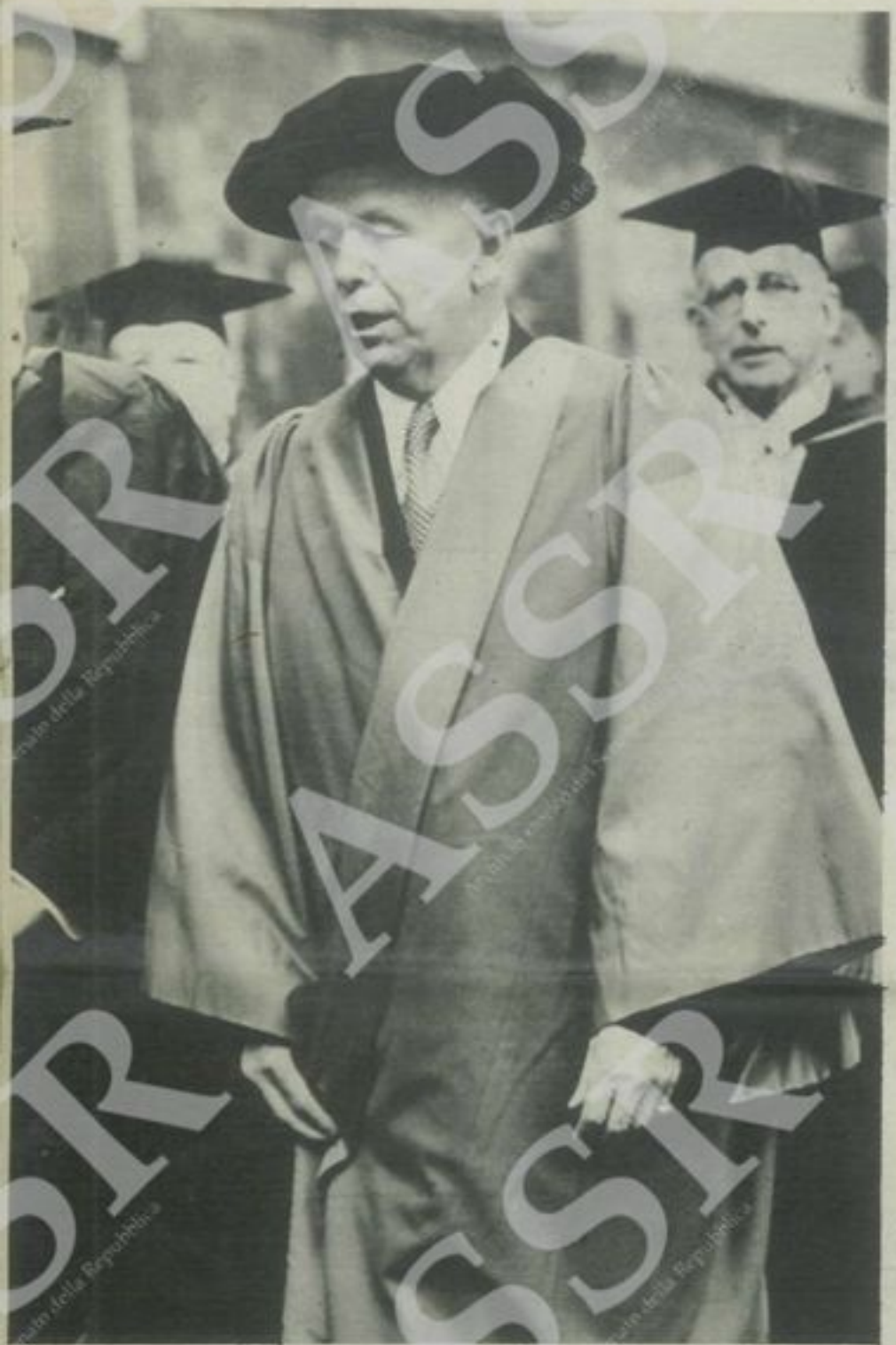


STORIA VECCHIA E SEMPRE NUOVA: Quando nel 1870 la Russia si espandeva nella Cina e gli S. U. avevano da poco concluso un Trattato commerciale con le Hawai, il caricaturista Frank Bellew disegnò questa vignetta intitolata «I due giovani giganti... Ivan e Yonatan Knights si raggiungono l'Asia da opposte strade». Cosa si può sperare oggi di meglio?

Non vi è forse paese dove la lotta dei lavoratori sia stata più aspra e più vittoriosa. Battuti i negrieri, vinta la crociata magnifica delle otto ore, conquistata la libertà di sindacati e di sciopero, i liberi lavoratori di America lottano oggi contro i grandi Trusts, valendosi di una democrazia che non è di ostacolo all'ascesa civile delle forze del lavoro



La bilancia della «Domanda ed offerta». Ecco come la satira politica del secolo scorso rappresentava gli sfruttatori del lavoro. Costoro (come se si trattasse di merci) provvedevano a sostituire i lavoratori che reclamavano, scioperando, dei miglioramenti salariali, con poveri e disgraziati immigranti, che la fame aveva cacciato dai paesi di origine.



Al tempo della Conferenza per la Pace con la Germania e l'Austria, il Generale Marshall riceve a Londra la laurea ad honorem di dottore in legge dalla famosa Università di Oxford.

MARSHALL
L'UOMO DEL "PIANO"

DI AUGUSTO GUERRIERO

"Caro ministro, per la prima volta da quando assunsi questo ufficio sei anni fa, mi è possibile riferire che la sicurezza degli Stati Uniti di America è interamente nelle nostre mani".

Caro ministro, per la prima volta da quando assunsi questo ufficio sei anni fa, mi è possibile riferire che la sicurezza degli Stati Uniti di America è interamente nelle nostre mani».

Con queste parole semplici e sobrie, cominciava il rapporto che il Generale Marshall presentò nell'ottobre del 1945 al Segretario di Stato per la guerra. Era da sei anni capo di stato maggiore, e ogni due anni aveva presentato un rapporto al ministro. Ma quanto differiva questo terzo rapporto dai due precedenti! In quei sei anni, l'America si era trasformata dalla nazione quasi più isolata, che era, nella più grande potenza militare del mondo.

George Catlett Marshall ha compiuto 67 anni lo scorso dicembre. E' alto di statura, atletico, robusto. Il volto dai lineamenti forti e marcati porta l'impronta della risolutezza. Non ha mai comandato un esercito in campo, ma ha organizzato l'esercito più potente del mondo. Ha pazienza e fermezza, che sono le doti principali del buon negoziatore. Sa giudicare e interpretare gli avvenimenti. E' un grande organizzatore. E' straordinariamente disinteressato. Non ha paura di niente. Fatto ancora più straordinario: non ha ambizioni. Parla poco. Sa ascoltare con pazienza, e mentre ascolta, il suo viso non tradisce la minima impressione. Se è necessario parlare parla sempre con buon senso, ed esprime idee semplici e chiare.

Quando scriveva quel suo rapporto, il generale Marshall era prossimo a raggiungere i limiti di età — 65 anni — e, quindi, ad abbandonare l'ufficio che aveva tenuto così degnamente per sei anni. E infatti, qualche mese dopo, smessa la divisa militare, si ritirava nella sua terra di Lacsburg, per dedicarsi tutto ai piaceri dell'agricoltura.

Si era da poco dedicato a quella nuova vita, quando scoppiò uno scandalo clamoroso nella diplomazia americana: il generale Pat Hurley, ambasciatore in Cina, accusò pubblicamente la burocrazia del Dipartimento di Stato di avere ostacolato e sabotato la sua opera, e di avere favorito in tutti i modi i comunisti cinesi o addirittura di avere intrigato con essi; dopo di che, si dimise. Il Presidente Truman, turbato dallo improvviso scandalo, ebbe un'idea: chiamò al telefono il generale Marshall, e gli chiese se fosse disposto a rinviare di qualche mese il suo ben meritato riposo. Avrebbe accettato una missione, che egli, il Presidente, aveva urgente bisogno di affidargli? Il generale diede una occhiata ai bagagli, che aveva disfatti da poco, e sospirò; poi rifece i bagagli, e partì per Washington. Dieci giorni dopo, partiva come «inviato speciale» del Presidente per Ckung-King.

Il suo compito in Cina era di mettere d'accordo i cinesi. Questo è facile a dirsi, ma è impossibile a fare. Ci sono ormai due Cine, la Cina del Kuomintang e la Cina comunista, che si odiano a vicenda mortalmente, che si fanno la guerra da circa una generazione, e se la sono fatta persino mentre imperversava la guerra contro il Giappone; e spesso, l'una delle due fazioni si scordava dell'invasore giapponese per dedicarsi ai piaceri tanto più raffinati della guerra civile; così si videro spesso truppe cinesi attaccare alle spalle truppe cinesi, che erano impegnate contro i giapponesi.

Forti per la pace

Le riunioni furono molte, le discussioni interminabili, e si concluse poco. Furono fatti accordi, ma non furono rispettati. Alla fine, il generale Marshall dichiarò che interessi egoistici avevano sabotato la sua opera. Accusò i comunisti di essere «antidemocratici» e di volere imporre un governo comunista in tutta la Cina. Accusò il Kuomintang di comprendere gruppi «interessati alla conservazione del loro controllo feudale della Cina».

Improvvisamente, il 7 gennaio, il presidente Truman accettava le dimissioni di Mr. Byrnes, e nominava Segretario di Stato il gen. Marshall.

Ancora una volta, il vecchio soldato rifece i bagagli, salì in un aeroplano, e partì. L'aeroplano fece scalo all'isola Guam per i rifornimenti. Il corrispondente della «Associated Press» notò che il generale era in «high spirits» (noi diremmo: alto di morale). Gli fu chiesto: «Continuerete la politica di Mr. Byrnes?». Il Generale sorrise, e rispose: «Sarei uno sciocco se rispondessi a una domanda come questa in questo momento». Gli fu chiesto ancora: «Potete dire qualche cosa dei vostri piani?». Il Generale rispose: «Sono spiacente, ma per il momento non dico niente». Nel frattempo, l'aeroplano aveva fatto i rifornimenti. Il Generale risalì a bordo e ripartì.

Chi avesse voluto, allora, sapere qualche cosa delle idee del nuovo Segretario di Stato sulla guerra e sulla pace del mondo e sulle relazioni internazionali, anziché perdere tempo a interrogarlo, avrebbe potuto consultare le carte che egli aveva scritto quando, nello abbandonare la carica di capo di stato maggiore per ritirarsi a vita privata, aveva creduto di dover parlare con franchezza completa al suo governo e alla sua nazione. In quel terzo rapporto, che ho già citato, egli, avendo tratto dalla sua esperienza le conclusioni sul modo di mantenere la sicurezza del paese nel l'avvenire. Ecco i punti principali:

— «Finchè non sia dimostrato che si sia trovata una soluzione per prevenire le guerre, una nazione ricca, che depone le armi come abbiamo fatto noi dopo ogni guerra della nostra storia, va incontro al disastro. La esistenza di strumenti di distruzione complessi e terribili, ora disponibili, fa di questa proposizione una verità semplice, a mio avviso indiscutibile».

— «Non è più pratico continuare a considerare come una base soddisfacente della nostra sicurezza ciò che una volta concepimmo come una difesa dell'emisfero. Noi oramai siamo interessati alla pace del mondo intero. E la pace può solo essere mantenuta da chi è forte».

Quindi il Generale Marshall insistette sulla necessità dell'istruzione militare di tutta la gioventù e sulla necessità di avere un esercito pronto per la immediata mobilitazione e di tenere pronte le armi per i primi mesi di guerra.

— Ultimo punto: «Non possiamo essere certi che la prossima guerra, se ci sarà, sarà anche più totale di quella che ora si è conclusa. La natura della guerra è tale che essa, una volta cominciata, può terminare solo come è terminata quest'ultima: con la distruzione del vinto. E si deve assumere che una altra riconversione dalla produzione di pace a quella di guerra avrà luogo al principio sotto il bombardamento nemico a distanza».

Queste erano le idee del Generale Marshall quando stava per abbandonare il suo ufficio di capo di stato maggiore. In sostanza, egli voleva che l'America rimanesse armata per difendere non solo se stessa, ma la pace nel mondo. C'è ragione di credere che non abbia cambiato idee.

La dottrina di Truman

Il primo problema, che il Generale Marshall ebbe da affrontare fu quello della riorganizzazione del personale del Dipartimento di Stato, a cominciare dal Vice Segretario. Dean Acheson era da molto tempo il necessario. Era rimasto in carica per le insistenze del Presidente Truman. Come sostituirlo?



La riunione delle sedici nazioni aderenti alla prima volta dopo la guerra i popoli europei uniti per ricostruire i loro paesi devastati, e pr

La scelta di Marshall cadde su Robert A. Lovett, che era stato Vice Segretario alla Guerra per l'aviazione. Lovett è un banchiere e un uomo d'affari. E' socio di Harriman nella Brown Brothers, Harriman & Co., ed era direttore della Union Pacific Railroad. Aveva da badare ai suoi affari privati, che erano grossi e importanti, ed era convalescente di un'operazione chirurgica. Ma accettò la proposta di Marshall. Disse: «Ci sono tre persone, alle quali non posso dire di no: mia moglie, Henry Stimson e George Catlett Marshall. Quando il "vecchio" mi chiama, devo rispondere: Eccomi».

Il Dipartimento di Stato era disorganizzato. Per quindici anni aveva lavorato piuttosto come un organo personale di Roosevelt o dei vari Segretari di Stato. Spesso aveva seguito non solo le direttive del Segretario di Stato, ma anche quelle di altri Ministri: di Wallace, di Morgenthau. Non aveva un capo, un direttore permanente, e, nello stesso tempo, il suo personale in patria e all'estero era enormemente aumentato.

Marshall istituì un Segretariato esecutivo, e mise a capo di esso un giovane, Carlisle H. Humelsine, che si era da poco dimesso dall'esercito. Poi, mise insieme un gruppo di funzionari e di esperti di grande valore, e affidò loro il compito di preparare il piano della politica estera degli Stati Uniti. A capo del gruppo mise George F. Kennan, specialista in materia di politica russa, che come consigliere-ministro a Mosca, aveva, nei suoi rapporti, dato prova di grandissima perspicacia. E gli mise a fianco «Chip» Bohlen, anche lui specialista in politica russa, un altro giovane con una grandissima esperienza diplomatica, che aveva fatto servizio come interprete alle conferenze di Teheran, Yalta e Potsdam.

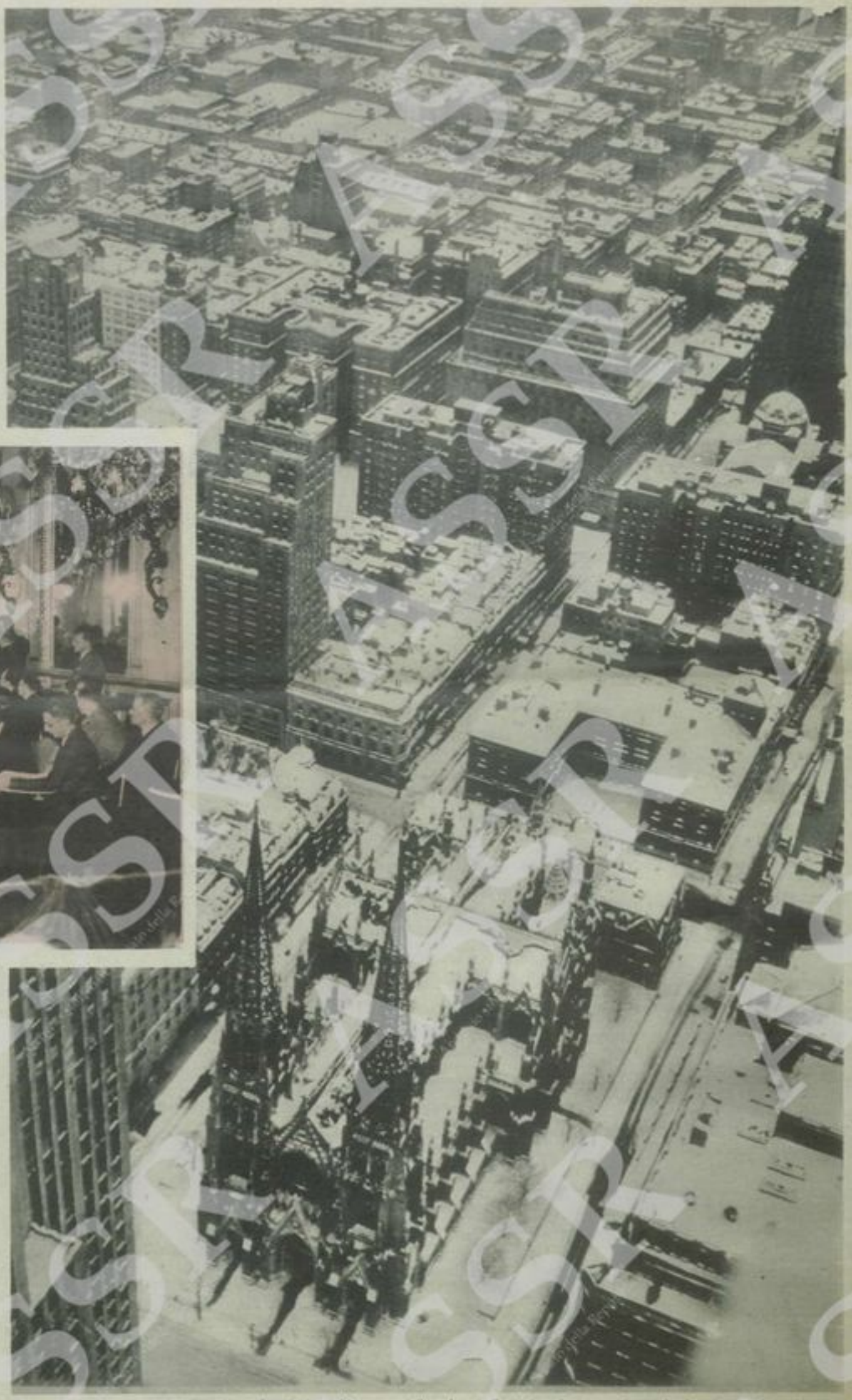
Kennan è l'autore del famoso articolo sulla politica estera dei Soviet, che apparve l'anno scorso in *Foreign Affairs* con la firma X. Pare che egli lo avesse scritto prima di inserirlo nel suo rapporto. Ma fu pubblicato dopo, e quindi si ritenne che il Dipartimento di Stato non solo ne avesse permesso la pubblicazione, ma la avesse voluta allo scopo di scuotere l'opinione pubblica americana e di darle il senso della gravità della situazione.

Il Dipartimento di Stato non si era ancora adattato alla nuova organizzazione, quando scoppiò la crisi greca. Marshall la affrontò con grande calma. A questo punto, la rivista *Fortune* fa una rivelazione, che — per dire la verità — sembra incredibile. Il Dipartimento di Stato considerava l'azione, che aveva raccomandata al Presidente come una misura puramente di emergenza, nello spirito e nella estensione. Ma non comunicò intenzionalmente quel

(Continua a pag. 41)



Conferenza del Piano Marshall a Parigi. Per la prima volta dalla comune necessità, si sono insieme per tenere ancora accesa la fiaccola della civiltà.



New York sotto la neve nel giorno di Natale. Mentre il bianco mantello copriva le metropoli, in questi grandi alveari cuori fratelli pensavano alla sorte dei bimbi poveri d'Europa, alle loro miserie, ai dolori, alle sofferenze indicibili. Il popolo americano è uscito dalla «splendida isolazionismo» e s'interessa alla sorte della martoriata Europa, perchè, difendendola, se di difendere le tradizioni, la cultura, le civiltà dell'occidente.



IL SOGNO DI LUCIA

NOVELLA DI VITALIANO BRANCATI

Questa novella, scritta nel 1937, dispiacque al regime del tempo. Oggi potrebbe ancora dispiacere

In una città dell'oriente d'Europa, molto lontana da qui, e in cui vige il «sistema collettivo», Lucia, una sera, decise di fare quello che venti anni avanti la madre, e mille anni avanti un'ava, a cui ella le stette somigliava, tranne che nell'essere operaia, avevano fatto: scappare di casa col proprio innamorato.

Grandinava. Gli alberi rullavano come tamburi, e solo l'occhio poteva distinguerli dal pensiero che sui tetti si ballasse con scarponi chiodati. Lucia, profittando del buio e del fatto che padre e madre erano assenti, attaccò due cavalli a una slitta e volò verso il villaggio vicino, in cui avrebbe trovato il suo timido Leone. Correva in direzione opposta al vento, frustando la grandine e pensando: «Fra poco sarò una signora, e mai più sarò una signorina». Una bambina che nasce è signorina? No, essa non è né signora né signorina: è una bambina. Io sarò la madre di due bambine, e poi diventerò la madre di quattro bambini, e Leone sarà il padre.

Così pensava, vedeva il timido giovane, freddoloso, Leone aspettare in un canto del villaggio, ravvolgendosi sempre di più nel mantello e tendendo per la venuta della notte, della strada e di lei che sarebbe apparsa fra poco, il solo occhio sinistro, o forse meno: occhio.

Ma il pensiero di Lucia s'ingannava. Leone non stava in nessun canto, e nessun mantello proteggeva le sue spalle. Egli, libero e spedito, girava a passo di marcia attorno alla piazza del villaggio ove, due ore prima, era accaduto questo.

Un ispettore, che avrebbe dovuto passare in rivista le forze operaie del luogo, e forse sostituirne il sottocapo, invece che alle cinque di sera era arrivato alle quattro e, invece che nello spazio di un'ora, aveva passato in rassegna uomini e armesi nello spazio di mezz'ora. La folla radunata era così rimasta in piazza, con quel pesante movimento che è degli animali spinti insolitamente fuori dalle mandrie qualche tempo prima del tramonto. Il sottocapo, affacciandosi dal balcone e vedendo sotto di sé quel nero di persone assiepato com'era a tirar fuori e ricacciar dentro la folla come il cacciatore di un tavolo, fu preso per un momento dal solito desiderio di rimettere in cassa quegli uomini. Ma poi pensò: «Non sono ancora le cinque. Cosa farà a casa questa gente! Uh, mamma!». E si rivolse all'ispettore che, in quel momento, si faceva pelle e ossa, appoggiandosi sulla spalla di un segretario: «Ispettore, c'è rimasto del tempo, e abbiamo un po' di folla in piazza. Son tutte persone volonterose che vorrebbero fare qualche cosa. Scelga Vostra Signoria cosa crede opportuno che così facciano...».

«Mah», disse l'ispettore, «che marcino un pochetto... Dove?». «Attorno alla piazza. E' un esercizio che serve. La guerra non si farà aspettare a lungo». «Bene!» fece il sottocapo e, dal balcone, disposte per quattro la folla, scelse un capogruppo e gli ordinò di far marciare il piccolo battaglione nel modo indicato dall'ispettore. «Non vi fermate, aggiunse ad alta voce, prima che io abbia dato il contrordine di fermarvi!».

Subito la folla si mise in moto e compì tutto il primo giro con alquanto disordine, compì il secondo, poi si lanciò volonterosa nel terzo nel quarto, sino al cinquantesimo, accordandosi a mano a mano in un passo perfetto.

Al cinquantesimo giro qualcheduno cominciò di sentirsi stanco, e il capogruppo fu avvertito ch'erano già le sette. «Ci fermiamo?» domandò un uomo ansante. «Come, ci fermiamo. Fino al capogruppo. «Chi ci ha dato il contrordine di fermarci?».

In quella arrivò Lucia, e, cercato inutilmente il fidanzato per le strade deserte, corse in piazza e lo trovò al terzo posto della terza fila. «Leone!» gridò, agitando le mani. «Leone!».

Il giovane si voltò e le sorrise, ma non fece alcun cenno di uscire dalla fila. Lucia gli corse dietro, afferrandosi a un grosso giovanotto, che la scostò senza scomporsi, come fa la ruota di un carro in movimento, quando una ragazza tenta di salirvi: «Ma Leone! Leone!».

«Che vuoi?» fece finalmente il giovane.

«La slitta!». E' qui vicino!». E Lucia descrisse con le mani, nel modo più grazioso, la prossima fuga sotto la neve con un garbo senza pari. Le dita ricaddero perfino a dire che lei avrebbe tenuto redini e frusta, e lui, povero caro ragazzo, avrebbe potuto rannicchiare dentro il mantello.

Leone rispose con un gesto del viso, col quale ringraziò, disse che quella sarebbe stata la perfetta felicità, ma aggiunse che lo ordine era di girare attorno alla piazza e che nessun cittadino, degno di questo nome, avrebbe potuto fermarsi prima che fosse arrivato il contrordine; e indicò l'orologio rosso del campanile che, a causa della neve, non era più la grafia di dire sulla sull'ora corrente e guardava tutto severamente come se l'ispettore prima di partire avesse lasciato il suo occhio destro nel punto più alto del villaggio, permettendo alla luce rossa della Umanità di illuminargliele fortemente.

«Un ordine è un ordine!» pensò Lucia. «Ho capito! Bisogna procurarsi il contrordine».

Una diecina di vecchi erano usciti dalle case e, seduti su alcune panchette, stavano a guardare quei giovani encomiabili che da tre ore, giravano attorno al palco della musica, senza pensare minimamente di fermarsi. Alcuni di quei tardi spettatori dicevano: «Questo, vedete, è bello!». Altri: «Ma è sempre uno!». E uno solo ripeteva di tanto in tanto: «E' solamente stupido!». Lucia convinse questi ultimi a cercare il sottocapo, ovunque egli si trovasse, e ricordargli che da tre ore quella ruota di uomini girava in piazza. Così si fece. Ma evidentemente il sottocapo, uomo energico ma distratto, che, in famiglia, era noto per il suo dimenticare aperti i rubinetti del bagno e allagare i pavimenti, aveva lasciato uscir di mente che aveva dato a quelle cinquecento brave persone una spinta da tutti irreparabile tranne che da lui, ed era partito, insieme all'ispettore, non si sapeva per dove. Si telefonò alla città vicina, ma non rispose che una sbadiglio. Si telefonò a una città ancora più grossa, ma non rispose nessuno. Si telefonò alla capitale, e si riuscì a svegliare un uomo di tanto peso che il microfono trovava in mano a tutti. Quell'uomo rispose che il caso era straordinariamente complicato, che il sottocapo andava al più presto destituito, ma che bisognava cercarlo lo stesso, perchè egli, come sopracapo, poteva dare, se aveva voluto anche l'ordine di bruciare il villaggio, ma non poteva, senza il pericolo di assestare un grave colpo alla via gerarchica, impartire direttamente un contrordine. «E allora?» disse Lucia, che era riuscita a strappare il microfono a un tale che le suggeva con le mani fredde e sbiancate. «E allora?».

«Allora», rispose l'uomo, impressionato da questa voce sottile che gli giungeva dalla provincia, «allora, buona notte!».

In piazza, dove presto Lucia e i vecchi tornarono, la squadra aveva superato il centinaio di giri e si muoveva con lo stile che le dava l'esercizio e le permetteva la stanchezza, verso il migliaio. Delle lampade, come era uso dopo la mezzanotte, non ne rimaneva accesa che una, assai piccola e verdolina, la quale pendeva sul palco per la musica. Gli uomini in marcia erano illuminati più dall'albore della terra coperta di neve che da quel barlume che veniva dall'alto, ed erano più visibili nei piedi che nelle teste. Lucia fece un ultimo tentativo per convincere Leone a seguirla, ma quando fermò lo sguardo nella faccia di lui, folta com'era di grani bianchi, quando gli lesse negli occhi la paura, non di uscire dalla fila (idea a cui la mente non si spingeva, nemmeno per via di assurdità, ma di rallentare il passo, come se la macchina del mondo, per non spezzarsi e seguitare il suo lavoro e riportare il sole in quel cielo nero, avesse bisogno che la ruota d'uomini girasse regolarmente e continuamente sino all'arrivo del contrordine; quando capì ch'era tardi, che la sua fuga era ormai compromessa, che fra poco sarebbero arrivati, a cercarla, il padre, la madre e i vicini, volse le spalle alla piazza e di corsa raggiunse la slitta. In quel primo momento di stizza, pensò di liberare i cavalli, che, fra l'altro, le somigliavano in viso alla terza fila di quei giovanotti, ma liberatone uno e mezzo, desistette col grido verso la campagna, pensando che a casa non avrebbe potuto ritornare a piedi. Salì dunque sulla slitta, scoprì l'unico cavallo che le restava, ascoltò il rumore di passi che giungeva dalla piazza e che pareva destinato ai secoli dei secoli, poi diede un colpo di frusta che lanciò le stampe nella neve, e partì. Vicino alla piazza, vide un gruppo di cavalli andare per suo conto, annusandosi l'un l'altro la coda: nessuno era il primo e nessuno l'ultimo, perchè tutti avevano formato circolo e giravano attorno a un albero; ma su il pensiero doveva essere il capofila, terzo sarebbe stato il cavallo che Lucia aveva liberato dalla slitta. «Mio Dio!» mormorò, fra due colpi di tosse. «Mio Dio!». Anche lui è andato a finire in una ruota!».

Presto fu a casa: aprì con trepidazione la porta, disposta ad ascoltare qualunque sgridata. Ma padre e madre erano assenti: un biglietto, posto sulla tavola, fra un pomodoro e una mela, diceva che l'una era andata alla radunata serale delle madri di una figlia unica, da marito, l'altro alla radunata sottana dei padri di figlie prive di dote.

Spiccicò un «bene!» dalla lingua amara ed entrò nella sua camera. «Che mondo!» pensava, guardando alle cartine geografiche che erano stese sulle pareti. «Che mondo! Asia, Africa, Australia... Non c'era posto per una fuga, non c'era posto per un piccolo atto grazioso. Eccola tornata al suo letto di nubile, eccola con la testa sui cuscini, come testa di signorina su guanciale di signorina. Ma il cuscino sembrava pieno di spilli, e tutto il suo corpo pareva che non avesse mai dormito, tanto strano e buffo riusciva il sonno alle palpebre, alle braccia, alla testa. Perchè dietro la nuca non c'è un tasto, girando il quale si cada nel sonno? Gli altri penserebbero a rigirarlo e a svegliarci. E se uno fosse dimenticato?... Tanto meglio. Sempre dentro il sonno.

Due ore passarono così. Finalmente, Lucia cadde in una specie di dormiveglia, e nella poca luce, che ancora le colpiva gli occhi, vide formarsi una persona singolare con la faccia piena di autorità. «Hai un biglietto d'invito?» disse questa. «Che biglietto d'invito?» fece Lucia. «Quello per entrare nella radunata». «Ma quale radunata?». «Oh, come! La radunata di coloro che dormono! E' una delle più riuscite e vi partecipa tutto il mondo, senza distinzione di partiti, razze e nazioni. Entra per un poco e guarda».

Lucia entrò e vide un consesso, una radunata, il cui ordine, la cui austerità superavano qualunque immaginativa. Tutti stavano nella medesima positura e tutti avevano gli stessi pensieri, cioè non ne avevano punti, e tutti gli stessi sentimenti, perchè i visi, in cui si spegneva piano piano l'espressione del pianto, prendevano quel tanto che andavano perdendo i visi in cui si spegneva l'espressione del riso.

«Che bella radunata!» disse Lucia; e pensò con disgusto alla ruota di cui faceva parte Leone e a quella di cui faceva parte il cavallo. Non erano nulla al paragone.

«Più bella della presente radunata non ce n'è che una sola!» fece la persona singolare con un sorriso equivoco. «E quale?» domandò Lucia. «Vorrei non dirlo, perchè sei troppo giovane!». «Ed io te ne prego!».

«Guarda di là!». E la persona indicò una sterminata siepe di cipressi.

«Cosa c'è di là?».

«Tutti i cimiteri di questa terra. E' la radunata di miliardi e miliardi di persone le quali fanno un che di più serio, profondo e ordinato che non sia il dormire».

«Mostrami!».

«Di più: continuano ad essere morti».

«Madonna degli Angeli!».

«Se li vedessi!». Intanto sono più eleganti di coloro che dormono, perchè questi stanno coi undo chi in pigiama, mentre quelli sono tutti vestiti, e per giunta in abito da cerimonia. E poi che silenzio, che compostezza, che obbedienza!».

«Mio Dio!» fece Lucia. «Ho paura!. Ho paura! Mi voglio svegliare!». E infatti era sveglia, con la mano sul cuore che le batteva. «Mio Dio! Madonna degli Angeli! Mio Dio!». Accese la lampada, rivide le cartine geografiche. «Che mondo! Dormono tutti!». Si coprì gli occhi con le palme. Ma d'un tratto, con una gioia da scolara che sorprende in fallo il maestro, venne a scoprire che al di là del Pacifico, la gente era sveglia. Non tutti dormivano, dunque! Non tutti dormivano!

Il pensiero di Lucia si tuffò da una parte, in quel lato di mondo ove la radunata era bruscamente interrotta, e cominciava la baraonda degli svegli; dall'altra, si mise a correre verso un giorno lontano nel suo passato, un pomeriggio, un muro illuminato dal sole.

Perchè questo muro sovrastava in tal modo a tanti ricordi? Perchè splendeva così senza pari? Perchè il pensiero vi si attaccava come un naufrago allo scoglio?

Sulle pietre a secco di quel muro, si proiettavano ombre di bambini che mandavano in alto tre palle; non si capiva quali fossero le teste, quali le palle, se non quando taluno più forte, strappava l'ombra tonda dalle ombre delle mani e delle braccia, e la lanciava in alto.

Un giuoco si proiettava su quel muro. Un giuoco: un che di scomposto, disordinato e felice!

Vitaliano Brancati

Per mancanza di spazio siamo costretti a rimandare al prossimo numero le continuazioni del racconto di M. V. Heberden

IL POSTO ADATTO PER UN DELITTO

e del

LIBRO SEGRETO DI GABRIELE E DI DONATELLA

di Antonio Aniante

LEGGETE:

FOTOGRAMMI

IL PIÙ GRANDE SETTIMANALE ILLUSTRATO DI CINEMA E VARIETÀ



Sospensione del lavoro in favore di una manifestazione di forza. I camion sono messi a disposizione degli industriali: la benzina la paga gli aiuti AUSA.

ADOPERANO BENZINA DI TRUMAN PER FARE LA RIVOLUZIONE

Così gli americani risposero ai delegati italiani: «*Noi saremo costretti a riconsiderare la possibilità di limitare o annullare determinate forniture, visto che esse servono ai comunisti per alimentare la loro propaganda contro di noi*».

Una nave sovietica, la «Baku», ha attraccato ai moli del Tamigi ed ha scaricato alcune migliaia di tonnellate di mangime destinate ai pollai inglesi. Il fatto non è privo di significato e vogliamo, appunto, rilevarlo. Nè mancheremo di aggiungervi l'ingresso nei depositi della Casa editrice UESISA di mille tonnellate di carta in bobina, pure essa importata di Russia e destinata alle tirature straordinarie dei giornali comunisti di Roma, previste per la campagna elettorale. Alla stregua di una obiettiva registrazione dei fenomeni che vanno delineandosi sul tampeggiante orizzonte europeo questi due fatterelli di indole assai più economica che politica meritano tutta la nostra attenzione. Pensate: la Russia dopo un decennio circa riaprirebbe le porte della sua strettissima sorveglianza e avarissima esportazione! Possiamo e dobbiamo considerare questi gesti, uno dei quali (la spedizione di carta da giornale all'organo comunista l'Unità) estraneo ad ogni significato di portata internazionale, come anticipatori di una distensione della quale nessuno vorrebbe dubitare?

Senz'essere maligni ad ogni costo ci permetteremo di dubitarne; ci permetteremo d'interpretare il viaggio della «Baku», carica di mangime pei polli come espediente di servizio al signor Molotoff per legittimare taluni voli e rifiuti, e alla propaganda interna gli slogans già noti della Russia intenta a opre di pace e dell'Occidente aggressivo e imperialista.

A questo punto e per esperienza di osservatori della pubblica opinione accumulata in lunghi anni, la Russia avrebbe un solo mezzo per provare con sincerità e positiva franchezza la sua volontà d'associarsi alla ricostruzione del mondo. Questo mezzo consiste nel concorrere al commercio mondiale, nell'aprire le sue frontiere a chi vuole penetrarvi, nel mettere a disposizione dell'intera Umanità le sue immense risorse naturali. Non si capisce perchè anche i paesi della «cintura protettiva» (Bulgaria, Romania, Jugoslavia, Albania, eccetera, secondo le più attendibili informazioni, si dibattano in una situazione economica assai simile al «comunismo di guerra» degli anni orpelei, dal '17 al '21 così potentemente descritti da Trotsky. La carestia e la morte, le eliminazioni indiscriminate e la dittatura feroce della burocrazia di un partito ancora bolscevico (ma minoritario) dominarono la vita russa.

Qualche cosa di simile, secondo le informazioni penetrate oltre la cortina di ferro, avviene nei paesi «ex borghesi» trasformati in repubbliche comuniste, satelliti dell'unione sovietica. Non si capisce, dunque, perchè la Russia non sia in grado di alimentare i bisogni e anche secondo gli interessi propagandistici della sua organizzazione di guerra, questi paesi nei quali è ritornato con il regime bolscevico il segno, tormentoso e infallibile, delle sterminate code di donne dinanzi ai negozi e agli spacci di generi alimentari. Si capisce ancor meno lo strano sabotaggio e la pirateria alla quale si ridanno certuni di questi nazionali satelliti, come la Jugoslavia, trafficando clandestinamente tra l'una e l'altra riva dell'Adriatico, tra le sponde di Cattaro e la costa di Sicilia, tra l'una e l'altra zona del confine giuliano.

Balza evidente la «necessità». La pura «necessità» che muove il pericoloso e degradante traffico; e se tanto mi dà tanto, la medesima necessità decisiva le non brillanti condizioni della Nazionemadre.

Queste condizioni non permettono dunque alla Russia sovietica di accettare la gara con l'America sul piano della solidarietà umana. In altri termini la Russia non può mandarci il grano, il petrolio, il ferro, il carbone, i metalli rari e non può nemmeno mandarci i dollari necessari (ademo che il dollaro ha unificato Russia compresa le aree mercantili del mondo) per comperare sulle sue piazze quanto occorre alla nostra ricostruzione. Non può la Russia neppure lavorare il petrolio per gli autocarri che il 18 aprile recheranno le inquadrate masse di comunisti e socialfusionisti a votare. Il bello è che questa benzina la fornirà l'America.

Un nostro delegato nel suo ultimo viaggio a Washington s'è sentito dire brutalmente da un'altissima personalità statunitense: «Noi saremo costretti a riconsiderare la possibilità di limitare e annullare determinate forniture, visto che esse servono ai comunisti per alimentare la loro propaganda contro di noi». Quali fossero queste forniture, in effetti, il funzionario non disse e il delegato non insistette per saperlo. Ma il problema si pone in tutta la sua lineare crudezza. Si tratta di un atto di balzante evidenza e persino un po' comico nelle sue conseguenze estreme se si pensi che il pane maledetto da Togliatti, la benzina con la quale egli viaggia e probabilmente le stoffe delle sue camicie non gli vengono dalla Russia ma dall'America. Non sappiamo se la cara Togliatti arrivino i pacchi dono che tanti professionisti italiani non disdegnano e se il «leader» comunista ami le sigarette «Camel». Può darsi appunto che Togliatti si trovi nella condizione della totalità degli italiani ai quali il soccorso americano, dalla fine delle ostilità a oggi è come l'assegno al malato di pancreite. Queste considerazioni, però, non appaiono valide se si pensa alla impostazione della propaganda comunista acerrima nei confronti degli Stati Uniti, severissima nei confronti degli italiani che, con Togliatti e tutti gli iscritti al «fronte popolare per la libertà, eccetera eccetera» alla testa, mangiano grano del Minnesota.

La Russia può vincere la gara europea accettando la sfida americana sul piano del soccorso all'Europa e della intima collaborazione economica con tutte le nazioni del continente. Se questo non può fare (ed è evidente che non può) il suo gioco diventa visibile in tutti i suoi truculenti e in tutti i suoi meschini espedienti: la politica sovietica è obbligata a ridursi alla pressione morale, alla tecnica della «paura», dello «spavento», alla sottomissione vigliacca alle frontiere occidentali di grosse armate eternamente sul piede di guerra e alla rapina sconsolata per travasare nelle «tranche» vene dei paesi satelliti un poco della ricchezza e del benessere che i rifornimenti americani incrementano nell'occidente. Può durare a lungo una simile situazione? Noi italiani abbiamo sofferta una esperienza che sotto molt'essimi aspetti (malgrado irrefutabili differenziazioni) è uguale a quella bolscevica. Noi sappiamo dove conducono le decisioni di autarchia economica e qual conto occorra fare della forza militare come formula risolutiva di giganteschi fallimenti storici.

Giovanni Artieri



Pozzi petroliferi della California. Di questi pozzi si giova anche l'industria italiana, ma i signori Di Vittorio e Togliatti fingono di ignorarlo.

OSSERVATORIO

UN PIANO DI AIUTI

Non è un piano di egemonie straniere ma di liberazione dal bisogno

di PIETRO CAMPILLI, Capo della Delegazione Italiana a Parigi e Washington

La passione politica deforma spesso l'aspetto dei problemi, anche di quelli che per la loro concretezza presentano lineamenti ben definiti. E' bene pertanto, precisare quello che nelle intenzioni dei promotori e nella realtà dei fatti, è il cosidetto Piano Marshall.

Questo Piano non è un complesso di soccorsi per l'Europa ma un programma che l'Europa pone, innanzi a se stessa per la ricostruzione. L'America partecipa e concorre alla realizzazione di questo programma, ma il suo concorso non è che la integrazione — per quanto essenziale e indispensabile — dello sforzo che i paesi europei debbono compiere per la loro riabilitazione.

La legge presentata dal Presidente Truman al Congresso Americano fissa, del resto, in termini molto precisi le finalità del progetto. Dice la legge come premessa: «Riconosciuta l'interdipendenza tra gli Stati Uniti e l'Europa è ammesso che il disordine economico provocato dalla guerra non può essere contenuto entro le frontiere nazionali. Il Congresso dichiara che l'attuale situazione economica in Europa costituisce un pericolo per il benessere e l'interesse nazionale degli Stati Uniti e per il raggiungimento degli obiettivi a cui tendono le Nazioni Unite».

E sulla base di questa premessa il progetto di legge conclude affermando che l'obiettivo che si vuole raggiungere è quello di liberare i Paesi europei da ogni soggezione economica verso l'estero e di ridare ad essi una capacità autonoma di vivere e di operare.

Lo sforzo americano per instaurare nel mondo una economia poggiata sulla prosperità generale, deriva dal riconoscimento che non ci può essere un paese prospero se circondato da paesi in miseria e in crisi.

Nel periodo che va dalla fine delle ostilità al 31 dicembre 1947 gli Stati Uniti hanno concesso ai paesi Europei — sia direttamente, sia attraverso l'U.N.R.R.A., l'Export Import Bank ed altri istituti — oltre 10 miliardi di dollari in dono o in prestito cui debbono aggiungersi le somme assegnate agli stessi Paesi dalla Banca Internazionale per la Ricostruzione e dal Fondo Monetario.

Tale concorso però, anche se imponente, è risultato inadeguato. L'esperienza degli ultimi due anni ha mostrato chiaramente che l'Europa per risollevarsi dall'abisso in cui la guerra l'ha gettata ha bisogno di qualche cosa di più che un'azione di assistenza e di soccorso.

Quando si parla dell'Europa, è bene non dimenticare che si parla di un'entità economica che prima della guerra assorbiva il 40% circa del commercio mondiale. Il collasso dell'Europa avrebbe ripercussioni fatali per tutta l'economia mondiale.

L'Europa è uscita dalla guerra in uno stato di decomposizione. Crollato con la Germania uno dei pilastri dell'economia europea, ridotta l'efficienza economica e finanziaria dell'area inglese in misura tale da paralizzare buona parte dei traffici del vecchio continente, venuta meno per i gravi danni subiti dalla guerra e per una particolare situazione politica la cooperazione e la integrazione dei paesi dell'Europa orientale, distrutta la rete delle comunicazioni (1.100.000 carri ferroviari distrutti o danneggiati, 20 milioni di tonn. di naviglio perdute), ridotti alcuni paesi in condizioni da non poter assicurare alle proprie popolazioni il minimo di lavoro e di vita, questa la situazione di un'Europa immiserita e sconvolta; situazione che non investe soltanto i paesi che la compongono ma minaccia di ripercuotersi sinistramente anche sugli altri continenti.

Bisogna quindi compiere uno sforzo singolo e collettivo per risalire dal fondo in cui siamo precipitati. E occorre che questo sforzo sia sorretto da un aiuto esterno; aiuto che non si limiti a soccorrere l'indigenza ma si commisuri alle necessità di una effettiva riabilitazione dell'Europa.

Solo in tal modo il Continente Europeo potrà ricostruire la sua capacità di produzione e di scambio e risalire dalla condizione di beneficiario a quella di un contraente che tratta su basi di parità lo scambio di beni e di servizi per assicurare ai suoi popoli la prosperità e, con la prosperità, la pace.

* * *

Sulla base di queste premesse le Delegazioni Europee dei Paesi che avevano aderito alla proposta Marshall si riunirono a Parigi nel luglio 1947. Si trattava di accertare i bisogni dell'Europa e le sue possibilità. Si trattava di esaminare e proporre forme di cooperazione per potenziare al massimo le risorse dei 16 Paesi aderenti in un piano di reciproca integrazione. Si trattava, infine, di indicare la misura e la forma del concorso americano necessario per realizzare il programma di ricostruzione europea.

Le relazioni e gli accertamenti portarono alla conclusione che nessun paese europeo è in condizioni di ricostruire la propria vita economica senza la integrazione dell'aiuto americano.

I bisogni dell'Europa sono imponenti.

Lo sforzo che si deve compiere è di una eccezionale imponenza. In quattro anni — quanti sono quelli previsti dal Piano Marshall — l'Europa deve sviluppare la sua produzione in una misura pari all'incremento raggiunto dagli Stati Uniti durante la guerra.

L'Italia è, nel quadro dei Paesi europei, quello che reca con maggior peso ed urgenza la necessità di una più efficiente cooperazione internazionale sul piano europeo e sul piano mondiale. *Esso ne ha più bisogno degli altri perchè caratteristica della situazione italiana è un'assoluta deficienza di materie prime ed una notevole eccedenza di mano d'opera.* Dalla collaborazione economica con gli altri paesi dipende, per l'Italia, la possibilità di far funzionare la propria attrezzatura produttiva e di trovare lavoro per i suoi operai.

Di fronte ad una deficienza di lavoratori complessivamente pari a 700 mila unità denunciata dagli altri paesi, l'Italia ha 2 milioni di lavoratori disoccupati o non utilmente occupati.

Alla Conferenza di Parigi l'Italia ha presentato un fabbisogno complessivo, per i quattro anni considerati dal Piano Marshall, 1948-1951, di 7 miliardi di dollari circa. Tale fabbisogno — che rappresenta la differenza fra le necessità di importazione e le possibilità di esportazione del nostro paese — risulta dalla somma di fabbisogni annui che decrescono da un massimo di circa 900 milioni di dollari nel primo anno ad un minimo di 150 milioni nell'ultimo anno.

Questa richiesta diretta a ricostruire il nostro paese si aggiunge all'aiuto che l'America ha già dato all'Italia, aiuto che ci ha impedito di risentire in maniera ben più tragica le conseguenze della guerra perduta. E' necessario che il popolo italiano consideri questa realtà con estrema chiarezza, non solo per apprezzare nel suo giusto valore l'apporto ricevuto, ma perchè ne tragga stimolo ed insegnamento per riconquistare con il lavoro la disciplina, il sacrificio, la sua antichissima capacità di vita e di sviluppo.

Tutti sanno che l'Italia ha avuto dall'America aiuti e provvidenze; pochi però conoscono la entità. Dalla fine della guerra ad oggi l'America ha dato all'Italia prodotti essenziali alla alimentazione ed alla produzione per 1 miliardo e 100 milioni di dollari circa. Di questa ingentissima somma, 1 miliardo e 200 milioni ci sono stati dati senza contropartita sotto forma di doni, 440 milioni sono rimborsabili per spese di occupazione, requisizioni ecc. e 360 milioni sotto forma di prestiti a lungo termine ed a condizione di favore.

Fra questi prestiti riveste importanza particolare quello — ammontante a 65 milioni di dollari — concessoci dall'America per il ripristino della nostra marina mercantile. Tale prestito ci ha consentito di rimettere in essere gran parte di quella flotta che ha sempre rappresentato per l'Italia un elemento essenziale della nostra economia e che la guerra aveva quasi completamente distrutta o resa inservibile.

Le navi Liberty acquistate con gli appositi crediti concessici dall'America hanno consentito una immediata ripresa alla nostra marina mercantile — siamo già tornati a circa 2 milioni di tonn. — con conseguenze favorevoli non soltanto sul piano economico, e cioè sulla bilancia dei pagamenti, per i noli che ora procura, ma anche sul piano sociale per il lavoro offerto alla classe dei marittimi che altrimenti avrebbe dovuto restare in gran parte a branca fuoriuscita.

I bisogni dell'Italia sono prevalentemente concentrati in tre prodotti: grano, carbone, petrolio.

Prima della guerra il grano importato proveniva dalla Romania, dall'Ungheria, dalla Argentina e dal Canadà; oggi invece, che il nostro fabbisogno di importazione è fortemente aumentato, il mercato granario si è prevalentemente concentrato nell'America del Nord.

La Romania, la Bulgaria, la Jugoslavia, sconvolte dalla guerra, non sono oggi in grado di esportare che minime quantità di cereali, gli accordi commerciali in corso con questi paesi ne fanno fede, ed il Canadà, l'Argentina e la Turchia non possono soddisfare che la quarta parte del nostro fabbisogno.

Il 75% circa del grano e dei cereali che ci necessitano viene dagli Stati Uniti, e non possiamo trovarlo che negli Stati Uniti.

Dal 1 settembre 1947 l'America, oltre ad inviarci 7 milioni e 200 mila quintali di grano, ci ha messo a disposizione i dollari necessari per acquistare grano dalla Turchia e per acquistare grano e farina dal Canadà. Nell'annata agricola in corso il fabbisogno di importazione di grano dall'Italia può calcolarsi in 22-24 milioni di quintali. A tutt'oggi gli Stati Uniti ce ne hanno inviati 5 milioni e mezzo circa; altri 9 milioni circa ci saranno consegnati prima del mese di giugno. In complesso, quindi, su di un fabbisogno di circa 22-24 milioni di quintali, gli Stati Uniti ce ne forniranno gratuitamente senza alcuna contropartita, oltre 14 milioni.

Perchè si possa avere un'idea dell'importanza che questo apporto riveste per la nostra economia, dirò che esso corrisponde a 7 mesi della razione di pane per la popolazione italiana non produttrice e che se ci venisse a mancare l'aiuto in grano datoci dall'America, saremmo costretti a ridurre la razione da 225 a 100 grammi a persona.

Ma se il grano assicura il pane, il carbone rappresenta la base essenziale del lavoro per tutte le categorie operaie.

Prima della guerra, ammontava a 14 milioni di tonnellate l'anno circa, dei quali 2 milioni e mezzo erano prodotti in Italia.

Il resto ci era fornito dalla Germania e dall'Inghilterra contro esportazione di nostri prodotti e di nostri servizi. Il carbone della Germania, che era la nostra principale fonte di rifornimento, veniva pagato per la massima parte con esportazioni di prodotti agrumari e ortofrutticoli; la differenza era compensata dal lavoro di circa 280 mila italiani occupati in Germania e dal provento del turismo tedesco in Italia.

Oggi tanto la produzione tedesca quanto quella inglese sono pressochè nulle o fortemente diminuite, ed il nostro paese non può, pertanto, approvvigionarsi di carbone su questi mercati.

Nel 1947 il fabbisogno di carbone in Italia è ammontato a 18 milioni e 200 mila tonnellate circa. A questo fabbisogno si è fatto fronte nel seguente modo: per 7 milioni e 800 mila tonnellate con la produzione nazionale (diminuita per la perdita delle miniere dell'Arsa passate alla Jugoslavia); per circa 600 mila tonn. con importazioni dalla Germania (che prima della guerra ce ne forniva 7 milioni e mezzo) per circa 250 mila tonn. con importazioni dal Belgio e da altre provenienze e circa 7 milioni di tonn. con importazione dagli Stati Uniti.

Anche questi 7 milioni di tonn. di carbone sono state importate senza alcuna contropartita perchè gli Stati Uniti ce ne hanno fatto dono così come ci hanno dato i dollari per pagare l'importazione dalla Germania.

Se ci mancasse o se ci fosse mancato il carbone che cosa sarebbe avvenuto dell'industria italiana intesa come apparato produttivo e come campo di lavoro di 3 milioni e mezzo di operai?

Per il petrolio l'America ha coperto il 75% del nostro fabbisogno di 3 milioni e 300 mila tonn. circa. E non potendo darci il petrolio di sua produzione ci ha dato i dollari necessari per acquistarlo nell'Irak, in Persia e nel Venezuela!

In sostanza se nel 1947 l'economia italiana ha potuto mantenere un certo equilibrio lo dobbiamo alla integrazione americana.

Un paese, come voi m'insegnate, è come una azienda commerciale: compra se vende. Noi

(Continua a pagina 18)

L'AMERICA CI HA DATO...

GRANO: sul fabbisogno di 22 milioni di quintali per il 1947-1948 gli Stati Uniti ci hanno inviato gratuitamente Q.li 14 milioni.



CARBONE: su un fabbisogno di 10 milioni di tonnellate gli Stati Uniti ci hanno gratuitamente dato tonn. 7 milioni.



PETROLIO sul fabbisogno di 3 milioni di tonnellate gli Stati Uniti ci hanno dato gratuitamente il 75 per cento.



DOLLARI: con il dono di dollari 405 milioni, nel 1947 la bilancia italiana dei pagamenti ha saldato in grande parte lo sbilancio di 790 milioni di dollari.



Programma del Piano Marshall: a) *riportare la produzione corrisposta al livello prebellico e quello dello zucchero e dei grassi ad un quantitativo superiore al periodo ante guerra;* b) *aumentare la produzione di carbone sino al livello di 584 milioni di tonn. annue con un aumento di 145 milioni di tonn. rispetto al 1947 e di circa 70 milioni di tonn. rispetto al 1938;* c) *aumentare la produzione di energia elettrica di 70 milioni di KWH e cioè del 40% circa rispetto al livello raggiunto nel 1947;* d) *sviluppare la capacità di raffinazione degli olii greggi a due volte e mezzo il livello prebellico;* e) *portare la produzione di acciaio ad un livello di 55 milioni di tonn. annue con incremento del 50% rispetto al 1947 e del 20% rispetto al 1938;* f) *potenziare le attrezzature per i trasporti interni in modo che, al termine del quadriennio, esse possano essere in grado di trasportare un carico del 25% superiore a quello nel 1938;* g) *ricostruire le flotte mercantili distrutte dagli eventi bellici.*



Un'inquadratura del film «Cagliostro» prodotto in Italia dall'americano Small e interpretato da Orson Welles, uno dei più geniali uomini di Hollywood



Durante una sosta del «Miracolo delle campane» Alida Valli fra l'italo-americano Frank Sinatra e Fred Mac Murray, suoi compagni di lavoro.



Alida Valli ha già interpretato due film a Hollywood. Come protagonista del «Miracolo delle campane» recita anche alcune scene della «Giovanna d'Arco», dovendo impersonare la parte di una celebre attrice del dramma

A HOLLYWOOD SI PARLA ITALIANO

e a Cinecittà si parla yankee



Anna Magnani, la protagonista di «Roma città aperta» è molto popolare in America. L'anno scorso ottenne il premio come «la migliore attrice straniera».

Quando decise di acquistare per gli S. U. una copia del film italiano «Roma città aperta», il soldato Geiger non pensava certo che quel suo atto avrebbe avuto una straordinaria importanza nel processo di riavvicinamento dei due popoli; non sapeva che la ripresa delle relazioni artistiche e culturali tra America e Italia sarebbero state grandemente favorite da quel suo gesto. Il soldato Geiger, che pur si era affezionato agli italiani, per aver trascorso tra di loro un certo periodo di tempo, acquistò una copia del film «Roma città aperta» quasi unicamente per far un buon affare. (E l'affare fu grosso, se si pensa che il film italiano ha fruttato al suo importatore circa tre milioni di dollari). Ma «Roma città aperta» più che un affare era un messaggio: il messaggio di un popolo che usciva dalla servitù a un popolo libero. Quel film aprì la strada delle cordiali relazioni tra Italia e S. U., quel film fece quanto, e forse più, avrebbe potuto fare una missione diplomatica. Da quel giorno a Hollywood si parla italiano e, per lo stesso, si parla dell'Italia.

Gli Italiani residenti nella capitale del cinema non erano pochi: agli attori Armetta, Cervara, Ciannelli, Palermo, bisogna aggiungere numerosi tecnici e intellettuali, dal regista Cenni all'operatore Gaudio, da Alberto Valentino (fratello di Rodolfo) alla scrittrice Adele Comandini. Ma quando arrivò a Hollywood il film «Roma città aperta», si cominciò a parlare del cinema italiano che fino ad allora era rimasto sconosciuto; e il produttore Selznick, quello di «Via col vento», uno degli uomini più astuti di Hollywood, incaricò subito una sua persona di fiducia di eseguire alcuni provini ad attori residenti in Italia e, quando ebbe ricevuti i provini, non tardò molto a scritturare Alida Valli che partecipò a un film senza nemmeno sostenere un esame di lingua inglese. Poi dopo l'affermazione della Valli, altri attori italiani furono interpellati da Hollywood, da Rossano Brazzi (scritturato dallo stesso Selznick) a Valentina Cortese (chiamata dalla Fox), dal regista Mario Soldati a Marina Berti, da Anna Magnani al regista Rossellini.

Oggi gli italiani a Hollywood sono di casa e nessuno si sorprende più se un attore nostro riceve una scrittura oltre Atlantico. Né ci si sorprende più dell'arrivo di attori e registi americani in Italia. A parte le visite turistiche o di propaganda di attori come Tyrone Power, Linda Christian, Rita Hayworth, Jennifer Jones e Paulette Goddard, produttori e registi americani arrivano in Italia per organizzarvi la realizzazione di film, la cui interpretazione è affidata ad attori dei due paesi, con la collaborazione di tecnici quasi esclusivamente italiani. Se a Hollywood si parla italiano, bisogna pur dire che negli stabilimenti romani si parla «yankee». Da oltre un anno, infatti, il produttore ortodosso tedesco Rabinovitch ha trasferito le sue tende in Italia per girarvi una serie di film musicali col concorso di attori italiani. Rabinovitch ha già realizzato a Roma una «Signora delle camelie» con Nelly Corradi e Amedeo Nazzari; ha da poco ultimato «Addio Mimì» con Jean Kiepura e Martha Eggerth e si accinge a realizzare nuovi film per conto della Columbia. Altri stabilimenti di Roma sono intanto occupati dalla troupe del film «Cagliostro» diretto da Rossi, al quale partecipano come interpreti Orson Welles, Nancy Guild, Frank Latimore insieme ad alcuni attori italiani.

A queste iniziative altre se ne vanno aggiungendo; è di quelli giorni, infatti, la notizia del prossimo arrivo in Italia di Selznick, che verrebbe a produrvi «Il giglio scarlatto», film derivato da un romanzo di E. F. Murphy, interpretato dalla nostra Alida Valli. Pure in progetto è una «Vita di Rodolfo Valentino» oltre alla riduzione cinematografica del romanzo «Cristo s'è fermato ad Eboli» di Guido Levi. I film italiani si piazzano intanto vantaggiosamente nei circuiti delle sale cinematografiche degli S. U. Tra i successi più notevoli del cinema italiano nel Nord America bisogna considerare un altro film di Rossellini, «Paisà» e quello di De Sica «Sciuscià» (per il quale ultimo si è molto interessato Charlie Chaplin che ha definito «un film sensazionale»). Grande successo ha pure ottenuto negli S. U. «Vivere in pace» di Luigi Zampa, ch'è stato considerato dall'Associazione dei Critici cinematografici come il miglior film straniero presentato nello scorso anno.

Infine, produttori italiani si recano frequentemente a Hollywood per stringere nuovi rapporti di collaborazione con la Capitale del cinema. E' della scorsa estate un viaggio del produttore Renato Guslino, il quale avrebbe in mente di iniziare la realizzazione di alcuni film con la collaborazione di attori americani. Pure a Hollywood dovrebbe recarsi Salvo d'Angelo, produttore di «Fabiola», per concludere nuovi accordi dello stesso genere. Nessuno avrebbe mai pensato tre anni fa che l'orgoglioso cinema americano, padrone dei mercati mondiali potesse un giorno trattare alla pari il modesto cinema italiano e questo proprio mentre sta ingaggiando battaglie economiche con l'industria di altri paesi europei. Ma gli americani hanno trovato che il cinema italiano è attualmente il più vitale di tutti i paesi d'Europa e con questo cinema si vuol collaborare attivamente, sia scambiando gli attori e i tecnici che i prodotti, col risultato che i rapporti culturali fra i due paesi si fanno sempre più intimi, nell'interesse comune. Anche nel campo cinematografico i due paesi stanno tacitamente applicando la clausola della «nazione preferita».

Italo **Dragonetti**

PRIMA ERA

Teatro

DA O' NEILL A SHERWOOD

Il teatro americano ha avuto in Italia una notevole fortuna, in questi ultimi anni, senza distinzione di tendenza o di livello artistico e culturale. Anche sotto il fascismo si ricorse ad alcuni accorgimenti per rappresentare teatro americano, in barba alle disposizioni che vietavano la rappresentazione di autori appartenenti a paesi in guerra con l'Italia. Eugenio O' Neill, per esempio, fu trasformato in Accademico d'Italia, perché si potessero rappresentare «Desiderio sotto gli olmi» e «Il lutto si addice ad Elettra» di Lilian Helmann fu modificato il titolo di «Piccole volpi», quel tanto che bastava a farlo passare attraverso le maglie della censura. Maxwell Anderson, Sherwood, Thornton Wilder furono rappresentati con grande successo, sempre, s'intende, con le debite censure; «La foresta pietrificata» di R. E. Sherwood fu mutilata del dialogo dei due guardiani, tutto ciò che poteva alludere alla rivoluzione sovietica.

Ma un quadro abbastanza esatto del teatro americano quale esso è potuto avere soltanto dopo la guerra; allorché si son riaperte le porte all'importazione, con una libertà di cui per l'innanzi non si aveva esperienza. Sicché, per grandi linee, possiamo tracciare il quadro seguente: fra gli scrittori di teatro U. S. A. si distinguono tre gruppi diversi per origine, tendenza e temperamento. Al primo gruppo appartengono quegli autori che, pur rivelando chiaramente le loro radici americane, manifestano l'aspirazione ad una cultura universale e mostrano una esperienza d'arte che possiamo dire europea. Essi rappresentano la crisi di coscienza dell'anima americana e il trapasso dai miti materialistici dell'edonismo e del confort a un ripiegamento interiore pieno di intuizioni, di amarezza e di tassallinenti più che dal suo contenuto la tragicità di questo teatro è determinata appunto da codesta coscienza della crisi, che corrisponde al passaggio dell'America non solo dal punto di vista industriale e commerciale, ma anche dal punto di vista spirituale e culturale al rango di potenza mondiale. Il maggiore di questi autori è senza dubbio Eugene O' Neill per la mole e il valore della sua opera; e il più caratteristico dei suoi drammi, «L'imperatore Jones», mostra appunto questo felice connubio di radici americane e di cultura europea, riconoscibili nei rapporti che al tempo stesso lo uniscono al pessimismo biblico, tipico dell'anima puritana, all'espressione ritmica dei negri e alle forme dell'espressionismo tedesco. L'opera, viceversa, che più fedelmente interpreta la crisi di trapasso è «La foresta pietrificata» di Sherwood, in cui si beffeggia il cinismo del cattivismo europeo.

Accanto ai nomi di O' Neill e di Sherwood va ricordato quello di Thornton Wilder.

Assai più impegnato nella critica della società americana talvolta con l'impeto della contingenza, talaltra con raggiungimenti che interessano la storia della letteratura drammatica; più che i loro nomi si rassomigliano le loro opere più famose, ridotte la maggior parte per lo schermo come «Furia», «Paludi», «Catene», ecc. ecc. Il loro tono è di solito di un romanticismo diluito e qualunquizzato, di una genericità ovvia.

Abbiamo detto del successo che questo teatro in generale ha ottenuto in Italia: parlare dell'influenza che esso ha esercitato sugli scrittori italiani è probabilmente prematuro, per quanto possiamo ritrovare nei drammi più recenti di Ugo Betti qualche eco di Thornton Wilder, lo scrittore nordamericano che di gran lunga ha interessato di più il medio pubblico italiano. Ma più che fra gli autori già stagionati il teatro americano ha esercitato una forte influenza fra i giovanissimi, che hanno voluto scorgervi uno strumento di liberazione dai logori schemi del cosiddetto teatro borghese. Questo polemico amore si è espresso soprattutto sulle messe in scena d'avanguardia, saggi critici e letture, con un fervore che talvolta ha rivelato opere importanti e sempre un gusto di mestiere. Ma è un fatto che la messe in scena di opere di Saroyan, Irwin Shaw, Hemingway, Clifford Odets, ecc. ecc. sono avvenute ad opera di centri teatrali giovanili, o portano la firma dei migliori registi della nuova generazione.

Giorgio Prosperi



Una scena del film «Marocco» girato in Italia con Gary Cooper e Lily Palmer



Cinema

NON CI HANNO ODIATI

Le sanzioni, il sempatello, la guerra: fin dagli anni cinquanta in Italia cominciò a tirare brutto vento per il cinema americano; i giornali incitati provvedevano l'ordine di ignorare l'attività degli attori americani, non bisognava parlare né di Chaplin né di Gloria Swanson perché «loro» non si nominano. Ma la guerra portò della morte di Leslie Howard, perché inglese; alcuni film dovettero cominciare ad assumere aggressivi toni polemici contro l'America e gli americani; l'Italia cinematografica è fascista intransigente nella guerra contro il cinema americano. Tolto a cattedo da una parte sola, fatta che nelle speranze degli organizzatori avrebbe dovuto conciliarle alla «Gloria finale». Ecco sì, una delle nostre armi segrete contro la Confederazione degli Stati Uniti, di America consisteva certamente nella propaganda cinematografica. E gli americani, come risposero alle nostre punture di spillo? Risposero ve lendoci bene.

L'America, insomma non ci ha odiati, malgrado i velenosi strali che la nostra propaganda si affannava a lanciare contro un paese che ci era stato sempre amico. Non una volta i soggettisti di Hollywood hanno pensato di inserire un mascalzone italiano nei loro film di propaganda e si che c'era posto per tutti. Non solo, ma fra i tanti film di guerra prodotti a Hollywood, ve n'è uno ambientato in Italia, simpaticamente accolto per il nostro paese. Si tratta di «Marocco e pugnale», con Gary Cooper e Lily Palmer, un film che narra le avventure di guerra di uno scienziato americano in Italia il quale vive insieme ad alcuni nostri partigiani per condurre a termine una sua pericolosa missione. Per quanto arbitraria possa apparire la ambientazione del film, bisogna riconoscere che i personaggi italiani sono presentati sotto un aspetto davvero simpatico. In quel film delle Warner si vedono i partigiani italiani prodigarsi fino all'estremo sacrificio per facilitare il compito dello scienziato americano. E infine c'è una donna, una giovane donna italiana che, legata da un grande affetto all'eroe del film, lo accompagna verso l'aereo che lo porterà in salvo e rimane sola nel paese con rabbiosa ripugnanza dello straniero che ha amato. «Marocco e pugnale» è un esempio di come gli americani ci hanno visto attraverso il cinema: e in effetti essi ci hanno sempre visti così, ci hanno guardato con simpatia, affabilità che una politica pazza e incredibile abbia temporaneamente spezzato i fili vincoli di sangue, di cultura e di tradizione e di civiltà che legano i due popoli.

Giampiero Visconti

Lettere

LIBRI AMERICANI E LETTORI ITALIANI

La letteratura americana comincia a diffondersi in Italia come reazione del pubblico alle direttive culturali del fascismo. Prima, la conoscenza di essa era ristretta in un ambito intellettuale relativamente ristretto. I nostri lettori, al quale la realtà veniva celata e sconosciuta, respiravano nelle pagine degli scrittori d'oltreoceano l'aria vivificante e galvanizzante della libertà, della spregiudicatezza, del coraggio senza gravami. Le novità e le suggestioni di stile si diffondevano direttamente dalla mancanza di limitazioni espressive, e gli italiani d'allora ne rimasero affascinati. Gli scrittori americani vennero a schiudere nuovi orizzonti al nostro pubblico con molti anni di anticipo sulle truppe del loro Paese e gettarono rinnovatori fermenti nelle acque non poco stagnanti della nostra letteratura. Le deprecate imitazioni furono infatti un fenomeno inevitabile, ma la reazione in senso analogo e divergente che si sviluppò nelle nostre lettere dopo questo incontro fatto intimo e calato dal favore popolare non è ancora attualmente valutabile nella sua importanza, essendo tuttora lungi dall'esaurirsi.

Minor successo riportavano gli scrittori americani del dopoguerra, non quelli come sciuti in Italia dopo il termine del conflitto ma quelli sorti in patria alla maturità in tale periodo. E questo ben si comprende non appena si pensi alla diversità delle ripercussioni che i due paesi hanno subito dalla guerra, le quali hanno posto in immediata evidenza i caratteri differenziali dei rispettivi popoli. Ma il pioniestallo che gli autori americani conservati si sono ormai costruito nei favori del pubblico italiano è di una solidità non intaccata dall'incrollabile e pari a quella raggiunta dai prodotti cinematografici, se non maggiore per la maggior consistenza del terreno intellettuale.

Un aspetto particolarmente meritevole di considerazione nel successo ottenuto in Italia dai narratori americani risiede nel carattere predominante delle loro opere. Queste sono improntate, sia nelle vicende che nello stile, ad una vitalità e a dei problemi che ogni uomo sente più delle volte ripercorrere nel suo intimo. Una tale impressione, lungi dall'allontanare il lettore italiano lo attrae, mentre invece esso rifiuta generalmente gli scritti di autori nostrani che abbiano il medesimo carattere di attualità, di rispondenza al nostro animo odierno. Le eccezioni al riguardo sono pochissime. Il fenomeno è spiegabile con la legge dei contrari, per la quale non vi è troppo da meravigliarsi se in condizioni di vita di certe regioni americane assai più note di noi di quelle di alcune nostre.

Nel campo della letteratura drammatica le fortune degli autori americani ebbero un inizio anteriore a quello dei narratori ma un decorso alquanto diverso. Infatti lo scalpore che la opera problematica destò nei modi e le costumanze delle opere teatrali d'America non superò forse quello dei più favoriti romanzi.

Rispetto al giornalismo, poi, bisogna distinguere due classi: quella dei quotidiani e quella delle riviste. Il pubblico italiano è assolutamente incapace di ritrovarsi nei primi, i quali seguono dei criteri del tutto diversi da quelli ai quali è abituato e apprezza avere le seconde a un grado estremo. Gli italiani amano tutto dei periodici nordamericani, dalla carta all'impaginazione, dalle illustrazioni al contenuto.

La diffusione della letteratura americana in Italia è stata e rimane una delle più meritevoli cause per la nostra pubblica ammirazione nei confronti della Francia, conseguenza che sfugge di nessun valore sia per la crisi in cui versano le lettere oltralpe sia per l'insorgere di nuovi elementi vivificatori specie del contatto con un mondo così ricco di energie in evoluzione come quello americano. L'attuale rivalsi del flusso culturale fra Italia e Stati Uniti ed il suo espandersi sempre più in profondità presso i due popoli significherà sempre nuovo impulso e sempre maggior vigore per le acquisizioni artistiche di entrambi.

Valerio Marinucci

Rivista

EREDI DI ZIEGFIELD

In quegli stessi anni il pubblico dei cinquecento teatri di Broadway e limitato ad applaudire la rivista, l'operetta ed i vaudeville di riperate, quando, la commedia musicale che cominciò nel 1929 con gli sfarzosi spettacoli allestiti da Florenz Ziegfeld e da Carl Erroll. Questo rinnovamento al teatro leggero è la conclusione di una lunga crisi che cominciò quando il cinema, in cerca di nuova materia, — ché il western aveva fatto la sua epoca — si impossessò delle formule di quel genere di spettacolo, trasformandole, la giovane carriera. In questo lungo periodo di crisi, gli autori abbandonarono il fuoco e le sonorità musicali in scena, per ricercare il successo nella coesistenza di un copione, che doveva riuscire a farsi preferire od almeno ad inserirsi tra le commedie di Maxwell Anderson e di Thorton Wilder. E' questo l'unico periodo in cui sarebbe possibile fare un parallelo tra lo spettacolo di rivista italiano e quello americano, si intende dal punto di vista strutturale e non sostanziale. E' il momento in cui in America pochi nomi escono a fare il cartello: sono quelli di Jimmy Durante, Eddie Cantor, Groucho Marx, Fred Allen, Al Johnson, Bob Hope, Mae West, i quali sfruttano il loro grande successo cinematografico per ottenere uno richiamo sul palcoscenico.

Oklahoma, il primo grande successo, che dal 1942 si ripete ininterrottamente, può essere un esempio tipico. Ma può anche significare il nuovo destino della rivista americana. Che non si tratti solo di un fortunato esperimento, lo dimostrano l'entusiasmo e gli applausi che il pubblico tributa a consimili rappresentazioni. Particolare caratteristica di questo nuovo spettacolo è la fusione dei tre generi originali: de l'operetta del vaudeville e della rivista attraverso l'ambientazione prettamente americana. "Song of sweet land exclusive" è una vera collezione di canti e danze popolari yankee, mentre "Up in Central Park" ne costituisce una rievocazione pittorica della città di New York. Due spettacoli che per la loro origine e struttura si sono imposti all'attenzione della critica sono stati "Fancy free" e "On the town" realizzati da tre giovani artisti: Leonard Bernstein, Jerome Robbins e Jay Oliver Smith. I testi con il loro spunto istintivo per la musica, la danza e la recitazione, hanno portato un nuovo contributo a quelli mai visti. Una delle più grandi riviste di questo ultimo periodo che ha fuoreggiato a Broadway è stata: "African drums and modern rithms" che evoca la musica e la danza negra.

La rivista che è ritornata a prosperare sulle scene di Broadway, è certo assai lontana e diversa da quella cui è abituato il nostro pubblico, diversa perché differenti sono le possibilità finanziarie dei teatri americani e differente il numero dei teatri di rivista di questi spettacoli. Lontana soprattutto, perché molto diversi sono gli orientamenti con cui gli spettacoli vengono nei nostri paesi allestiti.

Quando si capirà in Italia che la rivista può anche essere uno spettacolo in cui l'arte non sia messa da estranea?

Mario Natale



L'on. Campilli (delegato italiano in America) firma il libro dei visitatori della tomba di Giorgio Washington (Nearby - Virginia). A destra, il nostro ambasciatore negli Stati Uniti, Tarchiani.

UN PIANO DI AIUTI

(Continuazione dalla pagina 13)

...per, nel 1947 abbiamo comprato dall'estero per un complesso di circa un miliardo e 300 milioni di dollari e venduto ad altri paesi soltanto circa 700 milioni di dollari. La differenza, di oltre 750 milioni di dollari, è stata coperta per 470 milioni dagli Stati Uniti (65 in prestito e 405 in dono) e la rimanenza con le entrate invisibili, il franco valuta e il prestito argentino.

E' stato questo aiuto che ha consentito all'Italia di equilibrare la propria bilancia dei pagamenti e che, con il contributo avuto in lire dalle merci ricevute, ha dato i mezzi al Governo per far fronte a diverse gli impegni rogabili esigenze della nostra economia nella quale la guerra ha creato vuoti incolmabili e paurosi.

Per ottenere un concorso dall'America prima della entrata in vigore del Piano Marshall, altri paesi europei hanno mobilitato e data in garanzia parte delle loro riserve in oro e dei crediti in dollari. L'Italia, invece, ha ottenuto l'aiuto senza vincoli sulle sue monete di ...sponibilità aurea. (Aiuto di circa 300 milioni di dollari dicembre-marzo).

Credo utile di chiarire un equivoco in cui si cade di frequente per una non esatta valutazione della circolazione di fatto.

Vi è, infatti, chi sostiene che la produzione degli Stati Uniti ha raggiunto oggi livelli tanto alti da spingere gli americani a riversare sul resto dell'Europa i prodotti eccedenti il fabbisogno interno e le possibilità di esportazione. Ciò non è esatto e lo dimostra il fatto che gli Stati Uniti, per poter dare gli aiuti all'Europa, debbono imporsi sacrifici e introdurre limitazioni sui loro consumi.

E' vero che il Presidente Truman nel presentare la legge per il programma degli aiuti all'Europa l'ha accompagnata con un altro progetto che impone misure di disciplina. Come corrispettivo l'Europa è chiamata a compiere uno sforzo di produzione e di collaborazione.

E' a queste condizioni che gli Stati Uniti si dispongono a darci il loro aiuto. La posizione dell'America è in questo campo chiara e precisa. Noi siamo disposti — dicono gli americani — a fare dei sacrifici per aiutare l'Europa, vogliamo però essere sicuri che il nostro denaro non venga buttato in un pozzo senza fondo. Vogliamo essere certi che gli aiuti che diamo all'Europa saranno investiti, in questi 4 anni, per ricostruire l'economia europea e per riportare il continente ad una situazione di equilibrio.

MARSHALL

(Continuazione dalla pagina 9)

sta sua interpretazione alla Casa Bianca. Conseguentemente, Truman, nella speranza di fare approvare il suo programma di emergenza dal Congresso, andò da un estremo all'altro: dal rifiuto di affrontare i fatti a una dichiarazione aggressiva (*«scrutateci»*) la termini così denominabili, che la maggior parte della Cancelleria estera interpretasse il suo discorso al Congresso come un impegno dell'America di smaldiare l'anticomunismo dovunque fosse. I giornali magnificarono il discorso e l'esito di un programma strettamente limitato di aiuti una dottrina — la dottrina di Truman — e ciò creò imbarazzo alla condotta delle relazioni estere.

Nasce "il piano"

Per quanto *Fortune* sia un periodico autorevole e bene informato sembra poco verosimile che il Dipartimento di Stato non informasse completamente il Presidente sulla crisi, e ancora meno verosimile sembra che il Presidente facesse un discorso così grave in materia di politica estera senza avere consultato su ogni parola di esso il Segretario di Stato.

Il Congresso votò i crediti, che Truman aveva richiesti, ma è evidente che entrambe le Camere erano riluttanti a sottoscrivere un impegno così lungo. In questo caso, il Congresso era più saggio della Casa Bianca, perchè nessuna nazione è così ricca da poter comprare alleati indiscriminatamente. Mi sia permesso notare che proprio in questo senso critici su un grande quotidiano la dottrina di Truman, subito dopo che il Presidente aveva fatto il famoso discorso.

A questo punto, il gruppo Kennan fece al Segretario di Stato la sua prima relazione: l'Europa occidentale sarebbe arrivata entro alcuni mesi al collasso economico se non avesse ricevuto aiuti dagli Stati Uniti su una scala senza precedenti. Questa previsione fu subito dopo confermata autorevolmente dal Sottosegretario Clayton, reduce da Ginevra e da Parigi.

Allora, Marshall lanciò la sua grande idea. Il 5 giugno, all'Università di Harvard, in un discorso calmo e misurato, invitò le nazioni europee a unirsi e a collaborare fra loro per la ricostruzione comune, e promise che gli Stati Uniti avrebbero fatto tutto quello che avrebbero potuto per aiutarle.

Fu come se una scossa elettrica percorresse la vecchia Europa. Bevin proclamò giubilante che intendeva afferrare l'occasione con tutte e due le mani; e corse a Parigi. Bidault e Bidault invitarono Molotov a una conferenza a tre. Molotov venne a Parigi con un seguito imponente di ottantanove persone, e, dopo brevi discussioni, dichiarò che la Russia non accettava l'offerta americana. Al momento di abbandonare la conferenza, disse a Bevin e a Bidault che ci si sarebbero pentiti per le parole che usavano: era una grave minaccia. Bevin rispose che l'Inghilterra, nella sua lunga storia, non si è mai lasciata distogliere da minacce dalla sua via.

La Cecoslovacchia, che aveva accettato l'invito a Parigi, si disdisse, e rifiutò. La Finlandia, la Polonia, l'Ungheria, che ne sembrato volessero accettare, si trassero indietro.

I rappresentanti di sedici nazioni si riunirono a Parigi, e elaborarono un piano. Le loro proposte furono dal Governo americano sottoposte all'esame di vari comitati di esperti. Dopo di che, il Presidente Truman e il Segretario di Stato Marshall aprirono davanti al Congresso la battaglia per il piano, che ufficialmente si chiama programma per la ricostruzione dell'Europa, ma che passerà alla storia col nome di «piano Marshall». Le discussioni sono in corso e saranno lunghe e accanite. Quale ne sarà il risultato, non è facile prevedere. Probabilmente, il Congresso approverà una riduzione degli stanziamenti. Se lo farà, sarà un errore, perchè il piano, nelle proporzioni proposte da Marshall, può mettere l'Europa in condizione di vivere e di ricostruire la sua economia; in proporzioni minori, permetterà all'Europa di vivere, ma non di ricostruire: e cioè si ridurrà a una grande opera di assistenza o di beneficenza, ma non sarà un'opera di risanamento; manterrà in vita l'ammalato, ma non lo guarirà. Contro questo travisamento del piano, che ne frustrerebbe lo scopo essenziale, Marshall ha preso posizione risolutamente: «o tutto o niente», ha detto al Congresso.

Quale che sia la sorte ultima del piano il Generale Marshall passerà alla storia come l'uomo che ha ideato e intrapreso un'opera, che, per arditezza di concezione, per grandiosità di mezzi, che richiede, può dirsi veramente senza precedenti nella storia dei rap-

Augusto Guerriero

TEATRINO DI JACOVITTI





Il matrimonio è rincarato anche in America, dai 2 dollari precedenti una licenza matrimoniale ne costa ora 5. Nella foto la signorina Denise Topp di Chicago porge all'impiegato dell'Ufficio Licenze, come suo personale contributo, la differenza di 3 dollari accompagnandola con un sorriso.



A più di un milione si fanno ammontare gli spettatori che hanno assistito alla sfilata dei membri della Legione Nazionale Americana. Dalle finestre dei grattacieli che fiancheggiano le maestose Avenues vengono gettati senza sosta sui corteo quantità enormi di frammenti di carta che, simili a una fittissima nevicata, ricoprono il suolo di uno spesso tappeto bianco. Domani, l'ultima parola sarà riservata agli spazzini.



Gli americani vogliono diventare italiani. Ecco la prima «Scuola degli Spaghetti» aperta a New York e più precisamente nell'Hotel Sheraton, ove un gruppo di serissimi cittadini e cittadine vengono istruiti nella difficile arte di mangiare un piatto di spaghetti. L'improvvisa predilezione di migliaia di americani per il nostro piatto nazionale ha origine nella campagna Presidenziale per risparmiare cibo e consumare meno carne. E' sorto così l'«Istituto Nazionale dei Maccheroni» che, oltre a persuadere gli americani che un piatto di maccheroni ben conditi può fare le veci della carne, insegna ad arrotolare gli spaghetti ribelli intorno alla forchetta con proprietà nonchè con una certa eleganza.



Paulette Goddard, la benefica fatina venuta in Italia per distribuire i pacchi CARE, sosta insieme ai suoi piccoli amici davanti alle bianche croci di un cimitero di guerra pregando insieme per i fratelli caduti.



Nel Central Park di New York tremila persone hanno danzato al suono di un'orchestrina diretta da Ed Durlacher. Per gli amatori specifichiamo che gli strani atteggiamenti delle leggiadre dame e dei loro aitanti cavalieri fanno parte del famigerato «jitterbug» e dei due recentissimi balli che fanno furore: il «rag-cutting» e il «swing your partner».

LA SETTIMANA

Anno II - Numero 22 - Esce a Roma il giovedì
Spedizione in abbonam. postale - 7 giugno 1945

PERIODICO DI ATTUALITÀ

Una copia: L. 15 a Roma e fuori Roma
Abbonamento anno L. 750 - Semestrale L. 380

SCHIAVITÙ E LIBERAZIONE DELL'EUROPA

Una dopo l'altra, durante cinque anni di guerra, quindici capitali di Europa vennero inghiottite dalla Germania nazista. Nel marzo del 1938, dinanzi ad un'Europa paralizzata dalle forze reazionarie, e incredula ancora, Hitler dava inizio alle sue imprese brigantesche con l'occupazione di Vienna. Giusto un anno dopo, come logica conseguenza della farsa consumata a Monaco, venne l'occupazione di Praga. Con essa il fascismo si assicurava il dominio dell'Europa centrale, indispensabile premessa a quella aggressione contro la Russia sovietica che rappresentava l'obiettivo finale.

Dichiarata la guerra, fu la volta di Varsavia, poi si mise di punta contro la grande democrazia occidentale, ad essere inchiodata sulla croce dell'oppressione, nell'ottobre del 1939, e nella primavera del 1940, con una mossa repentina, Danimarca e Norvegia furono invase, anche Copenhagen ed Oslo entrarono in giurisdizione della Gestapo. La guerra e il terrore dilagavano così in paesi che si erano illusi di restarne sempre al riparo. Al primo di maggio toccò al minuscolo Lussemburgo, così grandiosa ed ottocentesca, di sparire sotto la marea delle Panzer Divisionen. Ma ormai, rovesciandosi ad aggirare la Maginot, esse occupavano nello stesso mese l'Aja e Bruxelles, e nel giugno Parigi, con una marcia che destò ammirazione e stupore anche nei fascismi comunque mascherati di tutto il mondo. Nell'aprile del 1941, la guerra si era piantata a Belgrado e ad Atene, tre mesi dopo e nell'agosto, entrata in guerra la Russia, in Lituania, in Lettonia, in Estonia; e sembrava che nulla più potesse resistere alla mostruosa macchina bellica del nazismo. L'Europa era incatenata: all'interno della catena i popoli venivano deportati e sterminati, sorgevano come capitali di dolore e di sangue i campi di concentramento.

Ma la libertà muoveva alla riscossa. A Stalingrado, in Africa il nazi-fascismo cominciava a soffrire. E quando, nel settembre del 1943, Roma, capitale del popolo italiano che finalmente aveva deciso di schierarsi dalla parte della civiltà, veniva anch'essa occupata dalle forze germaniche, questa nuova occupazione era solo in apparenza una conquista. In realtà significava che i territori oppressi dalla Germania si accendevano ormai sotto il suo tallone, sollevando le proprie forze a minacciarle le spalle.

In nove lunghi mesi la catena che imprigionava l'Europa venne limata in Italia dagli eserciti alleati e dal sacrificio dei patrioti, finalmente s'infranse, il 4 giugno del 1944, con la liberazione di Roma. Da Roma, prima capitale d'Europa liberata, oggi è un anno, passando di vittoria in vittoria, le democrazie salvarono dalle tenebre dell'inferno nazista tutti gli altri paesi occupati.

Parigi fu liberata nell'agosto, Bruxelles e Lussemburgo, Kaunas e Tallin nel settembre, Belgrado, Atene e Riga nell'ottobre, in agosto e nel settembre Bucarest, Budapest, Sofia, Helsinki, variamente premute dagli eserciti liberatori, capitolavano e si scrollavano dal giogo nazista. Il 2 maggio 1945 le truppe russe occupavano ufficialmente Berlino.

R. C.



A PAG. 3
Fine di un "lupomannaro„
(Fotoservizio)

A PAG.
LA TERZA PUNTATA DEL
DIARIO DI SPAGNA
di PIETRO NENNI

A PAG. 6-7
Come si combatteva sulle montagne
(Fotoservizio particolare)

A PAG. 9
"Ciro„ ristorante di Hollywood
(Fotoservizio)

Deflazione in Belgio

In tutti i paesi e specialmente in Belgio il complesso delle misure dei provvedimenti hanno impedito che i salari ed i prezzi si adattassero alla situazione monetaria. In Belgio dal 30 dicembre 1939 al 31 agosto 1944 la circolazione è passata da 27.898 milioni a 113.330 milioni, compresi i conti postali, aumentando, perciò, in base ad un coefficente 4. Anche i depositi sono aumentati circa nella stessa proporzione. I prezzi, invece, sono aumentati in una proporzione molto minore. Quelli all'ingrosso sono aumentati per un coefficente 1,72, quelli al dettaglio per un coefficente 2,50 secondo alcuni, 2,10 secondo altri. Infine i salari sono aumentati in base ad un coefficente 1,35 solamente.

Esisteva, dunque, una forte eccedenza di moneta. Infatti tutti i pagamenti preparati durante tre anni, in vista del momento in cui sarebbe stato necessario riportare la situazione monetaria alla normalità, per quanto riguarda la stessa cosa, dato che i prezzi non sono saliti al livello della circolazione, si può abbassare la circolazione al livello dei prezzi. L'operazione finanziaria che ha realizzato su tale scopo si è ispirata alle seguenti considerazioni. 1° La circolazione attuale è minima. La operazioni di deflazione da effettuarsi quindi, essere immediate e decise. Solo a questa condizione sarà possibile sollocare i capitali. 2° Finché esiste la moneta, la consumazione deve mantenere un carattere uguale per tutta la popolazione. Tutti gli strati rappresentanti delle persone che ricevono la parte già insufficiente della massa. Per conseguenza la stessa disponibilità di moneta deve essere lasciata a chiunque, senza tenere conto dell'entità delle somme detenute. 3° La produzione è chiamata a crescere e delle disponibilità ugualmente crescenti dovranno essere messe a disposizione del pubblico affinché questa offerta sia equilibrata sempre, e ai prezzi costanti, dalla domanda. 4° D'altra parte la circolazione attuale sarebbe eccessiva anche in rapporto ad una situazione divenuta normale. Una certa quantità di moneta dovrà, dunque, essere definitivamente ritirata.

In base a queste considerazioni è stato abolito il corso legale degli assegni bollati da 500, da 1.000, e da 10.000 franchi. I biglietti di taglio inferiore a 100 sono stati invece, lasciati in circolazione. Questa eccezione è stata fatta per evitare una complicata operazione di cambio a conseguenza degli scioperi. Per quanto riguarda i biglietti di taglio superiore, essi dovranno essere cambiati entro un determinato periodo di tempo. Il cambio avrebbe dovuto effettuarsi in tre giorni, ma per evitare di tali biglietti era di parecchi miliardi e vi sarà.

Una proroga generale è stata dichiarata quattro giorni dalla Banca Nazionale. Ad ogni persona (uffici e cambiali) sono stati cambiati i biglietti vecchi con biglietti nuovi per 2.000 franchi. Tale cambio è avvenuto alla parità di una popolazione di 7 milioni e mezzo di persone 1000 stati così cambiati 14 miliardi. All'atto del cambio i portatori erano invitati a dichiarare la loro disponibilità. I componenti una famiglia avevano la possibilità di fare un'unica dichiarazione. In totale 2.184.000 persone hanno dichiarato 75.800 milioni. Di queste dichiarazioni 400.000 erano inferiori a 5.000 franchi; 730.000 superiori a 25.000. Si è avuta una dichiarazione di 100 milioni e molte di 5 milioni. Subito dopo anche tutte le somme denunciate furono fatte versare. Poiché al 9 ottobre la circolazione era di 100 miliardi (inclusi i conti postali) e di questi solo 90 ne furono dichiarati (75,8 denunciati + 4,5 in biglietti di piccolo taglio) i biglietti non dichiarati rappresentano circa 10 miliardi dei quali 3 o 4 sono detenuti dalle sinistre. Quale trattamento hanno subito i tipi di deposito, con eccezione generali del solo 10 % sui piccoli e con concessioni particolari agli industriali, ai commercianti e ai grandi affaristi. Da queste somme una supplemento di 3.000 franchi è stata avviata per ciascun dichiarante. Coloro che avevano colpiti coloro che avevano fatto una sola dichiarazione per famiglia. Dopo questo calcolo la circolazione (biglietti e depositi) è salita a 70 miliardi ed i danari bloccati rappresentano 113 miliardi.

I quest'ultimi, il 40 %, cioè 45 miliardi, è destinato ad essere progressivamente liberato, mentre il restante 60 %, pari a 68 miliardi, sarà definitivamente bloccato dallo Stato. Circa questo 40 % si è avuta una legge che prevede lo sblocco in alcuni casi individuali a favore di produttori per i loro bisogni industriali ed in altri casi per i pagamenti di tasse. L'altro 60 % sarà interamente assorbito dall'imposta straordinaria sull'accrescimento patrimoniale.

M. M.

IL DISTACCAMENTO DI VALENTINO JUKOV

(Per cablogramma alla "SETTIMANA")

MOSCA, maggio

Ho appreso l'inizio di questa storia due mesi fa, sulle rive del piccolo fiume Deise che scorre tra folti boschi, dove giunsero alcuni gruppi di audaci uomini sovietici che, ribellatisi ed evasi dai campi di concentramento di Dresda, arrivarono fin qui, percorrendo centinaia di chilometri con le armi in pugno, dopo essersi aperti il passo, combattendo, attraverso il fronte tedesco.

Erano centinaia di prigionieri che non avevano più voluto rimanere schiavi ed armati solo di bastoni e di pietre avevano saputo attraversare i reticolati di filo spinato percorsi dalla corrente ad alta tensione e lo sbarramento delle mitragliatrici, sopraffacendo con le loro armi rudimentali la scorta del campo, e trascinando nel loro cammino molti cittadini sovietici, che lungo la strada erano riusciti a liberare, attraversarono combattendo la Sassonia e la bassa Slesia, e giunsero fino alle nostre posizioni.

Questo gruppo che i tedeschi non avevano potuto fermare nella sua marcia da Dresda fino alle nostre linee e che segnò si era aperto il passo con le armi in pugno, si era battezzato distaccamento partigiani «U. R. S. S.».

Carneficina fra i reticolati

La notizia che un gruppo di russi era uscito combattendo dai terribili campi della fabbrica chimica si sparse rapidamente per Dresda. Inutilmente i tedeschi aumentarono la vigilanza e vietarono qualsiasi contatto coll'esterno: le notizie penetravano gradualmente in tutte le baracche ch'erano abitate da prigionieri di tutte le nazionalità. In poco tempo essi vennero pure a sapere che i fuggitivi avevano costituito un forte distaccamento ed armatisi con quello che via via toglievano ai tedeschi assaliti, osavano ora affrontare i nemici in forze. Questo distaccamento portava il nome della loro patria e dopo aver fatto saltare i treni di munizioni alla stazione si era diretto verso le truppe sovietiche che erano lontane, ma non irraggiungibili per chi aveva avuto tanto coraggio.

L'esempio di questi valorosi commosse tutti i campi. La fuga divenne da quel giorno l'unico scopo di vita dei prigionieri. Ed essi agirono non appena si presentò l'occasione propizia.

Un giorno durante un bombardamento su Dresda da parte degli alleati, mentre nel campo regnava la confusione per le bombe che cadevano sempre più vicine, un grande gruppo di operai russi armati di pietre si gettò decisamente sulle guardie sopraffacendole, rovinò la rete elettrica ad alta tensione, coprì i reticolati di filo spinato con i propri vestiti e con delle assi di legno che erano nel campo e, scavalcati in tal modo i reticolati, tentò di fuggire. I mitraglieri tedeschi, appostati sulle torrette che dominavano tutto lo spazio intorno, aprirono il fuoco colle loro numerose armi. Decine di persone perirono là, fra i reticolati, ma gli altri, sfidando quell'intenso fuoco che provocava una carneficina, fuggirono fuori del campo.

Il giorno seguente mancavano cinquanta persone. Durante la rivolta stessa, mentre la polizia e le forze militari tedesche correvano per la città spegnendo i numerosi incendi, i fuggitivi raggiunsero un bosco sulle rive dell'Elba. E stabilirono subito che l'unico scopo era quello di agire contro i tedeschi per cercare di salvare i fratelli che ancora soffrivano. Organizzarono così un distaccamento partigiano e decisero di chiamarlo anch'esso «U. R. S. S.»; come quell'altro sul cui esempio avevano deciso di fuggire e che aveva sperato, tanto valorosamente, raggiungere le truppe sovietiche.

La storia di questo secondo distaccamento ebbe inizio il 20 marzo. E benché la sua vita di lotta sia stata molto breve perché presto il territorio in cui operava fu liberato dall'esercito sovietico, si è coperto di gloria per le numerose prodezze compiute. I partigiani erano di una audacia senza pari, e benché il loro distaccamento non fosse numeroso ed in un primo tempo male armato, osavano spingersi nella stessa città: così incendiarono vari depositi di munizioni nella parte vecchia della città e fecero deragliare tre treni non lontano dalla stazione. Dopo pochi giorni dalla sua costituzione, alla fine di marzo, il distaccamento aveva già sostenuto alcuni scontri con i gendarmi e colla polizia ed era riuscito a prendere ai tedeschi molte armi; alla fine del mese, dopo aver attaccato in forze lo Stato Maggiore locale del Volkschturm, quasi tutti i partigiani erano armati di fucili, bombe a mano, bottiglie di liquido incendiario e di coltelli per i combattimenti corpo a corpo, che spesso si svolgevano durante la notte, quando qualche pattuglia si spingeva troppo vicina ai rifugi dei partigiani.

Rivolte ed evasioni in massa

Ma la missione principale del distaccamento era di liberare i prigionieri di guerra o persone mobilitate a forza. E con attacchi temerari esso raggiunse grandi risultati: aprile fu a Dresda un mese di fughe in massa. Nonostante le feroci rappresaglie fuggiva un numero sempre maggiore di russi, ucraini, bielorussi, polacchi, cechi, jugoslavi. I partigiani non si davano tregua, armati sempre più efficacemente, intensificavano i loro coraggiosi attacchi per cercare di far guadagnare la libertà ad altri prigionieri. Generalmente attaccavano le scorte delle colonne di prigionieri o mobilitati quando questi venivano condotti al lavoro. Piombavano, improvvisamente, da più direzioni, sulle lunghe colonne che procedevano lentamente, sparando all'impazzata sulle guardie che si tenevano ai lati dei prigionieri, sui margini della strada. La moltitudine, in attesa di quel momento si sbandava immediatamente e mentre la scorta era impegnata a difendersi dal violento attacco, si gettava fuori dalla strada e cercava di guadagnare la campagna ed i boschi. Quando lo scontro era terminato sulla strada giacevano solo dei morti o feriti: la massa dei prigionieri aveva guadagnato la libertà. I tedeschi organizzavano subito dopo delle spedizioni in forze per rintracciare i prigionieri e per punirli. Ma la mobilità dei partigiani e la natura boscosa della zona impedivano a queste spedizioni di realizzare dei successi.

70 persone debbono la vita a Natascia

Ma l'audacia dei partigiani andava oltre. Alcuni membri del distaccamento, fra quelli più pentiti di essere fuggiti, si presentavano volontariamente al campo dicendo di essere tornati alla prigionia perché fuori non riuscivano a vivere. Una volta nel campo organizzavano nuove fughe in massa ed in base agli accordi presi dal distaccamento ne dirigevano l'esecuzione. E fra di loro fu anche chi osò ripetere più volte questo audacissimo gesto.

Natascia Karkovina, che prima di essere deportata in Germania era volontaria nell'Istituto di Medicina di Karkov, e che lavorava, in prigionia, come levatrice, realizzò tre volte questa grande audacia. Questa ragazza dall'aspetto delicato si gettò tre volte nelle fauci della belva e salvò così settanta persone.

Valentino Jukov, ex conducente di trattrice della stazione di macchine e trattrici di Dnepropetrovsk, uno dei più valorosi partigiani del distaccamento, organizzò due fughe usando lo stesso sistema. La terza volta cadde in mano dei tedeschi. Non gli creò troppi guai quando egli raccontò di essere fuggito volontariamente dal campo perché fuori non riusciva a vivere e lo torturarono a lungo in una cantina della Gestapo per farsi confessare il vero scopo che lo aveva spinto a ritornare. Ma egli non parlò. Di notte, dopo le torture, si fingeva morto e quando la sentinella entrò nella cella per gettare su essa e dopo una breve sopraffece e la strangolò. Non molto tempo, ed indossata l'uniforme della guardia si avventurò fuori, fino ai limiti del campo. Anche la forte luce delle lampade illuminasse quasi a giorno tutto lo spazio circostante, egli non fu riconosciuto e riuscì ad uscire dai reticolati, fuggendo.

In seguito a queste continue evasioni il numero dei partigiani aumentava sempre più e tutta la zona era diventata pericolosa per i tedeschi. I boschi formicolavano letteralmente di fuggitivi. I tedeschi non passavano più né di giorno, né di notte per molte strade adiacenti all'Elba. Numerose spedizioni anche in grandi forze vennero organizzate contro i partigiani. Ma i tedeschi non riuscirono mai a trovarne il rifugio perché i partigiani si spostavano continuamente e non usavano mai più volte gli stessi rifugi. Era per loro facile occultarsi nei folti boschi che offrivano sempre nuovi rifugi. Alle ultime spedizioni parteciparono anche grandi forze di cavalleria, ma inutilmente.

Infine le autorità tedesche, disperate, stabilirono sulle vie di comunicazione un servizio permanente di pattuglie di carri armati e vietarono a tutti i civili di transitare sulla strada adiacente all'Elba.

Ma presto l'esercito sovietico raggiunse quella zona e liberò i valorosi partigiani, che malgrado l'estrema vigilanza non avevano mai cessato di condurre frequenti azioni di sabotaggio.

«Come siete riusciti a sfuggire alla cattura, in un terreno così limitato, dove si può dire che ogni albero era controllato?», chiesi a Jukov, non appena potei parlare con questo valoroso.

Egli sorrise: «Il trucco era semplice e si basava interamente sulla nostra mobilità. Subito dopo aver fatto deragliare un treno, per esempio, il distaccamento si spostava attraverso il bosco in un altro luogo, ed immediatamente compiva una nuova azione. Chi aveva compiuto questi atti di sabotaggio?, si chiedevano i tedeschi. Naturalmente il distaccamento «U. R. S. S.». Ma come faceva se tutte le strade erano bloccate? E gli agenti della Gestapo si rompevano la testa senza riuscire a comprendere le misteriose apparizioni del distaccamento ora qua ora là...

POLEVOI

PRESENCE

SETTIMANALE FRANCESE IN ITALIA

pubblica:

Testi dei maggiori scrittori italiani e francesi. - I principali documenti della vita politica in Francia. - Una rassegna di tutta la stampa parigina. Notizie d'Arte. Teatro. Moda

In vendita in tutte le edicole a Lire Dieci

Redazione e Amministrazione: Largo dei Lombardi, 4 - Tel. 681 143

Abbonamenti: all'Amministrazione PRESENCE Via dei Tritoni 121

IL RISVEGLIO

SETTIMANALE DI TECNICA DELLA VITA ASSOCIATA

Principali collaboratori:

ANSELMO CESARATTO - GIUSEPPE MONTALBANO - ENZO BARTALINI MICHELE LA TORRE - GUSTAVO LANFRANCHI - GIAMBATTISTA FALANTI - E. REBSANETTI - ZAMPAGLIONE - A. DE DONNO

In vendita in tutte le edicole a Lire 10

Redazione e Amministrazione: VIA CALABRIA, 56 - TELEF. 41.664

In tutte le librerie:

nb

LA NUOVA BIBLIOTECA

ROMA - Via Vittorio Veneto, 84

Telefono 43-722

VASCO PRATOLINI

IL QUARTIERE

ROMANZO

Questo libro rappresenta un grido di dolore di protesta che non ha nulla di retorico ed astratto. La storia comincia dalla società borghese, suggerisce dalle vicende dei protagonisti proletari, acquista il carattere di un portico, inflessibile epopea di sacrificio e di eroismo. Non è un libro politico, ma un libro d'amore.

Lire cinquanta

R. L. STEVENSON

IL GIUDICE

ROMANZO

Questo romanzo fu rivelato dall'Autore, e dai critici, il suo capolavoro. Protagonista è la tragica situazione dei personaggi, la tragedia del contrasto tra padre e figlio, ecc. Ma per robusti che siano, i profili della persona non visti contro luce, la penombra e malinconica luce della landa scozzese. Nel Giudice, insomma, lo Stevenson, ammiratore e seguace di W. Scott, raggiunge un'intensità suggestiva che invano si ricercherebbe nel fondatore del romanzo storico.

Lire cinquanta

CORRADO PERRIS

LA COSTITUZIONE SOVIETICA

(PRINCIPI - CRITICHE - DOCUMENTI)

Studio accurato dell'evoluzione costituzionale sovietica dal 1917 ai nostri giorni, condotto sulle fonti originali. I principi politici, cui la costituzione sovietica vigente si ispira, sono esaminati in rapida sintesi critica. Nelle conclusioni, l'Autore mette in rilievo il particolare giuridico-politico dell'ordinamento costituzionale dell'U.R.S.S. e le sue tendenze sociali.

Lire quaranta


Un ufficiale americano dal viso grave chiede [illegible] se ha [illegible] dichiarazione da fare prima d'essere giustiziato.


Eccolo, il «lupo mannaro», lo sguardo annegato nel vuoto mentre lo legano al palo.


La raffica è partita. Il criminale s'affloscia. «Come se fosse stanco» dice un commento americano. Giustizia è fatta!


Due medici provvisti di stetoscopio controllano l'avvenuto decesso. La storia infame di Richard Jarczyk s'è conchiusa per sempre.

FINE DI UN "LUPO" NAZISTA

Domani, quando finirà, nel mondo, la lotta contro i fascisti e contro il fascismo? A coloro che ai sbarazzano di questa domanda con un'alzata di spalle, noi diremo di meditare su queste fotografie, sul viso fanatico e impassibile del nazista all'orlo della fucilazione; e di convenire con noi che ce ne vorrà prima che l'ultimo militante attivo e disperato di Hitler, di Mussolini, di Laval, di Degrelle, di Pavelic, di Quisling e via dicendo (ché la peste ha infettato tutt'Europa) sia individuato e sterminato.

Diremo di riflettere sulle molto più inquietanti e subdole manifestazioni di fascismo in agguato e risorgente sotto l'ala di alcuni incalliti fautori della reazione europea: come i voti petainiani nelle elezioni amministrative francesi, come gli strani processi, le fughe e i boicottaggi anti-democratici da noi, come le concentrazioni nazionalistiche in questo e quel Paese. Il fascismo seguita ad avere due facce e due sistemi: il colpo diretto, menato dagli ultimi feroci franchi tiratori, dagli ultimi illusi; il colpo indiretto, la manovra politica avvolgente, compiuta dagli abili «residui» duri a morire e operanti in un'ombra protettiva e sapiente. Va da sé che questi ultimi, facilmente mimetizzabili, e non da tutti i democratici ufficialmente riconosciuti come fascisti (c'è da concorrenza il definire fenomeno patologico [illegible] e quindi curato il male con le quattro teste sanguinolente dei responsabili maggiori, crede sia tutto fatto; e ignora le radici economiche, sociali, politiche del fascismo, quelle radici dappertutto non ancora estirpate, o (se le viste di ignorarle), va da sé che [illegible] questi i più pericolosi. Quando non fanno altro, operano come quinta colonna «sabotatrice»: son loro che inducono tanti benpensanti a farneticare: «la terza guerra è alle porte!».

La terza guerra non ci sarà e non ci deve essere: basterà ricordare a tempo Buchenwald o Maidaneck, la lotta di tanti anni, contemplare l'immenso abisso che ci divide inglesi, americani, russi, antifascisti di tutto il mondo da queste belve umane, si chiamino Kramer o Richard Jarczyk.

Jarczyk è il nome della spia fucilata [illegible] non è molto, su un prato tedesco, da americani della 7ª armata. Jarczyk era un «Obergefreiter» della 36ª «Volks Grenadier Division», un ufficiale nazista insomma. Durante il caos della Wehrmacht, gli fu dato l'incarico di seguitare a combattere «per il Führer» dietro le linee americane, e il criminale seguitò anche dopo la resa, dopo la volatilizzazione di Hitler, dopo il Crepuscolo degli suoi Dei, e se non l'avessero scoppato seguiterebbe ancora. Si vestì con panni sdruciti da civile inoffensivo, si diede un'aria umile e pacifica: la storia del lupo che si fa agnello è molto cara alle spie fasciste. Con quel nome, segno d'un'«impura» origine slava, il nazista si finse un povero profugo polacco, ed ebbe il sangue freddo di recarsi al Comando Alleato di Bruckweiler a offrire i suoi servigi per l'amministrazione comunale della città. Asserì d'averne conosciuto l'antico borgomastro due anni addietro (asserzione molto imprudente, da pazzo fanatico incapace di reggere al gioco fino all'ultimo: ecco un punto che andrebbe approfondito, e che rompie il [illegible] e il borgomastro, ripescato e interrogato per certo sospetto nato [illegible] per l'incoscio ribadì provato davanti a quello sguardo infermo, cadde dalle nuvole, a sentire raccontare una storia simile. Altra cosa straordinaria: bastò la caduta di questo trucco meschino, e Jarczyk spattellò ogni cosa senza la minima resistenza.

Sì, la sua missione consisteva nel sabotaggio metodico del materiale americano, nell'uccisione notturna, non meno metodica, di soldati statunitensi, nel provvedere gli sparsi «lupi» di Himmler (o di chi mai sia il successore segreto del Mostro) d'una messe di informazioni militari. Fu condannato a morte e fucilato in quattr'e quattr'otto.

La faccia indifferente, bieca e torbida dell'uomo (è poi giusto chiamarlo uomo?) ci guarda come un ammonimento sinistro e solenne, un attimo prima d'essere cancellata come una sporca e indegna cosa. Una morte fredda e coraggiosa: ma per chi? per che cosa? per una folle divinità pagana, la divinità bestiale dell'annientamento e del caos.

Non dimentichiamo queste lezioni. Se [illegible] a difenderci, tutti uniti.

SANDRO **PICCI**

Tutto il mondo è paese

Lord Baubau

Fra le immondizie fasciste di cui le forze popolari del Nord hanno fatto energica pulizia, figura un singolare personaggio di cittadinanza britannica, John Amery, figlio di Lord Leopoldo Amery, noto uomo politico conservatore inglese. John Amery, il quale ha attualmente circa 35 anni, fece per molto tempo la spensierata e gaudente vita aristocratico piena di [illegible] viaggiava molto, ma [illegible] preferiva la Costa Azzurra, ritrovo del più [illegible] internazionale. Lì, a Nizza, a Cannes ed a Montecarlo, John veniva allegramente [illegible] di scintillanti automobili, circondandosi di belle donne, di cani di razza, ed [illegible] alla vocazione la noia che malgrado tutto le perseguitava. Un bel giorno, in cerca di [illegible] nuovi, decise di occuparsi di politica, si professò antiinglese e collezionista. Forse, contribuì alla sua determinazione anche qualche contegno [illegible] sentimento irragionevole di [illegible] verso la personalità del padre e le tradizioni [illegible] del proprio nome. Comunque, John si stabilì in Germania, e, nazista di elezione, allo scoppio della guerra, [illegible] uno dei pilastri della propaganda radiofonica hitleriana. Nelle sue trasmissioni egli proferì contro l'Inghilterra minacce così modernate che gli inglesi lo gratificarono del soprannome di Lord Baubau. Recentemente Amery si era trasferito in Italia, mettendo al servizio della Repubblica sociale di Mussolini le proprie invettive antibritanniche. A Milano, i partigiani lo hanno arrestato e solo in considerazione della sua nazionalità non lo hanno subito affidato alle cure del plotone di esecuzione. Con lui si trovava anche la moglie, la quale si è mostrata estremamente sorpresa che i patrioti italiani dicono tanto peso a cose a parer suo di pochissimo conto. «Era tutto uno scherzo» ella ha detto «una simpatica stravaganza. Perchè voler prendere il mondo sempre così terribilmente sul serio!».



L'Università della Quinta colonna



A Falkenburg, in Pomerania, è stata scoperta dalle autorità militari sovietiche la scuola nella quale il nazismo addestrava le spie e gli agenti segreti destinati ad operare in Europa e in America dopo la fine della guerra. La scuola, che [illegible] prendeva il nome pomposo di Accademia, aveva la sua sede in un grande stabile [illegible] di mura alle campagne, accuratamente [illegible] dagli attacchi aerei da [illegible] schemi di [illegible]. Le aule erano tappezzate di carte [illegible] di tutti gli Stati e di ogni specie di documenti di propaganda. La biblioteca, fornita di libri in molte lingue, comprendeva una [illegible] dedicata particolarmente alla Spagna, un'altra all'Irlanda, ed una terza all'Argentina. «I punti che la Quinta colonna hitleriana contava da lungo tempo di fare basi principali della propria attività criminosa. L'«Accademia» ammetteva soltanto nazisti di fede provata, fra i 25 e i 30 anni. I corsi duravano un anno, e comprendevano, oltre la preparazione specifica allo spionaggio ed al terrorismo, il pugilato, l'equitazione, la scherma, il salto, la guida automobilistica ed il lancio con il paracadute. Si calcola che ogni corso [illegible] centinaia di «dottori in spionaggio», e che [illegible] siano uscite dalla scuola di Falkenburg varie migliaia di futuri agenti della vipera nazista. È inoltre accertato che gli allievi furono vincolati dal più rigoroso segreto, [illegible] la soppressione non solo loro ma anche dei loro familiari più stretti.

Punti di vista



La voglie di Paul Hinkler, uno dei fondatori del partito nazista e capo della polizia hitleriana, il quale arrestato dagli alleati come criminale di guerra si è avvelenato, piangendo sopra il cadavere del marito ha detto: «Era tanto buono! Solo che non mi voleva ascoltare!».

La cameriera di Hitler, Gertrude, accusata a Berchtesgaden, essendole chiesto che cosa pensasse del suo defunto padrone, ha risposto: «Era un brav'uomo, credetemi. Peccato che bevesse un po' troppo».

OPERAI
americani



La trasformazione degli Stati Uniti in quel colossale arsenale che ha fornito le armi della vittoria a tutti i nemici del nazifascismo ha tra l'altro enormemente potenziato l'organizzazione sindacale degli operai americani. Si calcola difatti che le due principali organizzazioni operaie, e cioè la American Federation of Labour e il C. I. O., che prima della guerra contavano quasi 5 milioni di aderenti ciascuna, hanno raddoppiato il numero degli iscritti. Anche le altre due principali organizzazioni laburiste, quella dei ferrovieri e quella dei minatori di Lewis, hanno avuto un notevole rafforzamento.

Il salario medio di un operaio americano si aggira intorno ai 35 dollari alla settimana. I lavoratori sindacati percepiscono salari più alti. Il salario medio permette all'operaio americano di condurre una vita sufficientemente agiata. La spesa che più incide sul bilancio domestico è quella della abitazione che costa in media sui 25 dollari alla settimana. La casa dell'operaio americano, generalmente ad un piano, circondata da un piccolo orto, è composta di due camere da letto, la cucina, il bagno ed una vasta camera di soggiorno.

Non è una leggenda che praticamente ogni americano abbia la sua automobile. Si tratta spesso di macchine di seconda mano, pagate dai 50 ai 100 dollari, e rimesse in grado di funzionare dall'operaio stesso o da qualche suo amico dei mestieri con notevole ingegnosità. I più ricchi si permettono l'acquisto di macchine più lussuose come la Ford 8 cilindri. L'operaio americano tiene molto alla sua automobile che è quasi un «oggetto» indispensabile alla moderna vita americana. Spesso famiglie operaie si adattano a vivere in una sola camera, ma non rinunciano ad avere la macchina.

Questo per quanto riguarda gli Stati del Nord e generalmente quelli più industrializzati. Nelle zone agricole del Sud, la famiglia dell'operaio si guadagna il rispetto dei vicini tenendo una domestica negra, che viene pagata in media 3 dollari la settimana.

Anche la radio è un oggetto comune in tutte le case operaie seguita come diffusione dalla macchina elettrica per lavare i piatti.

In caso di disoccupazione l'operaio americano riceve un sussidio dalla compagnia di assicurazione a cui per legge deve versare il suo contributo nei periodi di lavoro. Solo per i domestici e per i contadini l'assicurazione contro la disoccupazione non è obbligatoria.

La guerra ha cambiato molte cose nella vita dell'operaio americano. Il razionamento della benzina ha limitato l'uso della macchina, moltissime donne che prima si dedicavano solo alla casa sono ora impiegate in fabbriche ed uffici, alcuni generi alimentari tra cui la carne, sono razionati, ma il costo dei beni è stato mantenuto quasi al livello prebellico.

L'istruzione dei figli dei lavoratori è gratuita dai 6 ai 16 anni ed anche i libri di scuola vengono forniti dallo Stato. L'età minima di lavoro varia secondo gli Stati dai 15 ai 18 anni, ma anche ragazzi di età inferiore possono esercitare attività non pesanti dopo aver richiesto ed ottenuto uno speciale permesso. La settimana lavorativa è di 40 ore in tempo di pace mentre in tempo di guerra questo limite è stato tolto ma le ore extra vengono compensate in misura superiore al normale.

E. SPADINI



In una stazione del Tennessee gli operai riposano aspettando il turno di servizio. L'organizzazione sindacale dei ferrovieri è una delle più forti degli Stati Uniti.



Tom Sander, di New Orleans, [illegible] sindacato nella American Fed[illegible] of La[illegible] at sul laminatore in una gran[illegible] officina metallurgica

DIARIO DI SPAGNA

TERZA PUNTATA

di PIETRO NENNI

18 settembre. – I funerali di Fernando sono stati grandiosi. Quanta gente. Centomila? Il doppio? Tutta Madrid. Largo Caballero non è potuto venire e mi ha scritto una lettera affettuosa. Amava molto Fernando che era stato uno dei suoi «galoppini». È venuto Indalecio Prieto. Ci siamo abbracciati con commozione. Fernando non amava Prieto. Parlava volentieri di ammazzarlo, lui e tutti i riformisti, ma in fondo lo stimava. Ci sono tutti i giovani della gioventù unificata che hanno potuto lasciare il fronte. Aurora e Les sono affrante. Il battaglione «Octubre» apre il corteo funebre. Dalle finestre piovono fiori.

Nella grande fossa fragorosa del cimitero porgo a Fernando l'estremo saluto. La sua tomba è a pochi passi da quella di Pablo Iglesias l'«abuelo», il nonno dei socialisti spagnuoli. Possa, o Fernando, la tua tomba, vicina a quella del fondatore del partito socialista spagnuolo, attestare nei secoli che in quest'ora di sciagura per la Spagna, l'Italia di Dante, di Mazzini, di Garibaldi, di Matteotti era col popolo contro Franco e i suoi mercenari italiani.

Brigate internazionali

Albacete 25 novembre. – Primo contatto con le Brigate Internazionali (che si sono formate mentre un incidente d'aviazione m'inchiodava a letto). Marty e Vidal mi mettono al corrente della situazione. Due brigate sono sul fronte di Madrid. La prima (XI brigata mobile) è comandata dal generale Kléber e ha come commissario politico Nicoletti (Giuseppe Di Vittorio), la seconda (XIII brigata mobile) è comandata dall'ungherese Lukacz, commissario politico Gallo (Luigi *Longo*). Il battaglione Garibaldi appartiene alla seconda. Le due brigate sono partite per il fronte in condizioni tutt'altro che buone, con quadri improvvisati, con un armamento insufficiente. Ma necessità fa legge, troppo e specialmente nella guerra. La prima brigata si è coperta di gloria a Casa del Campo e nella Città Universitaria a Madrid dove la sua presenza ha galvanizzato la resistenza. La seconda ha avuto un battesimo difficile ed è stata gettata nella fornace in condizioni di completa disorganizzazione.

Pacciardi, che comanda il battaglione Garibaldi, ha voluto l'ordine scritto di partire ed ha fatto le più espresse riserve. La confusione dei trasporti era tale che il battaglione si è trovato in piena battaglia sotto i bastioni del Cerro de los Angeles con metà delle compagnie che non si sapeva dove fossero andate a finire. Si è battuto con un coraggio disperato. Più tardi nella Città Universitaria ha gareggiato coi due battaglioni tedeschi Thaelmann e Edgard André.

Qui si sta organizzando la terza Brigata internazionale di cui Marty mi offre di essere commissario politico.

— Così l'«imperialismo italiano» sarà soddisfatto — dico ridendo.

Gli rispondo che non voglio separarmi dal battaglione Garibaldi. Del resto ho in tasca una lettera del ministro della Guerra che mi assegna alla Giunta di Difesa di Madrid per tenere il collegamento con le Brigate internazionali.

In città l'animazione è intensa. Nei caffè e negli alberghi rigurgitanti si sentono parlare tutte le lingue. Alla caserma Salamanca sosta un gruppo di italiani. Li comanda Picelli. L'ex-deputato di Parma è felice di essere qui. È venuto dalla Russia. Considera la Spagna come un ponte per l'Italia. [1] Trovo Umberto Tonelli, venuto da Parigi per scortare un invio di uniformi, di viveri e di materiale per i garibaldini.

Battaglione Garibaldi

29 novembre. – Arrivo a Madrid verso mezzogiorno. Il comando della seconda brigata è a Fuencarral. Il battaglione Garibaldi è da ieri a riposo al Prado nell'ex-caserma della guardia del re. Ci corro; fraterna accoglienza; gioia di ritrovare tanti amici, i più animosi elementi dell'antifascismo italiano. Pacciardi è molto contento dello spirito di sacrificio e di devozione che incontra da parte di tutti, all'eccezione di pochissimi inevitabili lavativi. È accondato nel comando dai commissari politici Rossio e Azzi. Il morale del battaglione è eccellente. I garibaldini sono a loro volta molto contenti del loro comandante. Il battesimo del fuoco è stato sopportato gagliardamente. Il battaglione ha avuto finora una ventina di morti ed un centinaio e mezzo di feriti.

— Ci organizziamo in prima linea sotto il fuoco, — mi dice Pacciardi.

Azzi vigila sugli approvvigionamenti.

— Se non hai gli occhi sempre aperti e se non applichi il sistema *A* (arrangiarsi) corri rischio di fare la fine del conte Ugolino.

Sarebbe una fine non degna di Azzi e non degna dei garibaldini. A giudicare dalle apparenze, un tale pericolo è per ora del tutto astratto e metaforico. Si va a pranzo alle due e si fa onore ad una eccellente pasta asciutta. Ma sul più bello arriva il generale Lukacz con l'ordine di andare immediatamente in linea. Sempre la necessità che fa legge.

Pacciardi ordina ai comandanti di compagnia di radunare gli uomini. Rasserena con una buona parola quelli che pregustavano una tranquilla notte di riposo e che del resto non si fanno pregare due volte per mettere zaino in spalla.

Alle cinque il battaglione è pronto a partire. All'imbrunire arrivano i camions. Si parte al canto di «Bandiera Rossa» per Pozuelo dove oggi i fascisti hanno sferrato un violento attacco.

30 novembre. – Giornata dura per i nostri. I fascisti attaccano con accanimento. Il battaglione è di rincalzo al Terzo corpo della milizia, comandato da Galan, un giovane ufficiale pieno di energia e di coraggio e che farà molta strada. Ma per il momento la disorganizzazione è al colmo. In linea generale la forza della milizia si avvera insufficiente per vincere la guerra. Fra queste masse gli uomini senza disciplina e senza coesione, il disfattismo è un gioco da bambini ed è aiutato dalla disorganizzazione. Non c'è servizio sanitario. L'intendenza è rudimentale. Da due giorni il rancio non arriva in prima linea. Non parliamo del caffè. Gli uomini sono stanchi, un po' demoralizzati. Sono stupiti di quel tanto di ordine che esiste nelle formazioni delle Brigate internazionali.

La nostra terza compagnia, che si credeva in seconda o terza linea, è stata improvvisamente attaccata. Dopo un duro combattimento ha dovuto ripiegare un paio di cento metri lasciando due mitragliatrici in mano al nemico. Il comandante Pacciardi ordina subito di contro-attaccare. Mentre ci portiamo in linea, Roasio e Gallo sono feriti, il primo al polpaccio, il secondo lievemente ad una mano. Azzi si butta alla testa di una mezza compagnia e di poche truppe raccogliticcie dalle quali si fa comprendere a gesti e attacca la Casa Bianca e la Casa Rossa, occupandole alla svelta. È raggiante. La terza compagnia ha ripreso le sue mitragliatrici e messo in fuga i mori. All'imbrunire la situazione è ristabilita.

(III – *continua*)

(Le precedenti puntate sono state pubblicate nei numeri [illegible])

Copyright by «La Settimana»

Personalità della guerra di Spagna: Gallo (Luigi Longo), ispettore delle Brigate internazionali, il comandante del battaglione tedesco Thaelmann e il generale austriaco Giulio Deutsch.



Il generale comandante spagnuolo, Lister, in osservazione durante una visita alla linea di combattimento.



Un eroe delle Brigate internazionali: il generale ungherese Lukacz assieme al suo stato maggiore.

[1] Guido Picelli è caduto alla testa della prima compagnia del Battaglione Garibaldi nei combattimenti dei primi di gennaio.

COME SI COMBATTEV



Dalle loro posizioni sui monti i partigiani dominavano le strade ostacolando senza tregua il traffico del nemico. Ai passi obbligati, in buche scavate nel piano stradale, venivano interrate le mine. La miccia era portata in alto, a qualche centinaio di metri di distanza. E quando i tedeschi o i fascisti passavano, premere il bottone che chiudeva il circuito e faceva brillare le mine era una gioia che compensava di molte fatiche.



Quando poi la colonna nemica era stata immobilizzata dallo scoppio delle mine, bisognava balzare sulla strada e dare combattimento. Qui, i nemici sono al di là della curva, riparati dietro il declivio del monte. Si difendono a colpi di mortaio: una granata esplode un centinaio di passi innanzi ai partigiani. Una pattuglia avanza con circospezione; il grosso del distaccamento segue a poca distanza o cala giù attraverso la macchia.



LE GESTA DELLA 31ª

La mattina del 12 ottobre 1944 una colonna tedesca tentava di sopraffare il distaccamento avanzato della 31ª Brigata Garibaldi operante nell'Appennino parmense. La reazione dei patrioti fu condotta con precisa tecnica militare. Il tema tattico prefisso venne sviluppato con intesa perfetta fra tutte le postazioni. Esso fruttò la cattura di numerosi prigionieri e di un ingente bottino di armi e di munizioni. Anche una mitragliera da 20 della Flak cadde intatta nelle mani dei patrioti. I nemici volti in precipitosa fuga lasciarono sul terreno più di dieci morti, oltre a numerosi feriti. Da parte dei patrioti nessuna perdita fu registrata.

VITA DI UN DISTACCAMENTO

Nelle zone controllate dai patrioti vigeva la legalità partigiana, riconosciuta dallo stesso nemico; non di rado avvenivano scambi di prigionieri, si stabilivano e rispettavano tregue. L'organizzazione delle Brigate era quella di un esercito vero e proprio: un esercito volontario, un esercito di garibaldini, con vettovagliamento autonomo, affidato in gran parte alla collaborazione e allo spirito di sacrificio delle popolazioni civili che soccorrevano i partigiani con slancio e generosità. Effettuato il prelevamento i Comandi rilasciavano buoni di requisizione, validi e riconosciuti come moneta contante.



Dai paesi circostanti, con carri e calessi, i paesani ben lieti di cooperare, portavano vettovaglie di ogni genere ai partigiani che difendevano le loro terre.



Le bestie per la macellazione venivano procurate con regolari buoni di requisizione emessi dal comando di partigiani. La macellazione avveniva all'aperto.

A SULLE MONTAGNE

RIFORNIMENTI DAL CIELO



Il radiotelegrafista si mette in collegamento con gli aerei che vengono a lanciare armi, munizioni, generi di vestiario e di conforto.



Nel «campo di lancio» indicato agli aerei con opportuni segnali i paracadute arrivano a terra con il loro carico e vengono raccolti.

BRIGATA SULL'APPENNINO PARMENSE





Avvistato il nemico, il cannoncino entra in azione. E nonostante sia privo degli apparecchi di puntería, al terzo colpo immobilizza una autoblinda tedesca.



Portata a termine l'azione vittoriosamente, i partigiani rientrano all'accampamento. In testa alla colonna è Roncoroni, comandante del distaccamento.



Dal «campo di lancio» i paracadute vengono trascinati fino alla strada, dove saranno caricati sugli automezzi ed inoltrati all'accampamento.



Un colpo di pistola alla cervice sostituiva egregiamente i sistemi scientifici dei mattatoi cittadini. Civili e partigiani collaboravano per la buona riuscita dell'operazione.



Con mezzi rudimentali, si provvedeva alla salatura e all'insaccamento di una parte della carne, perché servisse a costituire le riserve delle brigate partigiane.



Le cucine erano presso i Comandi di zona e il cibo veniva poi trasportato a braccia alle posizioni avanzate dove i partigiani erano appostati.



MARINA BERTI ATTRICE DI BELLE SPERANZE

Marina Berti è una delle attrici più interessanti che ci abbia offerto la nuova generazione del nostro cinematografo. La notorietà, così facile nell'effimera e gonfiata vita della cinematografia fascista, credo che oggi come oggi non possa interessare a nessun attore cosciente e capace di vedere un poco al di là del successo quotidiano. In ogni modo se le aspettative [illegible] abbiamo atteso che ai suoi mezzi espressivi corrispondesse un fuoco dell'anima. Più che nella *Storia di una capinera*, uno scadentissimo film di Righelli, e ne *La donna della Montagna* dove l'attrice ripeteva la prova, senza dirci niente di nuovo, di *Giacomo l'idealista*: ers anche qui alle prese infatti con un regista, Renato Castellani, abilissimo a tenere in massimo conto i valori formali del «quadro» cinematografico, ma [illegible] sibile, o, per lo meno, indifferente, di fronte alle persone di carne e d[illegible]sa), si attendeva con giusta aspettativa la sua prova, se *La porta del cielo* di Vittorio De Sica, regista scaltro e sensibile nel dirigere gli attori. E se delusione [illegible] stata, dobbiamo tuttavia dire che Marina Berti non ci ha pienamente convinti appieno. Siamo ancora in uno stadio di confusione e di genericità. Forse poca comunicativa con il pubblico? Mancanza di calore e di slancio [illegible]

Tuttavia il caso di Marina Berti non ci sembra eccessivamente se lo inseriamo storicamente, nel quadro generale della nostra cinematografia. E nessuno ci meraviglia se ancora Marina Berti non ha trovato la sua strada, e forse, senz'altro, se non riuscirà a trovarla mai. (Ma la Berti è giovane, e il nostro augurio è sinceramente positivo [illegible] che la recente maternità — l'attrice è la sposa dell'attore Claudio [illegible] — non possa giovarle!). Non è certo per caso che tra le giovanissime (Adriana Benetti, Carla del Poggio, Isarema Dil[illegible] — che è ora in Portogallo, ma che ha iniziato la sua carriera in Italia — Paola Veneroni, Chiaretta Gelli, Clelia Matania, Bianca della Corte e qualche altra) si può scegliere una maggioranza chiaramente destinata alla commedia od alla farsa, più che al dramma. Le condizioni del nostro cinema, la coccetaggine dei nostri produttori nel seguire con piatta maniera gli schemi tramandati fin dal tempo della *Segretaria privata*, film che doveva rappresentare (per nostra disgrazia?) il prototipo nostrano della commedia comico-sentimentale, che altrove aveva già messo robuste radici. Si può infatti dire che la tendenza in quasi tutte le maggiori cinematografie, fu di seguire questo genere, più o meno costantemente: in America, per esempio, era un modo come un altro per rifuggire alla depressione economica che seguiva alla grande crisi del 1929-30, in Germania per allontanarsi da un cinema che aveva portato nel dopoguerra in primo piano problemi sociali (il nazismo sapeva bene cosa voleva dire incoraggiare Marta Heggerth e Willy Forst!); in Italia, naturalmente, si fece lo stesso. E la *Segretaria privata* fu la prima goccia della mastodontica costruzione. Soltanto la Francia, almeno in parte, riuscì ad evitare questo pericolo.

Imperante questo genere, era naturale che le nostre giovani attrici cercassero, per imporsi, l'accomodamento e il facile successo sullo stesso tema e quel genere che dominavano il mercato cinema. Ed è per questa ragione che [illegible] mpera-menti drammatici in [illegible] sono stati o respinti o costretti a [illegible] si perdersi. (L'unico caso fortunato, è forse quello di Adriana Benetti, [illegible] pertezioni in *Terzina F[illegible]* e in *Quattro passi fra le n[illegible]*).

Così dovette fare Marina Berti, per scoprire una natura più interiore, per rivelarsi come attrice veramente [illegible] e personale? Secondo me due cose: primo, incontrarsi con un personaggio drammatico, [illegible] chiaramente della sua artisticamente, secondo, non accontentarsi degli straordinari risultati della sua immagine e delle sue naturali doti figurative, ma scavare dentro se stessa per tirar fuori quello strato interiore che il suo splendido viso continuamente ci promette ma che l'attrice finisce per non dare mai.

AMERIGO CENCI



Una semplice, modesta, un gesto semplice e espressivo ci prestano a dar risalto al carattere di Marina Berti.



La giovane attrice fonda un sorriso intenso, un poco di civetteria, che tuttavia non toglie alla sua spontanea naturalezza.

RISERVATE *e personali*

★

Annunciato come imminente l'inizio di lavorazione, nei teatri della Metro, di una nuova edizione di Anna Christie, Spencer Tracy avrà il ruolo che Charles Bickford interpretò quindici anni fa e Lauren Bacall, un'attrice ancora sconosciuta al pubblico italiano, quello di Greta Garbo. La famosa caratterista e giornalista Hodda [illegible] per suggerire il nome di Florence Bates per la parte che era tenuta da Marie Dressler, morta qualche anno fa.

* * *

Nel giugno 1940, pochi giorni prima che l'Italia entrasse in guerra contro la Francia, il grande regista Jean Renoir si trovava a Roma. Aveva appena iniziato gli esterni del film *Tosca*. Un giorno, seduto al caffè, leggeva l'*Osservatore Romano*: un fascista gli si avvicinò e brutalmente gli strappò dalle mani il giornale, dopo averlo insultato con frasi offensive per il suo paese. Renoir non mise tempo in mezzo, non salutò nemmeno i suoi amici. L'indomani era partito per Parigi.

Questo episodio fece arrossire in quei giorni molti italiani; ma, per ovvie ragioni, perfino i suoi amici più intimi furono costretti a far passare l'episodio sotto silenzio.

Analoga accoglienza ebbe in Italia quello che è considerato uno dei maggiori capolavori della cinematografia mondiale, *La grande illusione*. È questo un film [illegible] nettamente contrario alla guerra imperialista 1914-18. In Italia, com'era logico, fu bocciato dalla censura fascista. Ma le avventure di questo film [illegible] più complicate, non sono fatte di un solo capitolo. Prima della bocciatura ufficiale fu infatti presentato alla Mostra di Venezia da Luchino Visconti. I fascisti quella sera organizzarono una dimostrazione contro questo film e sul cinema dove si proiettava avvennero disordini. Fu presentato poi qualche tempo dopo, sempre per opera di volenterosi cinefili, alla Triennale di Milano del 1939, suscitando anche in questa occasione manifestazioni delle quali è oggi superfluo accennare il carattere.

* * *

Nella sua campagna semplice e modesta, dove abitava e nella quale trovò la morte per una fuga di gas, Poggioli conservava una piccola biblioteca formata esclusivamente dalle opere complete di Proust. Nessun altro libro, assolutamente nessuno, al di fuori della *Ricerca del tempo perduto*. Eppure il regista di *Addio Giovinezza!*, di *Sissignora* e de *Le sorelle Materassi*, era notoriamente un fervente appassionato della carta stampata, e dei libri in particolar modo. Ci accadde di incontrarlo per le vie di Roma tutto assorto davanti ad una vetrina di un libraio, ed altre volte portava, sottobraccio, cinque o sei libri. Del resto la sua storia di regista l'aveva condotto a raccontare ed a descrivere con sempre maggior precisione e puntualità gli ambienti piccolo-borghesi, a approfondire una ricerca di valori formalistici. Era d'altra parte logico che questa ricerca fosse affiancata da un avvicinamento sempre più cordiale e appassionato alla cultura, da uno studio della pittura e del costume. Ma come colleghi tutte queste con quell'unica opera, rimasta [illegible] sua dimora, che era lì ad [illegible] la sua passione più forte? A noi che avevamo sempre augurato al buon Poggioli, che possedeva un così spiccato senso dell'immagine e del racconto cinematografico, un più [illegible] e vigoroso legame [illegible] umani e [illegible] questa notizia [illegible] un poco perplessi. Ma è lungi da [illegible] l'intenzione di giudicare [illegible] scomparso da questa [illegible] romantica, la quale diciamo [illegible] timore, non porta certo nessun velo alla sua personalità.

* * *

Walt Disney, [illegible] impegnatissimo in cartoni propagandistici per le forze armate americane, ha trovato il tempo di realizzare un altro lungometraggio. Sarà questa volta accontentato il pubblico italiano? Potranno i nostri bambini assistere ad uno spettacolo dell'ultimo Disney?

Il nuovo film, che si intitola *The Three Caballeros*, non è fatto completamente di disegni animati. Il film, che si svolge nel Messico, il paese delle canzoni e dei colori accesi, ha solamente tre personaggi disegnati: l'anatroccolo Donald Duck (Paperino), nostra vecchia conoscenza, il pappagallo Joe Caioca, che era comparso nei cartoni di Disney che noi non abbiamo visto, e il debuttante galletto Pachito. I paesaggi e gli altri personaggi sono invece regolarmente ripresi in [illegible] tecnicolore, sotto la direzione di Harold Young, e [illegible] della del film è la cantante Aurora Miranda. L'idea dello sfondo reale non è nuova, anzi ha avuto già notevoli applicazioni in U. R. S. S.

* * *

King Vidor ha diretto per la M. G. M. un film a colori: «An American Romance» (Romanzo americano). L'elemento colore metterà certamente in [illegible] i numerosi amanti del grande regista americano. Il film narra la storia di un povero immigrato che fa fortuna nella [illegible] della libertà. Poco [illegible] che il film riprenda quasi [illegible] di epica popolare che caratterizzano le [illegible] di questo regista. Protagonista del film è Brian Donlevy.

Il segretario

Da "Ciro,,

Voi vi figurate verdi colline coperte di ville e giardini come di fiori, e lunghi viali, e laghi, boschi, campi da golf, piscine, nel sole della California. Vi figurate l'aria tiepida, e profumo nell'aria come se un angelo compiacente (un angelo americano) spruzzasse la vallata di concentrato di rosa, mattiamo. Così vi figurate Hollywood e dintorni, cioè Beverly Hills.

È una facile fantasia, perchè così è in realtà, pressappoco. Hollywood e dintorni sono una specie di paradiso dove gli uccelli fischiettano i motivi dei film, i colombi si tingono le penne dei colori di moda, le campane suonano alla mattina i valzer di Strauss e alla sera un altro angelo (sempre americano) rompe il silenzio con una tromba d'argento.

Ma se chiedete alle stelle del cinema quale sia la loro vita, allora le vedrete sorridere mestamente, e non avrete risposta. Hanno graziose villette, le stelle, circondate da parchi ombrosi; hanno macchine gialle rosse viola blu; hanno abiti, gioielli, cameriere negre, camerieri gialli, eccetera. Ma non hanno la loro vita. Ossia, la vita, a Hollywood, è uguale per tutti. Rosea, ma non troppo e non sempre. Teatro di posa, casa; casa, teatro di posa. Le stelle si fan visite nelle loro belle dimore, attentissime al vestire eccentrico, ad un loro galateo particolare, gelose l'una dell'altra, del successo, della notorietà, della stravaganza, degli amori, dei divorzi dell'altra. Quando gli uffici delle case di produzione con cui hanno contratti lo consentono, lasciano Hollywood, fanno viaggi, crociere; e spesso viaggi e crociere sono imposti dagli uffici stessi, in compagnia di persone imposte. Ricordate la Garbo con Stocowsky?

Ma la maggior parte dell'anno è Hollywood che le ospita. Hollywood le incatena, le esalta, adorano Hollywood. Oro falso.

Qui, pei viali, passano frequentemente le loro macchine gialle rosse viola blu: casa-studio, studio-casa, e poi letture, sport, e finalmente svago, amori o altro. Per questo i divorzi son così numerosi; con conseguenza della noia, della sedentarietà.

Raramente si mostrano in pubblico. Alle prime cinematografiche, con l'abito nuovo di grammatica, il più sfarzoso possibile, e nei locali notturni.

Ma fino ad oggi, che Marlene, Cooper, Gable eccetera erano in giro per il mondo, erano a combattere nella guerra che infuriava per il mondo, i rimasti avevano ritegno a mostrarsi; lo facevano il meno possibile, per quel tanto ch'era necessario per non perdere i contatti col pubblico degli amministratori, degli amatori; e facevano strappi alla regola solo per manifestazioni di carattere patriottico, cerimonie, comizi, spettacoli di propaganda. Così volevano le loro case di produzione, così dettava il loro senso civico e umano.

Ora che la guerra è finita, ora che Clark Gable, Marlene Dietrich, Gary Cooper, Mickey Rooney vestono smoking nelle villette; ora la vita mondana, in Hollywood, riprende il suo ritmo normale. E il Trocadero e gli altri locali notturni — «da Ciro», per esempio — vedono spesso divi e divi, e amici delle dive e dei divi, produttori o altro.

È un singolare spettacolo, allora, da Ciro. La prima moglie di Clark Gable in compagnia del terzo (o forse del secondo) marito di Loretta Young; l'amico del cuore di Don Ameche in compagnia del figlio d'una bella biondina, prima moglie di Don Ameche; e altre combinazioni del genere.

Stanno lì, seduti ai tavoli, mangiando e bevendo, non a piacere ma secondo quanto mangiano e bevono gli amici carissimi dei tavoli vicini; Joan Crawford non può ingoiare un minor numero di cocktails di Rita Hayworth, senza correre il rischio che si dica «Joan invecchia».

Ed è così che, alla sera, ora, le stelle si divertono tanto, mangiando e bevendo, da Ciro, Hollywood, California.

AMMONIO SACCA



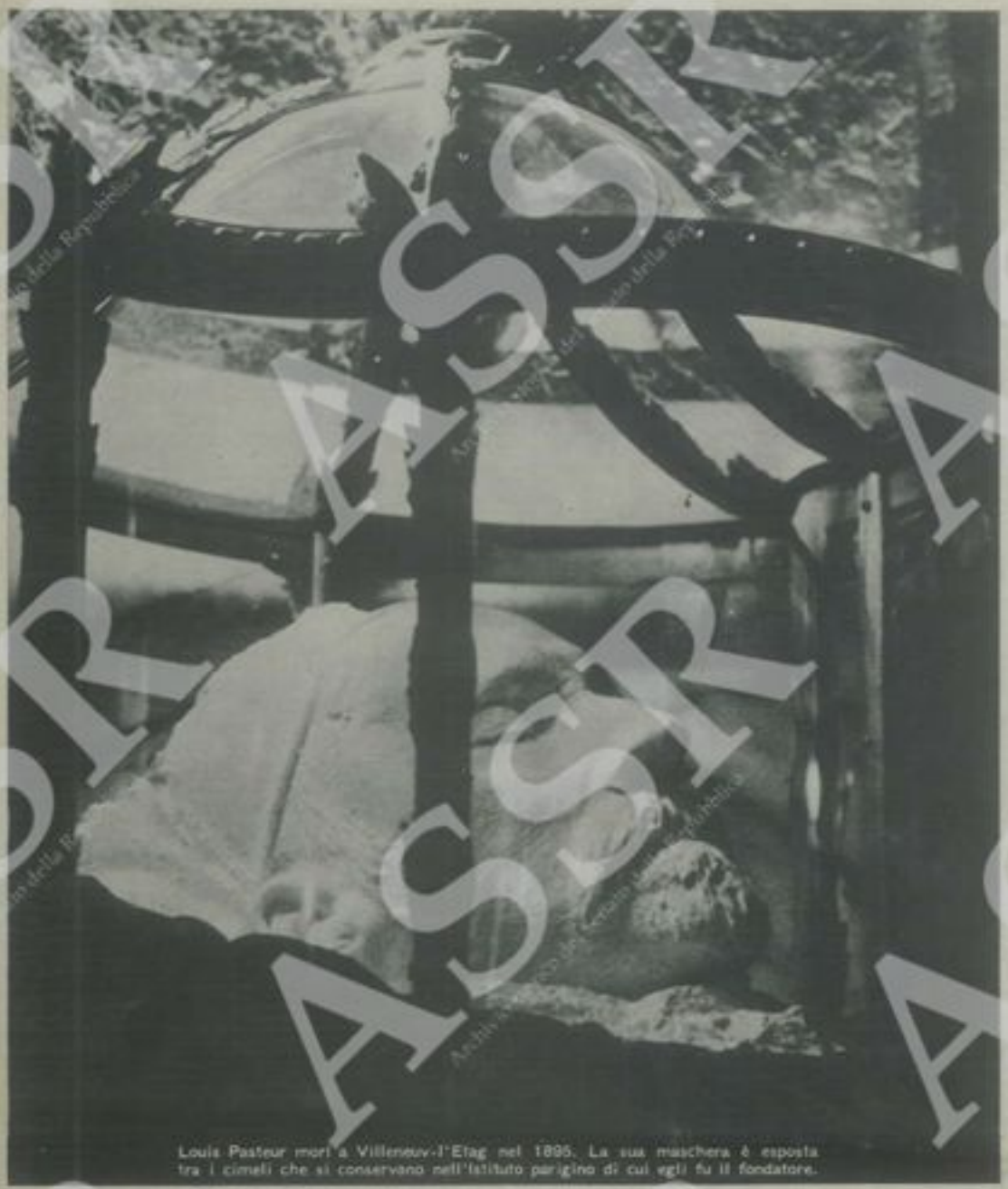
Ma le tempie brizzolate, il nostro Spencer Tracy, ma è sempre sulla breccia; è un pò ingrassato ma il suo sguardo è giovane ancora. Quanto alla capacità di assorbire whisky, basta uno sguardo al tavolo.



Ava Gardner, la prima moglie di Mickey Rooney (una specie di Mariella Lotti americana), si appoggia leggermente ad Artie Shaw il direttore d'orchestra. Ava è una graziosa brunetta nativa di Smithfield, e gira spesso in compagnia di Shaw.



Ed ecco Don Ameche, da Ciro, con la sua bionda moglie. Perchè ridono tanto e così di cuore? È Joe E. Lewis, il commediografo, che li fa ridere, col suo umorismo sofisticato.



Louis Pasteur morì a Villeneuv-l'Etag nel 1895. La sua maschera è esposta tra i cimeli che si conservano nell'Istituto parigino di cui egli fu il fondatore.

L'ISTITUTO PASTEUR

Fondato nel 1888, l'Istituto Pasteur è una istituzione privata che consacra la sua attività al progresso delle scienze e alla lotta contro le malattie infettive dell'uomo, degli animali e dei vegetali. La sua attuale attività è divisa in vari gruppi.

I «servizi di ricerche» sono rivolti alla scienza pura (batteriologia, chimica biologica, chimica terapeutica, fermentazioni, ecc. e loro applicazioni).

A questo scopo un reparto dell'Istituto è dedicato ai laboratori che si occupano dei microbi e dei virus patogeni. Si tratta dello stesso laboratorio in cui lavorò Pasteur; vi si persegue a tutt'oggi lo studio sulla «rabbia», e vi si continua l'opera di soccorso alle persone morse dagli animali arrabbiati. Un secondo laboratorio dell'Istituto è dedicato interamente allo studio della tubercolosi ed ai suoi problemi. Un altro laboratorio serve allo studio della parassitologia e delle malattie dovute ai protozoi: febbri malariche, Kala-azara, ecc.). Un altro ancora raggruppa i servizi chimici; particolari laboratori si occupano dei problemi biochimici e di fisiologia, mentre altri sono dedicati alla terapeutica, come quello del dottor Trefouel, ogni direttore, nel quale furono scoperti i sulfamidici, o quello che sta attualmente studiando le applicazioni della penicillina.

I «servizi pratici» sono quelli che provvedono alla produzione ad uso degli ospedali, dei medici o dei veterinari, di vaccini e di sieri, delle anatossine e dei prodotti biologici che servono per il trattamento e la profilassi delle malattie infettive. I vaccini sono fabbricati nell'Istituto Pasteur di Parigi, ed in altri come quello di Garches, nel quale le scuderie modello con circa 700 cavalli, servono alla produzione dei sieri.

L'importanza di questi servizi pratici, già considerevole in tempo di pace, si è accresciuta durante la guerra, in ragione dei bisogni degli eserciti combattenti.

Il «sistema d'insegnamento teorico e pratico» serve a preparare dei batteriologi di classe e dei ricercatori scientifici.

L'Istituto Pasteur non è una università e non rilascia alcun diploma; ma il suo insegnamento, che rappresenta il più alto grado nell'insegnamento della batteriologia, e della microbiologia, ogni anno è seguito da numerosi studiosi francesi e stranieri.

Le filiali dell'Istituto ripartite specialmente nelle diverse parti dell'Impero coloniale francese, dove servono a proteggere la salute pubblica, alla lotta contro le malattie infettive, alla ricerca sopra tutte le malattie coloniali o di epidermologia, vengono dirette da membri qualificati dall'Istituto Pasteur. Oltre che in Francia esistono anche in qualche paese straniero e sono in diretto contatto con l'Istituto di Parigi. A Parigi vi è poi un padiglione coloniale riservato per gli scienziati d'oltre mare dell'Istituto durante le loro soste nella metropoli.

Attualmente l'Istituto Pasteur ha accolto i suoi laboratori dell'armata americana.

BRUNO SANTI



Pasteur a 13 anni era un apprezzato pittore. Questi suoi tre ritratti a pastello che si conservano nell'Istituto, rappresentano sua madre, suo padre ed il sindaco d'Arbois.



Il professor Magrou, membro dell'Istituto Pasteur, studia pazientemente la fecondazione delle orchidee nel padiglione dedicato alle ricerche scientifiche sulle malattie delle piante.

NUMISMATICA
S. SORIA
Via Propaganda - ang. Via Frattina (P.za di Spagna)
ROMA
MONETE E MEDAGLIE ANTICHE E MODERNE
Telefoni 60231 - 60535


MISTERO D'ORIENTE
Profumi finissimi per la persona elegante



Foto Galliano Fadda
Via Cavour 278

MASTICE DI PURA PARA
"VELOSPORT,,
INSUPERABILE - GARANTITO per la riparazione delle camere d'aria d'auto, moto, etc.; per la vulcanizzazione in genere; per la calzoleria, lavori in sughero, etc.; per la impermeabilizzazione delle stoffe.
"VELOSPORT,, DI ROBERTO FIASCHETTI
VIA GALLABATE, 17 (PIAZZA LODI) - ROMA


Colletto sempre a posto col Tendi-colletto
COLLAR CLAPS
(BREVETTATO)
BERARDI - SANGUIGNI
Via Giov. da Procida, 29
ROMA - Telef. 85° 230


CALVI
KINOL - Via Porta[illegible] - ROMA

EDIZIONI SANDRON
VIC. MAZZANUTELLI [illegible] (P. Sempione)
ROMA
È imminente:
PAOLO TREVES
Sul fronte e dietro il fronte italiano
★
Da molte parti è stato richiesto che le radio conversazioni pronunciate da Paolo Treves, al microfono londinese, per infondere forza e speranza nuove agli Italiani venissero pubblicate in un volume. La Casa Sandron ha raccolto tale vivo desiderio e, quanto prima, fornirà agli Italiani la possibilità di rivivere, nelle vibrate pagine del Treves, le giornate più drammatiche e gli avvenimenti [illegible] della guerra tutti chiusi [illegible] con la vittoria del diritto e della giustizia.



AL BENTOLO
BRUNETTI
ROMA - V. Fori, 16
Telef. 82-770

IL "BAITO,,

Novella di Carlo Bernari



Ad ogni stazione il treno veniva preso d'assalto da una folla selvaggia. Ma i gridi, le pestilenze nere e gocciolanti, di cui erano sempre più morbidi come tutto il resto, stato nascosto sotto un grosso fagotto. I viaggiatori avevano dapprima cercato di impedire che i finestrini si aprissero dalla parte verso Potenza, ma poi rinunciò a sacrificare fatica e dura. I passi dei viaggiatori arrampicati sul tetto e sulle vetture si affievolivano, a mano a mano che la coltre di nevischio aumentava, finché si spensero del tutto. Ogni tanto vedevano due mani allargare le lembi del cappotto e una faccia blu spettrale, senza lineamenti, affacciarsi dentro, dall'alto, ad aspirare un po' di calore. Il treno si fermò.

Vincenzino dovrebbe salire qua — gridò la voce forte. E tentò di raggiungere il finestrino, ma ne fu impedito. Rinsel sbiancò a sollevare il lembo di un cappotto, emise un fischio. — C'è una folla spaventosa — disse poi ritraendosi — Chi sa dove sarà salito.

Mentre il treno ripartiva si videro due mani incrociarsi tra i cappotti e introdurre una fune, che passando tra i due finestrini rimase assicurata alla colonna centrale.

— Ecco uno che gli piazza di camparci — esclamò il vecchio.

— Bella scoperta! Vuol dire che i prediletti sono occupati e non c'è una famiglia libera per aggrapparsi.

— Potrebbero starsene a casa — incalzò la voce del vecchio.

— E perché non ci state voi? — fece uno dei giovani che fino ad allora aveva taciuto. Il vecchio borbottò qualche parola, ma non rispose direttamente al giovane.

— Non sono le disgrazie! — intervenne l'uomo che se ne stava raggomitolato presso il finestrino. Terminava in quel momento e aveva ancora la bocca piena di fumo, quando pensò bene di espellerlo attraverso il finestrino. Il fumo, invece di uscire, si spinse in un pugno e gettò fuori. Dall'esterno venne un grugnito, come una bestemmia, subito dal vento o dalla neve. Ma nessuno ci badò. Quel che accadeva oltre il finestrino, voci, grida, richiami, non aveva nessun significato per chi era rinchiuso nell'interno. Erano due mondi separati, distanti, che al minimo contatto si azzuffavano.

— Per quattro soldi si farebbero ammazzare — incalzò la voce del vecchio.

— Povera gente, fa un mestiere da cani! — intervenne la voce tonda dell'uomo tondo.

— Lasciate stare — fece di nuovo la voce del vecchio. — Lacrano quello che vogliono, di questi tempi. Sono tutti di una stessa risma. S'appendono ai treni se uno di loro riesce a salire occupa i posti per dieci compagni... E che pretendete!... Se, se... E noi ce la spantate

La voce forte era più indulgente.

— Povero una vita da cani — disse.

— E chi glielo fa fare? — insistè il vecchio. — La vogliono far loro 'sta vita; perché sono insaziabili.

I soldati intanto avevano ripreso a cantare una nenia che interrompevano ogni tre battute, per dar tempo ad una voce in falsetto d'insinuare il ritornello: «Mamma mia voglio tornare». E nessuno vi faceva caso. Ma il grido diventava sempre più forte, poi si allungò in un fischio che lacerò le orecchie: «Il treno arrestò la sua corsa.

— Dev'essere successa una disgrazia — fece la voce forte, precipitandosi verso l'uscita — Una tremenda disgrazia.

Anche i soldati si precipitarono fuori; nello scompartimento rimasero soltanto quattro persone: le due donne e i due giovanotti che dormivano con il capo avvolto nei cappotti.

Era difficile scendere, difficile camminare sulla massicciata coperta di neve, difficile procedere tra la folla che si precipitava in ogni punto. Ma era largo, accompagnamenti funebri che accorrevano con una lanterna sotto il predellino della vettura che seguiva la nostra giaceva un uomo sui quarant'anni, coi vestiti sbrindellati, dal volto coperto di sangue. Si lamentava. All'apparire della luce vacillante gli occhi che aveva sturati. Dai finestrini, dal tetto delle vetture si affacciavano delle teste incantite dalla neve.

— S'è addormentato — osservò una voce. — Ha perso l'equilibrio ed è caduto. La fune lo ha trascinato per un bel po'. Poteva morire.

Tra queste voci s'insinuò una dolce e materna, la voce forte:

— Bellezza, come ti senti? Com'è stato? Vincenzi, mi riconosci? Com'è stato, bellezza mia. Sono don Ciccio. Dimmi com'è stato? Come ti senti?

Intervenne il soldato pugliese, che aveva coperta che la neve aveva trasformato in un lenzuolo candido, si levò una voce:

— Sta qui, sta al sicuro.

— Sì — disse a turno il controllore — Il frenatore — Che bisogna fare? C'è un povero che si prende la responsabilità di farlo proseguire in treno fino a Napoli? O bisogna lasciarlo a Salerno? Il treno deve ripartire... Sì, sì, in vettura. Sciogliete il cavo dalla cintola di questo disgraziato.

Don Ciccio si curvò per slegare la fune e disse con un fil di voce che non poteva più la sua:

— A Salerno non lo lascio. Se deve morire, muore a Napoli. — Poi prese l'infelice per le gambe, mentre il pugliese lo prendeva per le spalle e trasportarono in vettura. Fecero scendere un soldato nel nostro scompartimento e deposero con gran cautela il ferito.

— Ecco quello che succede a quanti contrabbandieri insaziabili — bofonchiò il vecchio.

La voce forte lo zittì con un gesto brusco e si accovacciò accanto al ferito.

— Mi riconosci? Vincenzi rispondi. Come ti senti? — riprese a dire lamentosamente.

— Si chiama Vincenzino? — domandò la donna anziana. — Vincenzino Fatella?

— Lo conoscete? — fece il pugliese.

— Povero Vincenzi, e non ha moglie? — disse la voce forte. — Vincenzino, Vincenzino, Vergine Santa, aiutalo tu... O Madonna di Pompei, che disgrazia. Che dirà mai la madre del Carmine mia! Sant'Antonio mio, come ci è fatto! Dimmi, che si è fatto! — continuava a ripetere come una litania stendendo le sue gote al volto insanguinato del marito, finché s'impietrì.

Si fece fatica ad allontanarla e costringerla a sedere. Allora fu la donna che venne avanti piangendo, con la sua voce mielata; ma le fu impedito di guardare il padre, che cadde sulla spalla della madre chiamando. Cominciarono ad accarezzarsi le due donne, guardandosi negli occhi e scambiandosi parole tenere e piene di compianto con un filo di voce rotto dal pianto. Poi l'una posava la testa sulla spalla dell'altra e si abbandonavano alla disperazione. Dopo un poco tornavano a sollevarsi e guardavano a lungo negli occhi, ripetevano le stesse parole di tenerezza, gli stessi vezzeggiativi, e di nuovo piangevano la testa l'una sulle spalle dell'altra. E così durò per un'ora, finché la luce dell'alba non vi sorprese tutti nei soliti atteggiamenti più insoliti. Furono tutti i cappotti dai finestrini, e il freddo si precipitò nello scompartimento, duro come una palla di neve che era stata lanciata con violenza sul viso. Ci scuotemmo dal torpore della notte insonne, guardammo il ferito che cantolava emettendo un debile lamento dalle labbra tumefatte, poi ci guardammo l'un l'altro negli occhi. Ci scambiammo uno stupido segno di saluto; ma quelli che sottolineavano il loro saluto con un timido sorriso, denunciavano la loro sorpresa d'incontrare vecchie conoscenze. «Anche voi lo stesso mestiere, — sembravano dire quegli sguardi che si incrociavano.

— Tutto per questo danaro maledetto — sospirò il vecchio e mostrò di essere stato scoperto con il suo baito tra le gambe.

A Salerno ci fu un nuovo allarme. Si diffuse la voce nel treno che c'era Amedeo; che Amedeo era stato incontrato agli amici; che era venuto apposta da Napoli per avvertire gli compagni del baito che a Napoli...»

— A Napoli non si può scendere — disse Amedeo, trasferito nel nostro scompartimento. Era un giovane sui trent'anni, vestito con ricercatezza, i capelli impomatati con la brillantina, un garofano all'occhiello del mignolo.

— Gli amici proseguono senza neppure guardare il ferito — non vogliono mangiare più. Sono stati scoperti, e una buona parte è finita dentro. Quelli che si sono salvati, sono peggio dei morti. Segnalano tutte le facce conosciute. Prima hanno mangiato con noi, e ora non vogliono mangiare più. È una brutta giornata, vi dico. Hanno fatto tre cordoni nella stazione per arrestarci col baito... Ma questo chi è Vincenzino? — disse poi scorgendo il ferito.

— È proprio una brutta giornata. Soldi ne avete portati? — Al cenno affermativo del pugliese, soggiunse — È meglio che me li dai a me. — Quello gli passò un cartoccio di banconote. — Poi facciamo i conti — disse Amedeo. — Ma ora preparati il baito. Con la polizia non c'è da fidarsi: oggi mangiano con te e son tutti rose e fiori, domani cambiano idea e ti mettono dentro. Raccogliete il baito, e filatevela.

Il contrabbandiere dalla voce forte non si mosse: guardava il ferito e scoteva il capo, con una disperazione sorda e concentrata.

— Per me non mi muovo — disse.

— E il baito chi lo raccoglie? — domandò Amedeo.

— Il mio lo dò alla moglie di Vincenzino — disse; e indicò con la testa la donna accasciata sul sedile di fronte.

— C'è anche la signora? — domandò Amedeo con un certo sussiego, come se si trovasse in un salotto.

— Si sono incontrati per caso — osservò malignamente la voce forte.

— Tutti lo stesso mestiere maledetto! — disse il pugliese. — Amedeo, e la signora accetta se non ci offende, che passo il mio baito.

La donna scosse la testa in un rifiuto beneaugurante; poi disse: — Lo accetteremo in pace a Vincenzino.

— A Vincenzino, se lasciano noi — disse la voce forte — Voi piuttosto in grazia di Dio con il baito, che ora avete bisogno di soldi e i soldi non bastano mai. Vi lasciate il cavallo che è un buon regalo.

Il treno trovava nella stazione di Torre Annunziata. Ci fu una cascata di sacchi, di valigie, di recipienti, che in breve sommersero la banchina. Dietro i bagagli piovvero dai tetti e dai finestrini i contrabbandieri. Le due donne, la madre e la figlia di Vincenzino, furono trascinate a viva forza fuori. L'uomo tondo, l'unico che ancora non si era rivelato per contrabbandiere, strette un po' incerto se scendere o meno, infine si gettò dal finestrino in fretta anche lui preparando insieme agli altri di passargli i suoi bagagli.

Il treno si era vuotato. Rimanemmo soli nello scompartimento, Amedeo, Don Ciccio dalla voce forte, ed io, seduti di fronte al ferito, che dondolava ancora la sua testa grigia e rossa come la brace di un sigaro. Amedeo accese una sigaretta poi ci offrì il pacchetto schiacciato come se ci avesse dormito sopra. Quando ci fummo serviti ci porse l'accendino acceso. — Ecco così siamo agli affari! — disse.

Il don Ciccio scoppiò, con una voce barbogia, aveva tutta come se soppesasse le parole così fa... di smettere.

— Questa volta il baito ce lo portiamo sul serio, a quanto sembra.

(*Disegno di Post...ino*)



Editrice «La Nuova Biblioteca» – Dir... Redaz. e Amministr.: ROMA, Via Vittorio Veneto, 84. Tel. 43-772 ... stampato dall'Ist. Poligr. dello Stato P. V. *Redattore respons.* GIUSEPPE SCIORTINO
Manoscritti, foto e disegni, anche se non pubblicati, non si restituiscono.

IL LETTORE *cronista*

Spettacoli all'aperto

Cara « Settimana »,

tra le molte amarezze di chi è stato derubato della bicicletta (dei pochi, ormai), ed è costretto ad andare a piedi, c'è una consolazione: magra, melanconica, ma consolazione. Quella di assistere alle cose più incredibili: accattoni che si rotolano per terra e fanno gesti isterici, donne gravide da cavalcioni sui davanzali, santuari posti qua e là, per il sonno, ricordo d'uno scampato pericolo durante i bombardamenti, e via discorrendo.

Ma non avevo mai visto un ragazzo di circa dieci anni tenere una bicca. E come la teneva! Da autentico cristiano, voce roca, sguardo assente, e parole, parole dalle sue labbra, fiumi di parole, le più false, le più retoriche, le più convenzionali, non ricordo mai. Gettava i dadi, pagava, raccoglieva il denaro parlando ininterrottamente, come una macchinetta.

Una gente puntava: donnette con le sporte, uomini malvestiti, ora una cosa ora niente, puntavano cinquecento, mille lire come niente. Un tale, appunto, mise sul tavolo mille lire. Il ragazzo le prese di sbieco, e, tra una frase e l'altra, con equilibramento che sono certo l'uomo ritratto, ma non solo lui, ... Non lo sono. Il ragazzo mette di ... dà e si decide, con sufficienza, a prendere in mano il biglietto di banca allegro. Guarda, sorride, e indica un certo segno rivelatore. L'altro rigira il biglietto e a sua volta dice: « Guarda » e indica un altro segno, positivo questa volta. Il ragazzo è seccato, trae di tasca un altro biglietto di banca e lo mette sotto il naso dell'uomo: « Eccomo uno falso, guarda ». E lo paragona all'altro biglietto. L'uomo a sua volta trae non uno, ma un gocco di biglietti falsi e serve di mostrarne le differenze. Critiche del ragazzo ai biglietti falsi dell'uomo, molto validi. I suoi sono migliori. Critiche dell'uomo ai biglietti falsi del ragazzo. L... ... diventando umoristica, e le ... ridi. « Tu non sai con chi hai a ... dice l'uomo. « A chi vieni a ... quello fa il ragazzo « Sono vent'anni ... ma infine furibondo l'uomo, che ... cofo di biglietti falsi, ed esce gua... ... cisco che mi vuol insegnare il mestie... È finirà di sé. Ma cambia le mille lire sul tavolo e il gioco continua, e il ragazzo riprende la sua litania come ... fosse.

ROBERTO FELICE – È una

La quinta libertà

Settimana »,

... si fa assistervo, in qualità di spettatore ed un importante processo. L'uomo che ... stato le sbarre era accusato di ...

... difensore si sforzava di stringere ... favore del silenzio, non ... a convincere i giudici dell'innocenza dell'imputato. Finito il dibattito l'a..., che fino allora era rimasto immobile, chiese la parola. Gli venne concessa. Dopo essersi confessato colpevole, continuò: « Signor Presidente, e cavalieri della giuria, io mi son confessato colpevole del reato a me ascritto. Ma non è, forse, un peccato maggiore l'arrestare un uomo in tempo di libertà? Gli autorevoli politici non predicano, tra le altre libertà, di parola, di religione, dal bisogno e dalla paura anche la libertà delle azioni?! ».

Ma il Presidente non l'intese come l'imputato. Il quale fu condannato: certo ingiustamente, per aver agito con « libertà d'azione », in tempo di li...

GIULIO BARBO – A...

FINESTRE INTELLIGENTI

In America è stato inventato un dispositivo che permette alle finestre di chiudersi da sole quando piove. I dettagli dell'invenzione sono ancora tenuti segreti, ma si sa che basano su di un relais elettronico.

*

SI CERCANO CAPELLI BIONDI

La BENDIX AVIATION CORP. vuole capelli biondi che dovranno ... per fare 250.000 cordicelle, indispensabili per un nuovo strumento ... do di prossimo impiego nel Pacifico. Le ciocche devono ... lunghe cinquanta centimetri, ... state tinte od decolorate, ... sottoposte a trattamento per la permanente. La preferenza ... capelli biondi dipende dal fatto che essi sono più fini di quelli neri.

*

UN TRENO PER BANCHETTI

Il Maresciallo Goudine possiede una straordinaria e pesante ferrovia in miniatura, tutta d'argento, a trazione elettrica. Durante i pranzi si muove lentamente lungo la grande ... del Maresciallo, trasportando vassoi ... di droghe, salse, frutta, vini... ... terminato ricevuto si ferma, ... mondo ai commensali di servirsi, e poi riprende automaticamente la ... cia.

CHIOSCO

La lettere pubblicate nella rubrica « Il lettore cronista » vengono compensate con cento lire. – Per ricevere il responso grafologico del Prof. Lenard inviare un saggio di scrittura non copiato, indicando età e sesso. – Patrizia Don risponderà ai lettori che le interrogheranno su quesiti di ordine psicologico, sia di carattere generale, sia relativi a problemi individuali di vita vissuta. Indirizzare presso « La Settimana », via Veneto, 84 – Roma.



« Indovina chi è stato a cominciare? ».

La parola al grafologo

Prof. Lenard

Ma... La Croce (Avellino) – È una scrittura non ... che rivela sublimazione, molta buona volontà, e discreta ... che Lei riconosca e stimi ... ... suggestionabili. Le buone qualità intrinseche non sono state ... sviluppate. Manca quella ... leggerezza che una scrittura ... quella ... l'occasione di rispecchiare ... propri. La sottolineatura, trascinata con troppa ... ...

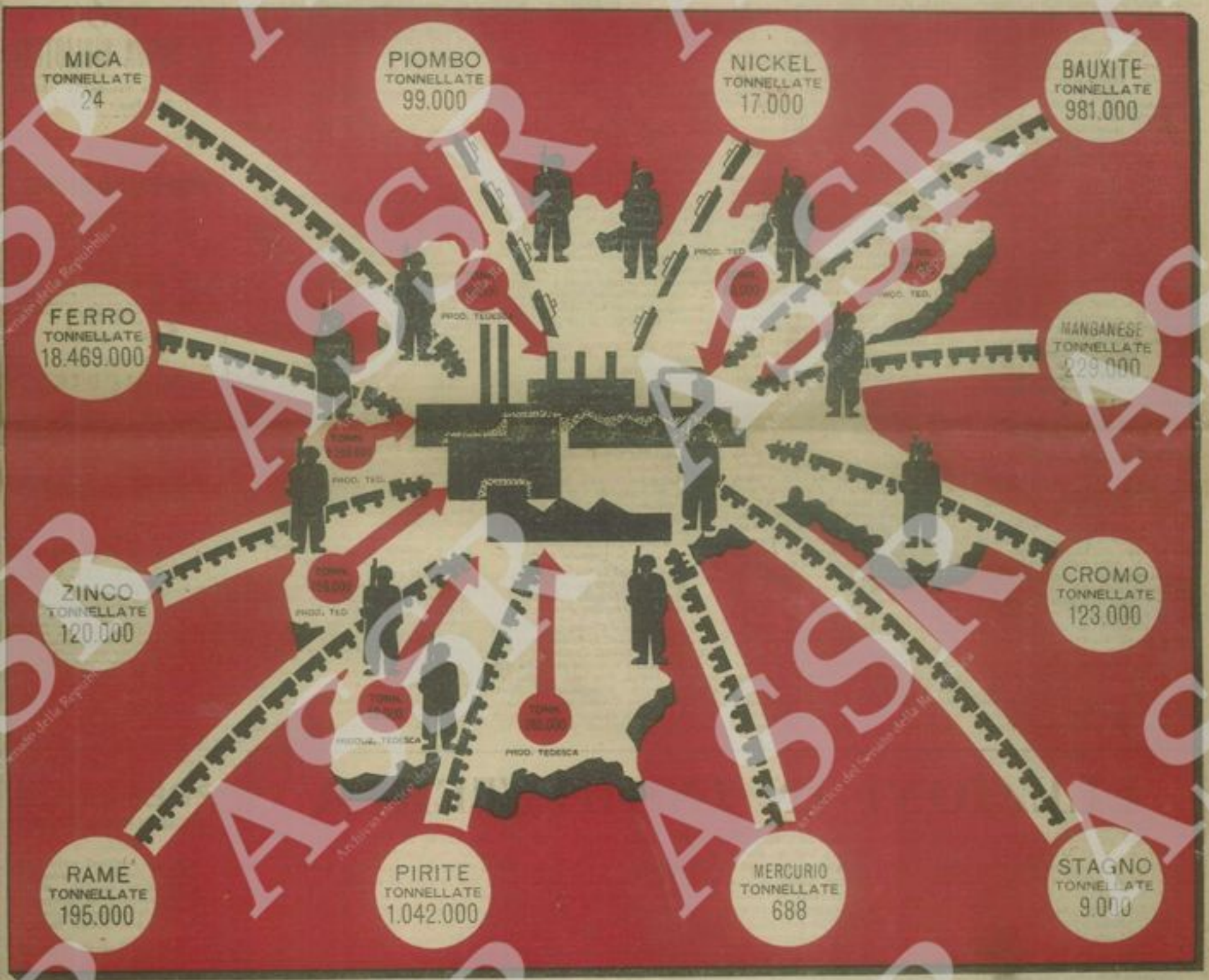
LA SETTIMANA

Anno II - Numero 21 - Esce a Roma il giovedì
Spedizione in abbonam. postale - 31 maggio 1945

PERIODICO DI ATTUALITÀ

Una copia: L. 15 a Roma e fuori Roma
Abbonamento annuo L. 500 - Semestrale L. 250

CONTROLLO SULLA GERMANIA



A PAG. 3
Fuga da S. Vittore

A PAG. 5
DIARIO DI SPAGNA
di NENNI *(seconda puntata)*

A PAG. 6-7
SCAMPATI dall'inferno tedesco
(Fotoservizio particolare)

A PAG. 9
FREDRIC MARCH IN FAMIGLIA
(Fotoservizio)

I tecnici di parecchi paesi d'Europa e d'America sono già al lavoro per costruire una pace su sicure basi di carattere economico. Generalmente i programmi provengono dall'America più che proporre delle condizioni moralmente umilianti o delle forti privazioni di carattere territoriale, suggeriscono di colpire la Germania nella sua industria, in questo suo primo essenziale strumento di guerra.

Fra le voci più autorevoli che si sono levate in merito, la più accreditata è stata quella di James Bryant Conant, presidente dell'Università di Harvard. Egli ha proposto in un suo lungo e solido discorso che si realizzi nei anni futuri quello che a suo giudizio è l'unico mezzo per avere una pace duratura: il controllo della produzione industriale tedesca. Non si tratta di distruggere l'industria germanica, che in tal modo si toglierebbe al popolo tedesco una delle principali possibilità di lavoro e di vita. Naturalmente, però, tutta l'industria tedesca sarebbe sottoposta ad un controllo realizzato attraverso ispezioni che potrebbero diventare sempre meno frequenti. Si deve, insomma, ottenere un livello di produzione che possa garantire il mondo da eventuali sorprese.

Verso la conclusione del suo discorso James Bryant Conant chiede: «cosa preferiamo avere, una Germania industrialmente debole, ma libera, od una Germania dall'attrezzatura industriale ingigantita sviluppo, ma eternamente occupata dalle truppe alleate?». Evidentemente il mondo intero e la Germania stessa preferiranno la prima soluzione.

Ed il mezzo più sicuro, oltre alle ispezioni operate direttamente alle fabbriche, per frenare la produzione industriale tedesca, è di impedire che la Germania possa ricevere senza limite quelle materie prime che le permisero di armarsi tanto formidabilmente. Infatti essa potè imporre, fino al 1939, le sue arroganti pretese all'intera Europa, solo perchè nel suo laboratorio sotterraneo, i minerali di ferro svedesi e spagnoli si erano trasformati negli armamenti delle panzerdivisionen.

Prima dell'altra guerra mondiale, nel 1914, la Germania era ricchissima di minerali e ne importava in grande quantità. Per alcuni tipi delle grandi stagioni industriali, infatti, produceva annualmente 20 milioni di tonnellate di ferro e 19 milioni di tonnellate di acciaio, ma dopo che le furono tolti i ricchi territori dell'Alsazia e della Lorena, dai quali traeva i due quinti del suo fabbisogno di ferro ed acciaio e quelli dell'Alta Slesia, ceduti alla Polonia, divenne tributaria all'estero di quasi tutti i principali minerali.

Il problema consiste ora in quale quantità e quali prodotti la Germania produceva ed in quale quantità e quali prodotti dovesse importare negli anni che precedettero il 1939, cioè quando stava preparandosi per condurre in Europa la guerra lampo.

L'importanza che per la Germania avevano le importazioni risulta da questa considerazione: essa estraeva dal suo territorio, nel 1913, oltre 28 milioni di tonnellate di minerale di ferro, nel 1939, invece, ne estraeva solo due milioni e mezzo di tonnellate e malgrado questa enorme riduzione essa deteneva ancora, nel 1939, il primato della metallurgia meccanica. Ciò le era possibile soltanto importando circa 19 milioni di tonnellate annue di minerale di ferro che le provenivano dalla Svezia, dalla Spagna, dalla Francia.

Fra i minerali che importava in maggior quantità sono la pirite dalla Norvegia, Spagna ed Italia, la bauxite dalla Francia e dall'Italia, il manganese dall'India Britannica e dall'Ucraina e il rame dagli Stati Uniti e dalla Spagna.

Tutti questi minerali ed altri ancora venivano importati, come abbiamo visto per il ferro, in grande quantità.

Limitando però, con opportuni criteri queste importazioni e sorvegliando il mercato, sarebbe automaticamente il miglior controllo della potenza tedesca. E questo appare oggi il sistema più opportuno per impedirle di scatenare una nuova guerra mondiale.

M. M.

FUGA DA SAN VITTORE

Uno dei tanti eroici partigiani del Nord racconta qui un episodio della sua dura vita di rischio e di lotta: come, catturato in un rastrellamento durante lo scorso inverno, ed imprigionato nel carcere di San Vittore a Milano, riuscisse ad evaderne prima di essere trasferito in Germania. Figure di compagni di carcere, segnati dalla fame e dalle torture, figure di aguzzini feroci senza più nulla di umano, rivivono in drammatico contrasto in questa testimonianza.

(Nostra corrispondenza particolare)

Arrestato ai primi di novembre in seguito ad un rastrellamento nella Valtellina, venni condotto nel carcere della caserma della G. N. R. di Sondrio. Ho detto carcere, ma il termine da me usato non è certo il più proprio. Venni infatti sepolto in una specie di cantina, al di sotto del livello del suolo, con una sola apertura attraversata da sbarre di ferro, senza vetri o schermi che proteggessero dall'aria: fuori c'era la neve e la temperatura era tale che il mio compagno di cella, non temprato come me dai disagi della vita partigiana, per sottrarsi in qualche modo al morso del freddo, camminava in su e in giù per tutta la notte senza riuscire a riscaldarsi. Mi trovavo, ripeto, in una cantina della G. N. R. e questo mi dava la possibilità di cogliere di tanto in tanto dei significativi frammenti di quello che è il malcostume, l'immoralità e la corruzione del fascismo repubblichino. I casi di complicità con i contrabbandieri, di appropriazione indebita, di abuso di autorità e di violenza erano diventati così frequenti da rientrare nella normalità. Ciò mi dava il senso di disagio e di pena con il quale ascoltavo due giovani militi confinari toscani, i quali mi raccontavano con grande ingenuità che erano venuti cercando di farsi trasferire nelle Brigate Nere, perchè così avrebbero avuto un soprassoldo giornaliero di non ricordo quanta lire e per di più durante i rastrellamenti sarebbero stati in condizione di rimediare altro danaro ed oggetti. E così che per pochi denari questi disgraziati vendevano l'Italia e con l'Italia il sangue dei suoi migliori figli.

"Prima di crepare ammazzeremo anche voi,

Era trascorso quasi un mese quando venni portato nel carcere provinciale di Sondrio. In un padiglione attorniato per trenta prigionieri eravamo stipati in cento centocinquanta. Ogni giorno arrivavano nuovi partigiani e, attraverso di loro, filtravano notizie poco rassicuranti, sulle difficoltà alle quali andavano incontro i nostri compagni che erano in montagna. La 40ª Brigata Garibaldi incalzata da ogni lato da migliaia e migliaia di nemici, costretta a combattere in condizioni di inferiorità con armi pesanti come cannoni mortai e mitragliatrici, senza alcuna possibilità di rifornimento, con una percentuale altissima di congelati, erano state costrette a sconfinare in Svizzera per non essere annientate. Anche negli altri settori le notizie erano gravi. Per fortuna, contrariamente a quello che era avvenuto in passato, i tedeschi non uccidevano più a freddo, non risparmiando nemmeno i preti. I partigiani catturati in questo rastrellamento non era stato ottenuto per un risorto spirito di umanità dei nazifascisti, ma unicamente perchè negli ultimi tempi noi avevamo catturato numerosissimi prigionieri sia fascisti che tedeschi e pertanto eravamo in grado di adottare delle misure di rappresaglia.

Poichè ero malato di scabbia venni isolato insieme ad altri tre partigiani, anch'essi nelle mie stesse condizioni, in una cella di rigore. L'umidità colava dai muri ed anche qui il freddo era tale che ci mettevamo tutti e quattro l'uno di fronte all'altro intrecciando e tenendo unite le nostre ginocchia per scaldarci.

Ricordo ancora Paolo Sbaraglia di Raymond, un giovane partigiano che avevo conosciuto poco prima del mio arresto nella Valle del Bitto. Preso dai tedeschi in Francia e trasportato in Germania, data la sua abilità di meccanico era stato utilizzato come autista prima in Germania e poi in Italia. Un bel giorno, mentre si trovava presso il Lago di Garda era fuggito con il suo camion in Val Camonica. Di qui a poco aveva raggiunto la Valtellina riproponendosi di recarsi in Svizzera e di là rientrare in Francia per arruolarsi nel Corpo francese di liberazione. Era stato catturato dai fascisti in Val Gerola, a quaranta chilometri dal confine Svizzero.

Ma quello dei miei compagni che più mi divenne caro fu Franco Colombo, un giovane siciliano, che aveva sopportato con non comune dignità e fierezza le torture e le percosse dei fascisti. Questo ragazzo non ancora ventenne, aveva la testa rotta per le bastonate, il volto sfigurato e tumefatto e il petto solcato dalle frustate. Ma ciò rientrava nei metodi usati dai nostri nemici, i quali volevano debilitare non solo fisicamente ma anche moralmente i loro prigionieri. Del resto si può affermare senza ombra di esagerazione che almeno la metà dei partigiani catturati venivano conciati in tal modo da non essere in condizione di muoversi per parecchi giorni; ad essi solo nei casi più gravi veniva consentito l'intervento del medico. Franco mi raccontava che, subito dopo la sua cattura, era stato portato a Morbegno dove un sottufficiale della questura repubblichina lo aveva fatto bersaglio delle sue sadiche attenzioni. «Sappiamo benissimo che tra noi non c'è via di scampo e che crepperemo tutti, ma prima di crepare ammazzeremo anche voi, seguirete voi pure la nostra sorte». Queste parole esprimevano efficacemente lo spirito distruttivo ed anti-nazionale che animava quegli sciagurati. Non contenti di aver trascinato l'Italia in una ininterrotta serie di lutti e di sventure, essi continuavano la loro opera nefasta pur di riuscire a vivere qualche settimana di più.

Franz detto *il Nerone*

In seguito venni trasportato a San Vittore, a Milano. Fu questo forse il periodo più grigio della mia permanenza in prigione. Ogni giorno arrivavano drappelli di partigiani ammanettati provenienti da ogni parte della Lombardia ed anche della Valsesia, Ossola e dell'Oltrepò Pavese. Attraverso di loro noi ricostruivamo la gravissima crisi che il movimento partigiano stava attraversando in ogni parte d'Italia a causa del sopraggiungere dell'inverno. Le abbondanti nevicate, la mancanza di vegetazione, i rastrellamenti nazifascisti che erano diventati sempre più sistematici ed imponenti avevano creato condizioni di vita difficilissime a superarsi. Ma i partigiani in mezzo a difficoltà di ogni genere, tra disagi e privazioni tenevano duro.

A San Vittore era il centro di smistamento per coloro che dovevano essere trasferiti in Germania. Ogni dieci giorni una colonna di parecchie centinaia di detenuti partiva per Bolzano: alcuni venivano utilizzati nelle fortificazioni alto atesine, gli altri proseguivano per la Germania. Nel carcere tra noi partigiani regnava la più grande solidarietà e mediante degli stratagemmi ci soccorrevamo vicendevolmente con tanti piccoli favori. Nemmeno il terrore che avevamo del sergente delle S. S. Franz, chiamato dalle stesse guardie *il Nerone*, riusciva ad impedire che ci scambiassimo di tanto in tanto da una cella all'altra la canzone partigiana:

Scalda il vento fischia la bufera
scarpe rotte e pur bisogna andar
a conquistar la rossa primavera
dove sorge il sol dell'avvenire.

Ho accennato al terrore che noi tutti avevamo di Franz, il sottufficiale addetto alla disciplina. Proveniva da un carcere polacco e le sue crudeltà non avevano limiti. Era una bestia, un sanguinario, un irresponsabile. Bastidire che a San Vittore uccise a calci un ebreo e ne ridusse un altro in gravissime condizioni. A Natale stabilì che una sbirra che, ubriacatasi fosse ammalata di polmonite, non potè ricevere nè una visita del medico nè dei medicinali. D'altronde queste erano le disposizioni avute dai superiori comandi germanici. Il 26 dicembre mentre eravamo in cortile per la quotidiana ora di aria, Franz investì brutalmente un ragazzo di quindici anni nativo di Magenta che era stato arrestato perchè sospettato di essere una staffetta dei partigiani. Franz lo costrinse alla presenza di noi tutti ad effettuare parecchi giri del cortile camminando con i gomiti e le ginocchia che presto sanguinarono. Allorchè il ragazzo per il dolore procuratogli dall'incomoda posizione si soffermava un poco, Franz gli affibbiava violenti calci nei fianchi. Di questo episodio, che del resto non è che uno dei tanti, e nemmeno fra i più gravi, sono stati testimoni centinaia di detenuti politici.

Un salto di sette metri

A San Vittore, rispetto a Sondrio, ci trovavamo relativamente meglio per quel che riguardava il vitto. A Sondrio si riceveva una minestra al giorno, molto brodosa, nella quale immerevamo tutto il nostro pane. Noi partigiani non potevamo ricevere nulla dal di fuori e portando per ventiquattro ore non avevamo altro da sgranocchiare. A San Vittore invece oltre alla minestra la mattina ci davano una razione di formaggio semiacquato e senza zucchero che non aveva nessun potere nutritivo ma che serviva però per placare un poco il morso della fame.

Erano così trascorsi dei mesi in carcere erano molto denutriti. Un giorno svenni e fui portato in infermeria. Fu la mia fortuna. Riuscii ad ottenere, pregando il medico e un guardiano di nome Boriani, di fare qualche servizio, scopare e lavare in terra, vuotare i vasi, ecc. Fu così che una mattina — saranno state le sei — profittando di un momento di distrazione del milite che mi accompagnava durante la pulizia dell'ufficio politico investigativo, prospiciente la strada, mi gettai da una finestra alta sette metri. Il mio atterraggio avvenne dopo un salto e sparì tattavia una via fitta di tiro. Avevo in dosso il giaccone a striscie dei carcerati ma per fortuna i passanti che mi videro scappare non cercarono di intralciarmi nella fuga. La prima notte dormii all'aperto nascosto nelle macerie di un edificio bombardato. Dopo qualche giorno, riuscito ad allontanarmi dalla città raggiungevo in Piemonte i partigiani di Moscatelli.

MARIO LUNARDI

ELEZIONI IN INGHILTERRA

Benché per l'Inghilterra la guerra non sia finita, e contro la proposta di Churchill di mantenere la stessa coalizione governativa fino alla fine delle ostilità contro il Giappone, il governo inglese si è dimesso ed è stato sostituito da un governo di transizione. Sono prossime le elezioni per il rinnovamento della Camera dei Comuni.

La partita è grossa. Alle elezioni si presentano i conservatori con a capo Churchill con tutto il fascino che suscita la sua figura di combattente, ma, anche, con tutte le preoccupazioni che investe l'orientamento della sua politica di pace, ed i laburisti con il loro programma che investe profonde riforme del sistema economico-sociale della vecchia Inghilterra, legato all'indirizzo della politica estera della Gran Bretagna.

Quest'ultimo punto è quello che più appassiona l'opinione pubblica dei paesi i quali sentono incidere nel loro processo di rinnovamento interno, l'influenza delle Grandi Potenze vittoriose, e particolarmente dell'Inghilterra e dell'America. Le ripercussioni degli avvenimenti in Grecia e nel Belgio non sono ancora spente nell'animo dei popoli, non solo di questi paesi.

In Italia tutti avvertono, per mille sintomi, — ultimo il caso clamoroso dell'arresto di Nenni — che, nel suo sforzo di rinascita, il nostro Paese non ha che una limitata libertà di iniziativa. Per questo, i dibattiti che già si profilano sui temi delle future elezioni nei comizi dei partiti in Inghilterra, suscitano il più vivo interesse in tutti gli strati della nostra popolazione. Per quanto il nostro popolo senta che la situazione dell'Italia nei rapporti con le Nazioni Unite debba essere considerata in legame con la disastrosa eredità lasciataci dal fascismo, tuttavia — specialmente dopo il glorioso contributo dato alla guerra di liberazione dall'insurrezione nazionale delle masse popolari del Nord e l'esemplare punizione dei massimi responsabili della nostra rovina — si sentiva in diritto di attendere un maggior spirito di comprensione nei suoi riguardi.

Attraverso le parole di Bevin, al congresso laburista inglese: «Non è nostra intenzione continuare a trattare l'Italia come se Mussolini fosse ancora al potere», il popolo italiano si sente più vicino al popolo inglese e la sua riconoscenza si fa più viva per la grande Nazione che ha così potentemente contribuito alla liberazione del nostro paese ed alla liberazione dell'umanità dal mostro nazi-fascista.

E nessun italiano può dimenticare che fu proprio Churchill a guidare questa grande Nazione nel suo sforzo poderoso per vincere ed abbattere la belva nazista. Churchill, ad un certo momento, quando sembrava che nulla potesse resistere alla furia parossistica di Hitler, come nelle tragiche giornate di Dunkerque, è apparso a tutti i popoli come il simbolo della resistenza e della speranza; ed ogni uomo libero rievocherà sempre col più grande rispetto e la più grande ammirazione la sua figura di tenace combattente.

Le elezioni intorno al nome di Churchill, che si svolgono in Inghilterra all'indomani della disfatta tedesca, non potranno non risentire l'effetto del fascino di riconoscenza e di ammirazione che si irradia dalla figura di Churchill capo del governo della vittoria. Tuttavia, altri gravosi problemi si affacciano al popolo inglese alla soglia della pace. Ed i laburisti affrontano la lotta su questi problemi. Lo sforzo immane di sacrifici e di sangue sopportato dalla Nazione inglese per vincere la guerra, non può esser compensato soltanto dalla soddisfazione immensa della vittoria raggiunta. I dibattiti aperti dai laburisti su un programma che investe numerosi problemi: dal problema degli alloggi e del caro vita alle previdenze sociali, al controllo dei gruppi bancari alla statizzazione delle grandi industrie metallurgiche e minerarie, fino alle relazioni con gli altri Paesi nel nuovo assetto delle Nazioni, riportano il popolo inglese su un terreno, quello della trasformazione interna, comune a tutti i Paesi per i quali l'alba della pace deve significare anche l'alba di un nuovo avvenire.

Per questo non è possibile azzardare ipotesi sull'esito delle future elezioni inglesi. Ma qualunque sia l'esito di queste elezioni, è certo che da esse uscirà un monito: quello di un popolo che anela, come tutti i popoli, al trionfo dei principi di giustizia e di libertà.

★

IL RISVEGLIO
SETTIMANALE DI TECNICA DELLA VITA ASSOCIATA
Principali collaboratori:
ANSELMO CESSAPULLI – GIUSEPPE MONTALBANO – EZIO BANTALINI MICHELE LA TORRE – GUSTAVO LANFRANCHI – GIAMBATTISTA PALANTI – E. BERSANETTI – ZANPAGLIONE – ALPE DONNO
In vendita in tutte le edicole a Lire 10
Redazione e Amministrazione:
VIA CALABRIA, 36 – TELEF. 41-66

nb
LA NUOVA BIBLIOTECA
Via Vittorio Veneto, 84 - ROMA
Telefono 42-772
Troverete in libreria:
NELLA COLLANA
"NUOVA BIBLIOTECA DEL POPOLO"
VASCO PRATOLINI
IL QUARTIERE
romanzo
Lire cinquanta
R. L. STEVENSON
IL GIUDICE
CORRADO PERRIS
LA COSTITUZIONE SOVIETICA
(PRINCIPI-CRITICHE-DOCUMENTI)
Lire quaranta
Imminente: Un grande romanzo di
ILJA EREMBURG
LA CADUTA DI PARIGI

PRESENCE
SETTIMANALE FRANCESE IN ITALIA
Testi dei maggiori scrittori italiani e francesi. - I principali documenti della vita politica in Francia. - Una rassegna di tutta la stampa parigina. Notizie d'Arte, Teatro, Moda
In vendita in tutte le edicole a Lire Dieci
Redazione e Amministrazione:
Largo dei Lombardi, 4 – Tel. 681.143
Abbonamenti: all'Amministrazione e a PRESENCE – Via del Tritone, 125

ERRATA CORRICE

Nelle diciture che illustrano il grafico pubblicato nel numero scorso ("Come si voterà?..") c'è scappato un refuso che può avere reso in parte incomprensibile il grafico stesso. Infatti, nella dimostrazione del procedimento usato per il sistema "proporzionale", la dicitura finale: Consiglio Elettorale va corretta così: Consiglio Comunale.

LA GUERRA CONTINUA IN ORIENTE

Quando le forze alleate avranno terminato il ritiro delle loro truppe dall'Europa, lasciando soltanto i contingenti destinati alle necessità di occupazione, verrà sferrato indubbiamente contro il Giappone quel colpo mortale che ormai anche il più fanatico sostenitore del Tenno sa essere inevitabile.

Sarà il Giappone così irragionevole da permettere la distruzione del paese prima [illegible]? L'esempio tedesco dovrebbe essere di [illegible]. Analogamente alla Germania, che nella prima fase della guerra era riuscita a conquistare gli stati territori, il Giappone occupò, nei primi sei mesi di guerra, un territorio più vasto di quello degli Stati Uniti, comprendente la Birmania, la Penisola Malacca, le Filippine, le Indie Orientali Olandesi, la Nuova Britannia, buona parte della nuova Guinea, le Salomone, le Gilbert, le isole di Attu e di Kiska. L'Australia era direttamente minacciata, e si deve alla battaglia del mar dei Coralli, del maggio 1942, ed all'ardita azione del gen. MacArthur se la minaccia nipponica fu sventata.

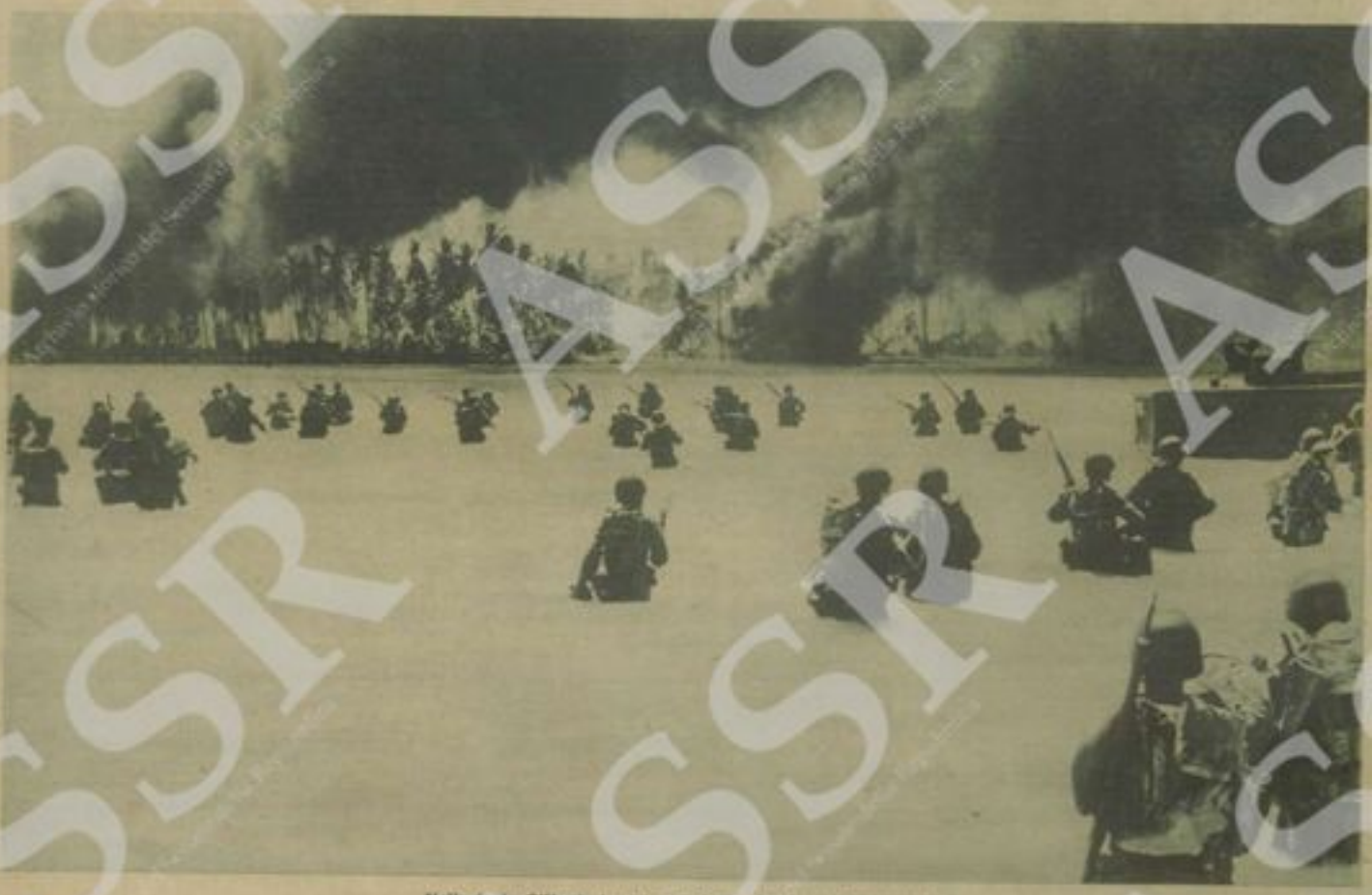
In quell'epoca i Giapponesi hanno assistito al declino della loro potenza bellica, e si è andato stringendo attorno ad essi un cerchio sempre più [illegible]. Con lo sbarco ad Iwo Jima, il 17 febbraio [illegible], le basi aeree alleate si sono portate a 1200 chilometri di distanza da Tokio, e la capitale del Giappone ha già provato gli spaventosi effetti dei B-29. Il recente sbarco a Okinawa ha ridotto la distanza fra Tokio e le basi alleate a 550 chilometri. Quest'isola è ancora in parte nelle mani dei giapponesi, che hanno avuto, in 50 giorni di lotta, [illegible] 45.103 morti. Quando Okinawa sarà completamente occupata dagli Alleati, altri più duri colpi verranno sferrati sulle fabbriche di produzione bellica del Giappone.

Tuttavia non bisogna credere che la lotta sia facile. Un esercito di oltre quattro milioni di soldati, ben attrezzati ed agguerriti, si trova sul suolo cinese, e renderà ancora dura la guerra sia agli eserciti di Ciang-Kai-Shek che a quelli alleati. La recente offensiva cinese, che ha portato alla riconquista di Foochow, importante porto situato di fronte all'isola di Formosa può aprire le porte all'invasione dell'Asia dal Pacifico. Gli sbarchi sulle coste cinesi appaiono però estremamente difficili, essendo dette coste prive di strade e di viveri, ed essendo [illegible] che costituiscono una tremenda barriera per i mezzi meccanizzati. Tuttavia la potenza di fuoco aerea, ormai collaudata da straordinarie e spesso vittoriose, è di buon auspicio per l'annientamento definitivo dell'imperialismo nipponico.

(Foto U. S. I. S.) SANDRO PICCI



In una base avanzata del Pacifico vengono caricate tonnellate di rifornimenti per l'attacco a Okinawa, al quale presero parte 1400 navi.



Nelle isole Gilbert, truppe americane da sbarco si preparano ad un attacco, dopo un intenso bombardamento aeronavale.



Come appare Manila, riconquistata dagli Americani, dopo le distruzioni operate dai giapponesi.

TUTTO IL MONDO È PAESE

Prodezze di Natalia

In onore della Conferenza delle Nazioni Unite, in un locale notturno di San Francisco, il «Kubla Khan», uno dei più noti ritrovi frequentati da ufficiali, ha presentato una straordinaria novità: la «Mutandina internazionale». Natalia [illegible] nata in China [illegible] pochi anni, un giorno di Natale. A 18 anni, per poter continuare gli studi all'Università californiana di Berkeley, dove [illegible] di impiegarsi e guadagnare al suo [illegible], sulla sua perfetta, [illegible] una spregiudicata d'una [illegible] di seta, trovò lavoro in una compagnia di riviste, dove le fu riservata la parte di modella in un numero che raffigurava lo studio di un pittore. Subito, la critica si occupò entusiasticamente di lei, e Natalia, in poco tempo, abbandonato lo studio, che un numero tutto per sé, diventò l'attrazione della rivista, finì per mettersi in una sua compagnia, con la quale, presentatasi a Broadway, suscitò il delirio del pubblico Newyorkese. Purtroppo, non c'è rosa senza spine. E le spine nacquero dalla Camera di Commercio cinese di Chinatown, la quale, in nome della dignità dei cinesi d'America, protestò vigorosamente contro le esibizioni di Natalia, indignata al disonore che [illegible] fratelli di razza. Essa però non se ne [illegible] grossa, ed anzi, con l'ultima sua trovata è [illegible] più innanzi di quanto non avesse [illegible] finora.



Nella lunga lista dei criminali di guerra che dovranno pagare per essere stati i principali responsabili delle [illegible] sofferenze inflitte ai popoli dall'nazismo e dal fascismo, [illegible] anche il nome di Alfred Krupp von Bohlen und Halbach, proprietario delle grandi fabbriche d'armi di Essen nella Ruhr. Da cinque generazioni la famiglia Krupp [illegible] immensamente arricchita fornendo strumenti di morte alla rapace politica di guerra degli imperialismi. Essi fabbricarono armi per Napoleone, per gli Absburgo, per gli Hohenzollern. Nella prima guerra mondiale i loro profitti ammontarono a 200 milioni di dollari. Dopo la sconfitta del '18 i Krupp finanziarono la rinascita del militarismo prussiano, l'ascesa di Hitler al potere, e finalmente la seconda guerra mondiale. Dagli stabilimenti di Essen uscì l'acciaio per i sommergibili e per i carri armati tedeschi, [illegible] i cannoni dell'esercito nazista, fra i quali tristamente celebri quel cannone Krupp 88 che, dal Deserto del Alamein, al Reno, ha mietuto innumerevoli [illegible] vite fra i soldati delle Nazioni Unite. Ora Alfred [illegible] von Bohlen und Halbach è prigioniero degli Alleati. Egli venne arrestato un mese fa in una [illegible] villa nei pressi di Essen. È un uomo [illegible] e nervoso, e dimostra circa 57 anni. Alle autorità militari che lo interrogarono con risibile orgoglio, Krupp ha dichiarato che negli ultimi tempi, prima che i grandi bombardamenti aerei di massa immobilizzassero le sue officine, in esse lavoravano più di 50.000 operai, tra cui 10.000 schiavi stranieri. Alla domanda perchè non avesse lasciato la Ruhr, stringendosi nelle spalle ha avuto l'impudenza di rispondere: «Volevo rimanere vicino ai miei compagni operai». «Siete nazista?» gli è stato chiesto. «Sono tedesco». «Siete membro del partito nazista?». «Beh, sì, ma quasi tutti i tedeschi lo sono». «Credete ancora che la Germania vincerà la guerra?». «Non so. Non mi occupo di politica. Il mio mestiere è di fabbricare l'acciaio». «E quali sono i vostri piani per il dopo guerra?». Krupp ha meditato per qualche [illegible]. Poi, freddamente, ha risposto: «Spero di costruire le mie fabbriche e di riprendere [illegible] produzione».

Le buone intenzioni di Krupp



pubblicità alle proprie grazie. Ecco in che cosa consiste la danza delle «Mutandine internazionali». Natalia entra in scena coperta d'una grossa svolazzante, con la quale, sulle note [illegible] rappresenta la Cina. Balla [illegible] la luce policroma dei riflettori, si lascia cadere [illegible] quella anche la gonna, ed appare vestita di un pantaloncino cortissimo, rosso ed [illegible] Turchia. Il passo della danza, naturalmente, cambia: [illegible] anguido che non diresse [illegible] e sorrise, di un ritmo barbaresco [illegible]. Ma [illegible] la Turchia cede il posto all'Inghilterra, un paio di [illegible] sbuffanti, di colore rosa; e la danza cambia di nuovo in valzer lento. Poi la Francia, un triangolo di trina nera, e tempo 3/4 con [illegible] l'Italia, una striscietta [illegible] molto ritmata, e la danza diventa [illegible]. Ed ecco l'India scompare, lasciando tra gli occhi del pubblico ed il corpo di Natalia appena un [illegible] rete. In tale abbigliamento [illegible] internazionale, la ballerina indugia [illegible] poco sulla scena, e poi scompare dietro le quinte.

Qualche critico le ha rimproverato di aver dato alle nazioni una rappresentanza molto limitata e parziale, con un metodo tutt'altro che democratico. Natalia ha prontamente affermando che era molto più agevole dare a tutte le nazioni un seggio al tavolo della Conferenza, che non un paio di mutandine intorno ai suoi piccoli fianchi.



Appena arrivato nella metropoli americana, George Bidault, Ministro degli Esteri di Francia, e «leader» della delegazione, posa davanti ai fotografi americani: un'espressione piena di sagacia.



Folta in attesa, il 25 aprile scorso, dinanzi alla «Memorial Opera House» di San Francisco, dove stavano per iniziarsi ad arrivare i lavori della Conferenza, i delegati di 44 Nazioni.



Riservato e sobrio nel volto come il suo Paese (fin troppo!) lo è stato nella posizione politica assunta, è al microfono il capo della delegazione turca e Ministro agli Esteri, Hasan Saka.

A SAN FRANCISCO

si cerca la pace

È trascorso ormai più di un mese da quando la Conferenza di San Francisco ha incominciato i suoi lavori. Si era alla vigilia dell'insurrezione dell'Alta Italia, della fine del nazismo, delle rese a ripetizione. Il primo motivo che dominò la nostra attenzione fu l'esclusione dell'Italia, accompagnata da un avvicendarsi, reale in verità ma abilmente sostenuto dal battage di certe agenzie facili all'indiscrezione e al pettegolezzo, di speranze e di «si dice» in nostro favore. Poi vennero i grandi fatti del Nord, e si ritrassero dal sipario con scrupolo quel che accadeva sulle rive del Pacifico. Eppoi il rinnovato incalzare di qualche speranza: che il risotto nazionale, così luminosamente compiuto a Milano, a Genova, a Torino, abbia a riproporre la nostra ammissione? Anche quelle speranze tramontarono. Ma ai furiosi giorni accesi e gloriosi, a San Francisco riprese il luogo secondario delle prime pagine.

Che cosa è accaduto a San Francisco? Molte cose, a preludio della conferenza della pace che avrà il compito duro e solenne di «sistemare» la guerra spenta e ricostruttiva del globo. Molte cose, sulle quali gli allarmisti interessati, i nostalgici sconfitti, gli addolorati in lutto fascistico di tutto il mondo han cercato di speculare, confondendo i dibattiti e i contrasti a prodromi di chissà quali angosce future. Quel che è certo, è che anche a San Francisco, tra dissensi e travagli, l'unità fra i popoli liberi sta collaudandosi e rinsaldandosi ancora una volta più forte e più certa.

I punti culminanti sono stati la ricerca difficile dell'equilibrio tra piccoli e grandi, tra i grandi Alleati e i loro vicini ed amici (equilibrio in Europa tra URSS e Gran Bretagna, equilibrio nel Commonwealth britannico, Continente americano, Europa orientale ed occidentale), base fondamentale degli accordi futuri, il problema dei mandati coloniali; la questione polacca; i patti regionali. Le trattative continuano. Ma quel che è importante, si è la volontà serena e severa di ricercare le vie giuste, le vie della concordia, che ha dominato l'atmosfera pur talvolta burrascosa della Conferenza.

A San Francisco ci sono uomini di tutti i continenti: quasi a simboleggiare la vittoria schiacciante ottenuta contro uno dei miti più folli e feroci che hanno minacciato i rapporti tra gli uomini e la civiltà umana, il mito nazista della razza. Ecco l'etiope Endalkatau, rappresentante del primo popolo aggredito dai fascisti, ecco gli occhiali e i visi magri dei delegati cinesi; e i sorrisi della signora Pandit e del signor Kaho, indiani; le pittoresche acconciature degli arabi; e turchi, serbi, francesi, russi, americani, inglesi. E nella grande città l'ansietà, l'attesa e la speranza delle folle. E nel mondo libero, democratico e progressivo la ferma fiducia degli uomini che hanno combattuto e son decisi a conquistare pane e giustizia per le generazioni a venire.

V. SALVINI



Paul Henri Spaak, Presidente della delegazione belga e Ministro degli Esteri, partecipa a una delle battaglie iniziali della Conferenza: quella dell'ammissione dell'Argentina.



Il Primo Ministro del Negus, Makonnen Endalkatau, presidente della delegazione etiopica, alza fieramente la fronte, quasi a significare i diritti di un popolo vilmente aggredito dal fascismo.



Ivan Subasic, capo della delegazione jugoslava, guarda di sotto gli occhiali un interlocutore immaginario, mentre pronuncia un discorso di saluto, all'apertura dei lavori della Conferenza.



Il Ministro degli Esteri e Capo della delegazione dell'Iran, Arshad Al-Ommari, sembra accingersi con prudenza, finezza e senile saviezza a far accettare le rivendicazioni del suo popolo.



Trygve Lie, capo della delegazione norvegese e membro del Governo formato a Londra ben prima della liberazione del Paese, prende la parola durante la giornata inaugurale a San Francisco.



Seduti l'uno accanto all'altro, i Ministri degli Esteri delle «Big Four» nazioni, vengono fotografati insieme per la prima volta il 4 maggio, poco dopo la notizia della resa tedesca in Olanda, Danimarca e Germania nord-occidentale. Da sinistra a destra: Eden, Stettinius, Molotov e Soong.



Senza turbante, con i suoi occhiali e la sua barba perfettamente europei, questo pacifico signore non potrebbe esser mai ritenuto un delegato, pittoresco e combattivo, dell'Arabia Saudita.

DIARIO DI SPAGNA

di PIETRO NENNI

Appena i nostri si scoprono sono investiti dal fuoco convergente delle mitragliatrici fasciste. Fernando s'è messo in testa e grida: «Avanti, ragazzi». Ci sono trecento metri di terreno scoperto, dopo di che il suolo s'incurva e offre una protezione notevole. Di un balzo il primo obiettivo è raggiunto. Cala la sera. Ascenzio parla ai militi: «Figli del popolo, fra un'ora bisogna aver preso Pegherinos». Sulla destra s'accende il combattimento. «I mori. I mori». Sento Fernando che grida: «I mori sono uomini come voi». Adesso tutta la linea avanza sicura, quasi irresistibile. Ma si fa buio e ciò crea della confusione. Il villaggio brucia, bruciano i boschi attorno, i mori sono appostati dietro gli alberi. S'intuisce però che resistono soltanto per coprire la ritirata. «Avanti, avanti!» Il fragore degli scoppi copre ora tutte le voci. Siamo alle prime case.

Un ponticello ci separa dal villaggio. Si grida: «È finito». C'è un momento di esitazione. Ascenzio, Fernando, gli altri ufficiali passano per i primi. Appostati a pochi metri di ultimi mori lanciano qualche bomba. Ora il combattimento si frantuma in tanti episodi singoli, attorno ad ogni albero e a ogni casa. In campo nel cadavere di un vecchio contadino, abbattuto sulla soglia della sua dimora. È già notte, si leva la luna. La porta del municipio è come ostruita dai cadaveri di tre mori giganteschi. Arrivano i primi feriti, i primi prigionieri.

Una scena comica ci calma i nervi. Un prigioniero si getta al collo di Fernando: «Mi ammazzano, Fernando, mi prendono per un moro». È l'autista del battaglione «Octubre». Nero di pelle egli è rimasto tutto il giorno, sotto il solleone immobile dietro un cespuglio. Congestionato e sudato l'hanno preso per un autentico moro.

A notte alta, attraverso il bosco mal sicuro, raggiungiamo il battaglione di Fernando. Anch'esso ha dovuto sostenere un duro attacco; ci sono dieci morti, molti feriti.

L'Alcazar

1° settembre. – In Estremadura hanno abbattuto un aeroplano. È un Fiat. Montato da personale fascista italiano. Il pilota, Ernesto Monico, è stato ucciso dai contadini. Da Barcellona ricevo la notizia che è caduto in combattimento Mario Angeloni con altri cinque volontari italiani.

Le due Italie. Una al servizio del fascismo. L'altra al servizio del popolo.

11 settembre. – Entusiasmo a Madrid. Arriva da Barcellona la colonna de Rosal del Partito Socialista Unificato Catalano. È la Catalogna che viene a soccorrere la Castiglia. Alla colonna si è aggregata la centuria italiana «Gastone Sozzi». La comanda il compagno comunista Rinaldi. Vado a salutare a nome dei Partito questi compagni alla caserma della Montagna dove si è svolto il primo episodio della Rivoluzione. Entusiasmo. Buon umore.

13 settembre. – Le cose non vanno bene. Mi viene in mente ciò che Victor Hugo ha scritto dei combattenti parigini del 2 dicembre: «Le barricate si difendevano male. Gli uomini morivano bene». Lo stesso si potrebbe dire della Spagna. Senonchè l'eroismo non basta a vincere la guerra. Tecnicamente l'esercito fascista è nettamente superiore; ha una aviazione forte e numerosa; una buona artiglieria; una fanteria non numerosa ma eccellente, costituita dai mori. Ha un potere fortemente centralizzato attorno ai militari.

Nel campo popolare la grande arma del coraggio e dell'entusiasmo, che ha permesso i miracoli della seconda quindicina di luglio, non basta più ad assicurare il successo. Il governo Caballero è appena costituito, gode di una enorme autorità, ha risolto in parte il problema della centralizzazione del potere. Ma gli resta molto da fare. La rivoluzione è minata dall'individualismo e dal localismo. Il problema degli anarchici si fa serio. Hanno dato e danno dei combattenti magnifici, ma nello stesso tempo è per il canale della C. N. T. che si fa la propaganda disfattista, contro il governo, contro il comando, contro l'esercito. Troppi comitati. Troppa gente che vuol comandare. Troppe polizie di partito. La moltiplicazione dei poteri è la caratteristica dell'insurrezionalismo spontaneo delle masse, ma se perdura uccide la rivoluzione. Il terrorismo di massa è il seguo della santa collera del popolo. Ma non si possono tollerare abusi che trasformerebbero la sommossa in saccheggio o sterminio. Bisogna rapidamente eliminare gli agenti provocatori ed i loschi profittatori che si mascherano da «estremisti».

L'attitudine della Francia causa un'indicibile sorpresa. Ci s'attendeva di averla automaticamente al fianco. Invece si rifugia nella neutralità. Si spera nella Russia di cui i comunisti promettono l'appoggio.

Intanto stiamo perdendo l'Estremadura. Sono stato chiamato a Sant'Ollala dove è il comando del generale Ascenzio. Il generale è pessimista. Dice che le milizie sono demoralizzate. Per fortuna i fascisti sono a loro volta stanchi e sfiduciati. Mentre parliamo giunge l'aviazione nemica. Un aeroplano è abbattuto. È un Fiat 41. Il pilota si salva col paracadute. È un fascista, certo Vincenzo Patriarca, venuto da New York. Ascenzio mi dice: — Finché non avremo un'aviazione e dell'artiglieria, c'è poco da fare.

Vado al posto di comando del tenente colonnello Burillo, installato in una casa di cantonieri. Una bomba ha ammazzato un'ora fa quattro militi e ne ha feriti una dozzina. Di fronte si stende un'insidiosa pianura. La crudezza del terreno incolto è rotta qua e là dal verde delle vigne. Si stanno improvvisando dei cavalli di frisia. I comunisti fanno propaganda per le fortificazioni. Ma l'idea della trincea non è ancora entrata in testa ai militi.

Il pomeriggio a Toledo. L'approssimarsi della minaccia fascista



Fernando de Rosa, comandante del battaglione «Octubre», caduto a Cabeza Lija.

rende nervose le truppe che assediano l'Alcazar. Si sta lavorando per collocare una mina. Gli assediati devono seguire minuto per minuto il lavoro. All'alba cinque guardie civili si sono arrese. Narrano che l'Alcazar è una orrenda bolgia dantesca; non c'è più acqua o quasi; si ammazzano i cavalli per mangiarli e per non dare loro da mangiare; il puzzo dei cadaveri impesta l'atmosfera; alcune donne sono impazzite; i soldati vorrebbero arrendersi, ma gli ufficiali li tengono sotto la minaccia dei revolver.

Mi fermo a conversare coi militi. Sono in buona parte anarchici; li trovo mutati e diffidenti: vedono traditori da tutte le parti. Invece di rendersi conto delle difficoltà, mettono tutto sul conto della mala volontà o del sabotaggio dei capi.

La sera a Madrid al Ministero della Marina sto conversando con Indalecio Prieto della situazione e delle mie impressioni, quando il ministro è chiamato al telefono da Bilbao. È il governatore che gli annuncia la caduta di San Sebastiano. Il colpo è duro per la Repubblica. «È bada, mi dice, che in stazione a Bayonne, c'erano 200 mitragliatrici che i francesi non hanno lasciato passare. E che bastavano per darci la vittoria!».

Comincia la tragedia del non-intervento. Ma il popolo che malgrado le grandi difficoltà del momento, e forse a causa di esse, sta prendendo coscienza di se stesso e del suo avvenire, sarà più grande nella sventura. E finirà per dominare la sventura.

Albergo Florida

Agosto-settembre — L'Hôtel Florida dove alloggio è, come il Gran Via, una specie di torre di Babele. In questi due alberghi sono alloggiati gli aviatori di Malraux, i giornalisti, gli ospiti di riguardo della Repubblica e l'accolta degli avventurieri che non manca mai alle appuntamenti della guerra o della rivoluzione. Malraux ha organizzato un'aviazione di ventura che rende servizi inestimabili. Magro, quasi esile, bella testa forte intelligenza, Malraux si prodiga col cuore di un autentico combattente. Vive la passione della Spagna prima di scriverla; mette nel gioco, bello e tremendo, la sua vita. Attorno a lui sono due categorie di aviatori e di combattenti: i volontari ed i mercenari. Quelli che vedono tutto attraverso il prisma dei contratti e quelli che vedono tutto attraverso il prisma della fede. Ci sono diversi italiani nell'*équipe* di Malraux; c'è il taciturno Giordano Vizzoli candidato alla morte[1]; c'è il giuliano Criznay; c'è Spinelli che sta diventando un eccellente mitragliere senza cessare di essere un fanatico attaccabrighe; c'è Chiaramente conteso fra la passione del bombardiere e quella del letterato il quale ha sotto gli occhi la materia di un popolo in movimento contro tutto e un poco anche contro se stesso: ci sono fra i motoristi i compagni Vergnanini, de Simoni e molti altri. Dei francesi il più simpatico e il più fraterno è Abel Guidez[2], dall'anima intrepida ed entusiasta, metà idealista metà bohemien (che è poi un altro aspetto dell'idealismo).

I mercenari fanno banda a parte, sono anch'essi ammirevoli. Il mondo che detesto è quello losco dei «gangster» mercanti d'armi. Calano qui da ogni paese, parati di ogni seduzione, pronti ad ogni bassezza e ad ogni inganno. Offrono ai repubblicani quello che hanno già venduto a Franco, o viceversa. Parlano di milioni come noi di lire svalutate. Siccome sanno che sono in rapporti d'amicizia con gli uomini del governo, si fanno insinuanti umili per carpire una commendatizia, ottenere una presentazione. Per parte mia li mando tutti al diavolo. Il governo purtroppo deve passare sotto le loro forche caudine.

Madrid non ha ancora rinunciato alle lunghe e gioiose veglie notturne. La Gran Via, Calle Alcala, Puerta del Sol, sono animatissime fino alle 3 di notte. I caffè sono scoppiati. Dopo i torridi calori del giorno sono queste le ore del riposo e della tregua. Andiamo qualche volta in un ristorante basco con Malraux e sua moglie, con Teresa Alberti e suo marito — il poeta della milizia — con il russo Kolkiof, con Soria, corrispondente dell'*Humanité*, con l'intellettuale cattolico Bergamin, con Corpus Barco, ecc. Si commentano i fatti del giorno con passione e con ardore. Siamo come degli archi tesi da una forza invisibile eppur presente: la rivoluzione.

Per molti di noi la vita si sta arricchendo di una esperienza decisiva

Morte di de Rosa

16 settembre — Sono le ore 20. Ho passato la giornata con Caballero, del Vayo, Prieto, Carlo Hernandez. Devo partire alle undici per Parigi dove si riunisce l'esecutivo della Internazionale Socialista. Mi chiamano al telefono. Una voce rotta dai singhiozzi mi dice: «Una grande sciagura. Fernando è morto».

Fernando è morto!

L'ho lasciato all'alba, dopo una lunga seduta notturna alla sede della gioventù unificata. Mi ha accompagnato all'albergo con Lain. S'era d'accordo di mangiare assieme.

Torno al Palazzo Girardelli. Stamattina alle 6 hanno telefonato a Fernando che la posizione di Cabeza Lija, presidiata da una sua compagnia, è stata occupata dai fascisti. È partito immediatamente. Giunto sul posto ha riunito il battaglione ed ha detto: «Ragazzi, bisogna riprendere la posizione». Alle due ha dato ordine di attaccare e come sempre è partito in testa. Dopo due ore di combattimento Cabeza Lija era virtualmente presa. In piedi su una roccia, il frustino alla mano, Fernando indicava l'ultimo nido di resistenza. Una palla in fronte lo ha fulminato. Non ha avuto tempo di dire una parola, di fare un gesto.

Non ha sofferto.

Alle dieci arriva un camion col cadavere: lo tirano per i piedi improvvisano un catafalco. Le linee del volto sono rimaste pure. Adesso che lo hanno lavato e pettinato si direbbe che dorme.

Penso a quello che poteva essere il destino di questo ragazzo nella rivoluzione italiana.

(II – *continua*)

Copyright by «La Settimana»

[1] Giuliano Vizzoli, tempra autentica di eroe, è morto in volo sopra l'Alcazar.

[2] È caduto nel cielo di Gijon nell'ottobre 1937.



Giuliano Vizzoli, della «équipe» di André Malraux, caduto in volo sopra l'Alcazar di Toledo.



Nenni, in mezzo a due fra i più popolari capi delle milizie internazionali, Carlos e Lister.



Centinaia di [illegible] a piedi, treni, camion, il primo mezzo [illegible] e che la cortesia umana avrà voluto mettere a disposizione [illegible]. Mollica Francesco, che ha vissuto le giornate di Catania, attende un mezzo che lo porti a Gioiosa Marea (Messina).



Lungo il muro della stazione Termini, vicino alla biglietteria militare, i reduci amano mescolarsi ai soldati, nei quali trovano, per lo meno, la stessa ansia di tornare a casa.



Ed ecco un ragazzo calabrese, fuggito dalla Germania due mesi prima della liberazione. Ora esce da un ospedale del Nord e aspetta con pazienza il treno, senza orario.

SCAMPATI DALL'INFERNO TEDESCO

(Nostro foloservizio particolare)

Un cortese funzionario dell'Alto Commissariato per i reduci da n[illegible] interpellato per telefono, mi av[illegible]va detto: «Treni carichi di reduci dalla Germania ne arrivano sempre, senza orario, alla Prenestina, alla Tiburtina e alla Centrale. Alla Centrale funziona un posto di ristoro e assistenza, negli stessi locali dove c'era il vecchio posto per militari».

Quest'ultima indicazione mi era sembrata ottima. Al posto di ristoro avrei trovato, senza sbattere da una stazione all'altra, quanto cercavo.

Recatomi a Termini, mi diressi al vecchio posto di ristoro militare, pensando che l'assistenza ai reduci avesse lì la sua sede. Invece fra i bassorilievi sbocconcellati dei «Legionari in marcia» del vecchio posto di ristoro fascista, circolavano militari alleati, ai quali i locali sono ancora adibiti.

Allora, entrato nella stazione ho cercato meglio. Ed ho finalmente trovato in un padiglioncino ristretto e provvisorio, il tanto atteso Centro reduci. L'assistenza che esso fornisce è così inadeguata che i reduci «il posto di ristoro» debbono crearselo da sé. Una striscia lunga di marciapiede, piena d'ombra al mattino, vicino alla biglietteria militare. Su questa striscia essi buttano il fardello e si stendono lunghi, morti di stanchezza, ma pieni di pazienza. Il brulicame del mercato nero della piazza li assalta e cerca di cavare qualche cosa dalle loro tasche.

Dieci sigarette «nazionali»: 60 lire; un panino con un magro pezzetto di prosciutto: 45 lire, aranciate a 16 lire. Queste le prime voci amiche che Roma offre ai reduci scampati nei pressi delle stazioni, in attesa di qualche treno per il sud. Un urto psicologico gravissimo, specie se si pensa che tutti coloro che passano da Roma sono meridionali, cioè sentimentali, che fanno molto caso al calore e alla simpatia degli uomini.

Ora mi domando: fra C. R. I., Alto Coommissariato per i reduci e organismi affini, perché non sono state prese iniziative più efficienti per assistere in qualche modo queste schiere sbrindellate, stanche e abbrutite, che tornano dagli orrori dei campi nazisti?

Mi auguro che al momento in cui il mio articolo sarà pubblicato l'assistenza ai reduci a Termini sia stata perfezionata. Così come è al momento in cui scrivo essa non risolve certamente il problema. Ciò è un sintomo grave, inequivocabile della burocratizzazione in cui si fa raffreddare e congelare uno dei più caldi problemi del nostro paese.

Per fortuna tutti coloro che tornano dalla Germania, prima di arrivare a Roma hanno fatto altre tappe. Dal Brennero a Verona l'assistenza ai reduci è una cosa che funziona abbastanza bene, tanto che qui a Roma è difficile incontrare un reduce che non sia stato rimesso a nuovo.

Un energico cappellano, Don Silvino Azzolini, che ha svolto la sua missione fra i deportati dei campi nazisti nella zona di Vienna, mi spiega come vengono accolti al Brennero e a Verona questi uomini che tornano alle loro case nudi, torturati nel corpo e nello spirito. Disinfezione, vestiti, cibo, consigli, smistamento agli ospedali. «Sul tratto Brennero-Verona — mi dice Don Silvino — spesso vediamo qualcuno che ci sembra addormentato. Invece è morto».

Questo cappellano ha visto in Austria cose incredibili. Potrei dire, senza tirare in ballo il suo credo religioso, che l'odio brucia ancora nelle sue parole, quando rievoca le atrocità alle quali ha assistito. Ed io credo che per tutti coloro i quali, per difetto di coscienza politica, non sanno ora elevarsi all'odio implacabile per i criminali di guerra ed esigerne l'immediato castigo, sarebbe stato salutare un periodo di quelle indimenticabili esperienze.

Più salutare, soprattutto, per l'avvenire democratico del nostro paese.

Io non ho voluto chiedere, a Don Silvino, se e in quale misura sentisse ora il sentimento della misericordia. Ne avrei avuto una risposta ufficiale, nella quale si sarebbe sminuita l'eloquenza di certe risposte secche, di certe raccapriccianti rievocazioni. Un giorno, per esempio, Don Silvino vide in un campo venticinque morti. I nazisti, con una cerimonia consueta, avevano sottoposto al getto diaccio delle pompe ventisette deportati italiani e francesi, poi li avevano costretti a restare, in pieno inverno, con gli abiti inzuppati addosso. All'alba, su ventisette, venticinque erano morti. Piccolo episodio, dice don Silvino, perché c'era ben altro in questi «campi della crudeltà raffinata».

Noi non ripeteremo la tragica serie di racconti e di episodi che abbiamo appreso da don Silvino e da quella dozzina di reduci che abbiamo potuto intervistare. Tutto rientra nel quadro fosco e terribile che già conosciamo. Stragi di fanciulli, torture raffinate, fame, fughe, lavori massacranti, uomini spremuti sino al limite delle loro energie e *messi da parte* (uccisi) quando non potevano più essere utili a qualche cosa.

C'è stato chi ha saputo trovare il modo di non essere torturato e di cavarsela meglio. Casi rarissimi e limitati a coloro che lavoravano nelle campagne.

Ora dall'inferno tedesco tornano i sopravvissuti.

La vita torna a brillare negli occhi interessati di due reduci ai quali una donnetta vorrebbe fare acquistare uno di quei «ricordi» di Roma, rappresentanti la lupa romana o il Colosseo, sfornati da fabbriche improvvisate ad uso dei soldati alleati. Ma la maggior parte di questi uomini che per lunghi mesi, per lunghi anni hanno sentito sulla pelle e sul cuore gli orrori nazisti; che si sono trovati al centro di una realtà così incredibile e nuova nella storia; che hanno percorso a piedi, spesso braccati come selvaggina, centinaia e migliaia di chilometri; che da lunghissimi anni non vedono le loro famiglie; la maggior parte di essi è stanca, disorientata, ha perduto i fili attraverso i quali ci si lega alla vita. Su questa striscia di marciapiede i più sonnecchiano appoggiati al fardello; altri, gli occhi aperti, se ne stanno immobili e non si interessano di niente. Li smuoverà soltanto la notizia di qualche treno in partenza. Perché i treni partono, arrivano; ma non si sa mai quando, né se partiranno. Sono treni bislacchi, in coratteri con la sonnolenza di questa estate romana.

C'è un uomo, appoggiato alla sua cassetta, un uomo nero di occhi e di capelli, con due baffetti neri che sembrano un miracolo. Penso che sarà loquace, lui che ha saputo riattaccarsi al filo della civetteria. Mi guarda appena e alle mie domande risponde con poche parole: «Fame, fame e fame. Colpi di zappa sulla schiena e di moschetto in testa».

BASILIO FRANCHINA

(Foto Latronico)



L'ufficiale di marina mercantile Comunisto Emanuele, catturato dai tedeschi sull'Adriatico, s'incontra con un compagno palermitano. Inizio di lunghe conversazioni.



Un giornale nelle mani di un reduce può essere il segno di un nuovo interesse alla vita. Tutti tornano disorientati e la vita politica ancora non li appassiona.



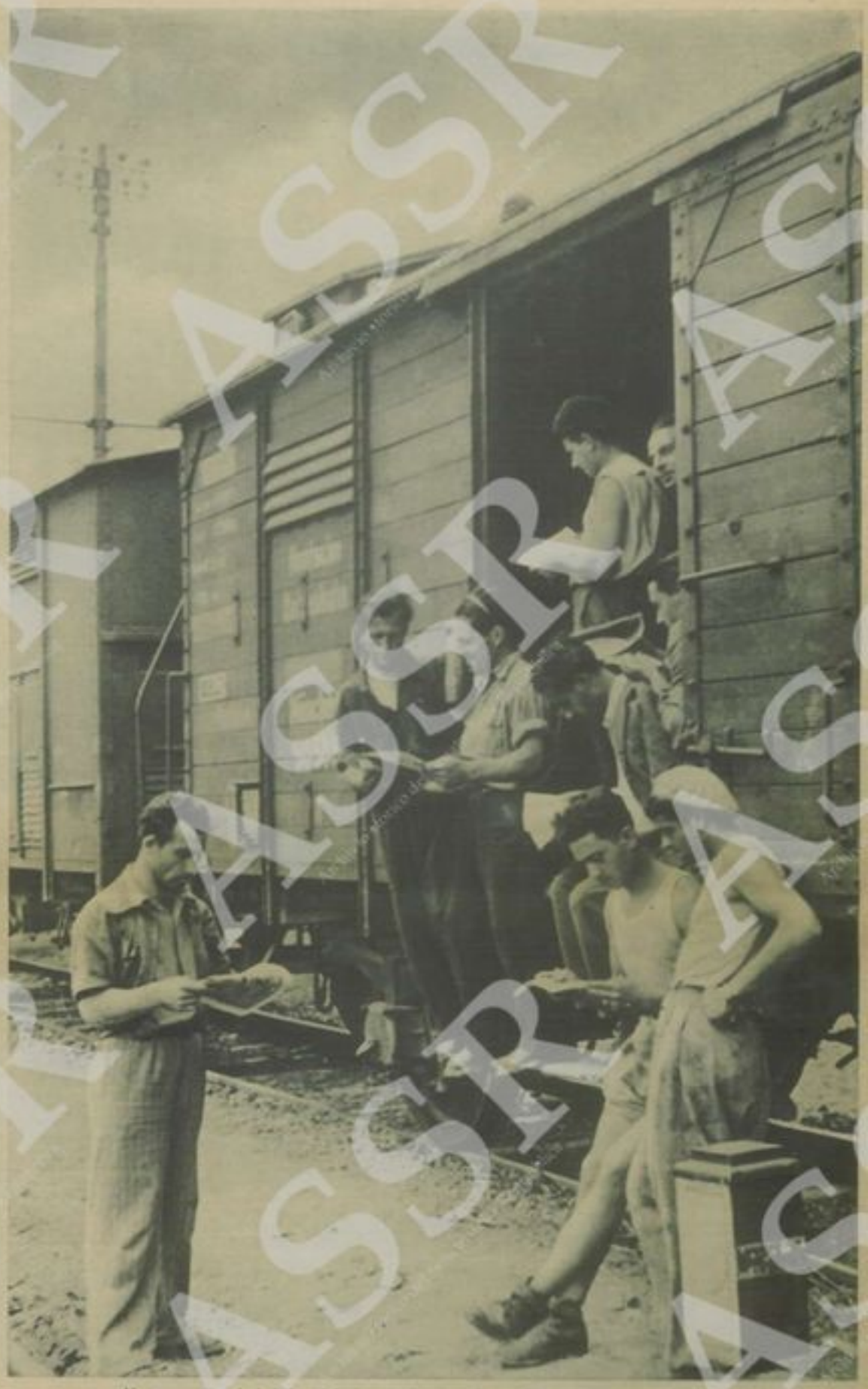
Questa fanciulla è forse inconsapevolmente, il primo sorridente e umano incontro dei reduci. Il suo piccolo pappagallo promette belle donne, simpatia, vincite al lotto.



L'art. Felicità Antonio, di 27 anni. Grecia, Jugoslavia, Austria e infine un campo agricolo nei pressi di Berlino. Mezza Europa vista sotto il segno della tragedia.



Quando il sole investirà la striscia d'ombra dove i reduci si riposano, non tutti avranno la forza di cambiare posto. Per troppo tempo lavorarono sotto il sole e la neve senza sosta.



Un gruppo di reduci dalla prigionia, ora di passaggio per Roma, inganna il tempo con la lettura. Nessuno osa allontanarsi un momento da questi strani treni che li riportano verso casa; treni che non si sa mai quando partono, né quando arrivano.



Allo scalo Tiburtino. Fra la polvere del piazzale circondato dagli edifici distrutti, una bancarella con prezzi di borsa nera porta il primo saluto di Roma ai reduci.



I convogli sostano lungamente, a ore, a pomeriggi interi fra le deserte rotaie della Tiburtina. Quante ore dovrà ancora attendere questo treno carico di ansie? Nessuno lo sa. A un certo punto, quasi per distrazione, il capo stazione lo farà ripartire.



Sulla Marna, a Joinville, un « week-end » di piccoli borghesi e di proletari.

A JOINVILLE CON IL CINEMA FRANCESE

Si incontravano tutti, in qualche parte, in qualche ora del giorno, nelle strade, nelle case, nelle taverne della gente, anche se alcuni di loro, come Renoir, come Clair, come Duvivier, erano di là dell'oceano. Perché è vero che costoro hanno messo in Francia, nei loro film, e i loro film, la nostalgia dei loro film era là, a portata di mano, e non stupiva più.

Io abitavo a Joinville, un sobborgo di Parigi, in un albergo che si chiamava « La Pomme d'Api »; proprietaria, una donna cinquantenne ossigenata, un tempo forse bella, che aveva per amico un tipo di italiano debosciato, stupido, biondo e macilento, senza scrupoli. L'albergo era sulla Marna, di quelli dove un tempo i parigini passavano la domenica ballando, suonando fisarmoniche e clarini, ora affollato delle amanti dei borsari neri; venivano loro adesso, i borsari neri, tipi rozzi, volgari, chiassosi, e in laute cene rumorose spendevano fior di biglietti da mille, ridendo, in quelle sale vuote, desolate, dove il loro riso faceva pena, e i loro gesti muovevano al riso; venivano il sabato, partivano il lunedì, durante la settimana le loro donne indisturbate si davano bel tempo. Sì, Clair era là.

Poi la notte si udivano talvolta grida violente: era l'italiano che batteva l'amante, ubriaco; e si udiva il pianto inconsolabile d'una bambina, loro figlia; poi tornava il silenzio e attraverso i muri si sentiva che tutti, cioè i clienti, erano svegli, ascoltavano, e poi rantolavano senza ritegno, cioè si amavano. Una cameriera campagnola spesso veniva a bussare alla mia porta e mi raccontava di questo o di quello. La notte si dormiva poco, perché Duvivier, sì, Duvivier era là.

L'albergo era carissimo, e durante il giorno non c'era mai nessuno, spuntavano allora le attrici, gli attori, Madeleine Renaud, per esempio, che lavorava negli studi della Paramount. La Renaud pareva un fantasma, magra, pallida, parti lenti, gesti ieratici, chissà perché, appariva e scompariva, e la incontravo sempre sulle scale. « Madame Renaud » dicevo. « Bonjour Monsieur » rispondeva. Una sera arrivò Louise Carletti, orlanda italiana com'è noto, figlia con altri nove d'un giocoliere, o qualche cosa del genere; i Carletti sono una famiglia di acrobati e giocolieri da circo. Lei, Louise, piccolina, bellina, era accompagnata da una signora anziana, ma quella sera, poco dopo il suo arrivo, spuntò nell'albergo un tale in bombetta nera, vestito marrone da poco prezzo, cravatta sfilacciata. Lontano un miglio si capiva che era un agente, ma pareva un agente filodrammatico, uno staccato da agente. Si era nella hall a guardarci l'un l'altro, e la signora anziana si dava da fare per rendere clamoroso l'arrivo della Carletti dicendo a tutti: « C'est Louise. Vous savez? La Carletti ». Poi arrivò l'uomo e l'uomo cominciò a dire. Lo disse prima di tutto all'italiano, d'essere un agente investigatore; parlava un francese cadenzato, lamentoso, un francese del sud, e disse d'essere un agente sulle traccie di Louise Carletti sospetta di spionaggio a favore degli inglesi. Lo disse dunque al *macro*, poi lo disse al cameriere, poi ad un vecchio pigmeo zio d'una delle amiche dei borsari, che era lì a fare guardia alle nipoti per conto di non so che re, del cuoio o delle lamette da barba; poi lo disse ad una tale capitata lì per una sera, una donnetta malvestita e danarosa, e la cosa cominciava a sembrare un po' strana; poi, infine, lo disse a me. Un filodrammatico, dico.

Restammo dunque un po' di tempo nelle hall facendo finta di guardare il mobilio; feci ballare la Carletti perché mi faceva pena, sola seduta in una poltrona così piccolina dentro una poltrona così grande; poi lei salì nella sua camera accompagnata dalla signora e noi restammo soli, io e il *macro*, con l'uomo in bombetta. Ad un tratto ci accorgemmo che l'uomo era scomparso. Dell'agente, pensammo a dire, che se ne va sul più bello, che si lascia scappare la preda. Fu la cameriera campagnola, che sapeva tutto, a informarci, e lasciò a lei la responsabilità di quanto riferiva. « Quello? » disse. « È furbo, quello. È tanto furbo — è tanto *malin* — che ha seguito la sua sospetta fino nel suo letto ». Sì, Clair era là.

Carné invece era fuori, nelle strade. A Joinville c'è un ponte e ci sono strade che salgono e scendono, e le ventate fanno volare ogni cosa, pezzi di carta e foglie. C'è la ferrovia e quando arriva il treno da Parigi, sotto il sole, la gente si sparge per Joinville a sciami. Un giorno sul treno vidi una ragazza vestita di blu, molto graziosa, molto francese, parigina, cioè elegante e arguta nel viso. Eravamo soli nello scompartimento, lei di fronte a me. Indossava una camicetta sotto una giacca turchina, molto corta. Siccome il caldo era soffocante, a un certo punto si tolse la giacca, restò in camicetta, e questa non solo era sottilissima ma trasparentissima, devo dirlo, sotto era nuda.

Mi sentii imbarazzato, cercavo di evitare lo spettacolo per non dare l'impressione che proprio quello cercavo di guardare. Ma mi accorsi ben presto che lei, la ragazza, mi guardava e sorrideva del più evidente imbarazzo. E più mi guardava più mi sentivo in imbarazzo, e più lei si mostrava, spudoratamente si mostrava, devo dirlo. Poi quando Dio volle arrivammo a Joinville. Io mi avviai per una strada, lei per un'altra. Il giorno dopo, nei teatri della Paramount restai di stucco nel vedermela accanto ad uno degli attori, mio buon amico, un segretario sessantenne della *Comedie française*, che subito mi presentò la ragazza. « Une amie à moi » disse. « Verrà con noi a Nizza, per gli esterni », e la ragazza si sbottonò la giacca sorridendo. Sì, Carné era là, siamo sinceri.

MICHELANGELO ANTONIONI



Qualcuno era senza passato, senza avvenire, come il protagonista del « Porto delle nebbie » di Carné.

RISERVATE *e personali*

★

Qualche numero fa abbiamo dato notizia ai nostri lettori del film a cui la regia, come regista e come interprete, Laurence Olivier, e che derivava dall'Enrico V di Shakespeare.

Sappiamo ora che il film è stato presentato al pubblico londinese nel cinema Carlton e che ha riscontrato un successo superiore a quello ottenuto da « Segno di una notte di mezza estate » di Reinhardt.

Il film ha inizio con una rappresentazione del dramma shakespeariano in un teatro dell'epoca, nel cuore della vecchia Londra. Poi, quasi insensibilmente, l'azione rappresentata si trasforma nell'azione reale del film. Il quale termina con un combattimento di cavalieri medievali (la vittoria britannica di Agincourt) e lo sposalizio del re (Laurence Olivier) con la principessa Renée Asherson, una nuova attrice del cinema inglese.

Ma la cosa più curiosa — che ci fa nascere dei dubbi sulla effettiva bontà del lavoro — è che Olivier ha mantenuto, nel dialogo del film, i versi originali del dramma.

Gli inglesi si dichiarano entusiasti del modo con cui Olivier ha recitato e fatto recitare i suoi attori e sostengono che, in questo modo, egli è riuscito a salvare sia le ragioni del cinematografo, sia il legittimo rispetto per l'opera di Shakespeare. Non ci pronunciamo, aspettiamo di vedere il film.

★ ★ ★

Come che sapranno, la società cinematografica « Orbis », costituitasi nel Centro Cattolico Cinematografico, acquistò tempo fa un soggetto di Ugo Mariati sulla vita di Alfredo Nobel, inventore della dinamite, e, al tempo stesso, fautore pacifista e fondatore di premi per la pace.

Disposta a realizzare il film, la « Orbis » ha in seguito stipulato un contratto con Mario Soldati per la direzione del film.

Indubbiamente, rappresentare sullo schermo la drammatica vita di Nobel e il suo sfortunato amore per Berta Kinsky — la donna conosciuta all'estero una inserzione di giornale, che si rifiutò di seguire « il genio della distruzione » e che sposò il barone von Sutter — è un ottimo proposito, se pure un po' presuntuoso.

Ma né produttori, né soggettista, né regista sanno forse che già nel 1937 la Casa Americana « Universal » acquistò una biografia romanzata su Nobel di uno scrittore cecoslovacco, Rolf Passer.

Forse questo potrà essere non troppo un pericolo per l'iniziativa italiana, in quanto è noto che le case cinematografiche d'America acquistano annualmente centinaia di soggetti che probabilmente non saranno mai realizzati. Ma la cosa molto più preoccupante è che — secondo quanto riporta il « Mondo » del 5 maggio — Paul Muni si sta preparando ad interpretare la figura di Nobel. Il che significa che il progetto è già in fase di pratica attuazione e non più una semplice idea.

C'è da chiedersi a questo punto se la « Orbis » pensa di sostenere la concorrenza americana e produrre ugualmente il film o se — in seguito a questa notizia — abbandonerà l'idea.

★ ★ ★

Dopo questa, altre notizie sul cinema italiano sono: che Alessandro Blasetti ha fatto suo il progetto di Alberto Lattuada di realizzare un film la cui tesi dimostrativa sia quella di avvenute la vittoria in ogni sua manifestazione; che Vittorio De Sica, accantonati molti progetti, sta per dedicarsi o per un film sulla infanzia (o sulla gli stessi per intenderci) o per un altro che tratti il tema, davvero suggestivo del « fascismo passato », prendendo spunto dalla ormai celebre novella di Vitaliano Brancati, apparsa su « Aretusa », o da un romanzo di Francesco Jovine di prossima pubblicazione; e, infine, che il maggior desiderio di Fosco Giachetti è quello di interpretare sullo schermo la figura del Passatore, il celebre bandito italiano dell'800. Così, dopo aver sceneggiato Giuseppe Verdi, il nostro rude e volitivo attore, Fosco di nome e di fatto, riuscirà a portare a perfezione anche questa altra figura di bandito romantico « della strada e co della foresta ».

★ ★ ★

In Francia, secondo quanto riporta *Pariscope*, sta per essere messo in cantiere « Amanda » un film tratto dal romanzo di Yves Gandon, che sarà diretto dal regista De Canonge. Il produttore Moreau, ha fissato la somma di quaranta milioni di franchi per la produzione del film, una cifra che supera di gran lunga il costo di ogni altro lavoro cinematografico realizzato finora in Francia. Si pensi che lo spettacoloso « Les Enfants du Soir » di Carné — che abbiamo recentemente presentato ai nostri lettori — è costato solo venti milioni, e ancora si grida allo scandalo). Gli interpreti di « Amanda » saranno Louis Jouvet, Danielle Darrieux, Charles Laughton (o Noël Coward) e un grande attore sorpresa, che la regista non ha ancora scelto.

E su questa grande distribuzione che conta il produttore di fare assicurarsi una facile « presa pubblico » su tutti i paesi del mondo e poter così ammortizzare l'eccezionale costo dell'opera.

Il segretario



Aeroplani della R. A. F. sorvolano le Paludi Pontine, spargendo dalle bolle polveri micidiali per l'anofele.

Lotta contro la malaria



L'anofele, o zanzara trasmettitrice del plasmodio, che è l'agente patogeno della malaria.

In passato la lotta contro l'anofele, la zanzara che il medico Grassi e l'inglese Ross indicarono come agente di trasmissione della malaria, diminuendo il merito della scoperta (1898), veniva fatta in vari modi, tra i quali ricordiamo i seguenti: disseccamento delle paludi, sulle acque stagnanti, al fine di impedire la respirazione alle larve delle zanzare che vivono nell'acqua; dispersione di polveri velenose, specialmente arseniato di rame, distribuzione di pesci divoratori di larve di zanzara nelle acque da esse infestate; piantagioni di eucalipti vicino agli abitati, poichè il profumo emanato dalle loro foglie ha fama di avere azione repulsiva sulle zanzare; estensione dell'allevamento dei suini nelle zone malariche, essendosi che le zanzare succhiatrici del sangue di questi animali non disdegnano più quello dell'uomo; disinfestazione delle case con fiti con altri liquidi contenenti disciolto piretro, estratto dal crisantemo; protezione delle finestre e delle porte con reti adatte.

Oggi a questi mezzi va aggiunta la polvere DDT (abbreviazione del nome che ne indica la composizione chimica: diclor-difenil-tricloroetano), nota per il suo impiego nella disinfestazione umana durante la minaccia di un'epidemia di tifo petecchiale a Napoli, nell'ottobre 1944. Questa sostanza, opportunamente diluita con una massa inerte (essendo talmente attiva da reputarsi inutile usarla allo stato puro), e sparsa nelle zone malariche servendosi di polverizzatori, o meglio di aeroplani, può contribuire in modo efficacissimo allo sterminio della malaria. Già nella zona delle paludi Pontine, dove le distruzioni compiute dai tedeschi hanno segnato una forte ripresa della malattia, vennero fatti esperimenti che sembra abbiano dato risultati soddisfacenti.

Merita poi di essere ricordato, perchè molto efficace ed ingegnoso, un altro mezzo di disinfestazione recentemente escogitato: una piccola bomba a mano, e fabbricata con materie plastiche, in cui si trova contenuto allo stato liquido fatto, sotto pressione, un gas denominato *freon*, nel momento è esplosiva della pressione o del DDT. Facendo pressione sul dito su di una valvola, che permette in comunicazione la parte interna della bomba con l'atmosfera, si provoca la uscita di una nube costituita da particelle estremamente più fini di quelle prodotte con i comuni polverizzatori per il DDT. La nube si diffonde lentamente nell'ambiente, penetrando in ogni fessura. In questo modo possono venire disinfestate con molta rapidità le tende da campo, le cabine d'aeroplano, le camerate, ecc.

Abbandonati di tutti i mezzi di lotta antimalarica, gli eserciti alleati hanno vinto un'importante battaglia anche su questo fronte, che si trova in Italia, nel Mediterraneo e nell'Estremo Oriente, in Africa. Mentre nel 1914-1918 il 17% delle forze operanti nell'Africa Orientale fu colpito da malaria, nel 1940, nell'ugual regione, i casi furono ridotti all'1,7%.

Si agitano quindi buone speranze per il successo di una lotta antimalarica anche in Italia.

FRANCO ROSSI



Mezzo micidiali degli agenti nemici, ma tuttavia utili, sono le trappole per zanzare, oggi un pò antiquate.



Non sono strumenti a fiato, ma moderne pompe che disperdono una polvere efficace contro le zanzare.



Le vegetazioni che ospitano le zanzare vengono tagliate, mentre un soldato sparge disinfettanti.



Degli operai polverizzano il D. D. T. nei punti delle acque stagnanti più frequentati dall'anofele.

NUMISMATICA
S. SORIA
Via Propaganda - ang. Via Frattina (P.za di Spagna)
ROMA
MONETE E MEDAGLIE ANTICHE E MODERNE
Telefoni 60231 - 60695


MISTERO D'ORIENTE
Profumi preziosi per la persona elegante
Deposito in ROMA



MASTICE DI PURA PARA
"VELOSPORT,,
INSUPERABILE - GARANTITO
per la riparazione delle camere d'aria d'auto, moto, etc. per la vulcanizzazione in genere, per la calzoleria, lavori in sughero, e per la impermeabilizzazione dell'astello.
"VELOSPORT,, DI ROPERTO FIASCHETTI
VIA GALLARATE, 17 (PIAZZA LODI) - ROMA


Colletto sempre a posto col Tendi-colletto
COLLAR CLAPS
(BREVETTATO)
BERARDI - SANGUIGNI
Via Giov. da Procida, 20
Telefono 856.230


CALVI ricostruisce i vostri capelli senza pomate né applicazioni. PAGAMENTO DOPO RISULTATO. Se tutto quanto detto non potrebbesi verificare, scrivete: KINOL - Via Peretti, 7 - ROMA

EDIZIONI SANDRON
Via Mazzarino, 13 (P. Sonnino)
ROMA
Gran successo:
GREGORIO MARAÑON
"DON GIOVANNI,,
(Saggio storico letterario)
È imminente:
CHIANG KAI SHEK
DUE SETTIMANE A SIANFU
(Storia di un colpo di Stato)


LA DISTILLERIA
"COLUMBUS,,
DI ROMA
FABBRICA I MIGLIORI LIQUORI
GUSTATELI E VI CONVINCERETE
Cognac - Gin - Rhum - Whisky - Cherry
UFFICIO VENDITA
ROMA - Via Velletri, 7 - Tel. 850.939

Storia di Bill e di sua figlia

Novella di Zona Gale



Questa è una novella, ma è anche una storia vera. Non ho mai più visto Bill, ma ho ancora il suo ritratto e quello della piccolina.

Bill aveva appena passato la trentina, quando sua moglie morì e la piccola Minna aveva quattro anni. La bottega di falegname di Bill era nel cortile della stessa casa dove lui viveva, così Bill pensò che avrebbe potuto provvedere da sé alla bambina. Minna giuocava tutto il giorno nel cortile mentre lui lavorava, e la donna della porta accanto le dava un'occhiata quando Bill era obbligato ad allontanarsi.

Bill sapeva un po' cucinare, uova e prosciutto, patate fritte e frittelle, e fare il caffè e aprire le scatole di sardine; poi si potevano sempre comprare biscotti e banane. Quando la donna della porta accanto gli disse che quella roba non era adatta per una bambina di quattro anni, si fece insegnare da lei a preparare la pappa d'orzo e i legumi e lo faceva tutti i giorni, anche se spesso avveniva che quei cibi sapessero di bruciato.

C'era anche da spazzare, magari trascurando gli angoli, e da spolverare, poi da lavare e rammendare alla sera i vestitucci di Minna.

Un giorno la portò a casa un gattino perchè non si sentisse troppo sola. La sera le faceva dire le preghiere e gliele faceva ripetere, appena alzato, tutte le mattine. Quanto a lui pregava il Signore di farlo rigar dritto, per la bambina. La domenica la portava in Chiesa e stava ad ascoltare con grande attenzione, sforzandosi di capire, e se la bambina era irrequieta la teneva tranquilla dandole ogni tanto una pasticca di menta. Un giorno chiuse bottega per portarla ad una festa di bambini organizzata dalla parrocchia. «La mamma l'avrebbe fatto», spiegò alla maestra, timidamente. Però ci capì ben poco della carta colorata, dei disegni e dei giuochi che gli fecero vedere, e non ci tornò più. «Tanto non saprei proprio farle conquella roba».

Minna aveva sei anni quando Bill cominciò a mandarla alla scuola materna. Un pomeriggio di maggio si decise ad andarla a prendere dal dottore. Quando tornò a casa andò nella sua bottega e stette lì seduto per un bel po' senza far nulla. Il sole entrava dalla finestra e disegnava dei quadrati di luce sul pavimento. Non sarebbe guarito. Non gli restavano che sei mesi da vivere. Sentiva Minna nel cortile che canterellava giuocando con la sua bambola. Quando la piccolina andò per dargli il bacio della buona notte, quella sera egli lo evitò con un pretesto, perchè sapeva che adesso non doveva più baciarla. Se la tenne fra le braccia un po' discosta e la guardò negli occhi, dicendole: «Minna è grande adesso e non ha più bisogno che il papà la baci». Ma la piccola rimase tanto male, coi labbruzzi che tremavano, che il giorno dopo Bill andò da un altro dottore, per essere sicuro. L'altro dottore disse la stessa cosa.

Bill cominciò a pensare, aveva una sorella nel Nebraska, ma era una donna vecchia e stanca. Mentre la piccola Minna.... c'erano cose che lei capiva e lui no, storie di fate, parole di canzoni. Gli sarebbe piaciuto conoscere qualcuno che potesse comprenderla. E c'erano solo sei mesi di tempo.

Un giorno la donna della porta accanto gli disse senza complimenti che era una vergogna che si tenesse la bambina vicina, con quella tosse, ed egli si accorse che, senza saperlo, aveva già preso la sua decisione.

Ci pensò ancora tutta la notte. La mattina dopo mise un annunzio su un giornale.

«Un uomo che ha solo pochi mesi da vivere cerca gente perbene adottare bambina sei anni, occhi azzurri, ricciuti. Richiedonsi referenze».

Arrivò una coppia con un'automobile lunga così, proprio come lui aveva sperato e col tipo di gente che lui aveva immaginato. C'era con loro una bimbetta, che si mise a giuocare: «È questa la mia sorellina?». E la signora col bel vestito le disse tutta severa: «Adesso fa quello che noi mamma e io, tranquilla, se no ti lasciamo qui e prendiamo questa bella bambina con noi».

Allora Bill fissò la signora molto seriamente e le disse che aveva cambiato idea quanto alla sua piccola, poi rimase a guardare scivolar via la lunga macchina azzurra. «Santo cielo!», disse la donna della porta accanto, quando lo seppe. «Era arrivata la fortuna per vostra figlia e l'avete lasciata scappare. Non avevate il diritto di fare una cosa simile, un uomo con la vostra salute». Quando vennero due altre automobili e lui le lasciò andare via, la donna disse a suo marito che Bill doveva essere denunciato alle autorità.

Marito e moglie che entrarono una mattina nella bottega di Bill, portavano ancora il lutto della loro figliuoletta. La donna aveva l'aria triste, ma non tetra; l'uomo sembrava affettuoso con lei e faceva il falegname. In un'ondata tra speranza e paura, Bill gli disse: «Voi due, andate bene». Quando gli domandarono quanto avrebbero dovuto aspettare prima di prenderla con loro, Bill disse: «Ancora un giorno».

Quel giorno lo passò nella sua bottega. Era d'estate e Minna giuocava nel giardino; poteva sentire una per una le parole della canzone che cantava. Bill preparò la cena e stette a guardarla mentre lei mangiava. Poi l'accompagnò a letto, le rimboccò le coperte, rimase a sentirla respirare nell'oscurità.

«Io sono piccola piccola stasera un bacetto», aveva detto lei, ed egli aveva scosso la testa: No, se una bambina grande grande», aveva risposto.

Quando la vennero a prendere la mattina dopo egli l'aveva preparata per bambino e i suoi vestitucci in valigia e ranima aveva agghiacciato la bambina.

«Minna non vuole andare a fare una visita!» le disse fingendo una grande allegria e quando lei fece per abbracciarlo, le ripetè scherzosamente: «Sei una bimba grande grande».

Rimase dritto in piedi a guardare l'uomo e la donna che si allontanavano, che il giorno dopo Bill andava, che il giorno dopo Bill andò da un altro dottore, per essere sicuro. L'altro dottore disse la stessa cosa.

Bill cominciò a pensare, aveva una sorella nel Nebraska, ma era una donna vecchia e stanca. Mentre la piccola Minna.... c'erano cose che lei capiva e lui no, storie di fate, parole di canzoni. Gli sarebbe piaciuto conoscere qualcuno che potesse comprenderla. E c'erano solo sei mesi di tempo.

Un giorno la donna della porta accanto gli disse senza complimenti che era una vergogna che si tenesse la bambina vicina, con quella tosse, ed egli si accorse che, senza saperlo, aveva già preso la sua decisione.

Ci pensò ancora tutta la notte. La mattina dopo mise un annunzio su un giornale.

«Un uomo che ha solo pochi mesi da vivere cerca gente perbene adottare bambina sei anni, occhi azzurri, ricciuti. Richiedonsi referenze».

Arrivò una coppia con un'automobile lunga così, proprio come lui aveva sperato e col tipo di gente che lui aveva immaginato. C'era con loro una bimbetta, che si mise a giuocare: «È questa la mia sorellina?». E la signora col bel vestito le disse tutta severa: «Adesso fa quello che noi mamma e io, tranquilla, se no ti lasciamo qui e prendiamo questa bella bambina con noi».

Allora Bill fissò la signora molto seriamente e le disse che aveva cambiato idea quanto alla sua piccola, poi rimase a guardare scivolar via la lunga macchina azzurra. «Santo cielo!», disse la donna della porta accanto, quando lo seppe. «Era arrivata la fortuna per vostra figlia e l'avete lasciata scappare. Non avevate il diritto di fare una cosa simile, un uomo con la vostra salute». Quando vennero due altre automobili e lui le lasciò andare via, la donna disse a suo marito che Bill doveva essere denunciato alle autorità.

Marito e moglie che entrarono una mattina nella bottega di Bill, portavano ancora il lutto della loro figliuoletta. La donna aveva l'aria triste, ma non tetra; l'uomo sembrava affettuoso con lei e faceva il falegname. In un'ondata tra speranza e paura, Bill gli disse: «Voi due, andate bene». Quando gli domandarono quanto avrebbero dovuto aspettare prima di prenderla con loro, Bill disse: «Ancora un giorno».

Quel giorno lo passò nella sua bottega. Era d'estate e Minna giuocava nel giardino; poteva sentire una per una le parole della canzone che cantava. Bill preparò la cena e stette a guardarla mentre lei mangiava. Poi l'accompagnò a letto, le rimboccò le coperte, rimase a sentirla respirare nell'oscurità.

«Io sono piccola piccola stasera un bacetto», aveva detto lei, ed egli aveva scosso la testa: No, se una bambina grande grande», aveva risposto.

Quando la vennero a prendere la mattina dopo egli l'aveva preparata per bambino e i suoi vestitucci in valigia e ranima aveva agghiacciato la bambina.

«Minna non vuole andare a fare una visita!» le disse fingendo una grande allegria e quando lei fece per abbracciarlo, le ripetè scherzosamente: «Sei una bimba grande grande».

Rimase dritto in piedi a guardare l'uomo e la donna che si allontanavano

IL LETTORE *cronista*

Finocchiaro «Contentatutti»

Cara «Settimana»,

«Discorsi del «duce» dei separatisti sono le cose più amene che abbia dato l'oratoria politica dei nostri giorni. Se ne potrebbe fare una antologia [illegible].

Per il momento basti rilevare qualche battuta che ha fatto epoca. [illegible] chiaro il verbo di «Contentatutti». [illegible] movimento separatista portarle [illegible] gliere tutte le tendenze e tutti i colori. Lo stesso capo ha avuto la faccia di [illegible] rare che egli è quasi comunista [illegible] personale di Cleavin, ammiratore di Lenin). Sarebbe democratico cristiano, se non ci fosse di mezzo l'odiato Alcide. È anche liberale, democratico... Ai repubblicani dice: «La Sicilia sarà repubblica»; ai monarchici: «Sì, se il [illegible] sarà loro un re». Incredibile... e anche umiliante. Difatti ha detto agli [illegible] «lasciatemi separare, e poi ci [illegible] di nuovo». Per liberare il movimento dall'accusa di «paurosismo» [illegible] per accentrare a Palermo il [illegible] della Sicilia — ha promesso [illegible] che il Parlamento della [illegible] sarà si sposterà — così saranno [illegible] tutti i centri dell'Isola — da [illegible]. Ora si vuniva a Messina, il [illegible] passino a Taormina, e poi a Caro[illegible]. Un vero carro di Tespi che [illegible] agirà gli «onorevoli» con famiglia, [illegible] gabbia col canarino, a girovagare di posto in posto, lungo le bianche strade [illegible] dal sole di agosto... E i ministeri? Anche quelli non saranno tutti a Palermo. Un Ministero a Enna, un altro a Siracusa, uno a Catania... Un governo stracchiere. Ma bisogna confessare tutti, noi [illegible].

Dopo queste premesse anche i separatisti del piccoli centri hanno chiesto al capo qualche cosa per i loro comuni; alcuno un viceministro. Un memoriale dei separatisti di Acireale chiede per sua della dimora di campana della [illegible] dona, l'Università cattolica. [illegible] di Trapani il sottosegretario. Sacc[illegible] talucchi. Quelli di Corleone [illegible] segretariato per la pastorizia. [illegible] Caltagirone il sottosegretariato [illegible] dustria delle majoliche. E quelli [illegible] piccolo paese della provincia di Ag[illegible] il sottosegretariato degli Zolfi ed a[illegible].

LEONARDO TRIOLO – Borgio (Agrigento)

Allegria di «scugnizzi»

Cara «Settimana»,

[illegible] (non il qui caldi giorni napoletani) tro[illegible] e passare, diretto verso casa, per [illegible] al Vomero, arrabbiati [illegible] rapida come un lampo.

Appoggiati al portello di un vicino [illegible] scugnizzi» si davano delle reciproche [illegible] d'intesa ammiccando verso [illegible] signore sulla quarantina che [illegible] un incontro. Costei, con quella [illegible] giornata, senza avuto l'idea di uscire coperto dal cappello, del cappello e dei guanti. Ad un certo punto uno dei due ragazzi disse poche parole all'altro, si [illegible]ccò dal compagno, corse dentro un vicolo verso sinistra e ne riuscì subito dopo, sempre di corsa, con qualcosa che subito non individuai. Raggiunto il distinto signore, in fretta e in furia gli mise in mano l'oggetto, un minuscolo d'ombrello, dicendogli serio e sfottente: — Scusate, signo', forse ve site scurdato chisto.

DOMENICO BRUNO – Napoli

CHIOSCO

Le lettere pubblicate nella rubrica «Il lettore cronista» verranno compensate con cento lire. – Per ricevere il responso grafologico del Prof. Lenard inviare un saggio di scrittura non copiato, indicando età e sesso. – Patrizia Doni risponderà ai lettori che la interrogheranno su quesiti di ordine psicologico, sia di carattere generale, sia relativi a problemi individuali di vita vissuta. Indirizzare presso «La Settimana», via Veneto, 84 – Roma.



«Perché vi preoccupate tanto? sto solamente facendo una piccola scultura».

La parola al grafologo

Prof. Lenard

Gloria il Tasi – È una scrittura piena di volontà, in cui le forme individuali si [illegible] dell'ambiente come i cristalli in una donna [illegible]. Essa è così prepotentemente che mi meraviglio della docilità contenuta nella sua [illegible] tura; quale sarà l'avvenire? Lei desiderebbe [illegible] che la storia non si ripeta, ma che [illegible] sia [illegible] di forza.

L. S. – Pieno di progetti, volontà [illegible] sali. Desiderio di vivere più liberamente. Una [illegible] difficile dovrà [illegible] sa e [illegible] sono contro. Avrebbe [illegible] da dire su se [illegible], se ingegno. La sua firma [illegible], quasi [illegible] scritta separatamente [illegible] alla fine più [illegible] dall'inizio. Troverà il [illegible] d'intesa [illegible] dove egli possa [illegible] l'iniziativa e [illegible] si [illegible] i particolari dello [illegible] a quelli che volentieri [illegible].

Gloria – Vi è qualcosa di infantile [illegible] questi tratti, che tradiscono l'impressione [illegible] da una rigida all'altra. Credo che i suoi studi [illegible] siano stati lunghissimi. Quello che è rimasto è una base di cultura e un desiderio di compiacerla, ma le condizioni avverse hanno limitato una profonda tragedia. Non è un carattere che [illegible] rivarcati su fondamentalmente liberali, a [illegible] della sua lettera.

Pedro. V. G. – Lo psicologo e il teste [illegible] sono una sola contraddizione, che si [illegible] in un'unica dettagliata descrizione. [illegible] Il foglietto contiene tutti quei tratti che [illegible] generale non si attribuiscono a professori [illegible] versitari. Cerebrazione povera la sua [illegible] sione, le tracce di grossi libri compresi [illegible] voluti studi, la passione per collezionare [illegible] discoline di colori che dimostrano la [illegible]. Il suo persona piuttosto gleneee, che con [illegible] ziosa potrebbe acquistare nella conoscenza che poi volentieri si [illegible].

Ingegnerio 12930 – Pr[illegible] della sua lettera per fare i miei [illegible] tutta la sua facoltà. Le lettere de[illegible] stanno giusta approfondono ai più [illegible] che lasciano la questa mia [illegible]. [illegible] non vedessi altro che la linea [illegible] dadaa, chiara e finale con la quale [illegible] la scrittura, la tal contraddizione con [illegible] più appariscenti e vuoti che spesso [illegible] scrittore vulgalfenati, mi farebbe arrestare i miei cavalli senza controllarli. Nella calligrafia che i nostri non nostrano, rinascita di autorità (ma non all'ordine), e si presenta [illegible] perché sa che alla fine [illegible]. Il fatto che Lei possieda tutte queste buone caratteristiche già a vent'anni, eleva il mio voloro di parecchio potrete.

Reglen Elena (Bari) – Il ritmo e la zoliella dei versi copiati stanno in contraddizione con i tratti lenti e tracciati con difficoltà. La parola [illegible] vertenzosa alla sintesi, la mano non [illegible] della scrivere, dandoci una [illegible] chiara di quanto saranno. Non ci è [illegible] di letteratura fra questo intelletto e la vita. I dolori, le sofferenze, hanno dato le esperienze che hanno formato questa [illegible]. I suoi migliori compagni saranno [illegible] che hanno sbrecciato sofferto.

Alfed – Ha un buon temperamento. Si [illegible] che non la chiamerà prematuro, direi anzi che è mancante a tende piuttosto verso troppa modestia sinistra presunzione. Continuo anche la sua [illegible] di essere complicato. Credevi che mi volevo ingannare per [illegible] pure se non valessi l'analisi [illegible] di questo bruto tratto di carattere. Credo [illegible] sia la cosa più importante che si possa [illegible] Lei si decidere ad abbandonare i suoi [illegible] per risultare, troverà la tranquillità di [illegible] più bisogno di tanti altri.

Anthonyh – L'immagine del carattere scopo dalla scrittura piena di [illegible] dal tutto libera della mano. Se [illegible] l'analisi scritta sopra lettera, per esempio [illegible] e leggibile, svelerà una scrittura [illegible] leggi la sua che dice [illegible] [illegible] ma resta sotto nel carattere. [illegible] ori così tratti più liberi [illegible] più sicchezza. Per una [illegible] consiglia mandare una lettera [illegible] ci presentazione.

Gianni G. (Napoli) – C'è [illegible] seguente alla prima [illegible] [illegible] la linea e [illegible] come una scalpello. Doveva [illegible] i giochi della vigilia, le [illegible] e perdere le convenzioni. Sarà per questo, che avrà dovuto sommare quelle tutte dopo le quali, come lei dice, «non si [illegible]». Aggiungerei che non sarebbero [illegible] — come di tutti quello di essere più [illegible] e più [illegible].

Miss 13630 – Il gusto delle [illegible] [illegible] l'ordine esteriore e [illegible] [illegible] [illegible]

SPED. ABBON. POSTALE - ESCE IL SABATO - UNA COPIA LIRE QUINDICI (Fuori Roma L. 17) - ANNO II - NUMERO 18 - Roma 5 MAGGIO 1945

QUADRANTE

SETTIMANALE ILLUSTRATO DELL'ATTUALITÀ MONDIALE



FOTOGRAFIE DI MUSSOLINI E GERARCHI FUCILATI

DOCUMENTARIO DELLA LIBERAZIONE DEL NORD

IN ALTO: Mussolini e Claretta Petacci (nell'interno altre fotografie). *IN BASSO:* I corpi dei gerarchi giustiziati, in piazzale Loreto, ora piazza dei [illegible] Martiri, a Milano. In primo piano si scorge metà della faccia di Farinacci. Giustizia è fatta.

ASSR

RADIOQUADRANTE



L'UOMO DEL GIORNO

è il patriota del Nord, l'uomo che ha ostinatamente lottato per la libertà e che, con le imprese sollevazione contro i tedeschi e i fascisti, ha ridato all'Italia la dignità e l'onore. «Quadrante» esprime la propria solidarietà e ammirazione a tutti i patrioti di Genova, Milano, Torino, dei monti e delle campagne del Nord.

CENTRO DI STUDI STORICI SUL NUOVO RISORGIMENTO. — È stato costituito, presso la Casa Editrice De Luigi il Centro di Studi Storici sul nuovo risorgimento. Il Centro si propone di studiare in base lo spirito dei tempi nuovi e le pagine più gloriose scritte col sacrificio e col sangue dal popolo italiano contro l'oppressione nazi-fascista. Erano presenti S. E. Zanotti-Bianco, il Consigliere di Stato Modestino Petrozzelle, Direttore Generale delle Antichità e Belle Arti; il Conte Prof. Giacomo Gastaldi di Aragona, Direttore della Accademia e Biblioteche; il Prof. Pietro Barbieri, Direttore di Lidarte; il Prof. Raffaele Conti, il Generale Enio Padovani, il Prof. Mario Grisolia; il Dott. Tedeschi, Direttore della Casa Editrice [illegible] di Firenze; Carlo V[illegible]si, il Dott. Piero d'Isa delle Spadieri; Padre Formato; Vincenzo Sofia Maretti; l'Avv. Zampini e l'editore Donatello De Luigi. Il Centro, posto sotto la presidenza di Benedetto Croce, di S. E. il Generale Bonzivenga e di S. E. Vittorio Emanuele Orlando, è diretto da S. E. Zanotti-Bianco, da Pietro Barbieri, e da Modestino Petrozzelle, ha già iniziato i suoi lavori. Per natale rivolgerà al dott. Piero d'Isa Spadieri, presso la Casa Editrice De Luigi di Roma, Via dei Sabini n. 7.

CONCORRENZA CONTRO LA GUERRA NELL'AVIAZIONE CIVILE AMERICANA. — Il rappresentante della Giamaica ha espresso la sua contrarietà alla concessione ad un'unità [illegible] dell'esercizio delle linee aeree internazionali dell'aviazione civile americana. Il rappresentante si oppose specialmente all'esercizio ed al controllo di linee aeree da parte di Società che hanno sotto il loro controllo altre forme di trasporto. La concorrenza fra le varie imprese sarà eccessiva ed un fattore economico, come si prevede, sarà ad ostacolare la loro iniziativa privata. Altri membri che il Governo americano pone a fondamento della sua politica sull'aviazione civile come l'esclusivo diritto del controllo e del possesso da parte di stranieri di linee aeree che operano sotto la bandiera nazionale e l'istituzione di un'organizzazione internazionale per la risoluzione di [illegible] problemi tecnici.

LA POLIGAMIA DEL SERVITORE DI DUNKERQUE. — La Corte di Appello di Londra ha trattato recentemente il ricorso di certo Alexander McDonald condannato a 6 mesi di carcere dalla Assise del Nottinghamshire per bigamia. Dalla discussione risultò che il ricorrente, arruolatosi volontario nel 1917 aveva già allora contratto un primo matrimonio con una donna per più anziana nella nostra ammirazione nell'Esercito. Durante la prima guerra mondiale servì bene il suo paese e ritornato a vita civile si guadagnò onestamente da vivere facendo il cameriere. Nell'agosto 1939 si arruolò nuovamente come volontario e partecipò alla sfilata di Buckingham. Dopo otto [illegible] di tranquilla vita coniugale i rapporti con la moglie si guastarono per [illegible] cagionati i figli maggiori. L'accusato abbandonò [illegible] coniugale ed andò a convivere con altra donna. Durante questo periodo di [illegible] marito di una [illegible] aveva notizie e [illegible] frutto della sua relazione col McDonald perchè a quanto dichiarò [illegible] aveva avuto parecchi amanti — lo pregò di sposarla per dare un nome al bambino che stava per venire al mondo. Fu così che [illegible] contrasse il rito di [illegible] una donna che non [illegible] abbia seguito che [illegible] matrimonio. L'aspetto più grave del [illegible] reato però, quello di sedurre una donna con promessa di matrimonio mentava in questo caso perchè i due facevano [illegible] in comune già da lungo tempo. Il protagonista di questa strana storia incontrò quindi un'altra ragazza ed iniziò le regolari [illegible] di matrimonio anche con [illegible] egli stesso ad esprimere il desiderio che tale cerimonia fosse presa in considerazione per [illegible] giudice avrebbe [illegible] A [illegible] dell'accusato [illegible] una lettera dal suo [illegible] che la legittima moglie [illegible] al Ministero degli Interni [illegible] di non voler deporre contro il marito col quale aveva vissuto in pieno accordo per [illegible] che aveva fiducia in lui e che non voleva far nulla che potesse danneggiarlo. Anche nell'esclusivo interesse la moglie [illegible] raccomandava alla clemenza della Corte perchè il ripudio di 3 [illegible] e 10 sordini la sarebbe venuto a mancare se il marito invece di servire nell'esercito sarebbe stato mandato per lungo tempo in prigione. Tutto considerato la Corte d'Appello ridusse la pena a soli 12 mesi di carcere.

LA SVIZZERA PROIBISCE LA NEGOZIAZIONE DI BIGLIETTI ESTERI. — Il Consiglio Federale svizzero ha recentemente proibito l'importazione, l'esportazione e la negoziazione all'interno del Paese di banconote e [illegible] esteri. Le norme relative [illegible] stampano anche il caso in cui [illegible] banche siena obbligate a rivelare i segreti dei [illegible] e mettere a disposizione delle Autorità i loro registri.

ONDE CORTE

La fine della guerra in Europa non è lontana. Gli avvenimenti precipitano con un ritmo frenetico, superando spesso le più rosee previsioni di certe agenzie di stampa americane. E' difficile tenere dietro ai vari annunci ufficiali e ufficiosi; è persino arduo piazzare le bandierine sulle località occupate o liberate. Ma ne'aria di liquidazione fallimentare spira su quella vecchia Europa, su che se le cancellerie tedesche si ostinano ancora a trasmettere notizie infarcite di gaudi cardinali con commenti di nostalgici vittoriosi, omaggio forse alla [illegible] austriaca ormai [illegible] sovietiche.

L'Italia si è trovata da un giorno all'altro liberata per buona parte dalle orde tedesche ed egli italiani è toccata la ventura di vedere la [illegible] proprio [illegible] quelle truppe che per mesi e mesi avevano tiranneggiato il Paese. La socializzazione [illegible] è sparita come una bolla di sapone, i gerarchi fascisti — almeno quelli che non hanno fatto in tempo a nascondersi o fuggire — hanno imitato l'ultima trovata del loro capo. Il quale, ancora una volta, si è lasciato catturare, ma non più solo e derelitto. Le attese per gli interrogatori dei giudici delle grandi assisi per i criminali di guerra non la ingigantiranno impreparati, che avrà di che ingannare il tempo in amabili conversari con i gerarchi fedeli: fedeli sino al plotone di esecuzione.

*La Conferenza di San Francisco non si può dire sia nata sotto una buona stella. Prima ancora di aprire i battenti per i suoi lavori, di essa si era già parlato e scritto in vario modo, ma più di tutto in termini negativi. Nata come un embrione di organismo per discutere la sistemazione dell'Europa, ha constatato la maggior parte dei paesi europei, Italia compresa. Poi s'è stata la [illegible] della Polonia (e [illegible] sarebbe opportuno chiamarla!). Il numero dei voti ha creato interessanti. Infine, al [illegible] delle cerimonie, è [illegible] quella [illegible] della [illegible] dal [illegible] Paese. [illegible] la casa è [illegible] sfregiata [illegible] dalle [illegible] di [illegible] quadrupedi, i maiali, che la politica non vuole porbi, hanno trovato buon pianoforte che forse da un [illegible] sulle [illegible] poichè [illegible] [illegible] [illegible]



I COLLEZIONISTI hanno fatto scomparire presto le monete di rame, argento e oro coniate dalla Città del Vaticano.

CRISI IN VATICANO

La guerra e l'inflazione hanno scosso la situazione finanziaria della Santa Sede

Fra le tante preoccupazioni che assillano il Sommo Pontefice vi è quella riguardante la difficile situazione finanziaria in cui versa la Santa Sede. La guerra ha infatti esaurito, o quasi, l'unica fonte di reddito della Santa Sede: l'obolo di San Pietro, che è alimentato dalle offerte dei fedeli del mondo intero. Queste offerte pervengono alla Santa Sede per il tramite dei vescovi, o direttamente dai fedeli ed infine dai visitatori e dai pellegrini che numerosissimi affluiscono in San Pietro da ogni parte del mondo. Come è noto, è fatto obbligo ai vescovi di indire, una volta l'anno, nelle chiese della propria diocesi, una raccolta di offerte per l'Obolo di San Pietro il cui ricavato viene poi rimesso direttamente al Pontefice.

In Europa le maggiori offerte per l'Obolo di San Pietro pervenivano dalle cattolicissime nazioni della Spagna, Irlanda, Portogallo. Seguivano poi in minore misura la Francia, il Belgio, l'Olanda, la Svizzera ecc. Non meno importanti erano poi le offerte che pervenivano dalla Germania ove vi sono — o vi erano — 20 milioni di cattolici. Per quanto riguarda l'Italia le maggiori offerte provenivano dal Veneto e dalla Lombardia. Piuttosto scarse le offerte dall'Italia Insulare e Meridionale.

Le maggiori offerte naturalmente provenivano e provengono tuttora dagli Stati Uniti ed ingrossavano le sezioni attuali anche dell'America Latina. Ma scoppiata la guerra le offerte dell'Europa all'Obolo di San Pietro si assottigliarono sino a cessare del tutto.

Già della Spagna non giungeva quasi più nulla sin dallo scoppio della guerra civile. Anche dall'America Latina le offerte scemarono gradatamente a causa anche delle difficoltà di comunicazioni. Cessate poi quasi le completo offerte dei fedeli che venivano a Roma.

Le condizioni oggi in Città del Vaticano. È un esperto uomo di affari che è anche amministratore di grandi società bancarie, industriali ed edilizie come la Società Romana di Beni Stabili. Si dice che il Conte Negrar abbia consigliato il Pontefice a rivolgersi alle Banche americane le quali sarebbero ben liete di venire in aiuto del Vaticano con prestiti a lunga scadenza e senza corresponsione di interessi. Ma il Pontefice avrebbe seccamente ma nettamente rifiutato. Certo è che Pio XII, salendo al più augusto trono del mondo ha ereditato una situazione finanziaria piuttosto grave. Il miliardo di consolidato e i 300 milioni in contanti versati dall'Italia in conformità del Trattato del Laterano furono utilizzati dal suo predecessore nella costruzione di nuove chiese e conventi, seminari nonché nelle costruzioni della Città del Vaticano e nella villa di Castelgandolfo. Naturalmente questa è una situazione transitoria. Cessata la guerra e ripristinate le comunicazioni ricomincerà ad affluire le offerte all'Obolo di San Pietro e i pellegrini ritorneranno a migliaia nell'Urbe.

DOB.



LE CASSAFORTI dello Stato Vaticano non sono più alimentate dall'obolo dei fedeli provenienti da tutto il mondo



MINISTRO DELLE FINANZE del Vaticano, il Conte Bernardino Negrar, esperto uomo d'affari, [illegible] Felici



BOLOGNA LIBERATA. *Tre fotografie della capitale dell'Emilia, due delle quali, prese dal [illegible], mostrano il centro della città pressochè intatto, e gli scali ferroviari dopo i bombardamenti alleati. Le fotografie dovevano la precisione del tiro da parte dei piloti che, per colpendo ripetutamente questo importante centro di traffico e di rifornimento per il [illegible] operante nel settore montagnoso a sud di Bologna hanno risparmiato con molta cura il centro della stessa città.* (Fotografie della R.A.F. esclusive per «Epoca»).





CITTÀ LIBERATE



BOLOGNA — *Partigiane sfilano in parata dopo la liberazione, davanti ai generali alleati e alla folla che applaude.*



GENOVA — *Truppe americane incrociano prigionieri tedeschi, mentre il popolo genovese si riversa nelle strade*



MILANO — *Il fervido saluto dei milanesi alle truppe alleate. Un carro armato americano in piazza della Scala.*
VERONA — *Americani nella stazione colpita dai bombardamenti. Il giogo nazista è ormai crollato in tutto il Nord.*





FIVE DEL



SESSANTAMILA MORTI





IL DELINQUENTE *Joseph Kramer, comandante del campo di concentramento di Belsen, in Germania, dove 60 mila esseri internati, sono morti in seguito alle torture, alle malattie e alla fame. Diamo alcuni impressionanti documenti*









di questo orrendo delitto commesso con fredda ferocia dai nazisti. Uomini, donne e bambini, hanno seguito la stessa sorte. Ai morti toccava poi il forno crematorio, che qui si vede distintamente. La Germania dovrà pagare anche questo

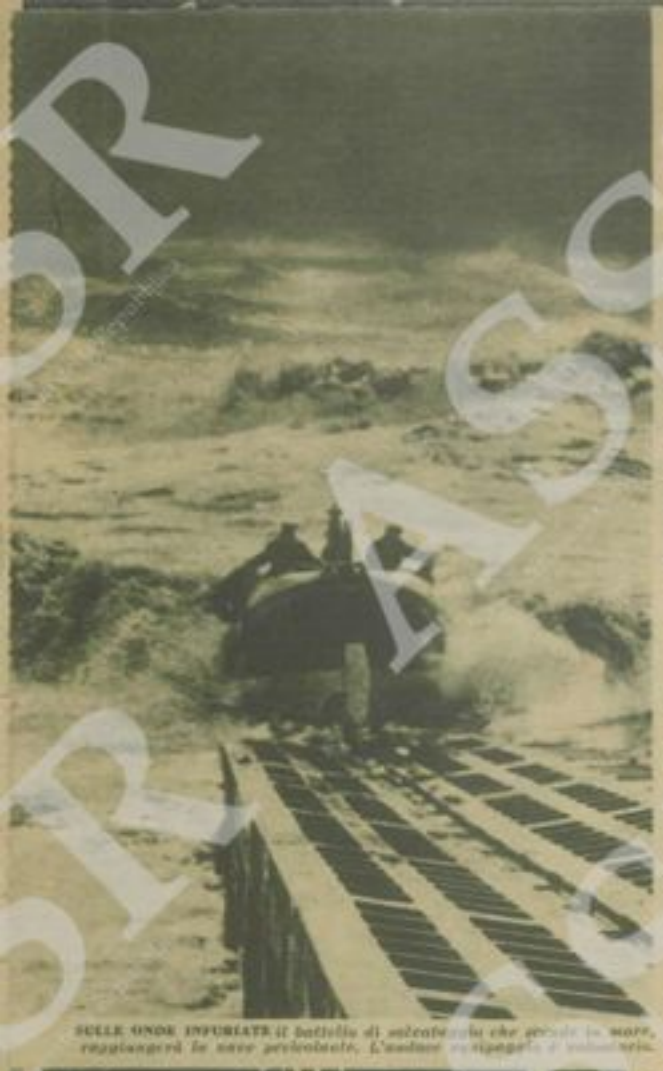






DITTATORE





SULLE ONDE INFURIATE il battello di salvataggio che percorre in mare, raggiungerà la nave pericolante. L'andare equipaggio è volontario.



UN PIROSCAFO si è incagliato a breve distanza dalle coste inglesi. Il battello furas a viva col suo carico di naufraghi raffi in salvo.

UNA NAVE È IN PERICOLO

Un battello di salvataggio accorre

Nei trascorsi cinque anni di guerra i battelli di salvataggio inglesi hanno salvato 2000 vite, cioè più che nei sedici precedenti anni di pace. Il primo battello di salvataggio fu costruito in Inghilterra nel 1789. Nel 1924 Sir William Hillary, scrittore e soldato inglese che aveva assistito dall'isola di Man dove abitava, ad una quantità di terribili naufragi, fondò il Reale Istituto Nazionale dei Battelli di Salvataggio, facendo appello al pubblico inglese perchè contribuisse a quest'opera veramente umanitaria. L'Istituto che si assunse l'organizzazione di questo servizio su basi sistematiche, è ancor oggi sovvenzionato con pubbliche volontarie sottoscrizioni. Pure volontari sono gli equipaggi composti, in massima parte, da pescatori che, senza preoccuparsi del pericolo, coraggiosamente, mettono a disposizione la loro abilità e pratica per salvare i naufraghi a qualsiasi ora del giorno o della notte e con qualsiasi tempo. Attualmente i battelli sono 160 di cui più di 130 con potenti motori. Circa 2000 uomini sono addestrati per gli equipaggi di questi battelli ed un numero quasi uguale di uomini e donne si prestano per mestieri in mare. Ogni uomo ottiene un premio per ogni salvataggio effettuato o tentato, viene compensato se subisce un infortunio e, se perde la vita, la sua vedova ed i suoi orfani hanno una pensione.

Dal 1924 ad oggi i battelli di salvataggio hanno salvato 73.427 vite. Nel 1940 hanno contribuito a portare in salvo migliaia di soldati inglesi da Dunkerque. Infinite volte sono accorsi in aiuto di navi da guerra e mercantili in pericolo, di aerei costretti ad ammarare, superando coraggiosamente i nuovi pericoli delle mine e delle bombe nemiche.

Per questa opera veramente umanitaria sono loro grati non solo i marittimi inglesi, ma anche quelli delle altre nazioni che più di una volta hanno dovuto al loro intervento la salvezza da sicura morte. Forse sono i soli che in quest'orribile guerra in cui gli uomini vanno a gara nel distruggersi, tentano invece di salvare quante più vite umane è possibile.



I «Quadrante» dei battelli di salvataggio che operano sulle coste inglesi. Essi comprendono abili e coraggiosi uomini di mare,



LE DONNE accorrono a gruppi di marinai, aiutano a tirare a riva il battello di salvataggio mentre un speciale parrello a ruote, che facilita la manovra.



NAUFRAGHI inglesi affondate da una mina, vengono tratti in salvo dall'equipaggio del provvidenziale battello di salvataggio.



NUOVO RISTORANTE

TOLMINO

di VICO GIORGI
e TOLMINO TOSTI

VIA MILANO 10 - 12 TELEFONO 44-573



LA FORTUNA IN TRE MINUTI

(Continuazione dalla prima pagina)

moderna della ragazza [illegible] non può vedere le sue fotografie pubblicate [illegible] centinaia, quantunque diverse [illegible]. Ma non basta: un terzo di [illegible] ammiratori si riserva [illegible] di lei e critici tessono panegirici. Ha [illegible] «La personalità della Bacall è [illegible] concentrata di quella della Dietz, della Lupo, della Dietrich, della Harlow e [illegible] Farrell messe insieme». E un [illegible] su i movimenti espressivi [illegible] una direttrice sulla [illegible] una grazia [illegible] di fresca ingenua malizia e di una speciale agro-dolce, una sicurezza e una fiducia in se stesse che [illegible].

Aveva vent'anni, dicevamo, [illegible] ne ha un paio di più. E' un misto di francese, rumeno e russo. Alta, [illegible] slanciata, bruni occhi azzurri con riflessi verdi, i capelli fulvi, la bocca [illegible] dalle morbide [illegible] di labbra [illegible] a un corpo [illegible] voce calda e profonda. Apparentemente [illegible] la sua vita [illegible] è la naturalezza. In America — [illegible] la storia — [illegible] dove si parla che di lei. E [illegible] Warner Bros, dopo il primo [illegible] che ella ha interpretato con Humphrey Bogart, si è affrettata ad annunciare che Lauren Bacall ne interpreterà [illegible] altre, sempre con Bogart. Di lei [illegible] è [illegible] grande amore [illegible] indiscutibile [illegible] e una ragazza [illegible] dei nervi. Le dice anche la [illegible] Higgins, l'ambiziosa istruttrice della Warner Brothers: «Tutto quello che so l'ho qui, di solito, [illegible] quantità di gente bella e [illegible] quando una ragazza svelta [illegible] entra e tutti smettono di fare quello che stavano facendo e si mettono a guardarla, vuol dire che quella [illegible] ha veramente qualcosa di [illegible]».

Autorizzazione del Sottosegretariato [illegible] 365, 26 ottobre 1944 — [illegible] Tipografia I.S.A.G. — Redattore capo responsabile: V. TUCCI

«Quadrante» - Casa Editrice [illegible] - Direzione e redazione: Via dei Sabini, 7 - Telef. 60347 - Amministrazione Telef. 6849 - Concessionaria per la distribuzione: A. [illegible] - Via Mario [illegible] 39 - Roma. — E' vietata [illegible] totale, anche parzialmente, gli articoli di «Quadrante» senza citarne la fonte. Gli articoli pubblicati da «Quadrante» riflettono le opinioni dei [illegible] e il giornale non assume nessuna responsabilità per essi. — «Quadrante» non accetta materiale non espressamente ordinato dalla Redazione. — Non si restituiscono i manoscritti anche se pubblicati.



LE ATTRICI RUSSE hanno già fatto la loro apparizione sui nostri schermi. Ma un ritratto veramente serio non c'era ancora. Eccone però due, Nina Alisova e Valentina Ivanova, nelle parti che, in verità, che appariranno fra poco nel film sovietico «Aerovagone».



LA PIÙ BRAVA attrice del 1944 ha avuto il premio, l'Oscar, Ingrid Bergman, protagonista del film «Gaslight». Con lei sono stati premiati Barry Fitzgerald e Bing Crosby, attori del cinema americano nel 1944.



QUELLO CHE LE RAGAZZE INGLESI PENSANO DEI RAGAZZI AMERICANI

Recentemente in un club londinese della Croce Rossa, mi presentò una graziosa Waac, appena arrivata dagli Stati Uniti. Avreste dovuto vedere come i ragazzi americani le si avvicinavano intorno! E come lasciarono tutte sui ragazze inglesi, per precipitarvi sulla nuova venuta guardandola «familiarmente»!

Più tardi quando ero rimasi a chiacchierare alla cara le chiesi un ballo. Ma ero stata troppo precipitosa. Non sapevo ancora bene prima di abbandonarvi le mani. Quando dissi «Andiamo» Questo non va... mormorò a ridere allegramente. Mi lanciò tutta la scuola in movimento. Quando mi ricompagnò a casa e si ferì davanti al portone ebbi la sorpresa maggiore di quando incontro. «Molti avanti le labbra, bellina», mi disse. Mi afferrò e mi diede un violento bacio. Stupita mi sbalzai gli le guancia che conosco fa profondamente offesa quando un americano le rivolse la parola chiamandola «giocchettino». Credeva che fosse un insulto.

Ogni fatto, naturalmente, gli americani dicono qualchecosa che ci urta; qualchecosa di sciocco sui nostro paese o sui nostri costumi. Però quando succede questo v'è sempre qualche altro americano che lo fa star zitto.

Non mi sono mai divertita tanto in tutta mia vita come da quando sono arrivati i soldati americani e sono convinta che moltissime di altre ragazze pensano nello stesso modo.

Ma le ragazze americane non devono temere la nostra concorrenza: noi siamo ancora molto fedeli ai nostri ragazzi e gli americani non ci guarderebbero quasi per niente se ci fossero delle ragazze del loro paese.

Non mi sono mai divertita tanto in tutta mia vita come da quando sono arrivati i soldati americani e sono convinta che moltissime di altre ragazze pensano nello stesso modo.

Ma le ragazze americane non devono temere la nostra concorrenza: noi siamo ancora molto fedeli ai nostri ragazzi e gli americani non ci guarderebbero quasi per niente se ci fossero delle ragazze del loro paese.

La volta dopo che andai al Club imparai che non avevo niente da temere. Eddie mi salutò con una smorfia, ma era talmente infatuato con un'altra ragazza, una brunetta, che per il resto della sera non mi notò affatto.

Non molto tempo fa ho conosciuto un ragazzo che si chiamava Paul, che veniva dall'Idaho. Mi raccontò tutto della sua famiglia, della sua fattoria, quanto denaro avevano in banca e quello che gli rendevano gli allevamenti di cani. Poi, improvvisamente, sotto un grande stato sorriso, mi chiese di sposarlo. Non era affatto innamorato di me. Mi accorsi che come succede a migliaia di altri ragazzi americani in Inghilterra — aveva bisogno di essere adulato da occhi femminili. Certo una francese avrebbe creduto che la sua proposta significasse per noi, ragazze inglesi, abituate in un paese dove esiste una grande dose di formalità.

Un'altra cosa che ci urtano molto negli americani è la devozione che hanno per le loro madri. Ognuno di noi vi mostra la fotografia di sua madre dopo cinque minuti che vi ha incontrato. I ragazzi inglesi invece parlano raramente della mamma e benone, facendolo, di essere diminuiti. A noi ragazze fa anche effetto l'adorazione degli americani per le loro sorelline minori. In Inghilterra i fratelli maggiori considerano le sorelle più giovani come delle terribili seccature.

Gli americani sono poi così puliti e cameratteschi che ci riusciamo facilissimo intenerirli nelle nostre case. Dieci minuti dopo che sono entrati sono capaci di ferri sedere sulle ginocchia la ragazza e riescono a farsi dire dalla Nonna anche ha sposato il Nonno. Un giorno, un ragazzo americano, ex-campione della squadra di calcio del suo collegio, si precipitò in cucina dopo il tè, prese mia sorellina e la sistette per aiutare la mamma ad asciugare i piatti e le stoviglie. Mia madre era meravigliatissima e le mie due sorelle minori addirittura scosse. Un ragazzo inglese non si sognerebbe mai di fare una cosa simile: penserebbe di compiere un'azione villania.

All'inizio molte di noi non riuscivano a comprendere niente delle espressioni americane. Una ragazza mi disse che quando un americano le rivolse la parola chiamandola «giocchettino». Credeva che fosse un insulto.

Ogni fatto, naturalmente, gli americani dicono qualchecosa che ci urta; qualchecosa di sciocco sui nostro paese o sui nostri costumi. Però quando succede questo v'è sempre qualche altro americano che lo fa star zitto



CADAVERI A RAPPORTO: *Hitler, Mussolini, Goering, Keitel, Rosenberg, oggi scomparsi dalla scena del mondo. I tribunali per i criminali di guerra avranno meno da fare in sostanza.*

MORTI E MORIBONDI

La giustizia del popolo, terribile e spietata, ha colpito i traditori della Patria. Centinaia di gerarchi, profittatori, delinquenti, spie, con a capo lo stesso Mussolini, hanno pagato con la vita i delitti commessi per vent'anni. E altri attendono, per poco ancora, la resa dei conti.



L'AMMIRAGLIO DOENITZ, *successore di Hitler e il traditore Ciano*



IL TRADITORE *Graziani, che attende d'essere giudicato*



IL MONACO *Roberto Farinacci, reggitore cui di Cremona*



IL CAMPAGNISTO STARACE *e «donna» Rachele hanno finito di sorridere.*



L'ULTIMO *segretario repubblichino, Alessandro Pavolini.*



IL BARBUTO *trionfo e decorativismo Attilio Ters*



LUISA FERIDA *la vivace vivisezionista.*



IL COCAINOMANE *Osvaldo Valenti.*

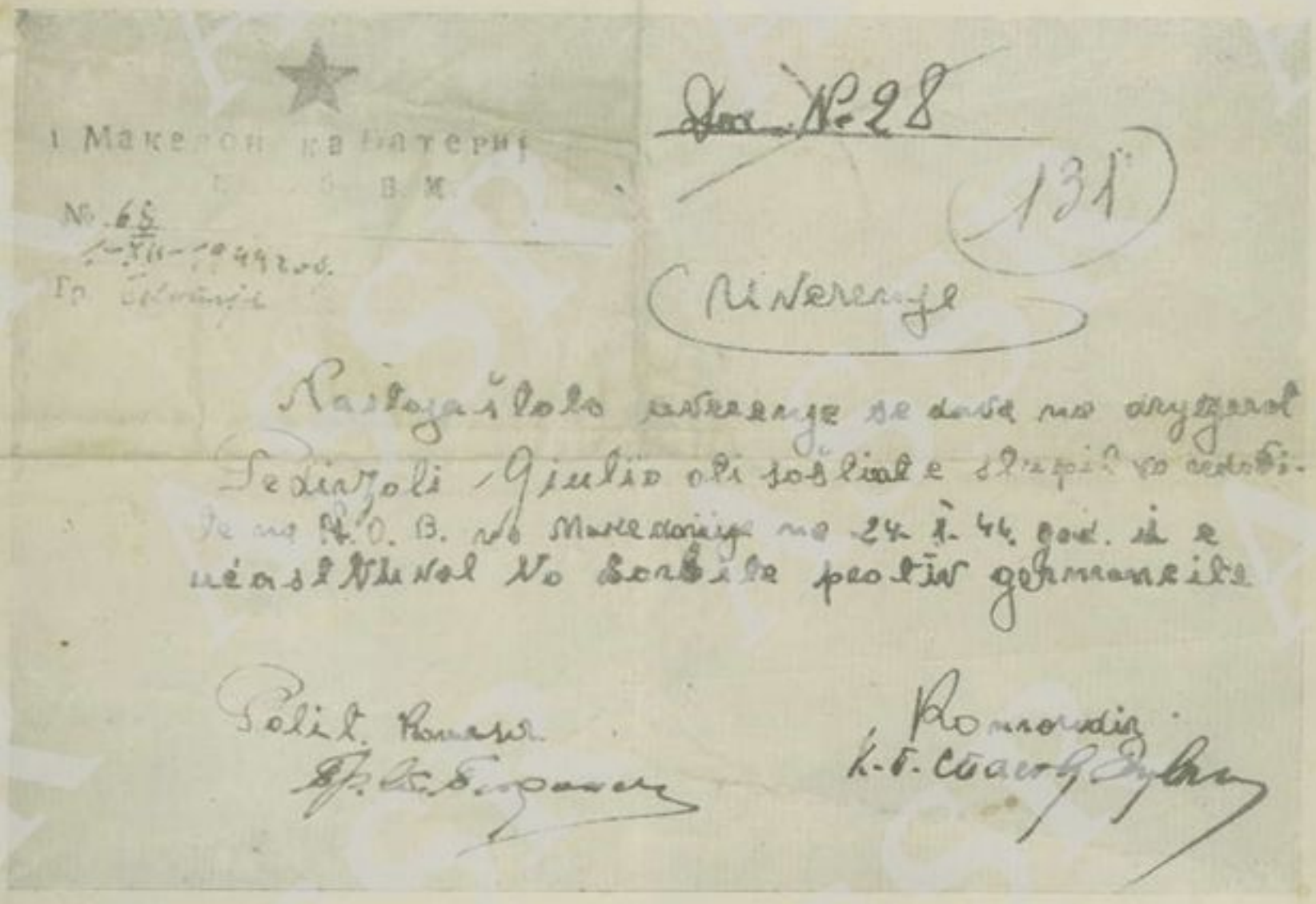


RENATO RICCI *squadrista di Carrara, nuovo suicida.*



FERNANDO MEZZASOMA *ministro della propagan*

Chi sono i deportati in Jugoslavia?



I Batteria Macedone del N. C. V. M.
N. 68 - 1-12-44 SKOPLJE

CERTIFICATO

Il presente certificato si rilascia al compagno PEDIRZOLI Giulio che è stato presso il N. O. V. (Armata Popolare di Liberazione) in Macedonia, fino al 24/10/44, ed ha preso parte ai combattimenti contro i tedeschi.

IL COMMISSARIO POLITICO IL COMANDANTE



„Si rilascia al compagno SERGIACO Guerrino, italiano, questo certificato, che lo stesso è stato presso il N. O. V. (Esercito Popolare di Liberazione) in Macedonia, dal 15/9/43 al 27/1/45 come volontario e fino ad oggi si calcolava come soldato di questa compagnia presso il Comando di Luogo della città di Okrhida.

Okrhida 27/1/45 IL COMMISSARIO POLITICO IL COMANDANTE

I partigiani Sergiaco Guerrino e Pedirzoli Giulio, dopo aver fraternamente combattuto, fianco a fianco, con i compagni jugoslavi, sono stati alla fine delle ostilità internati e sottoposti ad una dura vita di lavoro nelle miniere della Serbia ed Erzegovina.

Ciò pur non essendo fascisti, ed i documenti loro rilasciati durante la lotta di liberazione lo comprovano a sufficienza.

Essi però erano italiani.